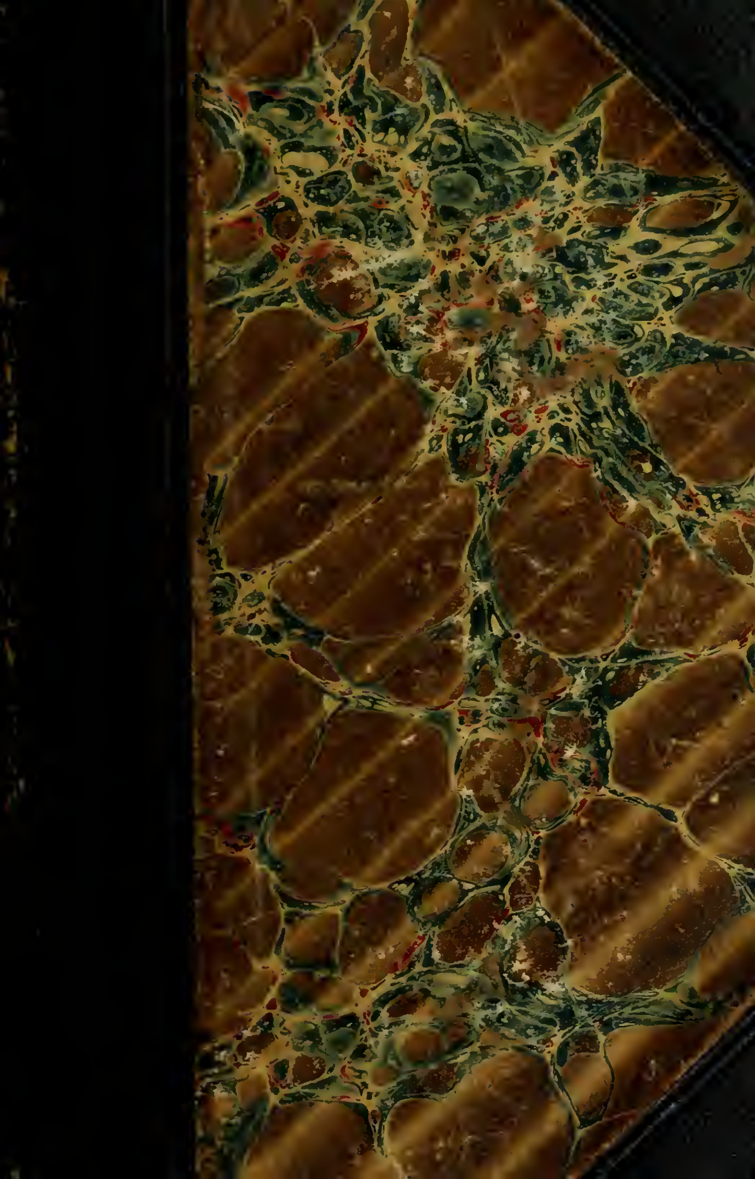


[manque la table du tome II]

2 tomes reliés en 1 vol.



La Chienne de Florian.

LES

ENCOURAGEMENS

DE

LA JEUNESSE,

PAR J.-N. BOUILLY.

SEPTIÈME ÉDITION.

TOME I.

LONDRES,

DULAU ET COMP^e, LIBRAIRES,

SOHO SQUARE.

1834.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Après avoir tracé dans les *Contes* et les *Conseils à ma fille*, ce qui peut contribuer au bonheur d'un sexe, j'ai entrepris d'être utile à l'autre. J'ai essayé d'encourager les jeunes littérateurs et de les prémunir contre les obstacles qu'ils auraient à vaincre, en leur offrant le tableau des jouissances si pures et si vraies, qu'éprouvèrent plusieurs gens de lettres qu'ils ont connus, qu'ils ont aimés.

C'est surtout aux élèves des lycées que je destine ce nouvel ouvrage ; et j'ai désiré qu'il parût sous les auspices d'un nom illustre qui leur fut cher.

Je n'en ai point trouvé de plus digne que le vôtre, Monseigneur : vous qui sûtes honorer une longue proscription par la culture des sciences et des lettres ; vous dont le premier héritier, en ce moment élève du lycée d'Henri IV, y dispute le prix des jeux et de l'étude, comme autrefois l'un de ses ancêtres, de mémoire tant chérie, disputait sur les montagnes du Béarn, le prix de la course et d'une bonne action, avec les jeunes pâtres ses contemporains, qu'il ne cessa jamais d'appeler ses amis.

En daignant légitimer le désir ardent que j'éprouvais de dédier à Votre Altesse Sérénissime les *Encouragemens de la Jeunesse*, vous avez réalisé d'avance l'espoir que j'ai conçu d'intéresser mes jeunes lecteurs et particulièrement ceux qui sont heureux et fiers de se dire les condisciples de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc de Chartres.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

BOUILLY.

INTRODUCTION.

On offre trop souvent aux jeunes gens qui se disposent à parcourir la carrière des lettres, l'effrayant tableau des tourmens qui les attendent. « Si vous réussissez, leur » dit-on, l'envie et la médiocrtié parvien- » dront à troubler vos succès; et, sous le » masque d'une critique nécessaire, elles » vous feront payer cher vos lauriers. Si » vous ne réussissez pas, cette même en- » vie, non contente d'éprouver une joie » secrète, vous accablera d'injures, vous » couvrira d'opprobre. On pardonne ra- » rement à qui veut se faire un nom. Ah! » loin d'ambitionner une gloire littéraire, » si difficile à conquérir, suivez l'humble

» sentier de la vie ; préférez à l'éclat, une
» heureuse obscurité. On parlera peu de
» vous, après votre mort ; eh ! que vous
» importe, si, pendant votre vie, on n'en
» peut dire aucun mal ? »

Ces vérités frappantes doivent sans doute produire un effet salutaire sur les âmes timides qui n'abordent qu'en tremblant le Temple de Mémoire ; mais si tous ceux qu'anime une noble audace, en étaient également effrayés, que deviendrait le culte des lettres, qui sont la source morale du bonheur de l'État, qui conservent à l'homme toute sa dignité, guident sur le trône, consolent dans la chaumière, et transmettent d'âge en âge les hauts faits des héros, les découvertes du génie et la splendeur d'un grand siècle ?

Combien de fois ai-je vu de jeunes favoris d'Apollon, découragés dans leurs pre-

miers élans, par les craintes qu'on ne cessait de leurs inspirer sur leurs succès! combien de fois, lorsque l'ignorance et la présomption faisaient de vains efforts pour atteindre à quelque renommée, le vrai talent, souvent timide et presque toujours modeste, s'est-il arrêté dans sa marche rapide, au moment d'arriver au but qu'il s'était proposé!

C'est donc un système dangereux que de vouloir détourner les jeunes gens de la carrière à laquelle ils sont appelés par leurs goûts et leurs travaux, par cet instinct de la nature, si difficile à réprimer. Eh quoi! parce qu'une réputation méritée attire quelques tourmens, il faut y renoncer? parce qu'un homme célèbre est rare, il faut étouffer en soi le désir et les moyens qu'on a de le devenir? Oh! que de talens cette crainte prématurée a détruits dans

leur germe! Que de larcins elle a faits à la postérité?

C'est pour combattre ce dangereux système, que j'ose entreprendre d'offrir aux jeunes littérateurs une esquisse fidèle des jouissances qui indemnisent les gens de lettres des atteintes de l'envie. Il en est qu'on ne peut décrire sans les avoir éprouvées, et dont une seule suffirait pour faire oublier de longs chagrins. Il en est d'autres que nous retrace l'histoire, et que j'ai cru inutile de rappeler ici. Mon unique intention est d'intéresser et de convaincre ceux pour qui j'écris, par des tableaux variés et dessinés d'après nature. Je n'ai donc voulu prendre mes modèles que parmi les hommes de lettres, morts depuis peu de temps, et qu'une grande partie de mes lecteurs ont pu voir, ou connaître. On s'intéresse toujours davantage à ceux dont les

traits et le son de voix sont restés dans notre mémoire.

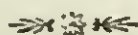
Je fus le contemporain de tous ceux dont je vais parler : plusieurs d'entre eux furent mes amis ; et j'éprouve une double satisfaction en écrivant ces anecdotes : celle de me retrouver sur la scène du monde avec des gens de lettres que j'avais tant de plaisir à y rencontrer ; celle de donner aux jeunes littérateurs qui voudraient marcher sur leurs traces, l'assurance d'y cueillir quelques fleurs pendant leur vie, et de laisser après eux d'honorables souvenirs.

Comment ne pas s'occuper constamment de ces souvenirs qui planeront sur notre tombe? Comment ne pas songer à cet impartial arrêt de la postérité, nous assignant pour jamais le rang que nous méritons ? Qui de nous ne laisse pas un parent, un ami que cet arrêt doit rendre heureux ou

désespéré, honteux ou fier, de nous avoir appartenu? Oui, de même que le plus grand supplice est de se dire : « Chaque » fois qu'on prononcera mon nom, mes » enfans rougiront de leur naissance ; » de même il n'est point sur la terre de plus douce ivresse que celle de léguer à sa famille une mémoire honorée, une réputation reconnue. On est sûr de vivre sans cesse parmi les siens ; et lorsqu'on s'en sépare, c'est avec l'idée consolante de les attacher plus tendrement encore à une célébrité qui, méritée, augmente toujours après la mort.

Le fond des différentes anecdotes que je rapporte dans cet ouvrage, est historique. Je fus témoin des unes ; les autres m'ont été données par des personnes qui vivaient dans l'intimité des littérateurs nommés dans ce Recueil. Je les ai plus ou moins éten-

dues, suivant que le sujet me paraissait susceptible de rassurer les jeunes amis des Muses, intimidés dans leurs essais. Eux seuls m'ont guidé dans cette entreprise. Les encourager est mon unique but; contribuer à leur gloire est ma seule espérance. Ah! si parmi ceux qui daigneront parcourir cet ouvrage, il s'en trouvait qui fussent ramenés à cette conviction que les lettres procurent des plaisirs qui dédommagent des peines; si je pouvais rendre à mon pays et à mon siècle un digne successeur des hommes célèbres dont j'ai recueilli les indemnités, j'obtiendrais à mon tour la plus honorable et la plus chère.



LES ENCOURAGEMENS

DE LA JEUNESSE.

LA MALADIE DE BERQUIN.

Le guide chéri du premier âge, celui qui sut le mieux en mériter la confiance, en diriger les penchans, Berquin, que ses nombreux travaux on fait surnommer, à si juste titre, *l'Ami des enfans*, était d'une santé faible et chancelante. Il ne parvenait à la ranimer que par les secours de l'art, et surtout, par le bonheur inexprimable d'être utile et cher à tout ce qui l'environnait.

Il demeurait à Paris dans un hôtel garni, mais solitaire, où l'on conserve encore avec respect son souvenir. Cet hôtel est situé dans une petite rue du quartier Montmartre, et

donne sur un jardin séparé par un seul mur, du vaste hôtel d'un ancien duc et pair de France.

Ce fut dans ce modeste asile qu'un hasard favorable me conduisit à cette époque, en arrivant à Paris. L'appartement que j'occupais était immédiatement au-dessus de celui de Berquin, et ne m'en était devenu que plus agréable. Là, chaque jour, parvenaient jusqu'à moi les cris joyeux des enfans du quartier, que leur ami se plaisait à consulter sur les ingénieuses productions qu'il destinait à leur bonheur. Combien de fois ai-je vu ce fidèle interprète de la nature, courir dans le jardin de l'hôtel, avec ceux qu'il appelait ses petits camarades, se mêler à leurs jeux, et sous les dehors du plus aimable enfantillage, observer leurs mouvemens, leurs caractères, leurs passions naissantes, recueillir les mots heureux qui s'échappaient de leurs bouches naïves, et rédiger ensuite cette charmante collection de portraits variés, de dialogues attachans,

qui conduisent insensiblement l'enfance au désir d'imiter, au besoin de s'instruire, en un mot à la douce habitude du bien!

C'était surtout lorsque Berquin sortait de sa demeure, qu'il éprouvait les heureux effets de l'amour de ses élèves et de l'estime publique. « Voilà notre ami! » s'écriaient, en le voyant, les enfans qui se trouvaient sur son passage. Aussitôt la jeune fille de l'artisan quittait la boutique de son père, et venait offrir une fleur à celui dont elle lisait dans l'instant même les écrits attachans; un essaim de petits garçons se disputaient ses mains qu'ils couvraient de baisers, tandis que l'un d'eux, plus audacieux ou plus sensible, grimpait à l'aide des vêtemens de Berquin, l'enlaçait dans ses bras, et de ses lèvres innocentes essuyait les larmes délicieuses qui s'échappaient des yeux de son ami..... Spectacle touchant! honorable salaire! quelles faveurs du sort, quels prix, quelles couronnes académiques pourraient vous égaler?

L'ami des enfans était devenu, en quelque sorte, l'arbitre des familles, le juge-de-paix des habitans du quartier. La défiance ou l'intérêt élevaient-ils une querelle entre deux vieux amis, ceux-ci venaient consulter Berquin, et celui qu'il condamnait, n'en appelait jamais à un autre tribunal. Un mariage assorti par l'amour, éprouvait-il les obstacles de l'ambition ou de la fortune, un fils avait-il excité le juste ressentiment de l'auteur de ses jours, une fille avait-elle oublié les droits sacrés d'une mère, Berquin, dans ses contes dialogués si naïvement, dans ses tableaux frappans de ressemblance, savait offrir à chacun de ceux qu'il trouvait égarés sur la route, des sentiers couverts de fleurs, qui les ramenaient au devoir qu'ils avaient méconnu, au bonheur qu'ils regrettaient. Ce fut ainsi qu'il prit dans la nature les scènes intéressantes où il dépeint avec tant de vérité les premiers mouvemens du cœur humain : ce fut ainsi qu'en nous retraçant tous les charmes, toutes les jouis-

sances de la vertu, Berquin fut son propre historien, et sans y songer, nous révéla sa vie privée.

Un mérite aussi réel et son utilité si généralement reconnue, attirèrent chaque jour à *l'Ami des enfans* une considération plus grande, et donnèrent lieu à l'anecdote intéressante dont le récit fidèle n'a pas besoin des prestiges de l'art, pour intéresser vivement ceux qui cultivent les lettres, et leur consacrent leurs momens les plus chers.

Berquin, depuis plusieurs années, sollicitait sa mère, qui habitait Bordeaux, où il avait reçu le jour, de venir le rejoindre à Paris ; mais la force de l'habitude, si puissante sur les personnes d'un grand âge, le chagrin de se séparer de ses anciens amis, tout fit hésiter quelque temps cette mère si ardemment désirée, à combler par sa présence le bonheur de son fils. Cependant malgré les obstacles qui se présentaient, cette dame respectable éprouva, de son cô-

té, le besoin de se rapprocher de l'unique appui de sa vieillesse; et tout fut disposé pour son départ. Berquin, ivre de joie, comptait avec impatience les jours, les heures, les instans. Il avait fait préparer, tout près du sien, un appartement absolument semblable à celui que sa mère occupait à Bordeaux. La tapisserie de point de Hongrie, les vieux vases de porcelaine du Japon, le christ d'ivoire sur un fond de velours noir encadré, la petite bibliothéque remplie de livres de dévotion et couronnée d'un buis bénit, le lit en tombeau, la commode en gondole, et jusqu'aux écrans à manche d'ébéne, représentant les Indes galantes et les fêtes d'Hébé, avec les airs notés de Rameau....... Rien n'avait été négligé pour surprendre agréablement la plus tendre mère, et lui faire trouver, au sein de la capitale, tout ce qui composait son existence accoutumée et ses pieuses habitudes.

Mais le sort, qui permet rarement qu'on éprouve un bonheur parfait, priva Berquin

de la plus grande jouissance que son cœur pût ambitionner. Le jour même fixé pour le départ de sa mère, elle fut atteinte d'une maladie qui la conduisit au tombeau. A peine eut-elle le temps de tracer, d'une main défaillante ; ses derniers adieux à son fils, et de lui témoigner ses regrets de quitter la vie sans pouvoir presser encore dans ses bras celui qui, par sa tendresse et sa réputation, avait embelli la fin de sa carrière.

La douleur de Berquin fut inexprimable. Il allait, dans son délire, jusqu'à se reprocher la perte cruelle qu'il avait faite. Vainement les enfans du voisinage venaient-ils entourer leur ami ; leurs jeux, leurs caresses ne pouvaient le distraire de son abattement ; leurs questions ingénues semblaient même le fatiguer : rien ne pouvait dissiper la tristesse profonde où son âme était plongée. Ce qui effrayait le plus en lui, c'est que ses yeux, que mouillait si facilement la plus simple émotion, étaient secs, et n'expri-

maient plus que la souffrance, le besoin de la solitude. Il restait des matinées entières dans son appartement, seul, immobile, sans idées, sans aucune expression que celle de la douleur.

La santé faible et chancelante de ce fils inconsolable, ne put résister à une atteinte aussi vive : il fut attaqué d'une fièvre ardente, qui mit ses jours dans le plus grand danger. Le célèbre Des Essarts, surnommé le Médecin des enfans, accourut offrir ses soins à leur ami : il ne put dissimuler que le malade, dont le délire augmentait à chaque instant, lui laissait peu d'espoir. Cette funeste nouvelle, répandue dans tout le quartier Montmartre, y jeta l'alarme et la consternation. Les enfans, de tout sexe et de tout âge ne cessaient de se porter à la demeure de Berquin : les uns se mettaient en sentinelles, à chaque bout de la petite rue qu'il habitait, pour inviter les cochers à prendre une autre route et à ne pas troubler le repos de leur ami ; les au-

tres, dès l'aube du jour, apportaient, des remises et des greniers du voisinage, de quoi former une épaisse litière de long des murs de l'hôtel, afin que les voitures, qu'il était impossible de détourner, ne pussent, à ce moyen, causer le moindre bruit. On eût dit, à l'aspect de cette litière abondante et renouvelée si souvent, que le malade était un grand seigneur, ou quelque riche traitant ; mais c'était un simple littérateur, aussi modeste que chéri ; c'était l'ami des enfans, qui tous s'empressaient de rendre ce touchant hommage à celui dont ils désiraient, au prix de leur sang, de conserver la vie et de calmer la souffrance.

Ce fut surtout le septième jour de la maladie de Berquin, que l'inquiétude de ses petits camarades fut portée au comble, et offrit à l'œil observateur le spectacle le plus attendrissant et le plus délicieux. Des Essarts, après avoir employé une grande partie de la journée auprès du malade,

annonça qu'il reviendrait y passer toute la nuit, parce qu'il prévoyait une crise forte et décisive. « Berquin, disait-il, m'est » confié par l'estime publique et l'amour » des enfans ; ce dépôt m'est trop cher, » pour que je ne mette pas tous mes soins » à le conserver. » En effet, dès que le jour fut sur son déclin, le docteur vint s'établir auprès du pauvre agonisant, alors sans connaissance et presque sans mouvement. Le plus grand silence régnait autour de l'hôtel ; tous les enfans du voisinage s'étaient distribué leurs postes, et formaient alors trois différens groupes : le premier se tenait à la porte de l'appartement du malade, l'oreille attentive, respirant à peine, attendant la moindre nouvelle, qu'il transmettait aussitôt, et à voix basse, à un second groupe posté dans le jardin, au bas de l'escalier. Celui-ci la reportait de la sorte à un troisième groupe établi à la porte de la rue, et qui courait à l'instant même répandre dans tous les environs l'es-

pérance ou la crainte, la joie ou la douleur. Enfin, le médecin Des Essarts s'apercevant qu'une dernière potion qu'il avait ordonnée, produisait tout l'effet qu'il osait en attendre, s'écria dans le premier mouvement de la joie : «Berquin est sauvé !..» Ces mots sont aussitôt répétés avec ivresse par tous les enfans réunis, confondus, joignant leurs mains innocentes, et mettant un genou en terre...... « Doucement, chers petits, doucement! vint leur dire le docteur; oui, j'ai l'espoir de vous rendre votre ami; mais songez que le moindre bruit, la moindre secousse, achèverait de l'éteindre. — Nous nous taisons, monsieur Des Essarts; nous ne remuons plus..... » A ces mots, ils se retirent en silence et vont annoncer cette heureuse nouvelle à leurs familles, en ajoutant : « Nous pour-
» rons donc le voir encore, l'embrasser,
» jouer avec lui! Nous pourrons l'entendre
» nous lire *Jacquot, le Petit Joueur de*
» *Violon, le Nid de Moineaux, la Petite*

» *Glaneuse*, et toutes les jolies choses dont
» il nous régalait sans cesse!... Il est sauvé!
» Il est sauvé! »

La Providence et les soins de Des Essarts rendirent en effet Berquin aux vœux de tous ceux qui le chérissaient ; mais sa convalescence fut longue et pénible. On remarquait dans son regard une sombre mélancolie, qui annonçait que la guérison n'était pas complète. Une irritation de nerfs, qui lui causait une insomnie continuelle, lui arrachait souvent des cris douloureux qu'il s'efforçait en vain de réprimer. Le médecin, après avoir employé divers secours de l'art, s'aperçut que l'aspect des fleurs et une douce harmonie pouvaient seuls adoucir les souffrances du convalescent ; aussitôt ses petits amis font placer sur sa cheminée, sur son bureau de travail, les fleurs les plus fraîches, les plantes les plus rares. Tous s'empressent de se cotiser, selon leurs moyens respectifs. Les marchands de fruits et de

gâteaux s'aperçoivent que leurs jeunes pratiques les négligent beaucoup, mais en revanche, la bouquetière du coin ne fit jamais de meilleures affaires.... Ces aimables enfans portèrent même le désir de soulager leur ami jusqu'à louer un jour trois orgues de Barbarie, qu'ils firent avancer sous ses fenêtres, et qui, à un signal donné, formèrent ensemble un charivari peu propre à calmer les nerfs du cher convalescent; mais il excusa ce vacarme en faveur du motif: l'idée même de ses petits camarades lui parut si plaisante, qu'elle lui arracha le premier sourire qui, depuis long-temps, reparaissait sur ses traits décolorés.

Le lendemain, vers le soir, son oreille fut frappée d'une harmonie plus douce et plus propre à jeter le calme dans ses sens. Des Essarts était le médecin d'un duc et pair, tuteur ou proche parent de trois jeunes demoiselles, dont les talens égalaient l'éclat de la naissance et les plus aimables

qualités du cœur. En leur rendant compte de l'état de Berquin, dont elles demandaient sans cesse des nouvelles au docteur, celui-ci leur avait raconté la scène comique des orgues de Barbarie, ajoutant qu'il persistait à croire qu'une musique suave et adroitement ménagée, pouvait seule achever de rétablir l'ami des enfans, et de le rendre à tous les vœux. Aussitôt les trois charmantes sœurs projetèrent d'opérer en secret la guérison de celui dont les ouvrages leur avaient fait éprouver tant de vives émotions. Dès que le jour est sur son déclin, ces trois jeunes personnes font apporter dans un bosquet qui se trouvait au bout des jardins de l'hôtel du duc, à peu de distance des fenêtres de Berquin, les instrumens nécessaires à leur projet. L'aînée accompagne sur la harpe ses deux sœurs, qui exécutent sur le piano quelques morceaux de la plus parfaite harmonie.

La première fois que Berquin entend ces accords délicieux, il croit que c'est une fa-

veur du hasard, et s'y livre sans réflexion. Le lendemain, il s'aperçut qu'on choisissait les morceaux les plus suaves, les plus mélancoliques, et se douta que c'était pour lui qu'avait lieu ce mystérieux concert. Ses soupçons devinrent une certitude, lorsque, peu de jours après, il entendit s'unir au son des instrumens trois voix ravissantes qui chantaient, sur des airs nouveaux, plusieurs de ses idylles. Celle, entr'autres, qui dépeint deux jolis petits enfans venant implorer le dieu des Bergers pour leur pauvre père malade, fut chantée avec tant d'expression, que son auteur, tout modeste qu'il fût, ne put s'empêcher d'admirer son propre ouvrage, et d'être ému jusqu'aux larmes de cette idylle, chef-d'œvre de sentiment et de naturel. Assis à sa croisée, et promenant ses regards avides sur le bosquet solitaire d'où sortaient ces divins accords, il s'écrie avec la plus touchante expression : « Merci ! oh merci mille fois, célestes créa-
» tures, qui sans doute avez emprunté la

» voix des Anges pour me consoler et me
» guérir! Qui n'aimerait la vie, que vous
» savez rendre si chère? Ah! je n'imagi-
» nais pas inspirer tant d'intérêt. — Vous
» n'avez donc jamais relu vos ouvrages? »
Lui répondit une voix tremblante, qui retentit sous le feuillage, et tout à coup se perdit dans le lointain.

Pendant près de quinze jours qu'eut lieu ce concert nocturne, Berquin éprouvait un soulagement sensible. Un doux repos vint peu à peu rafraîchir ses paupières brûlantes. Ses jeunes amis l'aidèrent à descendre au jardin, où, dans un grand fauteuil à roulettes, ils lui faisaient parcourir les allées, et se livraient autour de lui à leurs jeux accoutumés. Bientôt, enfin, revint le calme de l'ame, qui, produit par tant d'égards et de soins, opéra la plus parfaite guérison.

Le premier usage que fit Berquin de ses forces nouvelles, fut consacré à la reconnaissance. Il se fit conduire par le médecin

Des Essarts, qui l'avait instruit de tout, chez le duc et pair, où il eut le bonheur de voir ses trois libératrices. Il trouva sur leurs figures charmantes l'expression des rares qualités qui les distinguaient, et leur dit en les abordant : « Vous voyez votre ouvrage. C'est à vos ingénieuses consolations, c'est à votre infatigable bonté que je dois et le calme et la vie. Comment jamais pouvoir m'acquitter envers vous ? — En reprenant vos utiles travaux, lui répondit l'aînée des trois sœurs ; en faisant encore le charme et le bonheur de ceux dont vous êtes le guide et le plus tendre ami. — Ce ne seront pas uniquement les enfans qui m'inspireront désormais, reprit vivement Berquin ; je veux, je dois consacrer aussi mes veilles à l'aimable adolescence dont je suis devenu le débiteur. Ce que vous avez fait pour moi donne à mes idées plus d'étendue, et me fait concevoir un projet dont je vous devrai l'exécution. »

En effet, Berquin ne tarda pas à faire

paraître l'*Ami des Adolescens*, qui bientôt fut suivi du *Livre de Famille*, et des *Introductions à la Connaissance de la nature* : ouvrages inappréciables, où, sous l'attrait du plus aimable badinage et de la narration la plus naïve, la grande scène du monde physique et moral se trouve développée avec autant de charme que de clarté. Chaque fois que Berquin travaillait à ces intéressantes productions, qui lui méritèrent de l'Académie Française le prix d'utilité, son âme s'épanchait avec délices; et se rappelant alors le charivari des orgues de Barbarie et les accords mélodieux des trois sœurs lui chantant ses idylles, il répétait ces mots remarquables, tracés par lui dans l'un de ses ouvrages..... : « *Quel doux en-*
» *couragement pour mon cœur, lorsque*
» *je me représente dans la génération*
» *qui s'élève, des milliers d'êtres atta-*
» *chés à mon souvenir!* »

BARTHÉLEMY

SUR LES BORDS DE LA LOIRE.

Rien ne donne une plus haute idée de l'amitié, que de la voir s'établir entre l'homme puissant et l'homme de lettres : tous deux y trouvent un avantage inappréciable qui se renouvelle sans cesse. L'autorité prend plus de force, en ce qu'elle doit aux lettres ce charme qui persuade; les sciences et les lettres acquièrent plus d'éclat, par cela même qu'elles sont chères à la puissance; et ce noble échange répand dans toutes les classes de la société ces égards mutuels du rang et du mérite, cette douce concorde et cette heureuse urbanité qui doublent le bonheur de la nation, sans jamais rien coûter à sa gloire.

3.

Telle fut l'intime liaison du duc de Choiseul avec le célèbre auteur d'Anacharsis. Ce ministre, honoré de l'entière confiance de son roi, et qui influa si puissamment sur les destinées de la France, sentit qu'il avait besoin d'un ami vrai, d'un guide sûr, d'un savant et d'un sage, qui le familiarisât avec les ressorts de cette vaste politique qui porta la Grèce au plus haut degré de splendeur. Le duc de Choiseul trouva tous ces avantages réunis dans l'éloquent historien à qui nous devons l'un des plus beaux monumens littéraires qu'ait produits le dix-huitième siècle, dans cet annotateur infatigable, qui employa trente années à composer ce riche tableau de l'ancienne Grèce, depuis la fondation d'Athènes, jusqu'au règne d'Alexandre.

Ce fut par les conseils et la profonde érudition de l'auteur du Jeune Anacharsis, que le duc de Choiseul se signala dans son ambassade à Vienne, et dans le fameux traité de paix de 1763. Ce fut à lui qu'il

dut cette élévation de caractère et cette grande connaissance des hommes, qui le rendirent si cher à sòn prince, et si nécessaire au peuple. Ce fut à lui surtout qu'il dut un grand nombre d'amis, la reconnaissance des gens de lettres, et les honorables consolations qui adoucirent son exil, lorsque le pouvoir immense dont il était revêtu, et que la rivalité jalouse ne manqua pas de peindre comme un abus d'autorité, lui fit perdre la confiance du monarque et les faveurs dont il l'avait comblé.

Le duc de Choiseul s'était retiré à sa terre de Chanteloup, située près de la ville d'Amboise, sur les bords de la Loire. Tout ce que la France comptait de grands personnages, tous les seigneurs et les hommes célèbres des cours étrangères, se faisaient un devoir d'aller y visiter cet homme extraordinaire, qui, par sa magnificence, son esprit et sa grâce, réunissait encore autour de lui tous les prestiges de la grandeur, et semblait n'avoir rien perdu de sa puissance.

L'abbé Barthélemy, qui, pendant vingt ans, ne s'était point séparé de son illustre ami, ne lui fut que plus tendrement attaché dans sa disgrâce. Il le suivit à Chanteloup, dont le séjour enchanteur convenait à ses goûts, à ses travaux. Pendant que le duc de Choiseul cherchait à perpétuer le souvenir de son exil par des établissemens publics, par l'embellissement et la prospérité de cette belle Touraine, dont il était gouverneur, son digne ami s'occupait à terminer le grand œuvre commencé depuis long-temps. Il mit au jour son Voyage du Jeune Anacharsis, dont le style attachant, les tableaux frais et variés, prouvent, pour ainsi dire, que l'auteur écrivit cet immortel ouvrage au milieu du jardin de la France.

Barthélemy avait en effet l'habitude d'aller méditer chaque matin sur les bords de la Loire. Il prétendait que le doux aspect et le murmure de l'onde calmaient l'effervescence de l'imagination, classaient

les idées, et rendaient plus dispos au travail. Dispensé par le duc d'assister aux grands cercles du soir, autorisé par lui à ne faire que ce qu'il eût fait dans la plus simple retraite, ce poète historien se retirait ordinairement de bonne heure dans son appartement; le lendemain il allait, au lever de l'aurore, s'asseoir sur les bords du fleuve, où il se livrait à tous ses antiques souvenirs.

Il ne tarda pas néanmoins à remarquer que l'esprit, comme le corps, avait besoin de repos; et, pour se condamner à un néant momentané, qui ne devait donner ensuite que plus de ressort à l'âme, que plus de brillant à la pensée, il prit l'habitude de pêcher à la ligne pendant des heures entières. Ce délassement devint un de ceux qu'il chérissait le plus, et auquel il resta long-temps fidèle. Vêtu d'une simple redingotte grise, et portant un fichu de soie noué négligemment autour de sa tête, il arrivait sur les bords de la Loire avec ses

lignes, son petit panier contenant ses amorces et le dejeuner le plus frugal; il s'établissait à l'ombre d'un saule ou d'un peuplier; et lorsqu'après une longue immobilité et la patience la plus prolongée, il avait le bonheur de faire une pêche abondante, il était dans un ravissement inexprimable. S'apercevant enfin que le soleil s'élevait au-dessus de sa tête, et que la matinée s'avançait, il reprenait son modeste attirail de pêcheur, retournait au château, offrait le résultat de sa pêche au premier villageois qu'il rencontrait, montait à son appartement, et paraissait quelques instans après au grand salon, rayonnant de joie et de santé.

Parmi les personnes de distinction qui formaient la société habituelle du duc de Choiseul, Barthélemy avait remarquée M. Ducluzel, intendant de la généralité de Tours, et dont le mérite et l'aimable urbanité inspiraient le désir de s'en faire un ami. Il devint celui de l'auteur d'Anachar-

sis. La sympathie de goûts et de caractère qui régnait entre eux, les unit intimement. Barthélemy prenait plaisir à diriger l'éducation de la fille aînée de M. Ducluzel, dont la beauté ne pouvait être égalée que par les rares qualités de son cœur. Elle avait pour l'abbé Barthélemy la plus respectueuse déférence, et trouvait un charme infini dans ses leçons. Celui-ci tâchait, de son côté, de faire oublier sa haute réputation à son adorable élève, et descendait jusqu'à elle sans qu'elle pût s'en apercevoir. Sa taille haute et sa figure noble qui rappelait celle d'un des sages de la Grèce, pouvaient bien quelquefois intimider la jeune écolière; mais sous ces dehors imposans, elle trouvait un son de voix si pénétrant, une modestie si vraie, et une érudition qui se cachait avec tant de grâce et d'adresse, que, rassurée par des égards et des soins si doux, elle s'imaginait s'entretenir avec un ami qui cherchait à s'instruire avec elle. On eût dit, à les voir, deux voyageurs parcou-

rant une route inconnue, et se prêtant un mutuel secours.

Il était d'usage, dans la ville de Tours, que l'intendant, qui, dans l'absence du gouverneur, représentait le roi, donnât des fêtes aux principaux habitans, et surtout aux militaires qui s'y trouvaient en garnison. M. Ducluzel, dont la fortune était considérable, et qui, malgré tous les dons qu'il répandait sans cesse, ne pouvait trouver le moyen d'égaler sa dépense à son immense revenu, ne manquait jamais de se montrer aux époques solennelles le digne délégué du prince. C'était surtout le jour de la Saint-Louis qu'il avait coutume de donner un bal où l'on voyait réuni tout ce que peuvent inventer le goût et l'opulence. Le régiment *Royal-Vaisseau* était alors caserné dans la ville ; tous les officiers appartenant aux plus anciennes familles de France, et parmi lesquels on remarquait des hommes lettrés, devaient être invités à cette grande réunion. M. Ducluzel, qui passait une partie de la

belle saison à Chanteloup, s'était rendu à Tours quelque temps auparavant; et l'abbé Barthélemy, qui chaque jour s'attachait davantage à sa jeune élève, avait accompagné cette honorable famille. Elle habitait ordinairement, pendant l'été, le prieuré de Saint-Côme, situé à une demi-lieue de la ville, et dont le parc touchait aux bords de la Loire. Cette charmante retraite était à très-peu de distance du château de Plessis-les-Tours, bâti par Louis XI. L'abbé Barthélemy, toujours avide de ce qui pouvait offrir des traces historiques, s'était empressé d'aller visiter ce triste séjour dont les épaises murailles et les cachots souterrains rappellent encore aujourd'hui la mémoire de ce monarque cauteleux et sanguinaire, qui sacrifiait à son fanatisme et à ses terreurs paniques, ses amis les plus dévoués, ses sujets les plus fidèles.

Pour se distraire de ces pénibles souvenirs, Barthélemy passait l'eau et parcourait sur l'autre rive de la Loire les rians coteaux

de Saint-Cyr, où se trouve cette butte remarquable par l'entrevue qu'eurent, en 1589, Henri III et le jeune roi de Navarre, qui donna dans cette circonstance une preuve si touchante de son amour pour les Français, en venant offrir son secours à leur monarque poursuivi par les ligueurs, et puni d'avoir repoussé tant de fois l'alliance et l'amitié du brave et franc Béarnais. Cette butte, qui devrait porter le nom chéri de Henri IV, semble offrir, par son aspect, l'un des plus beaux de l'Europe, le souvenir du prince adoré des Français. On n'y arrive qu'à travers des collines où on récolte les meilleurs vins de la Touraine; le sommet est couronné d'arbres qui forment un bosquet délicieux, sous lequel on découvre le vaste et riant jardin de la France qu'arrosent le Cher et la Loire. La vue s'étend depuis Blois jusqu'à Saumur, et parcourt un espace de trente lieues. La mémoire sacrée du roi-troubadour anime cet aspect ravissant, en augmente encore

la magie. Le ciel lui-même, d'accord avec nos souvenirs, semble veiller à la conservation de cette butte historique, en la couvrant d'arbres majestueux, en l'ombrageant d'un épais feuillage.

Barthélemy ne pouvait se rassasier de ce magnifique spectacle. Il allait, presque tous les soirs, y relire ses auteurs grecs, ou s'y livrer à ses savantes méditations. Quant à ses matinées, elles étaient presque toujours employées à son délassement favori. Du parc de Saint-Côme, il pouvait, pour ainsi dire, tendre ses lignes sur la Loire : aussi jamais il n'avait fait de pêches plus heureuses; et chaque jour, dès qu'il s'éveillait, il venait s'établir, selon sa coutume, au pied d'un arbre et distribuait ses hameçons.

Un jour, c'était la veille du bal annoncé chez l'intendant, comme il se livrait aux plaisirs de la pêche, il entend dans une oseraie, auprès de laquelle il était assis, la voix de deux personnes qui s'entretenaient

des innombrables beautés du Voyage d'Anacharsis, qu'il avait publié depuis quelque temps. Il regarde à travers le feuillage qu'il écarte avec précaution, et découvre deux jeunes officiers d'infanterie en petit uniforme du matin, qui parlaient de la vive impression que produisait sur eux la lecture de ce chef-d'œuvre déjà répandu dans toute la France. « Nous n'avons encore lu que l'introduction, disait l'un : quelle idée imposante elle donne de l'ouvrage! — Comme nous avons dévoré, disait l'autre, ces belles descriptions des premiers temps de la Grèce! Quel riche abrégé de l'histoire! Comme on passe en revue les mœurs, les lois, les usages et tous les monumens des sciences et des arts! — Oh! que j'aime ce beau siècle de Périclès, qu'on pourrait appeler à bon droit le Louis XIV de l'antiquité. — Ce que j'admire surtout dans Barthélemy, c'est qu'il met continuellement son lecteur en scène avec tous les grands hommes dont il parle. — Voyons si le second volume sera

digne du premier. Quel plaisir de lire ensemble ce bel ouvrage sur les bords de ce fleuve, à l'aspect de cette butte remarquable où l'ombre de Henri IV semble nous sourire et nous encourager ! »

Les voilà donc qui se mettent à lire le second tome du voyage d'Anacharsis. Ils parcourent d'abord avec rapidité le Pont-Euxin, Byzance et le détroit de l'Hellespont; ils suivent ensuite le jeune voyageur à Lesbos, à Mytilène, à Thèbes, et s'arrêtent avec lui dans Athènes. Comme ils s'intéressent à ce lycée, à ces gymnases, à ce portique immortel, à ces jardins d'Académus! Comme ils sont touchés de ces belles funérailles! Mais ce qui les attache plus particulièrement, comme guerriers, c'est la savante et fidèle description des levées, des revues et de l'exercice des troupes chez les Athéniens; c'est surtout cette bataille de Mantinée et la mort d'Épaminondas. Ils ne peuvent s'empêcher de mêler leurs larmes à celles des amis de ce héros; ils voudraient retar-

der le moment fatal où l'on doit retirer ce javelot qui va trancher le cours d'une si belle vie.... Mais, à l'annonce de la victoire, ils admirent ces dernières paroles du grand hommes mourant : « J'ai assez vécu. » Ils voient ses yeux encore étincelans attachés sur son bouclier; ils épient, avec une terreur religieuse, le moment où son âme va s'èxhaler et s'élever aussitôt vers l'immortalité.

Barthélemy ne les perdait pas de vue, et prêtait une oreille attentive à tout ce qu'ils disaient. Vainement ses hameçons disparaissaient dans l'eau, vainement les plus beaux poissons de la Loire s'y trouvaient pris, le pêcheur était en Grèce, et recueillait le dernier soupir du héros thébain. Oh! que l'émotion de ces deux jeunes lecteurs avait d'attraits pour lui! que les larmes qui s'échappaient de leurs yeux lui devenaient chères!

Cependant la matinée s'avançait, et Barthélemy oubliait, ainsi que les officiers,

qu'il avait des devoirs à remplir. La jeune Ducluzel attendait en vain la leçon de son aimable instituteur ; et la discipline militaire allait prendre en défaut deux nobles enfans de Mars. Ceux-ci se rappellent, au milieu de la Grèce, qu'ils sont sur les bords de la Loire, et remarquent bientôt que les rayons du soleil dardent perpendiculairement à travers le feuillage sous lequel ils sont assis : ils se lèvent avec précipitation, se demandent l'heure ; mais, sortis de la ville sans précautions, et dans le négligé le plus simple, aucun d'eux ne s'était muni de sa montre. Ils font quelques pas, aperçoivent le pêcheur qui rassemblait ses lignes, et, loin de se douter que sous cet humble vêtement se cachait l'écrivain célèbre qui venait d'exciter leur admiration, ils l'abordent et lui disent : « Bon- » homme, pourriez-vous savoir quelle » heure il est en ce moment? » Celui-ci, regardant le soleil, répond qu'il n'est pas loin de midi. « Midi! reprend l'un, nous

ne serons jamais rendus pour la parade.— Gare les arrêts! ajoute l'autre; notre major est inflexible, et nous serons punis pour la première fois. — Comme cette lecture d'Anacharsis attache et brûle le temps! — Il serait dur cependant de ne pas assister au bal que donne demain l'intendant. —J'en serais d'autant plus désolé, qu'il y aura des femmes charmantes, et que le célèbre Barthélemy doit, dit-on, s'y montrer un instant à la demande de tous les habitans de la ville. — Il sera loin de se douter que ceux des officiers de notre régiment qui désirent le plus ardemment de le connaître, seront privés du bonheur de le voir, pour s'être livrés trop long-temps à celui de le lire.... » Tel était l'entretien des deux amis en regagnant à toutes jambes la ville, où ils ne purent arriver en effet qu'après la parade, qui se faisait à midi très-précis.

Barthélemy, qui avait entendu une partie de cette conversation, s'empresse de retourner à Saint-Côme : il y reprend son

costume ecclésiastique, et prie M. Ducluzel de lui prêter sa voiture, pour se rendre à la ville le plus promptement possible. « Eh, bon Dieu, l'abbé, qu'avez-vous donc de si pressant, et que vous est-il arrivé? — Rien, mon ami... C'est bien la plus étrange aventure!... Et je souffrirais que ces deux aimables jeunes gens fussent pour moi privés de leur liberté! — Quels jeunes gens? et que voulez-vous dire? — Il faudrait que le major fût le plus inflexible de tous les hommes... — En vérité, l'abbé, vous m'effrayez; je ne vous vis jamais dans un aussi grand trouble; dans une pareille agitation. — C'est celle du plaisir, mon ami: rassurez-vous; mais votre voiture au plus tôt, je vous en supplie.... Dites-moi, vous devez connaître le major du régiment *Royal-Vaisseau*: quel homme est-ce? — Un militaire très-distingué, mais sévère, inexorable, en fait de discipline. — Tant pis: après tout, c'est son devoir. — Auriez-vous quelque grâce à demander? Je vais

vous accompagner. — Non, non; seul j'ai fait commettre la faute, seul je dois la réparer. — Mais, encore une fois, quel est donc ce mystère? — Vous saurez tout, et vous avouerez vous-même que je ne puis mettre trop d'empressement..... Mais j'entends la voiture, et je n'ai pas de temps à perdre.... » En achevant ces mots, il sort, monte dans la calèche de l'intendant, et se rend à Tours, où il se fait conduire à l'hôtel du major.

« Qui annoncerai-je? lui demande le valet-de-chambre. — Un étranger.-... » On l'introduit auprès du major. « Monsieur, lui dit-il, parmi les officiers qui ont l'honneur de servir sous vos ordres, il en est deux qui ont dû manquer aujourd'hui à la parade. — Il est vrai, Monsieur, et dans ce moment même, ils se rendent aux arrêts pour huit jours. — Eh bien! monsieur le major, vous voyez le seul coupable; c'est moi qui les ai débauchés. — Vous, monsieur l'abbé! Votre ton, votre figure, sem-

bleraient plutôt propres à ramener des jeunes gens dans leur devoir, qu'à les en détourner.—Rien pourtant n'est plus vrai : veuillez m'entendre. » Aussitôt il lui fait le récit fidèle de tout ce qui s'est passé, et se désigne comme l'auteur du Voyage d'Anacharsis. « Quoi! s'écrie le major, c'est M. Barthélemy que j'ai l'honneur de recevoir! Mes deux jeunes officiers ne pouvaient avoir un avocat plus célèbre, un défenseur plus éloquent ; mais la discipline avant tout : mon cœur les excuse sans doute, et j'en eusse fait autant à leur place. Je ne puis cependant autoriser une faute qui, tolérée, deviendrait préjudiciable au régiment : mais, pour vous donner en même temps, Monsieur, une preuve de la haute considération que vous inspirez, je réduis les arrêts de huit jours à trois. — Il ne me reste plus qu'une seule grâce à vous demander, monsieur le major. — Parlez, que puis-je faire encore? — C'est de me permettre d'aller m'enfermer pendant ces trois

jours avec mes deux jeunes lecteurs; la jouissance qu'ils m'ont fait éprouver, était trop vraie, trop pénétrante, pour que je ne cède pas au tendre intérêt qu'ils m'inspirent. — Je vois bien, monsieur l'abbé, qu'un militaire est battu d'avance, quand il veut se mesurer avec un homme de votre mérite : puisque telle est votre résolution, je n'ai pas la force, je l'avoue, de retenir prisonnier pendant trois jours l'illustre guide du jeune Anacharsis. Dès ce moment les deux officiers sont libres : je vais leur en faire porter l'ordre. »

Après avoir exprimé toute ma reconnaissance au major, et lui avoir fait promettre de ne point nommer aux deux officiers l'heureux auteur de leur délivrance, Barthélemy retourne à Saint-Côme, et persiste à cacher le motif de son voyage; mais la joie, empreinte sur sa figure, fit soupçonner à la famille Ducluzel qu'il venait de faire en secret quelque bonne action; et chacun crut devoir respecter ce mystère.

Le lendemain eut lieu la grande fête donnée par l'intendant : tout ce qu'il y avait de personnes notables dans la ville, s'y trouvait réuni. L'empressement à répondre à l'invitation de M. Ducluzel, cher à tous les habitans, fut d'autant plus vif, qu'on avait l'assurance d'y voir le célèbre auteur de l'ouvrage dont le succès éclatant retentissait dans toute la France, et devenait le sujet de toutes les conversations. La ville de Tours comptait à cette époque, parmi ses magistrats et ses jurisconsultes, ainsi que dans plusieurs autres classes de sa population, des hommes instruits, des littérateurs distingués, à l'estime desquels Barthélemy venait d'acquérir des droits, et qui tous se proposaient de lui prodiguer les plus honorables suffrages.

Leur attente ne fut point vaine : celui-ci, malgré toute sa modestie, ne put se refuser aux instances de l'intendant, qui se faisait un honneur de présenter à ses administrés un ami tel que l'auteur du Voyage d'Ana-

5

charsis. La jeune Ducluzel, qui, chaque jour, prenait plus d'empire sur son cher instituteur, lui témoigna le désir de le voir à cette fête, dont elle devait être un des premiers ornemens; et ce désir fut un ordre. Un charme secret, et plus puissant encore, attira Barthélemy à cette belle réunion : c'était le plaisir d'y rencontrer ses deux jeunes lecteurs qui lui devaient leur liberté, et qui, d'après la promesse du major, ne pourraient reconnaître en lui leur libérateur. Avec quel vif intérêt il les suivait des yeux dans cette nombreuse assemblée! combien il se félicitait de la démarche qu'il avait faite!

Cependant il est bientôt l'objet de cet honorable empressement qu'on témoigne au vrai mérite; tous les yeux sont fixés sur lui : c'est à qui l'abordera, le contemplera de plus près. Les deux jeunes amis, excités par l'enthousiasme que leur avait inspiré la lecture d'Anacharsis, éprouvaient le désir bien naturel de voir l'auteur de ce chef-

d'œuvre. Ils se pressent dans la foule, s'approchent de lui, et sont frappés tout à coup de cette voix expressive, de ce coup-d'œil si pénétrant, de cette figure où la dignité perce à travers la bonhomie. « Comme il ressemble au pêcheur des bords de la Loire! dit l'un tout bas à son camarade. — Serait-ce donc le *bonhomme* à qui nous avons demandé l'heure, et qui semblait nous suivre des yeux avec tant d'intérêt? — L'intimité de M. Ducluzel avec cet illustre savant, le parc de Saint-Côme, près duquel nous lisions Anacharsis; l'inflexibilité du major vaincue pour la première fois de sa vie.... Il n'y a que l'abbé Barthélemy qui puisse avoir opéré ce prodige. »

Ils l'abordent, et joignent leurs hommages à tous ceux dont il est comblé. Il leur répond avec la plus touchante affabilité, mais en même temps avec un trouble dont il n'est pas maître, et qui confirme encore plus les deux officiers dans leurs soupçons. Ils retournent auprès du major,

qui, fidèle à sa promesse, élude adroitement la moindre explication. Cependant l'impression qu'ils ont reçue est si forte, et la reconnaissance les agite à un tel point, qu'ils ne songent plus qu'à découvrir la vérité. Bientôt ils s'aperçoivent que l'auteur d'Anacharsis, retiré modestement dans l'embrasure d'une croisée, s'entretient avec le major, que leur conversation est animée, et semble faire soupçonner une secrète intelligence; enfin, que les regards qu'ils portent sur eux, sont toujours accompagnés d'un mystérieux sourire. Entraînés par toutes ces apparences, ils s'approchent avec précaution, prêtent l'oreille la plus attentive, et entendent l'abbé Barthélemy dire à demi-voix: « Avouez, monsieur le major, que c'eût été bien dommage de priver ces deux beaux jeunes gens d'assister à cette fête; et cela pour s'être oubliés quelques instans en lisant Anacharsis. — C'est lui! oui, c'est lui » s'écrièrent à la fois les deux amis, d'une voix qui retentit dans

tout le bal, et attire sur eux tous les regards. « Ma foi, monsieur, dit le major, vous vous êtes nommé vous-même. » Déjà Barthélemy est enlacé dans les bras de ses deux protégés, qui, ne pouvant plus réprimer les divers sentimens qu'il leur inspire, le nomment leur libérateur, et instruisent toute l'assemblée de leur lecture du matin, par un récit fidèle que termine le major, en avouant qu'il n'avait pu résister aux instances si pressantes de cet homme célèbre.

« Voilà donc, dit alors M. Ducluzel, le » motif de cet étrange empressement dont » vous nous aviez fait mystère! Ah! mon » ami, je vous reconnais bien là. » Chacun applaudit à cette aventure, qui bientôt fut répandue dans toute la ville. Barthélemy avoua qu'elle ne ferait qu'augmenter le plaisir qu'il éprouvait à la pêche. Les deux officiers supplièrent le *bonhomme* de venir tendre ses lignes auprès d'eux, pour les avertir de l'heure qu'ils oublieraient encore en lisant ses ouvrages; et tous les trois se

promirent de se rappeler long-temps la lecture d'Anacharsis et les bords charmans de la Loire.



LA CHIENNE DE FLORIAN.

L'aimable auteur de cette collection, si recherchée par tous ceux qui, dans leurs lectures, aiment à trouver la grâce unie au sentiment, Florian, qui fut le plus habile traducteur de Michel Cervantes, et fit parler avec tant d'esprit et de naturel les arlequins et les bergers, se procurait souvent les plus douces jouissances qu'on puisse obtenir dans la carrière des lettres. Honoré de la confiance et de l'amitié du vertueux duc de Penthièvre, dont il était le premier gentilhomme, il trouvait amplement dans les honoraires que lui faisait accepter ce prince, de quoi pourvoir à ses besoins. Tout ce que sa plume élégante et féconde pouvait lui produire, était employé secrètement à des bienfaits, dont il jouissait avec d'autant plus de sécurité,

qu'il feignait de les répandre au nom du duc qui chaque jour l'envoyait distribuer dans Paris la majeure partie de ses richesses.

Déjà *Galatée* avait sauvé plus d'une jolie orpheline, en lui procurant un état qui mettait sa jeunesse et ses charmes à l'abri des piéges adroits de la séduction. Déjà les nombreuses éditions d'*Estelle* avaient doté plus d'une jeune villageoises qu'une disproportion de fortune eût empêchée de s'unir à celui qui possédait son cœur; les *Deux Billets* en avaient acquitté bien d'autres auxquels des malheurs imprévus ne permettaient pas de faire honneur; le *Bon Ménage* empêchait souvent que la gêne et le besoin ne troublassent la paix de celui qui habite sous le chaume; et la *Bonne Mère*, qui, à cette époque, faisait courir tout Paris, partageait entre ses semblables le produit de son succès. En un mot, Florian pouvait compter plus d'un heureux par chacun de ses ouvrages.

Un jour qu'il était chez son libraire; homme probe, mais sévère dans le commerce, le commis de ce dernier, qui avait été toute la matinée en recette, entre dans son cabinet, et, après lui avoir rendu compte de sa tournée, lui remet un billet à ordre de six cents livres, que le débiteur s'était trouvé dans l'impossibilité d'acquitter. « Eh bien, faites protester; dit brusquement le libraire. — Ah, monsieur! un artiste malade depuis plusieurs mois, sa femme enceinte, et trois enfans. — J'en suis bien fâché; mais il faut que je me mette en règle. — Quel est donc ce débiteur qui vous intéresse tant? demande au commis le chantre d'*Estelle* et de *Galatée*. — C'est un Languedocien, homme d'honneur; mais un peu trop facile à obliger des amis dont il est dupe. — Un Languedocien! reprend Florian; il m'intéresse comme vous, en qualité de compatriote, et je me charge de sa dette. Elle est de six cents livres, si j'ai bien entendu? — Oui, répond

le libraire : c'est un emprunt qu'il a fait par un billet à ordre ; tombé dans mes mains. — Eh bien, retenez ces six cents livres sur le prix du manuscrit de *Numa*, que je vous remis l'autre jour. Si l'artiste paie la somme, vous m'en ferez compte ; mais vous me promettez bien de ne jamais la lui demander, et surtout de lui taire mon nom. — En ce cas je vais mettre mon acquit au billet et vous le rendre. — Non, non : je ne veux aucunement connaître ce débiteur ; il suffit qu'il soit du Languedoc et père de famille. »

Plusieurs mois se passèrent : Florian, accoutumé à faire du bien, tant au nom du duc de Penthièvre, que pour son propre compte, avait entièrement oublié ce billet de six cents livres ; mais celui qu'il avait obligé si généreusement, sans qu'il pût s'en douter, et qui se croyait toujours débiteur de cette somme envers le libraire, vint le trouver dès qu'il fut rétabli de sa longue maladie. Ce débiteur se nommait

Quéverdo, graveur et dessinateur, élève du célèbre Eïsen, et qui déjà s'était fait dans la capitale, une réputation méritée. Il remercie d'abord son créancier de l'obligeance qu'il avait eue, et lui propose de renouveler son billet pour six mois, époque où il est certain d'y faire honneur; lui offrant d'ajouter au capital de la somme les intérêts pour la prorogation qu'il réclame. « Vous ne me devez rien, lui répond le libraire; votre billet est acquitté. — Comment! Et par qui? — Par quelqu'un qui ne veut pas se faire connaître, et qui vous accorde tout le temps que vous voudrez.... Oh! il n'est pas difficile en affaires celui-là : je gagerais même qu'il a déjà tout-à-fait oublié ce qu'il a fait pour vous. — Mais, je ne me laisse obliger à ce point que par ceux que je connais. Artiste et né sur la Durance, j'ai trop de fierté, je l'avoue, pour vouloir ignorer à qui je dois un semblable service. — Et c'est précisément pour cela que vous devez, sans crainte

de blesser la délicatesse, accepter le secours d'un compatriote. — Quoi! c'est un Languedocien?....... Cet aveu me fait grand bien, je ne puis le dissimuler. Mais, de grâce, achevez de me nommer ce généreux appui que le ciel m'envoie : mon cœur a besoin de le connaître, et si vous me refusez, vous allez me forcer à vendre le peu d'argenterie que je possède, ou l'un de mes tableaux que je chéris le plus, pour acquitter cette dette sacrée; je souffrirais trop du moindre délai. La libraire voulut persister à cacher le nom du nouveau créancier, mais Quéverdo mit tant d'instance, et lui témoigna un si pénible tourment de son silence, que celui-ci n'eut pas le courage de le laisser dans une plus longue incertitude et lui avoua que c'était le chevalier de Florian. « J'aurais dû m'en douter,
» reprit l'artiste, ce sont là de ses tours;
» et je connais plusieurs de mes confrè-
» res qu'il a secourus de même avec le
» produit de ses ouvrages. Mais j'espère me

» venger bientôt, et lui prouver que ce
» n'est pas gratuitement qu'on m'oblige
» avec tant de grâce et de générosité. »

Plusieurs mois s'écoulèrent encore, sans que le graveur languedocien, malgré tous ses efforts et son économie, pût amasser de quoi retirer son billet resté dans les mains du libraire. Florian, depuis quelque temps, travaillait à ses *Nouvelles*, qui ne sont pas la partie la moins intéressante de ses œuvres. Il venait de terminer *Claudine*, où il dépeint, sous des couleurs si touchantes, les malheurs et les remords de la séduction. Content de son travail, il voulut s'assurer s'il avait bien exprimé la douleur de l'innocence abusée, et le tourment inévitable de l'auteur de ses maux. Il fit une lecture de cette Nouvelle au cercle du duc de Penthièvre, qu'on pouvait consulter avec confiance, en fait de morale et de sentiment : ce prince, ainsi que toutes les personnes qui l'entouraient, éprouva la plus vive émotion au récit des aventures de la

jeune pastourelle de Chamouni. On ne savait, en effet, ce qu'on devait admirer le plus dans cette charmante production, ou les situations adroitement ménagées, ou le style pur, toujours local, et souvent entraînant. Des applaudissemens unanimes donnèrent à Florian la certitude d'avoir dépeint fidèlement la nature, et surtout d'avoir atteint le but moral qu'il s'était proposé.

La lecture de cette Nouvelle avait produit un effet très-remarquable sur un des jeunes pages du duc de Penthièvre, nommé Ernest, fils d'un officier mort aux armées, et doué d'une sinsibilité qu'il cachait sous la plus aimable espiéglerie. Il était ce jour-là même de service, et se trouvait placé derrière le fauteuil du prince : il ne perdit pas un seul mot de la Nouvelle de Florian. Comme cette pauvre *Claudine* l'intéressa! comme l'anglais Belton lui parut coupable! Oh qu'il aurait eu de plaisir à secourir cette jeune mère proscrite, errante, et portant

dans ses bras l'enfant qui seul ranime tout son courage! Oh qu'il aurait voulu là rencontrer sur la Place-Royale de Turin, déguisant son sexe et réprimant l'amour maternel, courbée sous de lourds fardeaux, ou prosternée aux pieds des passans, dont elle nettoie les chaussures! Le moment surtout où elle s'aperçoit que l'étranger qui met le pied sur la sellette, est ce même Belton qui ne peut reconnaître dans le pauvre savoyard la pastourelle qu'il a séduite, et qu'il cherche en vain depuis long-temps, ce moment, dis-je, fit sur Ernest la plus vive impression. Sans cesse il voyait ce délicieux tableau : partout il racontait cette *Nouvelle* avec la chaleur et l'enthousiasme d'une âme neuve et d'une ardente imagination.

Il allait souvent visiter un de ses parens, ancien officier d'artillerie, et grand amateur de tableaux, qui demeurait dans la petite rue Baillif, attenant à l'hôtel de Penthièvre. Dès que le service d'Ernest lui lais-

sait un instant de loisir, il courait chez le vieux capitaine, et prenait plaisir à nettoyer, à ranger lui-même tout ce qui composait sa riche et nombreuse collection. Souvent il s'y laissait suivre par une chienne de chasse appartenant à Florian, très-belle épagneule nommée Diane et dont il s'amusait à développer l'instinct, à exercer l'intelligence : aussi le jeune page était, après son maître, celui que chérissait le plus cet excellent animal. On les voyait toujours ensemble : Ernest et Diane étaient inséparables.

Un jour qu'il était, avec sa compagne fidèle, chez son parent, entre Quéverdo, portant sous le bras un petit *Guillaume Miéris*, très-bel original, qu'il propose au vieil amateur. Celui-ci grand connaisseur et franc appréciateur du vrai talent, trouve qu'en effet cette production est une des plus estimables de son auteur, et demande à Quéverdo combien il veut la vendre. « En » tout temps, répond ce dernier, cela vau-

» drait cinquante louis : donnez-m'en la » moitié, et il est à vous. » En prononçant ces derniers mots, il laisse échapper un soupir, et ne peut s'empêcher d'exprimer le regret qu'il éprouve de se dessaisir de ce chef-d'œuvre de son auteur. « Pourquoi, lui dit le capitaine, vendre à moitié prix un objet d'une valeur réelle? — Que voulez-vous? les artistes parfois éprouvent des momens de gêne : une longue maladie, une famille nombreuse, une dette d'honneur à acquitter. » Tout en causant ainsi, il fait tomber la conversation sur Florian, et raconte le service qu'il en avait reçu, ajoutant que ses forces affaiblies ne lui ayant pas permis d'amasser par son travail de quoi satisfaire au billet de six cents livres, il se déterminait à vendre son *Guillaume Miéris.* » Si M. de Florian, dit Ernest, savait que vous faites pour lui ce pénible sacrifice, il n'accepterait pas votre argent : permettez-moi de lui parler de votre dette, et je suis sûr qu'il vous accor-

dera tous les délais qui vous conviendront.
— Eh! ce n'est point pour lui que je veux m'acquitter, répond Quéverdo; mais pour moi-même. Je ne suis point habitué à porter aussi long-temps le poids de la reconnaissance, et je prétends l'alléger, à quelque prix que ce soit. »

La conversation continue sur Florian. Le jeune page, qui sans cesse avait présente à l'imagination la lecture de *Claudine*, annonce que l'auteur charmant d'*Estelle* et de *Galatée* composait des Nouvelles qui ajouteraient à sa réputation : il exprime alors tout l'effet qu'avait produit une de ces Nouvelles dans le salon du duc de Penthièvre; il en détaille tous les incidens avec tant de vérité, dépeint si bien le site, l'action, les personnages, que Quéverdo voit la scène, en est ému lui-même; et, pressant Ernest dans ses bras, il s'écrie : « Eh » bien, si vous voulez me seconder, je puis » conserver mon Guillaume Miéris, et » m'acquitter envers Florian d'une ma-

» nière digne du service qu'il m'a rendu, » et de la reconnaissance que je lui dois. » Je ne puis m'expliquer davantage; mais » veuillez vous trouver ici dans huit jours, » à cette même heure, et je vous confierai » le reste de mon secret........ » En achevant ces mots, il sort, emportant son tableau, et comme frappé d'une idée qui déjà répandait sur sa figure l'expression de sa joie et de l'honneur satisfait.

Ernest, toujours accompagné de la belle épagneule, ne manqua pas de se trouver à l'entrevue, qui produisit les détails intéressans qu'on va lire, et que je tiens du page lui-même, aujourd'hui l'un des officiers les plus distingués de l'armée française.

Florian, après avoir retracé dans *Claudine* les dangers qui souvent environnent l'innocence de la beauté, voulut rendre hommage à la nation qui lui avait fourni ses premiers modèles; il voulut peindre la noblesse, la galanterie et la vivacité du caractère espagnol, et composa sa Nouvelle

intitulée *Célestine.* Un matin, qu'il se livrait à ce travail, et que, parcourant avec son héroïne le beau pays de Grenade, il lui faisait entendre cette romance qu'on a tant répétée :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment :
Chagrin d'amour dure toute la vie......

au moment, dis-je, où Florian éprouvait un plaisir inexprimable à décrire les sites romantiques où il retrouvait les traces d'*Estelle* et de *Galatée*, Diane, sa chienne fidèle, entre dans son cabinet dont la porte était entr'ouverte, s'approche de son bureau de travail, et posant sa belle tête sur un bras de son fauteuil, lui présente, avec un air de joie et de triomphe, un petit porte-feuille de cuir noir, attaché par un simple cordon. Florian le prend, l'ouvre avec empressement, et trouve une petite planche de cuivre, admirablement gravée, et à laquelle étaient jointes plusieurs épreuves avant la lettre, d'une vignette représen-

tant *Claudine* vêtue en simple commissionnaire, sur la Place-Royale de Turin, avec son fils Benjamin, qui la prend pour son frère : un étranger, le pied sur la sellette, regarde avec intérêt ce jeune savoyard si prévenant, et dont tous les mouvemens sont si doux : *Claudine*, de son côté, portant un regard sur celui dont elle nettoie les bottes, reconnaît lord Belton, et la brosse lui tombe des mains..... Cette scène charmante était rendue avec une perfection et une vérité qui causèrent à Florian une surprise extrême. « Quand j'aurais, se di-
» sait-il, donné moi-même le programme
» de cette gravure, et fait faire l'esquisse
» sous mes yeux, elle ne serait pas plus
» fidèle. Jamais hommage ne fut plus flat-
» teur et plus inattendu.... Mais qui peut
» en être l'auteur ? Point de nom, et Diane
» pour messagère !... » A ces mots la chienne, qui s'entend nommer, vient de nouveau lécher les mains de son maître, et semble partager tout le plaisir qu'il éprou-

ce. « Comme j'ai lu cette Nouvelle dans le
» grand salon du prince, se dit encore
» Florian, et qu'elle a paru vivement in-
» téresser mes nombreux auditeurs, il s'y
» sera trouvé quelqu'un qui m'aura joué
» ce tour ingénieux. Oh! je le connaîtrai;
» il m'est devenu trop cher, pour que je
» ne parvienne pas à le découvrir. »

Quelques jours après, sa seconde Nouvelle étant terminée, il la lit de même au duc de Penthièvre, mais en petit comité, et sans avoir aucunement annoncé cette lecture. Au bout d'une semaine, lorsqu'il travaillait encore, entre Diane, portant un nouveau portefeuille de cuir, qui contenait, comme le premier, la planche et plusieurs exemplaires d'une jolie gravure : celle-ci représentait *Célestine* pénétrant sous le nom de *Marcélio*, et les habits d'un alcade, dans la prison de dom Pèdre : elle le presse dans ses bras, le rend à la vie, et lui fait éprouver tous les charmes de l'amour le plus constant. Chaque détail

d'une exactitude remarquable, et les figures semblaient proférer ce que Florian fait dire dans sa Nouvelle à ces deux personnages. Surpris de nouveau, il cherche vainement dans sa tête, et ne peut concevoir d'où lui vient un si rare présent. « Quand
» j'ai lu, se dit-il, ma seconde Nouvelle
» au duc, il n'y avait auprès de son al-
» tesse que la duchesse de Chartres, sa
» fille, et la princesse de Lamballe sa bru.
» Serait-ce donc l'une ou l'autre de ces
» dames qui daignerait honorer à ce point
» mes Nouvelles, en les analysant à quel-
» que artiste célèbre? » Il questionne, avec discrétion, ces deux aimables princesses, à qui il fait part de ce singulier événement, le confie au duc de Penthièvre lui-même, s'informe à tous les gens de l'hôtel, et ne peut en tirer un seul indice, ni même asseoir le moindre soupçon.

Après avoir retracé dans *Claudine* et *Célestine* les malheurs de la séduction et la constance de l'amour, Florian voulut

peindre les mœurs et la chevalerie des premiers temps de la monarchie française; il s'occupa d'une troisième Nouvelle, intitulée *Bliombéris.* Il s'y livrait avec d'autant plus de zèle, qu'il avait l'intention d'offrir dans la fille bien-aimée de Pharamond, l'image fidèle de cette jeune et charmante princesse qui venait de s'unir au fils unique du duc de Penthièvre. Cette Nouvelle étant terminée et revue avec le plus grand soin, Florian propose au duc de l'entendre; mais désirant savoir l'effet qu'elle produirait sur madame de Lamballe, dont il croyait avoir fait un portrait ressemblant, il supplie son altesse de permettre qu'il n'y ait à cette lecture que la jeune princesse sa bru. On se réunit donc dans une pièce séparée des grands appartemens; on ferme les portes avec soin, et *Bliombéris* obtient tout le succès que pouvait espérer son auteur. Jamais chevalier ne s'était montré plus digne de posséder le cœur et d'obtenir la main de la fille de

son roi; jamais princesse n'avait uni à l'éclat de la naissance un plus rare assemblage de vertus et de charmes. On félicite Florian et sur le choix du sujet et sur le talent avec lequel il est traité. Madame de Lamballe qui, malgré sa modestie, s'est reconnue dans les traits charmans de Félicie, remercie elle-même, en rougissant, l'heureux auteur, de tout le plaisir que lui a fait éprouver sa Nouvelle, et prédit qu'elle sera l'une des plus intéressantes de son recueil, dont elle agrée la dédicace. Le duc de Penthièvre serre avec expression la main de Florian, et lui fait sentir combien il approuve ce juste hommage rendu publiquement à la jeune princesse qui lui est devenue si chère.

Cette lecture achevée, on veut se retirer, Florian ouvre une des portes du salon particulier; et aussitôt Diane, qui attendait dans la place voisine, entre plus triomphante que jamais, et remet à son maître un troisième porte-feuille, contenant la

gravure de la Nouvelle même qu'il vient de lire. Elle représentait le preux Bliombéris venant de sauver Félicie de la fureur d'un sanglier étendu sur la poussière, et délivrant un tourtereau des serres d'un milan, qui tombe percé d'une flèche lancée par ce héros. La frayeur et la joie empreintes à la fois sur la charmante figure de Félicie, le lieu solitaire où se passe la scène, la fraîcheur du bois, les battemens d'ailes des deux tourtereaux qui semblent remercier leur intrépide libérateur, tout offre un charme, une expression qui jettent Florian dans un étonnement difficile à dépeindre. « Pour le coup, s'écrie-t-il, cela » passe l'imagination. Je n'ai lu cette Nou- » velle qu'à vous seuls; ce matin j'y re- » touchais encore; et à peine en ai-je fait » la première lecture, que la gravure qui » représente la situation la plus intéres- » sante, arrive comme par enchantement, » et semble sortir des mains d'un génie » créateur, aussi prompt que la pensée!

» Cela, je l'avoue, pique ma curiosité à un » point que je ne saurais exprimer. » La surprise de Florian est partagée par le duc et par la jeune princesse, qui ne peuvent se lasser d'admirer cette ingénieuse vignette, où l'artiste anonyme, pour lui prêter encore plus de charmes, semblait avoir donné à la belle *Félicie* les traits ravissans de madame de Lamballe. Cette princesse prodigue elle-même à Diane mille caresses; jamais émissaire ne fut mieux récompensé. Bientôt les soupçons se portent sur tel ou tel artiste qui avait l'honneur d'être reçu chez le duc de Penthièvre. Ce dernier, qui joignait à une bienfaisance universellement reconnue, un coup d'œil sûr et un bon sens inaltérable, présume que le jeune page qu'on rencontre sans cesse avec la chienne de Florian, ne peut ignorer entièrement d'où vient cet étrange message; il ordonne qu'à l'instant même on fasse venir Ernest. Celui-ci, que déjà vainement avait interrogé l'auteur des Nouvelles, ar-

rive d'après l'ordre que lui en est donné, et veut, sous les dehors de son espièglerie accoutumée, cacher le secret qu'on lui a tant recommandé; mais serré de près par Florian, intimidé par les questions réitérées du duc de Penthièvre, à qui il n'a pas la force d'en imposer, il fait l'aveu de tout, instruit le prince du trait généreux de l'auteur des Nouvelles, du désir ardent qu'avait témoigné l'artiste languedocien de s'en venger, et du plaisir qu'il avait pris lui-même à l'y aider, en lui reportant d'abord le sujet de *Claudine*, dont la lecture était encore présente à sa mémoire, et saisissant ensuite tous les momens que le chevalier de Florian passait auprès de son altesse, pour se glisser dans son cabinet, lire à la hâte, sur son bureau de travail, ce qu'il avait écrit, et courir aussitôt en faire le récit le plus fidèle à l'heureux *Quéverdo*, qui sur-le-champ, prenait ses notes, esquissait le dessin, et donnait à ses figures toute l'expression qui leur convenait.

« C'est ainsi, ajoute Ernest, qu'il a fait,
» sous ma dictée, les trois premières gra-
» vures de vos Nouvelles, et que dans ce
» moment même, il commence celle de
» *Sélico*, que je n'ai pu lire tout entière :
» le moment où ce bon fils se dévoue au
» plus affreux supplice, pour donner du
» pain à celle qui l'avait fait naître, m'a
» si fort mouillé les yeux, que je ne dis-
» tinguais plus votre écriture. Oh! comme
» vous peigniez éloquemment ce qu'on doit
» à sa mère! Il faut que vous ayez bien
» aimé la vôtre... » Florian ne peut répon-
dre au page qu'en le pressant dans ses bras, et qu'en laissant couler quelques larmes.

« Vous méritez bien un pareil tour, lui dit le duc de Penthièvre, qui partageait son émotion; vous ne cessez de m'approprier vos bienfaits. — Et son Altesse n'en a pas besoin, ajoute le page : elle est si riche d'amour et de reconnaissance! — Ernest, reprend le prince, affectant un ton sévère, vous avez commis une indiscrétion

coupable, en lisant à son insçu, les manuscrits de M. de Florian; et pour vous en punir....., je vous donne une sous-lieutenance dans le régiment qui porte mon nom, et j'aurai les yeux sur vous. La première fois que vous irez chez M. *Quéverdo,* n'oubliez pas de venir prendre mes ordres. » En achevant ces mots, il sort avec madame de Lamballe, et les laisse tous les deux se concerter ensemble sur les moyens de faire partager à l'habile graveur le bonheur qu'ils éprouvent. « Il me vient une » idée, dit le chevalier; et, d'abord, je » vais chez mon libraire, lui demander » de passer à mon ordre le billlet de six » cents livres; il est nécessaire à mon pro- » jet. Vous, cher Ernest, ne tardez pas à » venir me trouvez dans mon appartement, » et je vous confierai le plan que j'ai for- » mé. »

Dès le lendemain donc, lorsque Quéverdo était dans son modeste appartement, entouré de sa nombreuse famille, et tra-

vaillant à la vignette de *Sélico*, dont le site et les personnages devaient si bien contraster avec ceux des autres Nouvelles, il entend heurter à sa porte, ouvre et voit Diane, qu'il avait tant de fois reçue et caressée, lui rapporter le portefeuille de cuir dans lequel il avait envoyé la première vignette de *Claudine.* Il s'imagine d'abord qu'on lui renvoie ses gravures ; et sa fierté ne pourra supporter une pareille humiliation. Il n'ouvre qu'en tremblant le portefeuille....., et il y trouve son billet à ordre avec cet acquit de la main de Florian : »
» Reçu de M. Quéverdo le montant ci-des-
» sus, en trois planches gravées, qui va-
» lent plus du double de la somme. » —
« Tout est découvert, s'écrie-t-il, et le
» page m'a trahi. » Mais sa surprise redouble, son dépit se calme, lorsqu'il voit dans le même portefeuille un autre écrit : c'était un brevet de dessinateur du cabinet du duc de Penthièvre, aux appointemens de trois mille livres, avec un appartement

dans l'hôtel, pour toute sa famille... Il relit ce brevet, rédigé par Florian, et signé du prince; il ne peut en croire ses yeux; le relit encore à sa femme, à ses enfans qui entourent Diane, dont la joie semble exprimer qu'elle partage l'ivresse de toute sa maison. A l'instant même Quéverdo s'habille, sort accompagné du fidèle émissaire, se rend à l'hôtel de Penthièvre, et demande à parler au chevalier de Florian. Ernest l'aperçoit à travers une croisée causant avec le suisse; il accourt à sa rencontre, lui explique tout ce qui s'est passé, et s'empresse d'aller avertir Florian, qui se trouvait en ce moment auprès du prince. Celui-ci veut voir et connaître l'artiste estimable, l'homme délicat qui sait si dignement reconnaître un service. Il l'accueille avec cette touchante bonté qui lui conciliait tous les cœurs; et lui dit : « Si je vous ai choisi, Monsieur, pour diriger mon cabinet de peinture, c'est dans l'espoir que j'y verrai bientôt une production

de votre savant burin, qui représentera le chevalier de Florian, recevant de sa fidèle Diane la première gravure de ses Nouvelles; c'est un sujet charmant, qui vous honore également tous les deux. » — « Prince, répond Quéverdo, votre Altesse est trop juste pour confondre ainsi le bienfaiteur et l'obligé. Mes viguettes ne sont qu'un faible à-compte de la reconnaissance, mais ce qu'a fait pour moi votre premier gentilhomme, sans me connaître, sans même s'informer si j'étais en état de lui restituer la somme qu'il avançait, le met trop au-dessus de moi, pour que je souscrive au parallèle. — Il serait bien difficile, réplique à son tour Florian, de décider qui de nous doit être le plus heureux, puisqu'avec le premier produit du manuscrit de *Numa,* j'ai pu servir un compatriote, obliger un artiste célèbre, assurer le bonheur d'une famille honorable, et peut-être me faire un ami. — Jusqu'à la mort! s'écrie Quéverdo. » A l'instant

même, ils tombent dans les bras l'un de l'autre; et le duc de Penthièvre, les désignant à la jeune princesse de Lamballe, lui dit: « Qu'ils sont heureux! Est-il rien » de comparable à ce noble échange des » talens? Non, le rang, la fortune, la puis- » sance même, ne procurent jamais des » plaisirs aussi délicieux que ceux qu'on » éprouve en secret et sans envie dans » l'honorable carrière des lettres et des » arts. »



LA FÊTE DE SAINT-LAMBERT,

OU

LES VIEUX AMIS.

Deux arbrisseaux élevés l'un près de l'autre, mêlent, en croissant, leurs rameaux, leurs racines; ils ne forment qu'un seul ombrage, sont caressés des mêmes zéphirs et bravent la fureur des vents en s'enlaçant plus étroitement encore : ainsi deux jeunes enfans qui firent l'heureux échange du premier sourire, de la première caresse, conservent toujours l'un pour l'autre cet instinct fraternel, ce penchant invincible de la nature qui ne perd jamais ses droits. Vainement des amis d'enfance sont-ils séparés par les distances sociales, par tous les événemens de la vie, ils se retrouveront

toujours avec ivresse, et seront étonnés de la ressemblance des goûts et des penchans qui les caractérisent. Vainement, s'ils sont d'un sexe différent, les lois de la bienséance et de l'hymen lui-même, viennent-elles les désunir, ils conserveront, tout en les respectant, ce lien secret des âmes qui se resserre de jour en jour, devient nécessaire comme l'air qu'on respire, et ne se romp qu'à la mort.

Tel fut l'attachement remarquable qui régna pendant quatre-vingts ans entre Saint-Lambert et la comtesse D***. Tous les deux étaient nés en Lorraine, le même jour et presqu'à la même heure, de familles honorables qui, dans tous les temps, s'étaient donné des preuves mutuelles de dévouement et de considération. Elle était née avec eux cette douce affection, qui tour à tour embellit leur jeunesse, les unit plus fortement encore dans la maturité de l'âge, et les charma dans leurs vieux jours.

Saint-Lambert joignait aux talens qui

distinguent l'homme de lettres, les qualités qui caractérisent un sage. Élève chéri de Voltaire, il avoua les erreurs de ce grand homme, en admirant son génie. Ennemi de tout ce qui pouvait porter atteinte au bonheur de sa patrie, il avait quitté Paris à l'époque où les troubles politiques commençaient à rembrunir l'horizon, et s'était retiré à la jolie maison de campagne qu'il possédait près du village d'Eaubonne, dans la vallée de Montmorenci. Cette retraite était son ouvrage : il n'y avait pas un arbre qui ne fût planté de sa main : lui-même avait dessiné le jardin et fait construire l'habitation dont le riant aspect et la simplicité semblaient annoncer l'asile des Muses, du repos et de l'indépendance. Florian, qui souvent allait y visiter l'amitié, traça de ce modeste réduit un tableau qui faisait envier le sort de celui qui l'habitait.

La comtesse D***, veuve depuis longtemps, demeurait, à cette époque, au village de Sannois, l'un des plus voisins d'Eau-

bonne. Il ne se passait pas un seul jour sans qu'une aussi courte distance ne fût parcourue par l'un ou l'autre de ces vieux amis, qui, tous les deux sexagénaires, semblaient éprouver encore plus de charme dans leur ancienne liaison. Elle faisait l'admiration de tous ceux dont ils cultivaient la société; elle fut plus d'une fois célébrée par les littérateurs distingués qu'attiraient auprès d'eux le plaisir et la considération. Saint-Lambert, quoique blanchi sous les glaces de l'âge, sacrifiait encore aux Muses. Il venait de faire paraître les *Consolations de la Vieillesse*, qui prouvaient que le chantre éloquent des *Saisons*, cueillait dans son hiver des fleurs qui ne déparaient point sa couronne. On y retrouvait même cet élan, cette chaleur du bel âge, qu'il devait, disait-il, au bonheur d'aimer et d'être aimé; trésor inappréciable pour un vieillard, et surtout pour un poète; source féconde de cette jouissance de tous les instans, qui ne laisse aucun vide entre l'existence et la mort.

Depuis que Saint-Lambert et la comtesse étaient unis par des liens si respectables, ils n'avaient jamais oublié de célébrer le jour de leur fête et de s'offrir mutuellement les plus touchans hommages. Chaque année leur inspirait une idée nouvelle; et l'esprit, secondé par les ressources du cœur, trouvait toujours le moyen de varier ses offrandes et d'embellir son sujet. La fête de la comtesse, qui se nommait Julie, arrivait à la fin du mois de mai, dans la plus brillante saison de l'année. Tout concourait à l'entourer, ce jour-là, des dons du printemps, heureux emblèmes de la fraîcheur de son imagination et des grâces répandues encore sur toute sa personne. Le patron de Saint-Lambert était Charles, dont la commémoration n'a lieu qu'en novembre, époque où la terre commence à se dépouiller de sa parure. L'approche de l'hiver n'avait point jusqu'alors effrayé la comtesse, qui toujours avait coutume de peindre à son ami, dans des vers qu'elle composait avec

une facilité remarquable, l'avantage et la durée de leur vieille amitié ; mais dès qu'une fois Saint-Lambert eut compté soixante printemps, elle n'osait plus lui rappeler les charmes de la jeunesse; elle craignait de faire naître des regrets en retraçant d'aimables souvenirs; et les fleurs d'automne dont elle couronnait ce poète aimable, ne l'avertissaient que trop bien qu'il était au déclin de sa carrière.

Enfin arriva la soixante-dixième année du jour où tous les deux ils avaient vu la lumière. La date en était gravée dans leurs cœurs. Cet heureux anniversaire tombait précisément le jour de Saint-Charles; et l'auteur des Saisons se douta bien que la comtesse, chez laquelle il devait aller dîner ce jour-là, lui offrirait son bouquet de fête. Voulant, de son côté, célébrer l'époque d'un attachement si constant et si rare, il projeta de ménager une surprise à son amie, lorsqu'elle viendrait le reconduire le soir dans sa voiture. Il donne, en consé-

quence, l'ordre à son jardinier et à tous les gens à son service de préparer des guirlandes de feuillage et de fleurs, autant que l'arrière-saison pouvait le permettre, et d'en orner toute la cour d'entrée, depuis la grille jusqu'à la porte du vestibule de la maison. Il réunit ensuite les différentes caisses de son parterre, les pose sur chaque marche de l'escalier, et forme le plus délicieux sentier qui conduit à son cabinet de travail. Là, se trouvait le portrait de son amie, peinte dans la fleur de l'âge : il s'empresse d'orner le cadre de roses, d'immorlelles, et se dispose à tracer au bas quelques vers, fruits d'une inspiration qui le transporte et l'étonne.

Comme il se livrait à tous ces préparatifs, et que déjà le dôme de feuillage, sous lequel devaient passer en triomphe les vieux amis, s'élevait majestueusement, il aperçoit, dans la plaine qui sépare Eaubonne de Sannois, la voiture de la comtesse qui venait le visiter. Il fait aussitôt fermer

8.

la grille et la double porte en bois qui la couvre; défend à tous ses gens de paraître et ordonne à son jardinier d'ouvrir seulement une petite porte du potager, et de dire à la comtesse qu'il était sorti dès le matin. Tous ces ordres sont exécutés fidèlement. Celle-ci, qui croit bonnement que le poète est allé rêver dans le bois Jacques, sa promenade favorite, ou visiter quelque habitant des environs, retourne sur ses pas et remporte le bouquet de fête qu'elle désirait offrir à son ami, pour l'empêcher de soupçonner qu'elle eût fait chez elle d'autres préparatifs. En tournant un coin des murs du jardin, elle jette encore un regard sur cette modeste habitation, où les Muses et l'amitié lui firent passer tant de momens délicieux. Quelle est sa surprise, lorsqu'elle aperçoit, à travers une croisée, Saint-Lambert à moitié caché derrière un rideau, qui la regarde s'éloigner, et paraît même satisfait d'avoir su l'éconduire ainsi! Elle ne sait si elle veille : Saint-Lambert

lui refuser sa porte! la traiter comme un de ces fâcheux dont la présence importune! sur quel motif? dans quel dessein? Son imagination ne pouvait suffire à toutes les idées qui venaient l'assaillir dans ce moment. Elle arrive à Sannois, triste, rêveuse, et surtout piquée au vif d'avoir été reçue de la sorte. C'était la première fois de sa vie; elle se promettait bien de s'en venger.

Saint-Lambert ayant achevé de décorer sa charmante retraite, craignit cependant que son amie ne fût inquiète de ne l'avoir pas rencontré chez lui, surtout à l'heure où rarement il avait coutume de s'absenter. Il s'empresse donc de faire un peu de toilette, et se rend à pied au village de Sannois, pour tranquilliser la comtesse et lui témoigner ses regrets de n'avoir pu la recevoir. Il éprouve, à son tour, une étrange surprise lorsqu'au lieu de lui offrir la grande porte d'entrée, selon l'usage, un garçon jardinier vient lui dire, par une petite porte de service, que madame la comtesse est sortie

dès le matin, et qu'elle ne rentrera que pour dîner. Il demande alors à l'attendre : on lui répond que cela n'est pas possible, et que les ordres sont donnés de ne laisser entrer personne. Saint-Lambert se retire aussitôt, ne sachant de même à quoi attribuer un semblable refus : il se décide à regagner Eaubonne, seul, à pied. Il marche lentement et avec humeur, jette un regard sur l'habitation de la comtesse, et l'aperçoit à l'un des balcons de son appartement, où elle semblait se montrer sans nulle précaution; il crut même remarquer sur sa figure une satisfaction très-apparente de l'avoir éconduit aussi brusquement. « M'aurait-elle donc aperçu, se dit-il, quand elle est venue chez moi ce matin, et chercherait-elle à se venger de ce que je n'ai pas voulu la recevoir? Si elle savait que c'est pour lui ménager une surprise digne de notre amitié, combien elle se repentirait de l'insulte cruelle qu'elle m'a faite! — Combien il m'en coûte, disait de son côté la comtesse,

le suivant des yeux, de le renvoyer ainsi !... Mais je dois lui faire sentir que je ne suis pas sa dupe ; et puisqu'il m'a refusé sa porte, j'ai dû lui refuser la mienne. »

Cependant l'heure du dîner approche : déjà les amis les plus intimes de Saint-Lambert s'étaient rendus à l'invitation de la comtesse, pour l'aider à fêter cet aimable Charles qui leur était si cher. Le maréchal de Beauvau, le duc de Nivernois, Gaillard, La Harpe, Florian, Marmontel et plusieurs autres membres de l'Académie Française, s'étaient réunis à un grand nombre de dames distinguées, tant par l'éclat de la naissance, que par celui de la beauté, pour offrir au chantre des *Saisons*, les hommages qu'ils méritait. La comtesse, qui, malgré elle, se repentait d'avoir éconduit aussi cruellement son vieil ami, et surtout de s'être montrée à son balcon pour le blesser plus vivement encore, s'était empressée de lui envoyer sa voiture ; mais il la refusa, disant qu'il n'allait point dîner

chez les gens qui lui fermaient leur porte. On vint instruire la comtesse de la résolution de Saint-Lambert; elle se hâta d'en donner l'explication à tous ceux qui l'entouraient : elle était dans un trouble inexprimable, et voulait aller chercher elle-même celui dont elle avait causé le juste ressentiment. Ses amis s'y opposèrent : ils députèrent trois d'entre eux auprès du poète, et parvinrent, non sans beaucoup de peine, à l'arracher de sa retraite, lui donnant pour raison qu'il était le seul qui ne pût pénétrer chez madame D***, et qu'il ne devait pas être blessé d'un refus qui n'avait pour cause que les préparatifs de sa fête et les témoignages de la plus constante amitié.

Saint-Lambert, entraîné par l'éloquence des ambassadeurs qu'on lui avait envoyés, se rend donc avec eux chez la comtesse, qui vint le recevoir à la tête d'un grand nombre de personnes, parmi lesquelles plusieurs s'étaient empressées de lui rappeler les différentes productions qui avaient si-

gnalé sa carrière littéraire. Les unes figuraient *les Quatre Parties du Jour*; et l'on remarquait que le *Matin* portait un vêtement sombre, et paraissait chagrin de la brouillerie des vieux amis. Les autres représentaient *les Quatre Saisons* : Florian, comme le plus jeune, et d'une figure fraîche et riante, était couronné de fleurs, et faisait le personnage du Printemps. La Harpe, dans la maturité de l'âge, et dont les yeux lançaient des feux dévorans, annonçait l'Été, par la couronne d'épis qu'il portait sur la tête. Marmontel, plus tempéré, mais aimant la table et le bon vin, désignait l'Automne, tenant d'une main un tyrse orné de pampres, et de l'autre une coupe remplie du jus divin dont s'enivrait Silène. Enfin, le vieux duc de Nivernois, couvert de cheveux blancs, et s'étant mis une longue barbe postiche, représentait l'Hiver, se réchauffant au feu de la Jeunesse, que portait, dans un vase antique, une jeune et jolie femme de la société. Ces

quatre littérateurs célèbres adressèrent chacun les vers les plus flatteurs, à leur confrère, qui reçut au milieu des Saisons, fières d'avoir été chantées par lui, les hommages de toute cette brillante assemblée, à laquelle il ne put cacher l'émotion qu'il éprouvait. « Voilà, lui dit la comtesse, en le pressant à son tour dans ses bras, voilà le motif du refus qui vous avait si cruellement blessé : avouez que j'étais bien excusable de chercher à vous ménager une semblable surprise; mais vous, méchant, quelles raisons pourriez-vous me donner pour légitimer votre conduite de ce matin? — Mille pardons, répond Saint-Lambert, voulant cacher à son tour les préparatifs qu'il avait faits : je composais des vers qui ne me permettaient pas la moindre distraction. A mon âge on a de la peine à bien monter sa lyre; et quand par hasard elle rend encore quelques sons harmonieux, l'interrompre c'est la réduire au silence. »

Après le festin le plus joyeux, les jeunes

dames et plusieurs jeunes gens, exécutèrent sur un théâtre construit dans le salon, *les Fêtes de l'Amour*, comédie-ballet de Saint-Lambert, et quelques épisodes de ses *Fables orientales*. Enfin, quand on eut épuisé tout ce que l'esprit et l'amitié peuvent inspirer dans des momens si doux, l'auteur des *Saisons* propose à tous ceux qui contribuaient à le fêter, de venir visiter sa modeste retraite. Le temps était calme et serein; c'était une de ces belles soirées d'automne qui semblent rappeler les premières du printemps. On accepte la proposition : on décide que tout le monde ira à pied, et que les voitures suivront. On arrive donc, après une demi-heure de marche, à l'entrée du jardin de Saint-Lambert, et l'on se trouve à la grille; elle s'ouvre tout à coup, et découvre une voûte de fleurs illuminée avec art, et qui mène au vestibule. Là, se présente un escalier orné de caisses remplies d'arbustes odoriférans, et qui conduit dans le cabinet de travail du

poète, où de nombreuses inscriptions, entre autres celle qu'il avait tracée au bas du portrait de la comtesse; attestent leur inaltérable amitié! « Voilà, dit-il à son tour, en embrassant sa vieille amie, voilà le motif du refus dont vous m'avez si sévèrement puni. J'ai pensé que deux êtres qui se chérissent depuis soixante-dix ans, n'en font plus qu'un; et que la fête de l'un devient celle de l'autre. Je voulais vous faire hommage de toutes ces fleurs en échange du bouquet que vous me destiniez. Oh! si vous saviez ce qu'il m'en a coûté de vous renvoyer pour vous ménager cette surprise! — Pas plus qu'à moi mon ami, quand je vous ai forcé de revenir ici, seul, inquiet, et doutant peut-être, pour la première fois, de toute mon amitié, mais, ce qui m'a le plus affligée, ce que je ne pourrai me pardonner, c'est d'avoir éprouvé un plaisir véritable à vous tourmenter ainsi. — Ah! ce qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, c'est d'avoir pu trouver la force

de vous éconduire, de vous refuser la porte de cette retraite où tant de fois, je vous attendis avec impatience! — Du moins vous vous étiez caché derrière vos rideaux. Mais moi, me montrer à mon balcon pour vous narguer, pour ne vous laisser aucun doute de mon ressentiment! Oh! de quel dépit, de quelle extravagance est donc susceptible le cœur le plus aimant, dès qu'il se croit blessé! « Chacun riait et regardait avec le plus vif intérêt ces deux septuagénaires, s'avouant réciproquement leurs torts, et se donnant la preuve mutuelle d'un attachement inaltérable. Saint-Lambert fit servir des glaces, des rafraîchissemens de toute espèce; il ne négligea rien pour embellir cette soirée, qu'il regardait comme l'une des plus charmantes de sa vie, et que prolongèrent fort avant dans la nuit toutes les personnes distinguées qui s'y trouvaient réunies. Il ne cessait de raconter cette brouillerie d'un instant avec la comtesse. Tous les deux furent, jusqu'à

leur dernier jour, un modèle parfait d'amitié, de constance; vainement de nombreuses années vinrent courber leurs têtes, ils ne perdirent ni cette vivacité d'esprit, ni cette expression de sentiment qui ne s'éteint jamais tant qu'on aime : leurs âmes ne connurent point la vieillesse; et tous les habitans de la belle vallée de Montmorenci, conserveront long-temps encore le souvenir des vieux amis.



LE PÈLERINAGE DE LEMIERRE

OU

LE PREMIER DU MOIS.

Si l'intrigue et les cotteries font quelquefois réussir dans le monde, et forment des réputations éphémères dont le temps fait bientôt justice, on voit souvent le vrai talent fuir ces fabriques de fausse gloire que dirigent l'impudence et la médiocrité, dédaigner ces prôneurs stipendiés qui mesurent le mérite à la bourse, et préférer au triomphe des salons et aux suffrages des sots à la mode, la méditation de la solitude et le conseil d'un véritable ami. Tel fut le système de Lemierre, de ce littérateur qui, n'ayant pour appui que ses propres forces, pour protecteur que son travail, et

pour toute fortune que son courage et son indépendance, parvint à l'existence la plus honorable et au fauteuil académique.

Doué d'un caractère aimable, et d'une simplicité de mœurs qui lui firent un grand nombre d'amis, on ne le vit jamais envier le succès d'un rival, attaquer une réputation justement établie, et, comme tant d'autres; fronder sans cesse, pour mieux cacher l'impuissance de produire. Pénétré de toute la dignité de l'homme de lettres, et s'abandonnant sans relâche au délire poétique, il négligea plus d'une fois, dans sa jeunesse, des hommes puissans et les faveurs de la fortune, pour se livrer exclusivement à ses occupations chéries, et parcourir avec honneur la route épineuse qui conduit au temple de la gloire.

Cependant il était l'unique soutien de la mère la plus tendre et la plus vénérable, réduite, par des malheurs, à un état de gêne qu'il sut alléger avec un zèle infatigable, avec une piété filiale dont il mérita

d'être cité comme le plus parfait modèle. Jeune encore et relégué dans une humble demeure, Lemierre se réduisait à Paris au plus trict nécessaire, pour subvenir aux besoins de celle qui l'avait fait naître. J'ai plus d'une fois entendu ce littérateur distingué raconter avec plaisir les premiers momens de sa carrière qu'il regardait comme le plus heureux temps de sa vie ; et nous assurer qu'à cette époque, sa dépense générale ne montait pas à plus de vingt-cinq sous par jour. Il se faisait alors environ douze cents francs de ses ouvrages. Plusieurs prix remportés à différentes académies de province, et la vente de quelques manuscrits, lui procurèrent à peu près cette somme pendant plusieurs années. Il eût pu, comme tant d'autres de ses confrères, se montrer dans le monde avec certains avantages, et sacrifier quelque chose à ses besoins, si ce n'était à ses plaisirs ; mais il songeait sans cesse qu'à Villiers-le-Bel, près d'Ecouen, demeurait sa mère

âgée de cinquante ans, trop fière pour lui jamais rien demander; mais en même temps trop tendre pour refuser ses pieux et honorables secours. Il avait donc pris l'habitude d'aller, chaque premier jour du mois, offrir lui-même à cette mère chérie tout le surplus de sa dépense particulière : c'est-à-dire, à peu près soixante francs, avec lesquels cette respectable dame trouvait, dans le joli village qu'elle habitait, une existence suffisante, et qui la dispensait de recourir au travail de ses mains. Cependant, ne voulant point abuser de la générosité de son fils, dont elle ignorait une grande partie des sacrifices, elle se restreignait de son côté dans son humble habitation, seule et sans domestique, vaquant elle-même aux soins de son petit ménage. Sa dépense était si bornée! son économie si sévère! Avec quel plaisir elle se réduisait à la vie la plus frugale, pour fêter chaque mois la présence de ce bon fils, qui ne manquait jamais, quelle que fût la rigueur

ou la chaleur de la saison, d'arriver à Villiers-le-Bel sur les dix heures du matin, après avoir marché pendant quatre heures, et se refusant même la modeste ressource des petites voitures de S^{t}.-Denis, pour ne diminuer en rien son offrande! Oh! que cette entrevue était délicieuse et mutuellement sentie! comme Lemierre oubliait promptement les fatigues du voyage, en voyant les yeux attendris de sa mère s'attacher sur les siens, en sentant ses bras caressans le presser contre ce sein qui avait allaité son enfance! qu'il se trouvait riche alors du peu qu'il possédait, et que le premier produit de ses ouvrages lui paraissait un précieux trésor!

Il passait ordinairement tout le reste de la journée auprès de sa mère; tantôt il travaillait au petit jardin dont il arrosait toutes les fleurs; tantôt il préparait le bois nécessaire pour la cuisine ou le chauffage, et prenait plaisir à remplir d'eau la grande fontaine de grès. Le soir s'établissait la

causerie la plus intéressante, et souvent la plus gaie : elle s'animait pendant un souper très-frugal, mais que Lemierre ne se permettait pas toujours à Paris ; enfin, après la nuit la plus heureuse et le sommeil le plus doux, notre voyageur, comblé de tendresses, chargé de bénédictions, se mettait en route, et revenait à pied dans la capitale, où il préparait de nouveau son pèlerinage pour le mois suivant.

Plusieurs années se passèrent ainsi ; mais comme l'ambition va toujours recherchant le cœur de l'homme le plus simple et le plus indépendant, elle fit naître à notre poète un seul désir bien légitime, sans doute, ce fut de pouvoir offrir assez à sa mère, pour qu'elle eût auprès d'elle une bonne gouvernante, qui lui évitât le gros du ménage, et la soignât en cas de maladie ou d'infirmité ; mais, pour cela, il fallait en quelque sorte doubler la somme ; ce qu'il ne pouvait faire à moins de nouveaux succès. Le sort fut favorable à ses vœux :

son poème sur *l'Empire de la Mode*, et celui sur le *Commerce*, lui méritèrent les prix de poésie de l'Académie Française, et le classèrent parmi les jeunes littérateurs qui donnaient l'espoir d'une véritable célébrité. Avec quel transport il alla faire hommage à sa mère de sa nouvelle couronne! Il partit cette fois dès les premiers rayons du jour, et parcourut les cinq lieues de Paris à Villiers-le-Bel en moins de trois heures. C'était au mois d'août, et la chaleur était excessive : comme il était entre Pierrefite et Sarcelles, marchant à l'ardeur du soleil, inondé de sueur et couvert de poussière, il est rencontré par Barthe et Rivarol, deux de ses confrères, qui revenaient du château d'Ecouen, dans une voiture brillante. Ils la font arrêter pour féliciter le lauréat de l'Académie sur son double triomphe, et lui demandent comment il peut voyager ainsi à pied, seul, et par la chaleur. » C'est mon usage, répond Lemierre; j'ai fait vœu d'un pèlerinage tous

les mois, auprès d'une femme qui m'est bien chère, et je viens de Paris sans m'arrêter. — J'entends, dit Barthe, ami du plaisir et grand coureur d'aventures, c'est une jolie personne qui va recevoir l'hommage de vos lauriers. — Mais, mon cher, ajoute Rivarol, avec ce ton caustique et cette piquante saillie qui le caractérisaient, des lauriers académiques sont quelquefois bien pesant, et vous allez arriver chez votre belle un peu trop fatigué peut-être. — Sans doute, reprend Barthe, vous deviez au moins prendre une petite voiture jusqu'à Saint-Denis. — Oh! non, réplique naïvement le poète couronné; ce serait quinze sous de moins pour elle. » A ces mots il les quitte, et continue son chemin. « Quinze sous de moins pour elle! répète Rivarol; cela ne donne pas une haute idée de la dame de ses pensées. — Vous verrez, ajoute Barthe, que ce sera quelque minois de village, quelque jolie petite laitière de ces environs, qui aura blessé l'invulnéra-

ble.... Il a du talent, sans doute : mais les goûts trop simples, et fuyant sans cesse le plaisir. — Et puis une austérité de mœurs, une duperie de principes !...... Quand un écrivain se couvre de pavots, c'est en vain qu'on lui prodigue des lauriers ; il ennuie, ne parvient à rien, et voyage à pied. »

Pendant que ces deux aimables fous, suppôts renommés de l'épigramme et de la satire, achèvent leur voyage, en passant en revue les cercles qu'ils ont charmés, les réputations qu'ils ont faites ou détruites, les femmes sensibles qu'ils ont désespérées, le simple et modeste Lemierre arrive à Villiers-le-Bel, et double l'éclat de ses lauriers, en les offrant à sa mère. « Ils me sont
» d'autant plus chers, lui dit-il, qu'ils me
» donnent enfin le pouvoir d'exécuter le
» projet que j'ai formé depuis long-temps,
» de vous remettre chaque mois le double
» de la somme que vous receviez. Mais c'est
» à condition que vous prendrez une gou-
» vernante, qui vous rendra tous les ser-

» vices dus à votre âge et à vos anciennes » habitudes. » Madame Lemierre voulut s'opposer à cette offre, que réprouvait la prudence. « La carrière littéraire, disait-elle à son fils, est si chanceuse! Un succès vous donne aujourd'hui de l'aisance, et bientôt un revers peut vous en priver. — Je n'en disconviens pas, répond le poète; mais en attendant que ce revers m'arrive, laissez-moi jouir avec délices de mes premiers avantages, en vous entourant de tous mes soins, en vous ramenant à cette honnête aisance dans laquelle vous avez vécu si long-temps, et dont vous n'avez été privée que par des malheurs imprévus et par les sacrifices sans nombre que vous avez faits pour mon éducation. Puisque le champ dans lequel vous avez semé devient fertile, il est bien juste que vous jouissiez de ses prémices. » En achevant de parler ainsi, il met un genou en terre, et dépose sur ceux de sa mère attendrie, cinq louis, en la laissant libre d'en faire l'usage qu'il lui

plairait; mais en lui déclarant que tous les mois elle recevrait pareille somme.

Le sort parut seconder tant de dévouement et d'amour : le poème des *Fastes* et celui de la *Peinture*, qui achevèrent de fonder la réputation de leur auteur, lui méritèrent de nouvelles couronnes académiques. Bientôt les tragédies d'*Hypermnestre* et de *la Veuve du Malabar*, obtinrent un si grand succès d'affluence, que Lemierre se trouva non-seulement en état de fournir à sa mère les cent vingt livres par mois, mais que bientôt il acheta la petite maison qu'elle habitait. Il l'agrandit, l'embellit peu à peu, donna au jardin plus d'étendue; et la bonne dame eut par ce moyen l'assurance de conserver toute sa vie cette charmante retraite, où jamais, tant qu'elle vécut, son fils ne manqua d'aller faire son pèlerinage accoutumé. Lui-même se procura dans Paris une demeure plus commode et plus propre à recevoir les personnes de distinction qui le recher-

chaient, tant pour ses talens, que pour ses qualités morales. Il sentit alors qu'il ne pouvait plus se dispenser de se montrer dans le grand monde; mais, craignant de dissiper ce qu'il avait amassé par son travail et sa persévérance, chaque fois qu'il allait porter son offrande à sa mère, il lui déposait tout ce que ses succès soutenus lui produisaient, la chargeant d'employer ces fonds à l'acquisition d'une ferme qui, dans le cas où il viendrait à mourir avant elle, lui assurât un revenu suffisant pour conserver l'aisance qu'il avait tant de plaisir à lui procurer.

Un jour qu'il cheminait, selon son usage, vers Villiers-le-Bel, par une pluie d'automne assez considérable, il est rencontré de nouveau sur la route de Saint-Denis, par l'élégant et joyeux Barthe, qui se rendait seul, dans un riche vis-à-vis, au château d'Ecouen, où se réunissait alors la plus brillante société de Paris. «Comment, c'est vous, mon cher Lemierre! Eh quoi,

toujours à pied; et par un temps semblable! — Je me suis fait à toutes les intempéries de l'air, aux caprices de toutes les saisons. — Comme vous voilà mouillé, crotté! C'est bon pour un auteur tombé, mais non pour vous que Melpomène vient de couronner des plus brillans lauriers. — La pluie ne leur fait point de mal. — Et où donc allez-vous comme cela? — A ma petite maison de Villiers-le-Bel. — Et moi à deux pas de là, au château d'Ecouen : parbleu, vous monterez dans ma voiture, c'est-à-dire dans celle que la duchesse D*** a bien voulu me prêter. — Je vous rends grâce; je fais toujours mon pèlerinage à pied. — J'entends; pèlerinage sentimental : il faut que votre amour soit d'une constitution bien robuste, pour supporter un si pénible voyage. — J'en fais l'aveu; mon attachement est tel, qu'il ne finira qu'avec ma vie. — Vous voilà donc pris, à la fin, grand moraliste, qui, sans cesse, boudiez le plaisir! D'honneur, j'en suis

ravi.... Mais encore une fois, montez donc; je vous conduis à Villiers : vous saluez à la hâte votre belle qui s'empresse de faire sécher vos habits; vous faites un peu de toilette, et je vous emmène au château d'Écouen, où l'on reçoit avec distinction l'auteur couronné, où chacun lui prodigue les hommages les plus flatteurs. — Je vous remercie; les grands cercles m'étourdissent, je n'y verrais plus au milieu de vous tous. — Adieu donc, et courez où l'amour vous appelle. — Et vous, où le plaisir vous attend. »

Lemierre s'amusait plus que jamais de la méprise de Barthe; et bravant avec courage la pluie qui redoublait encore, il arrive chez sa mère transpercé jusqu'aux os, et en reçoit les soins les plus tendres. Elle avait, conformément aux intentions de son fils, pris pour sa gouvernante une pauvre veuve, dont le babil et la franche gaieté faisaient supporter la laideur repoussante et l'allure grotesque. Elle se joignit à

sa maîtresse pour combler Lemierre d'égards et de douces prévenances. Elle lui devait la paix et le bonheur de ses vieux jours : aussi n'était-il pas un seul habitant du village à qui elle ne contât chaque jour ce que ce digne fils faisait pour sa mère, et, par contre-coup, pour elle-même.

Lemierre, en arrivant, remit à sa mère environ cent louis, montant des huit dernières représentations de *la Veuve du Malabar*. C'était un des produits les plus forts qu'il eût encore recueillis au théâtre; et cette somme complétait celle que désirait madame Lemierre, pour acquitter le prix d'une ferme des environs, qu'elle avait achetée au nom de son fils. Ce fut donc avec une joie inexprimable qu'elle en grossit le petit trésor dont elle était dépositaire, se promettant bien d'aller, dès le lendemain matin, porter la somme entière chez le notaire du canton, qui demeurait à une demie-lieue de Villiers. Le beau temps succédant à la pluie, et le soleil ayant déjà

séché la surface de la terre, Lemierre employa le reste de la journée à cueillir les fruits d'automne, à les ranger dans le fruitier, à préparer des plantations pour renouveler les espaliers, et à donner surtout les soins les plus empressés à une petite serre-chaude qu'il avait fait établir au fond du jardin; et qui produisait à sa mère des légumes pendant l'hiver et des fleurs dans toutes les saisons.

Enfin, la nuit, à cette époque, venant par degrés couvrir plus promptement l'horizon de ses voiles, notre poète, moins fatigué du voyage qu'il avait fait le matin, que des travaux auxquels il se livrait avec ardeur dans son jardin, rentre près de sa mère, et tous les deux reprennent le tête-à-tête du soir, qui les conduit jusqu'au souper. Dix heures venaient de sonner à l'horloge du village, et madame Lemierre, malgré tout le plaisir qu'elle éprouvait à prolonger cette délicieuse soirée, allait se retirer dans sa chambre à coucher, lorsque

tout-à-coup on entend une voiture qui s'arrête à la porte où l'on frappe. C'était Barthe lui-même, qui, malgré l'obscurité de la nuit, s'était fait conduire du château d'Écouen à Villiers-le-Bel, où il n'avait pas eu de peine à découvrir la petite maison de Lemierre. A l'aspect de la vieille gouvernante qui vient ouvrir, il croit voir un de ces argus redoutables que la défiance et la jalousie placent ordinairement en sentinelles auprès de la jeunesse, et de la beauté. « Est-ce que l'austère moraliste serait ja- » loux de sa belle? » se dit-il, en entrant; « ma présence et ma réputation vont ache- » ver de l'effrayer.... » Il pénètre jusqu'à la porte d'un petit salon, toujours conduit par la gouvernante, et brûlant de voir la beauté pour qui le poëte avait fait vœu de pèlerinage : il entre, et le trouve auprès d'une dame de soixante ans, dont la coiffure à papillon et le costume antique sont loin de répondre à l'attente du curieux. Lemierre s'aperçoit de la surprise de celui-

ci et lui désignant sa mère comme la dame qui, chaque mois, l'attirait à ce village, il le fait rire de son erreur et rougir de ses soupçons. Barthe, impatient de remplir le but de sa visite, annonce qu'il s'est imprudemment lancé dans un trente et quarante au château d'Écouen, qu'il y avait perdu non-seulement l'or qu'il portait sur lui, mais cinquante louis sur sa parole; et qu'il venait tout franchement prier Lemierre de les lui prêter. » Mon créancier, dit-il, est un secrétaire d'ambassade qui part demain pour Berlin; il m'est impossible de différer un instant. J'ai voulu d'abord m'adresser à plusieurs gens de qualité que je connais; mais ils n'ont jamais d'argent sur eux: les financiers ne prêtent qu'à forte usure; je ne vois donc que vous, mon cher Lemierre, qui puissiez me sauver de cette crise d'honneur. J'ai pensé que, nouvellement doté par *Melpomène*, vous pourriez facilement m'avancer cette somme, que je vous remettrai sous deux mois. — De tout

mon cœur! s'écrie celui-ci : combien je vous remercie de m'avoir préféré à tout autre! A ces mots, il prie sa mère de lui remettre cinquante louis sur son petit trésor ; ce qu'elle fit, non sans quelque regret, puisque ce prêt l'empêchait d'acquitter le lendemain le prix de la ferme, ainsi qu'elle se l'était proposé. Barthe, muni de la somme, réitère à son confrère ses remircîmens du service important qu'il veut bien lui rendre, renouvelle à madame Lemierre ses excuses de son étrange méprise, et remonte en voiture.

« J'avoue, dit Lemierre, que je suis heureux et fier d'obliger à ce point un homme de lettres, et surtout un de ces beaux esprits que leurs succès dans le grand monde aveuglent sur le mérite obscur, qui peut les servir avec franchise, et conquérir leur estime. Celui-ci m'a quelquefois décoché ses traits malins, et m'a badiné sur la simplicité de mes mœurs ; je ne suis pas fâché de lui prouver que c'est là que

se trouve toujours la véritable amitié. — Mais, mon fils, êtes-vous bien certain que cette somme pour nous assez considérable.... — Me sera rendue : oh, très-fidèlement, je vous assure; Barthe est léger, brillant, caustique, mais homme d'honneur. Quant à l'acquit de la ferme, il ne sera différé que d'un mois; le succès inespéré de ma *Veuve* me produira, d'ici à notre première entrevue, au delà de cinquante louis que je puis dire avoir bien placés, puisqu'ils m'ont fait un ami. »

Bercé de cette aimable idée, Lemierre se livra toute la nuit au sommeil le plus paisible; et le lendemain matin, à son heure accoutumée, il se remit en route pour Paris. Lorsqu'il était sur l'avenue de Saint-Denis, il fut atteint par Barthe toujours dans le vis-à-vis de la duchesse D***. Celui-ci le fait arrêter aussitôt, en descend, le renvoie au château d'Ecouen, et dit au poète en lui serrant la main : « Je » ne puis rester en voiture à côté de Le-

» mierre qui marche à pied. Je veux ache-
» ver la route avec vous, et j'éprouve déjà
» que le char brillant de l'opulence, ne
» vaut pas le bras d'un véritable ami. » Ils cheminent donc ensemble, et s'entretiennent des charmes, des avantages de la vie privée, et de ce vide qu'on éprouve tôt ou tard dans le tourbillon du grand monde. Pour achever de s'en convaincre, chacun d'eux s'amuse à faire la récapitulation de son voyage. « Hier, dit Barthe, j'arrive sombre et rêveur au château d'Ecouen, préparant néanmoins tous les moyens d'égayer un grand cercle, d'y briller et de plaire. — Moi, dit Lemierre, quoique mouillé jusqu'à la peau, et crotté jusqu'à la ceinture, j'entre joyeux et triomphant chez ma mère, qui, par ses soins et sa tendresse, me délasse promptement des fatigues de la route. — Je n'ai trouvé dans ce vaste château que l'ennui de l'étiquette; l'orgueil des rangs et des cœurs froids. — Dans mon humble retraite, la joie brillait

sur chaque visage, et tous les bras m'étaient ouverts. — Malgré l'appétit qui me dévorait, je n'ai pu dîner qu'à cinq heures du soir, ne sachant que choisir à l'aspect de mets nombreux donc j'étais rassasié d'avance. — A deux heures précises j'ai fait avec ma bonne mère le repas le plus frugal, mais le plus sain. — J'étais, à gauche, étourdi par le caquet assommant d'un petit-maître; à droite, suffoqué par une vieille femme laide et musquée. — A droite, j'étais égayé par le chant délicieux des oiseaux de ma volière; à gauche, embaumé par le parfum des fleurs de mon jardin. — J'ai passé tout la nuit à courir après l'esprit et à ne rien produire. — J'ai dormi neuf heures de suite, et à mon réveil j'ai fait quelques bons vers. — Enfin, j'ai compromis au jeu ma fortune et mon honneur. — Et moi j'ai pu réparer l'un et sauver l'autre. Jugez, ajoute Lemierre en lui serrant la main, jugez si j'ai raison d'aimer la vie privée, et si je dois être fidèle à mon cher pèlerinage. »

SEDAINE AU PARTERRE.

Celui qui passait à si juste titre pour être en France le premier charpentier dramatique, cet homme qui, moins par calcul que par instinct, savait prendre la nature sur le fait, et donner à toutes ses productions un intérêt, une vérité dont tant de beaux esprits dédaignent le charme, et méconnaissent la puissance, Sedaine, en un mot l'un des fondateurs de l'Opéra-Comique, et qui longtemps encore en sera le plus ferme soutien, ne cherchait point à plaire aux spectateurs opulens et désœuvrés, qui viennent apporter aux loges l'indolence et l'ennui; ils ne recherchait que l'approbation du parterre et des galeries; il n'ambitionnait que les suffrages de cette nombreuse portion du public, toujours impartiale, et qui se laisse

aller naturellement à toutes les sensations qu'elle éprouve.

« Laissons, » disait souvent Sedaine aux jeunes auteurs qui l'honoraient et cherchaient à l'imiter, « laissons à ceux de nos » modernes confrères qui s'imaginent rivaliser Molière ou Racine, la tâche glorieuse » de charmer la grandeur et l'opulence : » pour nous qui suivons un sentier plus » modeste et qui prenons la plupart de nos » tableaux au village, ou dans les classes les » plus obscures de la société, bornons-nous » à plaire aux bons vieux bourgeois du Marais, aux honnêtes marchands de la rue » Saint-Denis ou des Lombards ; mettons » notre gloire à les amuser, à les intéresser, » à les instruire sans qu'ils s'en doutent ; » et si nos couronnes ne sont pas formées » du beau laurier qu'on cueille à la cime » du Parnasse, elles nous offriront du moins » quelques fleurs dont le doux parfum nous » consolera des atteintes de la critique et » de l'envie. »

Ce qui surtout rendait Sedaine remaquable, et lui fit obtenir au théâtre tant de succès durables, c'était l'art si difficile de préparer les situations, d'où dépend le sort d'un ouvrage ; il possédait cet art à un tel degré, que plus d'une fois on le vit oser déplaire un moment avec intention, pour se montrer ensuite plus brillant, et porter dans les cœurs de profondes émotions. J'étais un jour près de lui à la représentation d'une de ses pièces, dont le premier acte excita dans le parterre de sinistres murmures. Il resta calme, et dit, avec cette noble assurance du triomphe : « Je » crois qu'ils se fâchent tout de bon ; ils mé» riteraient bien que pour les punir, je fisse » baisser la toile, et que je les privasse de » mon second acte. »

En effet, ce second acte commence et le vif intérêt qu'il inspire, les mots heureux dont il brille, et la rapidité de l'action embrasent tout l'auditoire, qui passe du mécontentement et du trouble à l'accord le plus unanime, à l'enthousiasme le plus

universel. « Je savais bien, » reprend alors Sedaine en souriant, «qu'ils se repentiraient » de leur imprudence. Ne faudrait-il pas » leur donner des situations dès la première » scène? Oh? je les formerai. »

Cependant cet auteur célèbre, qui semblait en apparence vouloir commander au public, était un de ses plus adroits adulateurs, et ne négligeait aucun moyen de lui plaire. Peu confiant dans le faux zèle de tous ces officieux qui viennent, après la première représentation d'une pièce, indiquer ce qu'il faut changer ou retrancher, et qui bien souvent ne sont que les émissaires de l'envie qui n'ose se montrer à découvert, Sedaine avait coutume de ne s'en rapporter qu'à lui seul. Il allait à cet effet, pendant la seconde représentation de ses ouvrages, se placer dans un des coins les plus sombres du parterre; et là prêtant une oreille attentive, et se jugeant avec la sévérité d'un censeur impitoyable, il recueillait toutes les opinions dont il faisait son profit. Ni les éloges outrés,

ni les critiques amères dont il était souvent assailli, ne pouvaient détourner son attention de ce qui était louable ou répréhensible dans son ouvrage, et de ce qu'il fallait y corriger ; c'est ainsi que toujours guidé par le goût du public, il savait tour à tour exciter l'attendrissement et provoquer le rire. C'est ainsi qu'en variant les sensations du peuple, et lui retraçant des scènes toujours à sa portée, il parvint à rivaliser au théâtre les littérateurs plus distingués, et à se faire un nom que rappellent chaque jour en France les nombreux ouvrages dont il enrichit notre scène lyrique.

Après avoir soutenu le berceau de l'Opéra-Comique par d'agréables productions, où tout Paris se portait en foule, Sedaine, de concert avec Anseaume et Favart, voulut donner plus d'extension à ce genre de spectacle si analogue au caractère français; il fit valoir le talent des acteurs qui s'unirent aux Comédiens Italiens; et, se-

condé par les harmonieux accords de Monsigny, de Philidor et de Grétry, il enrichit le répertoire de ces ouvrages nombreux et variés qui sont devenus modèles en ce genre, et portèrent le Théâtre-Italien au plus haut degré de splendeur.

On venait d'y donner la première représentation de *Richard Cœur-de-Lion*. L'enthousiasme qu'avait excité cette pièce nouvelle, attirait un si grand concours de monde au théâtre, que Sedaine, malgré tous ses efforts, ne put aller se placer au parterre, qu'à la cinquième représentation. On avait joué, ce jour-là même, *Rose et Colas*, chef-d'œuvre de naturel, de grâce, de fraîcheur; et tous les spectateurs, favorablement disposés par ce tableau frais et riant, se livraient avec plus d'ivresse encore aux situations entraînantes de *Richard*. Celle, entr'autres, où *Blondel*, cherchant partout son roi, au retour de la Palestine, grimpe sur un arbre qui borde les fossés d'un château fort, et s'as-

sure en chantant une romance, que son maître gémit dans la tour obscure d'où il se promet de l'arracher; cette situation, dis-je, l'une des plus heureuses du théâtre, produisait un effet irrésistible. D'un côté, l'héroïsme et la majesté réduits à l'impuissance, et gémissant dans les fers; de l'autre, le noble élan, le zèle infatigable, et les doux accens de l'amitié, pénétraient à la fois d'inquiétude, d'attendrissement et d'admiration : tous les cœurs étaient épanouis, tous les yeux étaient mouillés de larmes. Sedaine seul, immobile dans un coin du parterre, ne donnait aucun signe d'approbation, et méditait en secret sur les moyens de porter dans l'âme des spectateurs ces commotions électriques qui, bien souvent, empêchent de remarquer les défauts d'un ouvrage, lorsqu'un de ses voisins, surpris, choqué de cette froideur apparente, dit en grommelant : « Il faut être bien malheureusement organisé, pour ne pas sentir une scène aussi touchante. —

Quand on n'a pas daigné sourire à *Rose et Colas*, ajoute un autre spectateur, il n'est pas étonnant qu'on soit insensible aux beautés de *Richard*. — Chacun est libre, répond Sedaine, avec la brusquerie qui le caractérisait : si je pouvais applaudir la musique sans les paroles; je m'en donnerais le plaisir aussi bien que vous. — Et que trouvez-vous donc à blâmer dans cette pièce? répond l'un : tout ce que dit *Blondel* n'est-il pas l'expression du sentiment, le noble élan d'un chevalier loyal, d'un ami vrai, du sujet le plus fidèle? — Trouverez-vous, s'écrie un autre, dans les chefs-d'œuvre même de nos grands maîtres, une situation plus vraie, plus attachante, et surtout plus adroitement préparée? — Je ne vous empêche pas, messieurs, de vous extasier tout à votre aise. Oh! je ne trouve pas cela mauvais, je vous assure; mais chacun a sa manière de voir et de sentir; et, quant à moi, je ne peux pas applaudir cet ouvrage-là. — Il n'y a

qu'un ennemi de Sedaine qui puisse parler ainsi. — Moi, son ennemi! je ne le fus jamais de personne. — Le vrai talent a toujours tant d'envieux! continue un des spectateurs : tel qui critique si sévèrement les autres, ne pourrait pas en faire autant qu'eux. — Oh! si je voulais m'en donner la peine.... répond l'heureux auteur, avec un sourire qu'il ne peut réprimer. — Vous, imiter Sedaine! vous seriez bien embarrassé, si l'on vous prenait au mot. — Peut-être ai-je fait mes preuves tout autant que lui. — Je gagnerais que monsieur est un de ces grands auteurs à petits succès. — Des succès! ajoute un voisin, il n'en eut jamais, et n'en aura de sa vie : quand on est aussi froid, aussi insensible à tout ce qui transporte et pénètre le cœur, on ne peut rien produire.... » Enfin, la dispute s'échauffe : Sedaine trouve si plaisant de quereller ainsi contre lui-même, qu'il apporte dans ses débats une chaleur, et surtout une ironie qui blesse ses incrédules

adversaires au point qu'ils allaient en venir à des provocations, lorsque la toile se leva pour la représentation du troisième acte.

Cette partie, la plus faible de l'ouvrage, et qui même, à cette époque, était plus défectueuse encore qu'elle ne le paraît aujourd'hui, donnait beau jeu à Sedaine pour se critiquer de nouveau, et provoquer ses adversaires; que tout bas il nommait ses plus ardens défenseurs. « Soutiendrez-vous encore, leur disait-il, que ce troisième acte est digne des plus grands maîtres? — Nous avouerons franchement, lui répliquait-on, qu'il ne répond pas aux deux premiers : tout ne peut être d'une égale force dans un ouvrage dramatique; et ceux même qui approchent le plus de la perfection, nous offrent des actes entiers sans couleur et sans ressort. D'ailleurs, Sedaine connaît trop bien la scène pour ne pas retoucher celui-ci. — Il fera parbleu bien; mais il aura de la peine à en

faire quelque chose de bon. — Si vous l'aidiez de votre érudition et de votre génie, ajouta le plus obstiné des spectateurs, avec un sourire ironique, vous pourriez, sans doute, faire disparaître aisément tous ces défauts et le conduire à cette perfection si rare, dont tout annonce que le ciel a voulu vous favoriser. »

Ce nouveau trait satirique, dont Sedaine feignit d'être piqué au vif, alluma de nouveau la dispute, qui, des contradictions, conduisit aux railleries les plus mordantes. Tout le parterre en fut troublé, et ne cessait de crier : « Silence! à la porte! à bas la cabale! » Enfin, le spectacle étant terminé, aux acclamations, aux applaudissemens réitérés du public, on entoure les querelleurs, et l'on veut connaître le motif qui les divise. « Ce sont ces messieurs, » dit l'auteur de *Richard*, qui veulent me » forcer à trouver bonne la pièce qu'on » vient de représenter, et qu'en honneur, » je ne puis pas applaudir. » A ces mots,

un murmure général se fait entendre ; des huées de toute espèce et mille brocards tombent sur l'inconnu, qui, cachant avec adresse tout le plaisir qu'il éprouve, soutient son opinion avec véhémence, et répète, en sortant du parterre, que jamais il n'applaudira Sedaine. « C'est un perturba-
» teur, crie-t-on de toutes parts ; c'est un
» de ces chefs stipendiés par l'envie, qui
» n'est venu que pour nuire au succès de
» *Richard ;* mais il n'y parviendra pas. A
» bas le cabaleur!... » En ce moment, l'officier de garde, s'avance, et veut emmener l'inconnu, pour rendre compte de sa conduite. « Elle n'a rien de répréhensible, » répond celui-ci, d'un caractère opiniâtre ; et voulant pousser à fin cette plaisante aventure : « J'ai dit à ces messieurs, et je répète encore publiquement que jamais je n'applaudirai Sedaine. — Votre nom? reprend l'officier. —. Je ne puis le dire qu'à vous seul, monsieur. — En ce cas, suivez-moi. » A cet ordre prononcé avec force, et

d'un air soupçonneux, Sedaine, impatient de se soustraire aux regards des nombreux spectateurs qui sortaient, et parmi lesquels il craignait de rencontrer quelqu'un qui le reconnût, se dispose à suivre l'officier, dont il espère bien s'amuser encore, lorsque Favart, déjà vieux, et trop célèbre pour envier le succès d'un rival, perce la foule, et venant se jeter dans les bras du critique obstiné, s'écrie avec joie : « O mon
» cher Sedaine! jouissez de votre triom-
» phe : il n'en fut jamais de plus complet,
» ni de mieux mérité! »

On peut se figurer quelle fut, à ces mots, la surprise de tous ceux qui entouraient l'auteur de *Richard*. On se presse à ses côtés; c'est à qui le complimentera, le félicitera. L'officier de garde, honteux de ses soupçons, se confond en excuses : les plus ardens défenseurs de Sedaine, dont il avait si plaisamment excité la colère, redoublent d'applaudissemens, auxquels succèdent mille éclats de rire, et s'empressent

de divulguer tout ce qui venait de se passer au parterre. « Je le reconnais bien là, » s'écrie Favart; toujours étudiant le peu» ple, et cherchant les moyens de l'inté» resser pour le rendre meilleur. » Chacun trouva cette scène bien digne d'un homme de génie, et d'un esprit observateur : on admira sa modestie, et en même temps cette noble confiance en soi-même. Enfin Sedaine, après avoir remercié ses aimables adversaires du vif intérêt qu'ils daignaient lui porter, se retira satisfait de sa soirée, et bien convaincu que, si la carrière du théâtre offre des contrariétés sans nombre et des dangers effrayans, elle procure aussi des jouissances dont une seule efface le souvenir de tous les maux qu'on a soufferts.



LE SOMMEIL DE LA HARPE.

Dans ces temps heureux où Paris, sous un long règne de paix, étalait aux yeux de l'Europe tout ce que les lettres et les arts ont de plus parfait et de plus brillant, on vit se former une société d'hommes titrés, opulens, qui, voulant offrir aux étrangers une réunion tout à la fois utile et rare, fondèrent ce lycée, où, tour à tour, se sont illustrés tant de savans et de littérateurs ; où l'on vit se former un grand nombre de réputations ; où la jeunesse, avide d'instruction et de gloire, trouvait des modèles dans tous les genres, et le moyen le plus sûr d'atteindre un jour à la célébrité.

Ce bel établissement, qui subsiste encore, et seul traversa les troubles politi-

ques, les orages de l'anarchie, eut, de tout temps, l'honneur d'inscrire parmi ses membres les noms les plus chers et les plus distingués. Ce qui lui donna surtout un éclat durable, et fit regarder comme une faveur le droit d'y être admis, ce fut le Cours Littéraire de ce nouveau Quintilien, qui, pendant quarante ans, fut l'oracle du Parnasse français, et ne cessa d'honorer la pénible fonction de critique, par une érudition profonde, par un caractère mâle, incorruptible. Élève enthousiaste de Voltaire, et contemporain de tous les hommes qui ont illustré la moitié du dix-huitième siècle, La Harpe s'était fait remarquer dès sa jeunesse, par des succès académiques, auxquels il joignit bientôt les couronnes de Melpomène. Il se plaça quelque temps après au premier rang des modernes Aristarques, dans la rédaction du *Mercure de France*, qui prit, sous sa plume, un vol rapide, et porta dans toutes les cours étrangères la gloire et la pééminence de la lit-

térature française. Enfin, séduit par la réunion des grands talens qui composaient le lycée de Paris, enhardi par le plan vaste et imposant qu'il avait conçu, doué par la nature d'une physionomie noble, expressive, d'une élocution ferme, entraînante, et de cette audacieuse fierté que donne la conviction de ses propres forces, La Harpe entreprit de parcourir tous les siècles, d'embrasser tous les genres : il fonda cet éternel monument devenu, pour ainsi dire, la mappemonde littéraire, qui présente l'immense domaine de l'esprit humain, depuis la poétique d'Aristote, jusqu'aux plus légères productions que vit éclore ce commencement du dix-neuvième siècle.

Aucun critique n'avait conçu jusqu'alors une idée plus grande, un projet plus téméraire, et dont néanmoins le succès a surpassé l'attente de son auteur. Qui mieux que lui posséda l'art de s'identifier avec tous les écrivains dont il parle, avec les innombrables productions qu'il analyse? Quelle

étonnante variété ! quelle abondance et quelle couleur locale ! comme sa dialectique est pressante, irrésistible ! il séduit, il entraîne, alors même qu'il montre une prévention dont il ne peut se défendre, ou qu'il traite ses contemporains avec une partialité que peut-être il serait permis de blâmer. Jamais on n'employa plus impitoyablement l'arme de l'ironie et du ridicule ; jamais on ne fit mieux sentir l'indépendance et la dignité de l'homme de lettres ; jamais surtout on ne tonna avec une indignation plus véhémente contre toute espèce de tyrannie.

Cependant, à travers ces foudres oratoires qui le rendaient si redoutable, on remarquait souvent, dans ce critique sévère, la douce voix du sentiment et le sourire de la gaieté. S'il aimait à parcourir des monts escarpés, des antres ténébreux, il se plaisait à descendre dans une prairie, à s'arrêter sous de frais ombrages ; à s'y mêler parmi les pâtres, dont les jeux

avaient pour lui des charmes. Il était avide de popularité; le suffrage des femmes surtout flattait son amour-propre, et chatouillait son cœur. Je l'ai vu souvent, au milieu d'un cercle brillant, rendre aux grâces, à la beauté, les hommages les plus empressés: on eût dit alors que l'austère Quintilien avait fait place au tendre Tibulle, ou au galant Ovide.

Chaque fois que La Harpe devait parler au lycée, on s'y portait en foule : la certitude de s'instruire à l'entendre, excitait encore la curiosité. L'érudit et le jeune élève, le philosophe et l'homme du monde, orateurs, poètes, artistes, tous s'empressaient d'assister à ce cours de littérature, devenu l'oracle du siècle, la balance du mérite, et l'échelle des réputations. Ce fut ainsi que La Harpe analysa d'abord la poésie épique des anciens, les tragédies d'*Eschyle*, de *Sophocle* et d'*Euripide* : la comédie grecque et latine, les chefs-d'œuvre d'*Horace*, les satires de *Juvénal*, de *Perse*, de *Pétrone*,

et les poésies érotiques de *Catulle*, d'*Ovide* et de *Tibulle*. Il parcourut ensuite tous les orateurs, les historiens, les naturalistes; et, après avoir tracé le tableau vaste et fidèle des premiers siècles littéraires, il arriva plus brillant encore à celui qui semble réunir, à lui seul, la splendeur de tous les autres : il retraça le beau siècle de Louis XIV.

Déjà il avait analysé, trop laconiquement peut-être, le génie fondateur de Pierre Corneille : déjà il avait fait sentir toutes les beautés de Racine, dont il ne pouvait se lasser d'admirer le style, qu'il appelle le langage des dieux. Enfin il venait de rendre à Molière, à Despréaux et à Jean-Baptiste Rousseau, les hommages qu'ils méritent, lorsqu'il annonça que, dans la première séance, il parlerait sur La Fontaine. On attendait le jour fixé avec une impatience proportionnée au talent de l'orateur. On savait d'avance le respect, l'admiration qu'il portait au fabuliste inimitable, et ces

sentimens qu'éprouvait l'universalité des habitués du lycée, ne firent qu'augmenter l'intérêt qu'offrait un semblable sujet, et le désir d'entendre le plus redoutable des critiques rendre justice au *bonhomme*.

La Harpe, de son côté, mesura, d'un œil observateur, la tâche qu'il avait entreprise; et, ne doutant pas que son opinion sur La Fontaine ne fît époque dans la république des lettres, et ne contribuât à sa propre réputation, il se livra tout entier à cette partie de son Cours Littéraire. Entraîné comme par enchantement dans l'examen de tant de fables dont le charme et la variété produisent l'indécision du choix, il fut long-temps sans pouvoir classer ses idées. Il lisait sans cesse, et relisait encore, s'arrêtant à chaque phrase, à chaque vers, à chaque mot, dont il admirait la grâce et le naturel. Cependant la veille de la séance annoncée arriva, sans qu'il eût achevé de mettre en ordre son travail. Il lui fallut donc passer la nuit entière à rassembler

ses matériaux, à former cette analyse, ou plutôt cet éloge de La Fontaine, qu'on peut regarder comme le fragment le mieux pensé, le plus profondément senti qui soit sorti de la plume féconde de l'Aristarque français.

Le jour annoncé, l'entrée du lycée fut assaillie par un nombre considérable de curieux et d'habitués, qui s'entassaient à chaque porte, remplissaient les issues, et semblaient d'avance recueillir avec avidité tout ce qu'allait proférer la bouche éloquente du célèbre critique. Celui-ci ne paraissait ordinairement à la tribune que le dernier, il ne se rendit donc au lycée que vers le milieu de la séance, et s'arrêta, selon son usage, dans une petite pièce éloignée des grands salons, et faiblement éclairée, où il aimait à méditer en silence, avant de se montrer en public, et à recueillir toutes ses forces; mais ce jour-là même elles se trouvèrent tellement épuisées par l'excès du travail et la privation de sommeil, qu'il s'endormit en examinant de

nouveau ce qu'il allait prononcer devant le nombreux auditoire qui l'attendait avec impatience.

L'orateur qui le précédait immédiatement à la tribune, ayant fini de parler, on s'attend à voir paraître le nouveau Quintilien : on se dispose à l'applaudir dès son entrée; on s'agite, on s'avance, on se presse, afin de ne pas perdre un seul mot de ce qu'il va dire, lorsqu'un des administrateurs du lycée vient annoncer que M. de La Harpe, ayant passé la nuit à retoucher son travail, s'était abandonné, dans une pièce voisine à un sommeil si paisible et si profond, qu'on n'avait pas le courage de le réveiller, et qu'on désirait à cet égard consulter l'assemblée. « Nous attendrons, s'écrie-t-on de toutes parts : puisqu'il a veillé pour nos plaisirs et notre instruction, nous respecterons son sommeil. — Cependant il est tard, reprend l'administrateur ; et ce repos salutaire dont jouit en ce moment M. de La Harpe peut se prolonger

long-temps encore. — Eh bien, répondent plusieurs voix, nous remettons à la prochaine séance le bonheur de l'entendre : oui, nous nous retirons tous, en suppliant qu'on ne le réveille pas. » A ces mots chacun se lève et se dispose à sortir en silence, lorsque Luce de Lancival, jeune professeur d'éloquence, et passant déjà pour l'un des plus habiles lecteurs de la capitale, demande que chacun reste en place, et propose de lire pour l'orateur endormi. « Le cahier,
» dit-il, qui contient le travail de M. de
» La Harpe, est tombé à ses pieds ; je vais,
» si l'on daigne m'y autoriser, m'en empa-
» rer au nom de l'assemblée ; il me suffira
» de quelques instans pour le parcourir,
» pour habituer mes yeux à l'écriture de
» ce grand maître, et je tâcherai de donner
» ensuite à cette importante production,
» sinon tout le charme dont elle est sus-
» ceptible, du moins l'expression la plus
» vraie du respect et de l'admiration. » On applaudit à la proposition du jeune profes-

seur ; elle fut adoptée avec d'autant plus d'empressement, qu'elle offrait à la fois le moyen de satisfaire une attente si légitime, et celui non moins piquant peut-être d'applaudir au talent de La Harpe, sans qu'il pût s'en douter.

Luce de Lancival, après avoir été prendre le manuscrit aux pieds du célèbre professeur, toujours plongé dans un profond sommeil, vient se placer à la tribune, où, rappelant tout son courage, et faisant excuser de nouveau ce que sa démarche pouvait avoir de téméraire, il fait entendre la lecture de ce chapitre du Cours de Littérature, intitulé : « De la Fable et du Conte, » et commençant par ces mots : « De La Fontaine....... » A ce nom tous les cœurs furent émus ; il rappelait à la fois le guide de l'enfance, l'ami de l'âge mûr, et le consolateur de la vieillesse. Tous les sexes, tous les âges lui rendirent hommage, et ce nom chéri de La Fontaine fut salué par un applaudissement universel et long-temps pro-

longé. Le jeune lecteur, transporté lui-même, et partageant vivement l'émotion des auditeurs, ne put d'abord proférer que d'une voix altérée le début de La Harpe, qui prouve que si, dans tous les genres d'éloquence et de poésie, la prééminence fut disputée ou partagée, soit chez les anciens, soit parmi les modernes, il n'en existe qu'un dans lequel un seul homme ait éclipsé tous ses rivaux; et que ce genre lui est tellement resté en propre, que désigner la fable, c'est nommer La Fontaine.

Luce de Lancival, se livrant ensuite à la chaleur entraînante de son élocution, fait sentir l'élégance et la vérité du portrait que La Harpe trace de ce poëte inimitable, « qui, dit-il, sublime dans sa naïveté, » charmant jusque dans sa négligence, est » au-dessus de l'analyse, et ne peut être » que lu, relu, goûté avec délices; écrivain » enchanteur, à qui nul n'a ressemblé » dans sa manière de raconter; sage de » tous les temps, qui, sous l'attrait du

» plus gracieux badinage, sait donner du » charme à la morale, et surtout faire ai» mer le bon sens..... » Ici les applaudissemens recommencent, et sont aussitôt réprimés par la crainte de réveiller celui qui les excite, et qui toujours est enseveli dans un profond sommeil. Mais lorsque le lecteur, passant à la description du bonheur dont jouissait l'illustre fabuliste, et de sa bonhomie qui lui fit tant d'amis, lut cet ingénieux parallèle du Bonhomme et du bon Roi; lorsqu'il dit que ces deux surnoms populaires, qui expriment si bien l'opinion générale, n'ont jamais été donnés par les Français qu'à deux hommes qui passeront dans la postérité la plus reculée, chargés de leur amour, de leur admiration, et que toujours ils désigneront Henri IV et La Fontaine.........., alors les applaudissemens se renouvelèrent, et les acclamations qui s'y joignirent furent si vives, qu'elles réveillèrent enfin celui qui les méritait si bien, et qui, loin de songer

à son triomphe, crut bonnement que ces transports n'étaient qu'un hommage rendu par le public au talent du jeune professeur d'éloquence, dont il reconnut la voix, et auquel il portait un intérêt particulier.

Cependant celui-ci, qu'animait l'effet qu'il produisait sur tout son auditoire, continue à lire ce chef-d'œuvre de La Harpe, qui d'abord écoute vaguement quelques phrases qu'il trouve de son goût. « J'ai tou-
» jours prédit, se dit-il à lui-même, que
» ce Luce de Lancival irait loin...... Com-
» ment donc! voilà du trait, de la verve,
» de la véritable éloquence. Je ne ferais
» pas mieux moi, qu'on dit passé maî-
» tre.... » Mais, qu'on juge de la surprise de cet habile critique, lorsque le lecteur, venant à proférer de nouveau le nom de La Fontaine, fait sentir l'influence du bonhomme sur le bonheur de ses semblables! La Harpe reconnaît alors ses idées, ses expressions, et se trouve dans son propre domaine. Il cherche son manuscrit

qu'il ne peut trouver; il écoute encore, et ne doute plus qu'on n'ait voulu respecter son sommeil, et que le jeune Lancival, qui lui a paru si pur et si brillant, ne soit son fidèle interprète. Vivement ému, mais ne voulant pas interrompre une lecture qui charmait une si nombreuse assemblée, et lui faisait éprouver à lui-même une jouissance inexprimable, il se tient près de la porte, appuyé contre le mur, et respirant à peine; il suit avec ivresse tous les mouvemens oratoires de l'heureux lecteur, et partage tellement les vives impressions qu'ils produisent, les transports qu'ils excitent, qu'entraîné malgré lui vers la fin de la lecture, il s'avance involontairement à la porte d'entrée, montre sa figure épanouie aux auditeurs, qui se lèvent à l'instant même, volent à sa rencontre, et le comblent de félicitations et d'hommages. Les administrateurs du Lycée l'instruisent de la privation qu'avait voulu s'imposer tout l'auditoire, pour ne point troubler son

sommeil, et Luce de Lancival, descendant de la tribune, et remettant à la Harpe son manuscrit, lui dit en se jetant dans ses bras : « Maître, excusez ma témérité! vous » voyez un jeune athlète qui, pour s'ha- » bituer aux combats, s'exerçait avec les » armes d'Hercule. »



MARMONTEL A SAINT-BRICE,

OU

LES LECTURES DU SOIR.

De toutes les jouissances que puisse éprouver un homme de lettres, de tous les avantages, de tous les honneurs même qu'attirent sur lui des succès nombreux et mérités, rien n'a plus d'attraits pour son cœur, et ne flatte aussi délicieusement son amour-propre, que le bonheur de revivre dans ses enfans, instruits par ses leçons, dotés par ses talens, et lui donnant l'assurance de se montrer dignes d'un nom dont la célébrité lui coûta tant de travaux, de veilles et de sacrifices.

Ce fut pour atteindre à ce but, qui tout à la fois offre la récompense d'une lon-

gue et belle carrière, et l'espoir d'une heureuse vieillesse, que Marmontel s'éloigna des cercles brillans de Paris et des faveurs de la cour, pour se retirer au village de Saint-Brice, et s'y livrer entièrement à l'éducation de son fils.

Ni les fonctions d'historiographe de France, ni les devoirs que lui imposait l'honorable titre de secrétaire perpétuel de l'Académie Française, ne purent le faire renoncer à payer la dette sacrée d'un littérateur et d'un père. Si, dans ses Contes moraux et dans *Bélisaire*, il avait eu déjà l'avantage d'offrir d'utiles exemples et des avis salutaires à toutes les classes de la société, il sentit qu'il ne pouvait en refuser à sa famille, dont il était si tendrement aimé. Il se mit donc à composer les *Leçons d'un père à ses enfans*, auxquelles succédèrent bientôt *les Élémens de Littérature*. Il voulut créer un cours d'éducation dégagée de cette austérité scolastique, de ce système routinier qui fatiguent la jeu-

nesse, nuisent bien souvent à l'essor du génie, et couvrent d'épines les premiers sentiers du Parnasse, qu'on ne saurait trop aplanir.

Marmontel occupait une maison simple, mais commode, située près du château de Saint-Brice, appartenant à cette époque, à l'un des plus riches fermiers-généraux, célèbre par sa magnificence et son amour pour les arts, mais plus encore par sa bienfaisance; dont un grand nombre d'infortunés connaissaient toute l'étendue, et par l'extrême tendresse qu'il portait à ses enfans.

Veuf depuis long-temps, il avait refusé constamment de former de nouveaux nœuds, dans la crainte qu'ils ne diminuassent son extrême tendresse pour ses trois filles, qui semblèrent s'en montrer dignes, tant qu'elles furent entièrement soumises à son autorité; mais, richement établies, et lancées dans le tourbillon des plaisirs, elles négligèrent insensiblement celui à

qui elles devaient l'existence et le bonheur. Ce père, trop sensible pour ne pas souffrir de ce cruel abandon, mais trop fier pour le laisser paraître, résolut de quitter Paris, où sa présence eût rendu ses filles plus coupables aux yeux du public; il alla fixer sa demeure au château de Saint-Brice. Là, revenu de toutes les illusions du grand monde, fatigué des délices de l'opulence, et dégoûté du commerce des hommes, parmi lesquels il comptait tant d'ingrats, il borna ses jouissances à l'étude de la nature et à la culture des arts, sa passion favorite, qui seule charme les ennuis, adoucit les chagrins, et rend en quelque sorte une famille dans les êtres intéressans dont elle nous environne.

Chaque jour on voyait cet homme opulent, autrefois si recherché dans sa parure, parcourir dès le lever du soleil, le parc de Saint-Brice, sous les vêtemens d'un simple agriculteur; élaguer des arbres, ratisser des allées, et prodiguer lui-même les soins

les plus assidus à un jardin botanique où il trouvait amplement de quoi composer une pharmacie complète, avec laquelle il allait dans tous les environs porter chez les indigens malades ce qui pouvait alléger leurs souffrances, hâter leur guérison. Rien n'est plus inventif en bienfaisance qu'un cœur aimant et profondément blèssé : il semble qu'il ne parvienne à s'étourdir sur le mal qu'il ressent, qu'en courant après tout le bien qu'il peut faire.

L'habitation que Marmontel avait choisie au village de Saint-Brice, et qui chaque jour lui devenait plus chère, n'était séparée du parc du château que par un mur mitoyen; et bien souvent l'ancien fermier-général, livré à ses occupations champêtres, ou plongé, au fond d'un bosquet, dans la profonde rêverie à laquelle il s'abandonnait souvent, entendait son voisin folâtrer avec ses enfans, et savourer à longs traits les délices qu'éprouve un heureux père. « C'est ainsi que j'étais, se disait en sou-

» pirant le seigneur de Saint-Brice : je
» voyais mes trois filles enlacées dans mes
» bras; j'entendais leurs cris de joie en
» m'abordant; je recevais leurs douces ca-
» resses......, et maintenant me voilà seul;
» je ne sais plus où appuyer mon âme, où
» pouvoir épancher ma tendresse : on di-
» rait, à me voir, que je n'aimai jamais
» de ma vie; et pourtant qui jamais eut un
» cœur plus confiant et plus sensible? »

Le voisinage de Marmontel et la célébrité de son nom inspirèrent à ce tendre père le vif désir de le connaître. La popularité de celui-ci, ses tableaux si vantés, et sa bibliothéque si renommée, piquèrent également la curiosité du secrétaire perpétuel de l'Académie française. On se fit d'abord les visites d'usage; des visites on en vint aux entrevues du matin, aux causeries du soir, et bientôt se forma l'intimité la plus franche et la plus réciproque. Une porte de communication fut établie dans le mur mitoyen; le petit jardin de

Marmontel sembla dès-lors faire partie du grand parc de Saint-Brice : l'homme opulent allait chaque jour dans l'humble retraite de l'homme de lettres, goûter le charme de l'indépendance, le bonheur de se suffire à soi-même; et l'homme de lettres allait à son tour chez l'homme opulent apprendre le plus digne emploi qu'on puisse faire de la richesse, en comptant les heureux dont il le voyait sans cesse environné.

Cependant, au milieu de toutes les jouissances dont le seigneur de Saint-Brice était comblé, au sein même des bénédictions de tous ses obligés, et de la vénération publique, Marmontel, qui sans cesse étudiait le cœur humain, s'aperçut aisément que cet excellent homme était oppressé d'une peine secrète. A l'aspect d'une famille bien unie, il tressaillait involontairement; et plus d'une fois ses yeux s'étaient mouillés de larmes, en voyant son voisin recevoir les caresses de ses aimables en-

fans. Ce dernier avait remarqué que les trois filles de son ami, livrées plus que jamais aux séductions de l'opulence et des grandeurs, ne venaient visiter que rarement ce tendre père, et que, dans leurs entrevues, elles n'avaient pas cet abandon, cette douce confiance qui forment le premier lien des familles. L'une se plaignait de l'énorme distance de cinq mortelles lieues....... qu'elle parcourait en moins d'une heure et demie, dans sa calèche à trois chevaux. L'autre prétextait les soins qu'elle devait à ses enfans...... qu'elle abandonnait entièrement à la surveillance des gouvernantes. Quant à la troisième, encore plus égarée et plus minaudière que ses deux sœurs, elle ne pouvait s'exposer, tantôt à la chaleur de l'été, tantôt au froid excessif de l'hiver ; elle n'avait pas d'enfans, à la bonne heure, mais elle était dans son hôtel surchargée de tant de détails!.... qui se bornaient à ceux de sa toilette. En un mot, chacune de ces trois

dames étalait avec emphase les efforts inouis qu'il lui fallait faire pour venir de temps à autre de Paris à Saint-Brice, où jamais elles ne se trouvaient ensemble, excepté le jour de la Saint-Louis, fête de leur père. Il ne jouissait que cette seule fois dans l'année du bonheur de voir à sa table toute sa famille réunie. Oh ! comme ce jour-là son âme était épanouie ! quelle ivresse paternelle répandue sur ses traits ! quelle joie, quelle abondance dans tout le château ! filles, gendres, petits-enfans, tous formaient cercle à ses côtés, tous s'empressaient de prendre place au festin... Il est vrai que chacun d'eux était assuré de trouver sous son couvert un présent assez riche qui ne contribuait pas peu à faire remplir avec fidélité le plus sacré des devoirs. Chaque sœur recevait en échange d'un simple bouquet, soit un diamant de prix, soit un bijou rare et précieux; chaque gendre une bourse pleine d'or; et tous les petits-enfans des joujoux et des paru-

res analogues à leur sexe et à leur âge. Ce digne chef de famille s'occupait lui-même de cette distribution à la satisfaction générale; et plus d'une fois on le vit, malgré toute son opulence, s'imposer des privations dans le cours de l'année, pour subvenir aux frais de cette fête, et prouver à ses enfans combien il était heureux de se retrouver chef de famille, et d'en montrer toute la tendresse.

On était à la fin du mois de juillet, et le jour de Saint-Louis approchait. Marmontel, qui avait lu dans l'âme de son ami, dont il avait jusque-là respecté le secret et le chagrin, conçut le projet de lui ramener ses enfans, et de faire retentir dans leurs cœurs la voix irrésistible de la nature. « Ils sont,
» disait-il, étourdis par l'opulence, empor-
» tés par le désir de briller dans le monde:
» prouvons leur que, de tous les plaisirs
» qu'ils poursuivent, il n'en est point de
» comparable à celui d'embellir, de pro-
» longer la vieillesse d'un père. Si celui-ci

» faisait entendre un seul murmure, toute
» sa famille viendrait tomber à ses pieds :
» mais il sent trop bien sa dignité pour se
» plaindre, et ne veut employer que l'arme
» du sentiment : osons le seconder, et tâ-
» chons d'abréger sa souffrance! »

Il travaillait, depuis quelque temps, à ses nouveaux Contes Moraux, et se faisait un plaisir d'en lire souvent des fragmens au château, où se donnaient rendez-vous les principaux habitans de Saint-Brice. Rien de plus délicieux, à la campagne, que ces réunions du soir, où l'on se délasse d'une longue promenade; où, bannissant la gêne de l'étiquette, on se permet mutuellement ce laissez-aller qui repose à la fois le corps et l'esprit; on se livre avec bonhomie à ces causeries sans fin, à ces doux épanchemens de la familiarité. Marmontel savait mieux que personne les animer et les rendre intéressantes, ces causeries du soir, qu'il aimait tant; souvent, pour leur prêter plus de charmes, il se plaisait à y faire des lectures

attachantes, à raconter des anecdotes, dont il avait dans sa mémoire une collection si riche et si variée. C'est alors que son imagination, sans effort et sans contrainte était brillante et féconde; c'est alors que son élocution séduisait, entraînait ses auditeurs. Aussi, dans tout le village de Saint-Brice et ceux des environs, on ne parlait que des lectures du soir au château; c'était à qui pourrait en jouir, à qui briguerait l'honneur d'y être admis.

Arrive enfin la Saint-Louis : depuis plus de six mois, aucun des enfans du seigneur de Saint-Brice n'était venu le visiter; et ce grand jour était attendu avec une vive impatience. Le repas le plus splendide, et les plus riches présens étaient préparés; déjà tous les habitans des environs s'étaient empressés de fêter leur bienfaiteur, et plusieurs d'entre eux avaient été par lui retenus à dîner. Quatre heures sonnent à l'horloge du village : et personne encore n'arrive de Paris. « Vous verrez, disaient en grommelant les

» vieux domestiques du château, qu'ils ne
» viendront que pour se mettre à table, et
» emporter ce qu'ils trouveront sous cha-
» que serviette. Ils savent pourtant bien
» que leur digne père dîne ordinairement
» à trois heures précises, et que ce n'est
» que par bonté pour eux qu'il retarde jus-
» qu'à quatre.... » Celui-ci gardait un silence imposant, et s'occupait à placer lui-même, sous chaque couvert, ce qu'il présumait pouvoir flatter le plus tel ou tel de ses enfans, dont chaque nom était inscrit sur une carte, afin d'éviter la moindre méprise. Enfin un bruit de voitures se fait entendre, et bientôt les trois familles n'en formant plus qu'une en ce moment, entrent dans le grand salon où le seigneur de Saint-Brice est enfin salué, fleuri, entouré de ses nombreux enfans et petits-enfans, dont les caresses lui font oublier qu'il y a long-temps qu'il n'a pu les presser dans ses bras. A leurs félicitations, se joignent de nouveau celles des habitans du village, et surtout les vœux

sincères de Marmontel, qui voit luire, sur la figure de son ami, cette ivresse paternelle que lui-même éprouvait chaque jour au milieu de ses enfans.

Le dîner fut un mélange de cris d'allégresse et de douces émotions. Chaque memde cette nombreuse famille trouve, sous son couvert, un don plus considérable encore que les années précédentes. Cet excellent père s'était épuisé, avait même anticipé, cette fois, sur ses revenus, pour étonner ses enfans par sa prodigalité, et tâcher de leur inspirer le désir de le visiter plus souvent. Marmontel observait tout en peintre de la nature et se disposait plus que jamais à exécuter le projet qu'il avait conçu.

Après le repas, qui fut terminé par des chansons et des couplets de fête, où Marmontel avait célébré le bonheur d'un père, on revint dans le grand salon. Tous les cœurs étaient épanouis; on eût dit qu'une famille aussi heureuse ne pouvait jamais se désunir. Cependant un des gendres fait déjà signe à

ses gens d'atteler ; encore quelques instans, et le plus heureux, le meilleur des pères va se retrouver dans son isolement accoutumé. Marmontel dirige alors adroitement la conversation, et parle des lectures du soir. Les habitans de Saint-Brice, qu'elles avaient si souvent intéressés, en dépeignent tout le charme avec tant d'enthousiasme, que chacun sollicite le célèbre conteur de lire quelques fragmens. « Demandez-lui surtout, s'écrie le seigneur de Saint-Brice, un de ses nouveaux Contes Moraux. — Oui, La Veillée, disent les habitans du village. — La veillée! la Veillée! répètent tous les petits-enfans, se pressant autour de Marmontel, qui fait signe à son fils d'aller chercher son manuscrit. « Je suppose, dit-il, une société d'amis retirés à la campagne, s'occupant tous des moyens de charmer leurs loisirs, et d'égayer une longue soirée d'automne. La dame de la maison, qui portait au plus haut degré le talent de narrer, propose à chacun de raconter à la ronde, l'événement le plus heu-

reux de sa vie. On accepte la proposition, et il est décidé que les plus jeunes commenceront... Mais je vous préviens, ajoute Marmontel, avec intention, que le cercle était assez nombreux, et que, par conséquent, je serai un peu long. — Tant mieux, s'écrient tous les enfans, qui témoignent le plus vif empressement, en prêtant au conteur une oreille attentive. Les trois sœurs, et leurs époux ne peuvent eux-mêmes se défendre du désir d'entendre Marmontel, se promettant bien toutefois de monter en voiture dès que leur curiosité d'un moment sera satisfaite. Celui-ci, prenant donc son manuscrit des mains de son fils, qui rentre en cet instant, lit d'abord l'aventure de Dervis, et celle de Dormesan, qui produisent le plus grand effet sur les jeunes cœurs dont il est entouré. Il passe ensuite au récit de Juliette, et à celui d'Olympe, qui transportent les jeunes filles d'un sentiment d'admiration et d'un attendrissement, qu'à leur très-grande surprise, éprouvent de même leurs parens.

Enfin Marmontel, se livrant à toute la chaleur, à tout le charme de son élocution, pénètre encore plus profondément dans l'âme de ses auditeurs, par le récit d'Ariste, et surtout par celui du Curé. Chacun admire ce digne pasteur, dont la persévérante bonté opère la plus heureuse réconciliation, et assure le bonheur d'un ménage uni par l'amour, et que l'hypocrisie allait pour jamais réduire à la misère! « Voilà, s'écrie-» t-on de toutes parts; voilà bien la véritable » piété : toujours active, toujours indul-» gente, plaignant les passions, cherchant » à les modérer sans cesse, et non à les exas-» pérer par la rigueur et l'intolérance. »

Cependant, la pendule du salon marque dix heures, et personne ne songe encore à se retirer. Vainement les chevaux hennissent, les cochers jurent, et les laquais s'impatientent; Marmontel, par une série d'événemens variés et pris dans la nature, par des tableaux dessinés avec grâce, et qui s'emparent du cœur, sans fatiguer l'atten-

tion, a tellement captivé tous les esprits et commandé l'intérêt, qu'on ne s'occupe plus que du bonheur de l'entendre. On le supplie donc d'achever cette intéressante *Veillée*, où l'on brûle de savoir quel est celui de tous ses interlocuteurs qui pourra se dire le plus heureux. « Pour vous en faire juger, reprend le conteur, il me faudrait encore une grande heure de lecture; car, plus j'avance, plus je dois rendre mes récits intéressans..... Moi-même, je l'avouerai, j'ai besoin de reprendre haleine; l'attention dont vous m'honorez m'est si chère... que je me laisse entraîner au delà de mes forces....:.. Je ne verrais, ajoute-t-il avec adresse, qu'un moyen d'entendre le reste de ma *Veillée*........ c'est de rester tous au château de Saint-Brice, et de ne vous en aller que demain. — Nous resterons! répondent à-la-fois tous les enfans. — Si nous n'étions pas retenus, dit l'aînée des trois sœurs, par la crainte de déranger mon père... — Me déranger, répond celui-ci,

d'une voix altérée par le saisissement de la joie; ah! restez! et je pourrai, dans la *Veillée*, citer à mon tour l'événement le plus heureux de ma vie. » Ces mots, prononcés avec un accent si digne et si touchant, pénétrèrent tous les cœurs; il fut à l'instant même unanimement décidé qu'on passerait la nuit au château.... Marmontel reprit donc sa lecture, et dans les récits d'*Olange* et de *Norlis*, acheva d'exciter les plus vives émotions, et de préparer le dernier coup qu'il se proposait de porter. « C'est maintenant à vous, dit-il, à pro-
» noncer sur celui de tous ces personnages
» qui vous semble avoir été le plus heu-
» reux, mais si vous daignez suspendre
» jusqu'à demain votre jugement, je vous
» offre de vous lire, avant le déjeuner, une
» nouvelle anecdote qui, peut-être, exci-
» tera plus vivement encore votre intérêt,
» et fixera votre indécision. » On se sépare donc à minuit : chaque famille se retire dans son appartement, et se livre au som-

meil le plus doux; on repose si bien sous le toit paternel! Marmontel passa une partie de la nuit à revoir, à retoucher le conte moral sur lequel il appuyait toutes ses espérances; et dès qu'il fut instruit qu'on était réuni dans le salon, il s'y rendit avec cette noble inspiration de l'amitié qui semblait donner à sa voix plus de force et d'expression. Tous les enfans se disposent à se placer autour de lui; mais leur curiosité se trouve contrariée, lorsqu'ils entendent le conteur annoncer qu'il ne peut faire cette lecture qu'en la seule présence de son ami, de ses trois filles et de ses gendres. Ces derniers se regardent et ne savent à quoi attribuer cette intention; mais le désir d'entendre Marmontel n'en devient que plus vif : on fait retirer tout le monde; et l'auteur des Contes Moraux, placé près du chef de famille, qu'entourent ses filles et leurs époux, commence la lecture de *l'Erreur d'un bon Père.*

A ce tableau de l'injustice d'un père qui

méconnaît le cœur de son fils, et le force, par son excessive austérité, de quitter ses foyers pour se soustraire à la tyrannie d'une belle-mère, chacun des auditeurs porte des yeux reconnaissans sur le seigneur de Saint-Brice, et semble lui dire qu'il ne fut point ainsi pour ses enfans, et qu'il sacrifia tout à leur bonheur........ Le lecteur continue; il dépeint avec autant de force que de vérité, les remords et la douleur de ce père inconsolable d'avoir éloigné de lui le plus sûr appui de sa vieillesse; il retrace surtout, avec des couleurs si vraies et des expressions si pénétrantes, l'insupportable tourment d'un chef de famille séparé des siens, privé de donner ou de recevoir la plus simple caresse, que son ami, ne pouvant plus résister à l'émotion qu'il éprouve, l'interrompt tout à coup, en lui disant : Votre malheureux Vanneville est bien à plaindre, sans doute, mais il l'a mérité. — Eh bien, jugez, s'écrie Marmontel, de ce que doit souffrir un père abandonné de

ses enfans, qu'il n'a cessé d'accabler de sa tendresse; qui, par fierté, renferme sa douleur dans son âme, porte l'héroïsme paternel jusqu'à faire croire qu'on n'eut jamais aucuns torts envers lui. — A quoi servent les plaintes, les murmures? répond du ton le plus calme, le seigneur de Saint-Brice; à aigrir des cœurs qu'on ne peut effacer du sien. Plus un père est irréprochable, plus il sait souffrir sans se plaindre. — « Il ne souffrira plus !.... » s'écrie l'aînée des trois filles. A ces mots, elle se précipite avec ses sœurs, aux pieds de ce digne père, qui les relève aussitôt et les presse sur son sein. Leurs époux suivent cette impulsion de la nature; tous veulent exprimer leurs regrets, leurs remords : « O mes enfans! » reprend l'ami de Marmontel, n'altérez » pas l'ivresse d'un si doux moment! ja- » mais je ne vous fis entendre aucun re- » proche; épargnez-moi le tourment d'en- » tendre une seule excuse. Ah! ce que je » lis dans vos regards attendris, ce que

» j'éprouve dans vos bras caressans, vaut
» bien mieux que tout ce que vous pour-
» riez me dire. »

Il fut convenu qu'à partir de ce délicieux instant, ce chef de famille ne resterait jamais seul. Sa fille aînée veut passer auprès de lui toute la semaine, la cadette s'engage à venir la remplacer avec ses enfans, pendant la semaine qui doit suivre; et la plus jeune promet d'imiter ces deux sœurs. De son côté, le seigueur de Saint-Brice, ne voulant pas priver ses trois filles des plaisirs que leur offraient dans Paris leur jeunesse, le rang et la fortune, annonça qu'il irait habiter six mois de l'année la capitale, où le rappelaient depuis longtemps l'amour des arts et quelques vieux amis. Chacun applaudit à ce mutuel accord; et cette nombreuse famille fut pour jamais réunie.

« Maintenant, leur dit Marmontel, quel est celui de tous les personnages de ma Veillée que vous proclamez avoir éprouvé dans sa vie le bonheur le plus vrai? —

C'est Juliette. — C'est Olympe, répondent les jeunes dames. — Non, c'est Olange : c'est Ariste, prononcent à la fois leurs époux.—Moi, je soutiens que c'est le Curé, dit à son tour leur vénérable père. Être l'appui de la vertu, démasquer l'hypocrisie et faire aimer la piété, en la consacrant au bien de ses semblables, quoi de plus doux pour un pasteur? Eh! qui pourrait lui disputer l'avantage de la Veillée?—L'heureux auteur, s'écrie Marmontel, en s'élançant au milieu d'eux : ah! de tous ceux dont j'essayai d'esquisser le bonheur, il n'en est pas un seul qui ne voulût être à ma place.... Honorer sa carrière et servir l'amitié, faire entendre le cri de la nature au milieu du tourbillon des plaisirs, entourer de sa famille le plus digne chef, et le voir en ce moment, tel qu'un arbre majestueux qui se trouve, après un hiver pénible, encore plus fier de ses rameaux et de l'éclat de leur feuillage.... voilà pourtant, mes amis, voilà ce que m'a produit la lecture de *la Veillée* et de *l'Erreur d'un bon Père.* »

LA CONVALESCENCE

DE LEGOUVÉ,

OU L'EXEMPLAIRE

DU MÉRITE DES FEMMES.

Je dois prévenir mes jeunes lecteurs qu'en écrivant cette intéressante anecdote, j'aurai beaucoup de peine à retenir ma plume, à réprimer l'élan du cœur. Legouvé fut mon ami sincère, et je l'aimai, non comme l'ont aimé tant d'autres, pour sa fortune, son crédit et son autorité dans les lettres, mais pour lui-même. Qui sut mieux que l'auteur de la *Mort d'Abel* et du *Mérite des Femmes*, inspirer un sentiment durable? Simple et confiant jusqu'au plus entier abandon ; généreux sans

songer à l'être; aimant par besoin, et jamais par calcul; oubliant le mal qu'on lui avait fait, et n'y répondant que par le bien qu'il pouvait faire; dédaignant les grandeurs, et sacrifiant tout à sa chère indépendance, aimant le plaisir, sans courir après; folâtrant, comme un enfant, au milieu des travaux les plus sérieux : tel était, dans sa vie privée, comme dans le monde, ce poète élégant, et quelquefois sublime, dont les productions on fait tour à tour l'ornement des lycées, du théâtre, et du collége de France.

La fête de la célèbre Mlle Contat, que le public, toujours impartial, surnommait ordinairement *Thalie*, avait attiré à sa terre d'Ivry, un grand concours de monde. Tout ce que Paris comptait de littérateurs et d'artistes renommés, s'était réuni dans ce charmant séjour, pour offrir au premier talent de la scène française les hommages qu'il méritait. Legouvé, s'apercevant que plusieurs poètes distingués, et les plus

joyeux chansonniers se disposaient à célébrer cette Louise encore belle, et dont l'esprit et les grâces ont laissé d'éternels souvenirs, ne voulut pas rester en arrière ; et quoique favori de Melpomène, il essaya de chanter la Muse sa rivale. Pendant qu'un bal brillant et les plus aimables jeux occupaient, dans les salons, tous les initiés, auxquels s'étaient joints les principaux habitans du village, le chantre d'Abel, naturellement enclin à la plus douce mélancolie, s'enfonce dans le parc, et se livre aux prestiges de son imagination. Il était tard, et la nuit avait couvert l'horizon de ses voiles. L'épaisseur du feuillage sous lequel errait le poète, répandait encore plus d'obscurité sur les différens sentiers qu'il suivait au hasard, et qui le conduisirent dans une longue allée éloignée du château. L'imposante majesté des arbres, le silence inspirateur qui régnait de toutes parts, l'invitèrent à parcourir cette délicieuse solitude qu'éclairait faiblement un

reste de crépuscule. Il avance donc, sans songer où il est, marche entièrement ivré au délire poétique, fait encore un pas, et se précipite dans un saut-de-loup très-profond qui sépare le parc du grand chemin. Il tombe sur des cailloux parmi des ronces, des épines, se rompt la clavicule gauche et reste long-temps sans connaissance et comme anéanti.

Cependant, une vive allégresse régnait dans les salons du château : tous les plaisirs que peuvent inventer le bon ton et l'urbanité française, s'y trouvaient unis à la splendeur des arts, aux charmes de l'amitié. On s'aperçoit que Legouvé a disparu. « Bon! dit l'un de ses amis intimes, vous » connaissez bien son goût pour la solitude; » je le vois d'ici dans le parc, assis sous » un feuillage bien sombre, et s'occupant » d'ajouter un nouvel épisode à son poème » charmant de *la Mélancolie.* » On rit, et les jeux recommencent. Enfin, il est près de minuit; on va servir le souper, et Le-

gouvé ne paraît point. L'inquiétude et le plus tendre intérêt succèdent alors à la plaisanterie : on cherche, on appelle, on ne sait à quoi attribuer cette étonnante disparition, lorsque plusieurs habitans du village, qui regagnaient leurs demeures, viennent annoncer qu'ils ont entendu des cris plaintifs au bout du parc, du côté du grand chemin qui conduit à Vitry. On s'y rend à la hâte avec des flambeaux : on arrive jusqu'au saut-de-loup, et l'on y trouve ce malheureux, noyé dans son sang, et presque sans mouvement. Les efforts inouïs qu'il avait faits pour sortir de ce précipice, dont il avait pu atteindre les bords avaient épuisé le reste de ses forces, au point qu'il ne reprit connaissance que dans le grand salon, où il fut apporté, presque mourant, sur les bras de ses amis consternés. Bientôt il reçut des secours pompts et salutaires. Après avoir appliqué sur sa blessure le premier appareil, on décida qu'il fallait le transporter à Paris le plus proptement

possible. Mlle Contat, profondément émue et les yeux noyés de pleurs, au milieu des nombreux hommages dont elle est entourée, voulut escorter elle-même le blessé dans sa voiture; et cette fête charmante, qui devait prolonger jusqu'au lendemain la joie et les plaisirs de toute espèce, fut changée tout à coup en un deuil général, qui répandit un crêpe funèbre sur le château d'Ivry et sur tous ses environs.

Malgré les soins de sa famille et les ressources de l'art, Legouvé se ressentit toujours de ce funeste accident. Sa convalescence fut longue et douloureuse. Ses organes, affaiblis par la violente secousse qu'ils avaient reçue, ne retrouvèrent plus leur première force; il n'y eut que son âme qui semblait avoir conservé son aimable épanchement et toute sa sensibilité. Jamais il ne fut plus intéressant, plus tendrement aimé; jamais il ne s'était montré plus digne de l'être. Enfin, parvenu, au bout de quelques mois, à un état plus ras-

surant, il reçut le conseil d'aller prendre des bains de mer, qui seuls pouvaient lui donner du ressort, et l'amener à une guérison complète. Un de ses amis de collége établi dans une ville maritime, dont il était un des plus riches habitans, le sollicita de venir passer quelque temps chez lui, et s'offrit à le conduire lui-même aux bains dont on attendait un effet salutaire. Cet ami était l'époux d'une femme remarquable par sa beauté, et qui réunissait chez elle tout ce que la ville possédait de personnes distinguées. Elle se fit une fête de recevoir chez elle l'auteur du *Mérite des Femmes*, ce chantre éloquent, ce défenseur zélé d'un sexe que des écrivains célèbres attaquèrent souvent avec tant d'aigreur et d'injustice. Elle fit préparer à Legouvé un appartement commode, où il pût se livrer tranquillement à ses occupations littéraires, qui seules lui rendaient quelques instans de bonheur, et lui faisaient oublier les maux qu'il endurait.

Enfin, le jour de son départ fut arrêté définitivement, et son arrivée prochaine devint la grande nouvelle de toute la ville. Les littérateurs se disposèrent à célébrer son séjour parmi eux ; l'amitié lui prépara les plus tendres soins, et la reconnaissance fit naître aux dames le projet de lui donner une fête qui rappelât les couleurs séduisantes sous lesquelles il avait pris tant de soins à les peindre dans ses vers.

Legouvé partit donc dans une voiture de poste, accompagné d'un ancien domestique, à la fin de l'été de 1810. Voulant éviter les nuits d'auberge, il traversa Rouen sans s'y reposer, et gagna d'une seule bride jusqu'à Lisieux. Là, fatigué du voyage, il éprouva les atteintes d'une fièvre nervale, qu'il voulut en vain cacher au bon serviteur qui l'escortait : la pâleur empreinte sur tous ses traits, un mouvement convulsif et très-fréquent, qu'il ne pouvait réprimer, un nuage sombre qui voilait ses yeux, ordinairement d'une expression pé-

nétrante, tout décelait sa souffrance, son abattement; et son valet-de-chambre obtint qu'il s'arrêtât dans cette ville. Cependant, ranimé par un peu de repos, et brûlant du désir d'arriver où l'attendait son ami d'enfance, il demande des chevaux, et se remet en route. A peine avait-il parcouru la moitié de la première poste, qu'un froid mortel s'empara de tous ses sens. La fièvre redoubla, et ce ne fut pas sans effort, qu'il put arriver au village d'Estréez, premier relais qui se trouve après Lisieux. On le descend dans la meilleure auberge, soutenu sur les bras de son fidèle compagnon de voyage, qu'aidèrent une hôtesse intelligente et tous ses gens; il est transporté dans une chambre spacieuse et commode, et posé sur le meilleur lit qu'on pût lui préparer. Cette attaque imprévue redoublant au point de lui causer un délire effrayant, son valet-de-chambre demande s'il n'y aurait pas dans le village, ou dans les environs, un médecin qui vînt donner

à son maître les secours les plus prompts. « Il n'y en a qu'un, lui répond l'hôtesse, à une demi-lieue d'ici, mais qui se dérange difficilement pour des étrangers. Il faudrait qu'vous fussiez le chercher vous-même ; j'vous offre un guide, et dans une heure, vous s'rez de retour. — J'accepte, répond le fidèle serviteur ; mais vous me promettez bien de ne pas abandonner mon maître un seul instant ; il est digne de tous vos soins, et mérite tant d'égards!.... C'est un homme célèbre, un membre de l'Académie française, en un mot, c'est M. Legouvé, que j'ai vu naître, et que j'aime comme j'aimais son père, dont je fus long-temps le valet-de-chambre. — Soyez tranquille, réplique l'hôtesse, avec cette gaieté franche et ce ton de bonté qui rassure : j'vous promets d'vous remplacer bien fidèlement auprès d'votre maître......... M. Legouvé, dites-vous ?... — Oui, le meilleur des hommes et le plus digne ami des femmes..... » A ces mots, il sort précipitamment, il

court, accompagné d'un garçon d'auberge, chercher le médecin qu'on lui avait indiqué.

Peu après son départ, Legouvé, qui n'éprouvait qu'une secousse passagère, s'endort; et son sommeil paraît si paisible, que l'hôtesse, appelée par les soins multipliés de son auberge, et, surtout, par l'arrivée de deux dames, d'un château des environs, dont la calèche avait besoin d'une légère réparation, place auprès du malade sa servante active, intelligente, en lui recommandant bien de venir l'avertir sitôt que ce bon M. Legouvé se réveillerait.

Elle descend aussitôt dans la salle basse, et trouve la baronne de***, et sa sœur, mariée depuis plusieurs mois à un officier-général, qui se reposaient en attendant qu'on raccommodât un des ressorts de leur voiture. Ces dames voyageaient avec leurs chevaux, et comptaient se rendre le soir même au port de mer, pour assister à la fête qu'on devait y donner à l'aimable au-

teur du *Mérite des Femmes*, et à laquelle elles avaient été invitées par l'ami de ce célèbre littérateur.

Pendant qu'elles prennent à la hâte quelques rafraîchissemens, l'hôtesse entendant appeler la servante qu'elle avait laissée auprès du malade, et à qui elle confiait ordinairement les détails de la lingerie, répond brusquement qu'Hélène est occupée, et qu'il ne faut pas qu'on la dérange. « Elle est auprès de c'monsieur qui nous est arrivé si souffrant, ajoute-t-elle; et d'après c' que m'a dit son valet-de-chambre, ce cher monsieur Legouvé n'aura pas à s' plaindre d'être logé chez moi. — Comment, dit la baronne, vous avez ici monsieur Legouvé? — Oui, madame, i' nous est v' nu dans un état à faire pitié, mais, grâce au ciel, i' va mieux, et r'pose en c'moment. — Et nous, dit tout bas la baronne à sa sœur, qui nous rendions à la ville pour le voir, le connaître, et nous joindre à ceux qui se disposaient à célébrer sa présence..... Mais il ne

sera pas dit que celui qui chanta si bien le mérite des femmes, n'éprouve d'elles qu'une coupable indifférence.... «L'hôtesse? — Madame. — Auriez-vous une chambre particulière à nous donner? — Vous pouvez choisir; et à l'exception d' celle où r'pose le malade. — Vous avez bien raison, reprit la baronne, de lui porter le plus tendre intérêt.... Mais veuillez nous conduire sur-le-champ dans la pièce que vous nous destinez. »

Introduites dans un appartement près de celui qu'occupe Legouvé, elles instruisent l'hôtesse de tous les droits qu'a ce poète à la reconnaissance des femmes, et lui font part de leur projet. « Puisque le » hasard, disent-elles, nous a fait rencon- » trer ici notre aimable défenseur, nous » serons toutes les deux ses garde-malades: » nous ne voulons céder à personne le bon- » heur de le veiller, de lui prouver à quel » point il nous est cher..... Mais en parais- » sant devant lui telles que nous sommes,

» nous craindrions de le troubler, ou de
» ne pouvoir lui faire accepter nos soins.
» Il faut donc, bonne hôtesse, que vous
» procuriez à chacune de nous un de vos
» vêtemens les plus simples : vous nous
» direz vos parentes, vos deux nièces,
» nouvellement établies ; et sous ce dégui-
» sement nous saurons amuser le malade,
» l'intéresser peut-être, et porter par de-
» grés dans ses sens le calme si nécessaire
» à sa guérison. » L'hôtesse, qui déjà partageait le tendre dévouement de ces dames, et qui se faisait une fête de les voir, nouvelles filles d'auberge, en prendre le ton, le langage et le maintien, s'empresse d'aller chercher ce qu'elles désirent. En moins d'un quart d'heure la baronne et sa sœur furent vêtues d'une petite jupe de laine, d'un corset d'étamine, et d'un tablier de cotonnade : le bonnet rond à la mode du pays, les bas jaspés de Rouen, la croix d'or et le petit fichu d'indienne, passé néanmoins avec adresse, complétèrent ce dégui-

sement sous lequel ces deux femmes charmantes semblaient être encore plus jolies. Enfin, l'une, le tablier retroussé et munie d'un houssoir, et l'autre, le balai à la main, suivent l'hôtesse dans l'appartement de Legouvé, d'où cette dernière avait eu soin de faire sortir la servante qu'elle avait établie auprès de lui.

Voilà donc ces deux femmes de qualité sous les simples noms de Lise et de Suzette, rangeant et nettoyant autour du malade, qui bientôt se réveille un peu moins agité, et demande son domestique. « Il est allé, répond l'hôtesse, chercher un médecin célèbre qu'nous avons dans l' z' environs. Vot' état l'inquiétait; mais, grâce au ciel, ce n' s' ra rien : monsieur paraît beaucoup mieux. — Oh, tout-à-fait, ma bonne hôtesse...... Mais quelles sont ces deux jolies personnes ? — Mes nièces mariées..... v' la six mois tout à l'heure, et qui sont venues passer queu'qu'jours avec moi. Comme j'ons promis à votre valet-d'-chambre de

l'remplacer auprès d'vous, et qu'à tout moment j'suis obligée d'montrer et descendre, j'établissais ici Lise et Suzette pour veiller monsieur, et lui porter tous les s'cours dont il aurait besoin. — Combien je vous remercie! mais je ne vous conseille pas de placer de pareilles garde-malades auprès de ceux dont le mal va jusqu'au délire : elles ne sont pas du tout propres à le calmer. — Monsieu s'moque d'nous, dit la baronne; houssant çà et là. — Ces grands messieurs d'Paris, ajoute sa sœur, en balayant, ont toujours un queuqu'chose d'aimable pour enjôler leu monde. — Et! qui vous a dit que je suis de Paris? — Oh! nous savons qui vous êtes, reprend l'hôtesse, vot' domestiqne m'a tout conté; *l' meilleur des hommes et le plus digne ami des femmes*, ce sont ses propres paroles. — Monsieu porte ben ça sur sa figure, dit la fausse Lise. — Eh! qui ne serait l'ami de toutes celles qui vous ressemblent? » répond Legouvé surpris et avec émotion....

Comme la conversation s'animait de la sorte, entre le valet-de-chambre, accompagné du médecin, homme d'une érudition profonde et d'un mérite véritable. Au seul nom de Legouvé dont il connaissait les ouvrages, il s'était empressé de venir lui offrir tous ses soins. Il l'aborde avec le plus vif intérêt; et après l'avoir examiné avec toute l'attention dont il est capable, il déclare que la fièvre ne sera qu'éphémère, et ne présente aucuns symptômes alarmans. Il prépare et fait prendre au malade un breuvage qui doit achever de le calmer; et après lui avoir témoigné tout le plaisir qu'il éprouve à le connaître, il se retire en promettant de revenir le lendemain matin s'informer de son état.

La nuit approchait : Legouvé, rassuré par l'avis du médecin, touché des tendres soins qu'il reçoit de toutes les personnes qui l'entourent, éprouve l'heureux effet du breuvage, et se livre insensiblement au sommeil le plus salutaire. La baronne et

sa sœur, qui traitaient l'hôtesse comme leur tante, la renvoient alors à ses occupations, et proposent ensuite au vieux valet-de-chambre d'aller prendre lui-même un repos dont il avait si grand besoin. Celui-ci fait d'abord quelques difficultés; mais la fatigue et l'âge, qui, malgré lui, appesantissent déjà sa paupière; le vif désir qu'expriment les deux sœurs de passer la nuit auprès de son maître; en un mot le plaisir que semblait éprouver ce dernier à recevoir les soins de ces deux charmantes personnes, tout détermine ce fidèle serviteur à se retirer dans une pièce adjacente, dont il laisse la porte ouverte; il se jette, tout habillé, sur un lit, en recommandant bien qu'on le réveille dès qu'on aura besoin de lui.

Ces deux dames se trouvant seules, reprennent leur ton naturel, et se livrent sans contrainte à tout le charme que leur inspire cette singulière et piquante situation. De toutes les nuits qu'elles avaient

passées dans les plaisirs et dans les fêtes, aucune ne leur semblait avoir été plus délicieuse que celle-ci. Legouvé les intéressait à tant de titres!....... En rôdant autour de lui, la baronne aperçoit à l'entrée d'un grand porte-feuille entr'ouvert et posé sur une table, un livre dont la reliure magnifique attire ses regards; elle lit sur le titre ces mots : *Le Mérite des Femmes.* Elle le prend avec précaution, et propose à sa sœur de parcourir ensemble cet ouvrage, tout en veillant son auteur. « Jamais,
» dit-elle, nous n'aurons mieux senti tout
» le talent qu'il recèle : chaque pensée,
» chaque expression, semblera sortir de
» la bouche de celui qui repose là, près de
» nous, et gravera dans nos cœurs un sou-
» venir ineffaçable. » Elles se placent donc le plus loin possible du lit où sommeille Legouvé, et relisent ce poëme charmant qu'elles ont déjà feuilleté tant de fois, et que de nombreuses éditions ont propagé dans toute l'Europe. Avec quel plaisir elles

remarquent la brillante peinture qu'y trace l'auteur, de l'empire irrésistible de la beauté, du généreux sacrifice que font les femmes de ce précieux avantage, soit en nous donnant la vie, soit en allaitant notre enfance, et en la préservant de tous les maux auxquels la nature voulut l'assujétir! « Que » j'aime, dit la baronne, ce portrait fidèle » de l'influence des femmes sur le bonheur » des hommes! Comme Legouvé peint avec » grâce et sentiment une mère, une amante, une épouse, une amie! Qui ne serait » ému lorsqu'il nous rappelle si bien l'heureuse et douce liaison de madame de la » Sablière et du bon La Fontaine? Comment ne pas retenir ces vers, où parlant » de l'amitié qui unit les hommes entre » eux, il ajoute :

« Mais auprès d'une femme, elle a plus de douceur :
» C'est alors que d'amour elle est vraiment la sœur ;
» C'est alors qu'on obtient ces soins, ces préférences,
» Ces égards délicats, ces tendres complaisances
» Que les hommes entre eux n'ont jamais qu'à demi :
» On a moins qu'une amante, on a plus qu'un ami. »

» Pour moi, dit la sœur de la baronne, ce que j'admire le plus, comme épouse d'un guerrier, ce sont les traits de courage et la noble résignation des femmes, dont ce poème offre de si beaux modèles. J'aime cette *Télésia*, qui, poète et guerrière, soutient le siége d'Argos; *Esther*, sauvant sa nation, en s'exposant au courroux du redoutable Assuérus; *Antigone*, se dévouant à une mort certaine, pour donner la sépulture aux restes de son frère; *Éponine*, s'enterrant vivante avec son époux; *Véturie*, obtenant de son fils ce qu'il venait de refuser aux vieillards, aux premiers magistrats de Rome; et cette reine d'Angleterre, s'élançant entre le glaive des bourreaux et les citoyens de Calais. — Quant à moi, reprend la baronne, je préfère, à toutes ces actions d'éclat, l'obscure bienfaisance de ces femmes pieuses, dont parle le Legouvé, qui passent leur vie dans l'asile infect de la souffrance et du malheur, qui se dévouent pour toujours au soulagement de l'indigent

malade et du soldat blessé. C'est là que, plus d'une fois commandant à ses sens, et bien souvent à sa pudeur, une femme est, selon moi, dans tout l'éclat de sa bonté, et, comme le dit si bien notre éloquent défenseur :

« Vers des infortunés s'élançant des autels,
« Est l'épouse d'un Dieu, pour servir les mortels. »

Et nous ne serions pas pour toi telles que tu nous représentes ? ajoute la baronne, en portant ses regards attendris sur le poète, qui sommeille encore : aimable Legouvé ! quelle femme sensible et bien née pourrait te refuser son admiration, et ne serait pas heureuse et fière de te prodiguer tous ses soins ? »

Ces mots prononcés d'une voix élevée, et avec la plus vive expression, frappent l'oreille du malade, et le réveillent tout à coup. La sœur de la baronne s'en aperçoit, et l'avertit aussitôt de reprendre le langage et les manières de leur rôle. Elles achèvent

donc la lecture du poème, en faisant les commentaires les plus plaisans et les éloges les plus ingénus qu'auraient pu faire deux villageoises qui auraient lu cet ouvrage pour la première fois. Legouvé n'ose pas les interrompre : il écoute en silence, et jouit de tout l'effet qu'il produit sur ses deux garde-malades. « Jamais, se dit-il, je n'obtins de
» suffrage plus vrai, plus flatteur : quel
» instinct de sentiment ! quel goût pur et
» sans contrainte ! c'est la nature elle-
» même.... » Enfin, les deux sœurs ayant fini de lire le livre dont elles ne peuvent se rassasier, se disposent à le remettre dans le porte-feuille où il était. « Quel dommage, dit l'une, d'être obligée d' s'en séparer! Oh, si j' l'avais à ma disposition, je l' saurais bientôt par cœur.—Faut conv'nir, répond l'autre qu'ça donne une fière idée d'nous; et qu'une pareille lecture f'rait grand bien à nos maris. — Bah! i' n' voudrions pas croire la moitié de c' qu'il y a là d' dans; quoiqu'ça, si j' peux jamais m' procurer c' livre-là!....

reprend la fausse Suzette en s'approchant du porte-feuille. — Si jamais j'peux découvrir où qu'ça s'achète, ajoute la fausse Lise; dussé-je vendre ma croix d'or et mes pendans d'oreille, j'veux m'faire cadeau de c'trésor-là. — Eh bien, je vous le donne, s'écrie Legouvé, avec une émotion dont il n'est pas le maître; acceptez-le, mes bonnes amies, et jamais je n'aurai mieux placé mon ouvrage. — Quoi, c'est vous qui avez fait c' livre-là! ah ben, vous pouvez vous vanter qu'i'vous f'ra queuqu'zamies parmi les femmes. — C'est la seule récompense que j'ambitionne. — Vot' vieux valet-de-chambre avait ben raison d'dire que vous êtes un homme d'mérite. — Quoi! c'est tout de bon que vous daignez nous faire un si beau présent? — Je le destinais à une bonne et jolie femme; mon intention est plus que remplie, puisque je l'offre à deux. » Il demande aussitôt une écritoire, et trace de sa main ces mots sur le premier feuillet du poème : *Offert*

par l'auteur à Lise et Suzette, ses deux garde-malades.

Cependant le jour commence à paraître: le vieux domestique et l'hôtesse arrivent bientôt dans la chambre de Legouvé, qui, par l'ivresse répandue sur tous ses traits, les tranquillise sur son état. La prétendue tante invite alors ses deux nièces à aller prendre un repos qui leur est nécessaire; et après de nouveaux remercîmens et des protestations réciproques de dévouement et de reconnaissance, la baronne et sa sœur regagnent la pièce voisine où elles avaient laissé leurs vêtemens accoutumés, qu'elles reprennent aussitôt; elles ordonnent qu'on attelle à l'instant même, récompensent dignement l'hôtesse, s'assurent de sa discrétion, montent en voiture et se rendent à la ville où dès la veille elles étaient attendues. Elles arrivent sur les dix heures, descendent chez l'ami de Legouvé, et font accroire qu'elles n'ont pu partir que le matin même de leur terre; et que la légère altération qu'on re-

marque sur leurs charmantes figures, n'est que l'effet momentané de la fatigue du voyage.

Le médecin revint ainsi qu'il l'avait annoncé : il déclara que l'accès était entièrement dissipé, et ne manqua pas d'attribuer au breuvage qu'il avait administré, le changement étrange qui s'était opéré dans le malade, et dont la principale cause était le charme que lui avaient fait éprouver les deux aimables sœurs, et les tendres soins qu'elles lui avaient prodigués. Sur l'avis du docteur qui se retira sans vouloir accepter d'autres honoraires que le plaisir d'avoir vu l'un des poètes qu'il estimait le plus, celui-ci, impatient d'arriver chez son ami d'enfance, et craignant de lui causer de l'inquiétude en différant encore, se lève toujours plus calme, plus dispos, et demande des chevaux de poste. L'hôtesse vient recevoir ses remercîmens et le salaire auquel elle avait tant de droits. « Si je ne craignais d'être indiscret, lui dit Legouvé, je vous

demanderais la permission de témoigner de nouveau ma reconnaissance à vos deux jolies nièces ; elles ont eu pour moi tant de bontés ! — Elles reposent en c' moment, répond l'hôtesse : ça n'est pas accoutumé, voyez-vous, à veiller ainsi toute la nuit. — Oh, je serais désolé qu'on troublât leur sommeil, reprit le confiant Legouvé ; mais daignez être auprès d'elles mon interprète : dites-leur bien que j'emporte dans ma mémoire leurs traits charmans, le son délicieux de leur voix, et que je les verrai toute ma vie assises auprès de mon lit, me faire éprouver, en lisant mon ouvrage, tout ce que le cœur peut sentir de plus doux, tout ce que l'amour-propre peut connaître de plus flatteur. Adieu bonne hôtesse ! votre auberge doit être en grande vogue, si vous faites à tous les voyageurs l'accueil que j'ai reçu de vous. » Comme il achevait ces mots, son valet-de-chambre vint l'avertir que les chevaux étaient mis ; il descendit, monta dans sa chaise de poste, et trois heures après se

trouva dans les bras de son ami, qui l'attendait avec impatience, et commençait à s'inquiéter d'un semblable retard.

Il était environ deux heures : notre voyageur, ne se ressentant presque plus de la violente secousse qu'il avait éprouvée se fait conduire dans son appartement, pour se disposer à paraître devant un grand nombre de personnes de la ville, qu'il savait être invitées à dîner pour célébrer sa bienvenue. Le plaisir de revoir son ami de collége (sentiment délicieux qui ne s'efface jamais), semblait achever de réparer ses forces, de lui rendre tout le feu de son imagination, tout le charme de son heureux caractère. Lorsqu'on arrive dans une ville où l'on est devancé par une haute réputation, on veut s'en montrer digne : et fût-ce parmi des gens incapables de l'apprécier, on étale malgré soi tout son mérite.

Legouvé, qui savait qu'on lui avait préparé la réunion la plus aimable et la plus

distinguée, descend donc au salon, conduit par son ami. Celui-ci le présente à toutes les personnes qui formaient déjà cercle, et brûlaient du désir de connaître l'auteur de la *Mort d'Abel* et du *Mérite des femmes*. Il salue d'abord vaguement et sans distinguer personne, mais en apercevant la baronne et sa sœur, qui toutes les deux avaient fait une toilette très-recherchée, et feignaient de voir pour la première fois ce poète aimable, il reste immobile au milieu d'un salut : il veut parler, sa voix expire sur ses lèvres : il veut s'avancer, il ne peut faire un pas. Chacun est frappé de cette étrange stupéfaction, et ne sait à quoi l'attribuer. Les sœurs jouent de leur côté la plus grande surprise, et vont jusqu'à lui demander la cause de l'émotion qu'il éprouve à leur vue. « Daignez m'excuser, Mesdames ;.... mais » la figure, la taille, le son de voix sur- » tout.... Non, la nature n'offrit jamais » une aussi parfaite ressemblance. » La

baronne et sa sœur, pour écarter tout soupçon, partent d'un éclat de rire, auquel succède bientôt la plus grande dignité. Legouvé, craignant alors d'avoir blessé ces deux dames, et voulant prévenir des soupçons que pouvait faire naître son extase sentimentale, raconte franchement ce qui lui est arrivé pendant la nuit au village d'Estréez. « Si ce n'était qu'une ressemblance, ajoute-t-il, je pourrais l'attribuer au hasard ; mais deux à la fois et si frappantes ! Vous avouerez que tout semble se réunir pour m'assurer que ce sont ces dames.......... — Je ne vois à cela qu'une petite difficulté, dit à son tour la dame de la maison ; c'est que mes deux amies n'ayant quitté leur terre que ce matin, il n'est pas possible qu'elles aient passé la nuit auprès de vous. — Pardon ! mille fois pardon ! je vois bien que je m'abuse, et que ce n'est que l'effet de la vive impression qu'ont faite sur mon imagination mes deux jolies garde-malades. Je crois les voir, les

retrouver partout ; et l'on a raison de dire que rien ne peut s'effacer de la mémoire du cœur. »

On vient annoncer que le dîner est servi. Legouvé, qui connaissait parfaitement les convenances et le grand usage du monde, n'eût pas manqué, dans tout autre circonstance, de donner la main à la dame chez laquelle il était reçu, qui déjà l'avait comblé de tant d'égards, et joignait à la figure la plus céleste, un ton de candeur et de bonté qui semblait augmenter l'éclat de ses charmes ; mais, entraîné par un penchant dont il ne peut encore braver la puissance, il donne la main aux deux sœurs, qu'il examine avec un nouvel intérêt, et se place à table entre la baronne et la famille de son mari.

Le dîner fut charmant ; la gaieté, l'aimable abandon, le sentiment et la piquante saillie animèrent tour à tour les nombreux convives. La baronne et sa sœur, voulant se couvrir d'un voile impénétrable, firent

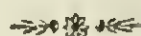
briller un goût si parfait, un esprit si éblouissant, une érudition si rare, que Legouvé confus, extasié, se reprocha d'avoir pu se méprendre au point de leur trouver de la ressemblance avec Lise et Suzette, et leur renouvela, en sortant de table, les excuses les plus sincères. Voilà comme souvent l'imagination trompe les yeux sur ce qu'ils voient, les oreilles sur ce qu'elles entendent, et soumet tous nos sens à son caprice et à ses erreurs.

La soirée amena un grand concours de monde. C'était à qui jouirait de la présence de Legouvé, qui, toujours les yeux attachés sur les deux sœurs, ne répondait qu'avec distraction aux félicitations qu'on lui adressait, aux hommages dont il était comblé. On propose les petits jeux de société, dans lesquels plusieurs occasions se présentent d'offrir à l'aimable auteur des *Souvenirs* et de la *Mélancolie*, les éloges les plus flatteurs. Lui-même reçoit pour acquitter un gage, l'ordre ou plutôt la

prière de réciter un fragment du *Mérite des Femmes.* « J'obéirais volontiers, répondit-il en rougissant ; mais ma mémoire est tellement affaiblie que je ne pourrais pas me rappeler dix vers de suite. Il me faudrait un exemplaire de mon poème : si j'avais celui que je destinais à l'épouse de de mon ami.... mais je ne dois pas le regretter, il m'a fait acquitter une dette si légitime..... — Il est un moyen, lui dit la baronne, ne voulant pas abuser plus long-temps de sa méprise et de sa confiance, il est un moyen de nous procurer le plaide vous entendre réciter vous-même ce que vous faites lire à tant de monde : le poème du *Mérite des Femmes* est mon ouvrage favori ; j'en ai dans mon nécessaire un très-riche exemplaire... et je puis vous le prêter. On applaudit à cette proposition, et la baronne ayant disparu un instant, revient tenant à la main un livre dont la forme et la reliure frappent les yeux de Legouvé : il le prend des mains

18.

de cette dame avec le plus grand trouble, cherche au premier feuillet et lit l'inscription qu'il avait tracée le matin à l'auberge du village d'Estréez. « Dieu ! s'écrie-t-il » avec un transport de joie inexprimable, » je ne m'étais donc point trompé, je » revois Lise et Suzette ; je retrouve mes » deux garde-malades !.... » Il tombe aussitôt à leurs genoux qu'il embrasse, raconte de nouveau à toute l'assemblée ce que ces deux femmes charmantes ont fait pour lui, et saisissant une main de chacune d'elles, qu'il baise avec ivresse et qu'il pose sur son cœur, il leur dit du ton le plus respectueux et le plus touchant : « Je croyais avoir peint ce qui fait » adorer votre sexe dans tous les rangs, à » tous les âges ; mais vous m'apprenez que » mon poème du *Mérite des Femmes* est » encore loin de ses modèles. »



DEMOUSTIER A VINCENNES,

OU

LE CONCILIATEUR.

Si la nature est avare envers les uns, des moindres avantages de l'esprit et du cœur, et donne à leurs traits un extérieur repoussant, elle se plaît, en revanche, à se montrer prodigue pour les autres, en leur accordant tout ce qui peut plaire et faire aimer. Du nombre de ses favoris fut l'ingénieux, le modeste auteur des *Lettres à Émilie*, qui consacra sa plume élégante et facile au bonheur et à l'éducation des femmes. Doux emploi qui conduit à la célébrité par des sentiers de fleurs, et sans trop éveiller l'envie! jouissance inexpri-

mable qu'on éprouve à chaque pas, qu'on retrouve dans tous les lieux, au sein de toutes les familles, qui nous suit jusqu'au tombeau, et nous environne à jamais des plus touchans souvenirs !

Rien n'était comparable à l'esprit et à la grâce de Demoustier, si ce n'était la douceur de sa figure, le charme irrésistible de sa voix. Son regard attirait la confiance : sa bouche ne proférait pas une seule parole, sans qu'elle n'inspirât le désir de le connaître, et ne fît sentir le besoin de l'aimer ; étranger à toute espèce d'intrigue littéraire, il se renfermait dans un petit cercle d'amis, où toujours il traitait ses rivaux avec cette indulgence d'un écrivain de bonne foi qui connaît la difficulté de produire. Jamais il ne se montrait s'évère qu'envers les détracteurs du vrai mérite, sans cesse jaloux de tout réputation qui s'élève, et pour lesquels le moindre succès des autres devient un supplice. Défendre les absens, et réconcilier ceux qu'avait éga-

rés l'amour-propre ou la discorde, tel fut le caractère, telle était la plus douce jouissance de cet homme aimable, qui s'était peint si fidèlement dans sa comédie du *Conciliateur*.

Il venait de terminer cet intéressant ouvrage à Vincennes, où toujours au renouvellement du printemps, il allait prendre le lait, pour calmer un mal de poitrine qui le tourmentait fréquemment, et qui l'enleva dans la fleur de l'âge, à ses nombreux amis. Cette comédie, qui tient le premier rang parmi ses œuvres dramatiques, l'occupait sans relâche. Il l'écrivit d'abord avec cette aimable facilité qu'on y remarque, et la retoucha long-temps avant de la présenter au public. Jamais je n'ai connu d'homme de lettres qui se défiât, autant que lui, de ses propres forces. Ses succès, loin de le rassurer, ne faisaient que l'intimider plus encore. Il disait souvent que rien n'était aussi difficile à supporter dans le monde, que le poids d'une réputa-

tion méritée; et cependant, qui sut, mieux que lui, cacher le vrai talent sous une modestie franche et sans calcul, sous l'enjouement le plus naïf et la plus constante urbanité?

Il avait pris jour au Théâtre-Français pour lire son *Conciliateur.* C'était au mois de mai 1791. L'idée de cet ouvrage était d'autant plus heureuse, qu'à cette époque la France, et surtout sa capitale, commençaient à ressentir l'influence de ces troubles politiques qui bientôt désolèrent toutes les classes de la société; mais si l'intention de concilier les esprit était alors une entreprise honorable, elle offrait en même temps des dangers que ne se dissimulait point Demoustier. Il connaissait trop bien les hommes, pour ne pas craindre de toucher à un brasier déjà très-ardent, et dont la moindre étincelle pouvait causer un terrible incendie. D'un autre côté, son âme franche, aimante, et son heureux naturel, ne pouvaient s'habituer à ne plus

rencontrer sur la scène du monde que des parens divisés, des amis défians, le mérite intimidé, la sottise ambitieuse; en un mot, les indices les plus affrayans du bouleversement de l'ordre social. Il résolut donc de poursuivre son projet, et d'ouvrir au public déjà divisé par le choc des partis, et l'effervescence des passions, le caractère, les nobles efforts et la récompense d'un *Conciliateur*.

La veille de sa lecture, il sortit, au lever du soleil, de la maison qu'il habitait à Vincennes; et, son manuscrit sous le bras, il alla se promener dans le bois spacieux qui touche au village, afin de jeter un dernier coup d'œil sur sa nouvelle comédie, à laquelle il portait un attachement particulier. C'est dans la solitude, pendant une belle matinée, et sous le premier feuillage si frais et si brillant, que l'imagination est libre, active, clairvoyante, et peut découvrir les défauts qui, souvent, échappent dans le cabinet au littérateur le plus expé-

rimenté. Demoustier relit donc avec une scrupuleuse attention toute sa pièce, dont il analyse de nouveau le plan, dont il examine et le but et la marche. Il se place, par la pensée, dans le parterre du Théâtre-Français, et se traite comme l'eût fait un critique inexorable chargé de défendre l'honneur des lettres, et de classer les réputations. Après avoir parcouru divers sentiers du bois, il se trouve près de la pyramide qui s'élève au centre de la grande étoile, dont les douze allées conduisent à différens villages. Là, cédant à la fatigue de la marche, et voulant se soustraire à la chaleur du soleil, déjà très-élevé sur l'horizon, il s'assied sous un arbre, répète de nouveau chaque vers de sa pièce, en considère de sang-froid l'ensemble, les détails; et s'abandonne à l'espoir d'un succès. Tout à coup, il est interrompu dans ces douces illusions, par le bruit d'une voiture qui passe devant lui, s'arrête, et s'éloigne après avoir déposé sur un grand chemin qui

conduit au village de Saint-Maur, un jeune homme armé de son épée, et dont la vive impatience et la figure animée font présumer sans peine qu'il se dispose à se battre en combat singulier. Bientôt en effet, arrive un cabriolet élégant, d'où descend avec précipitation un autre jeune homme également armé, et que tout annonce être l'adversaire du premier. Tous les deux font retirer leurs gens, et, se mesurant avec des yeux enflammés de colère, ils se dépouillent aussitôt de leurs vêtemens; et se mettent en garde. « Et quoi! » se dit Demoustier, qui, fils d'un ancien officier de la garde du roi, connaissait mieux que personne toutes les lois de l'honneur; « se » battre ainsi sans témoins! il faut que le » sujet de la querelle soit ou très-grave, » ou bien léger. » Son incertitude cesse, lorsqu'il entend l'un des combattans dire à l'autre : « N'oubliez pas que nous sommes » convenus que l'un de nous deux restera

» sur la place. — J'aillais vous le rappeler, » répond son adversaire. »

Demoustier, qui dans ce moment même relisait la jolie scène du duel où son *Conciliateur* force deux hommes de cœur à s'embrasser, ne croit pas devoir rester muet spectateur dans une semblable circonstance; il aborde les deux combattans qui déjà fonçaient l'un sur l'autre; et s'élançant au milieu d'eux, il sépare leurs armes avec sa canne, et leur dit : « Mille pardons, Messieurs, si j'ose ainsi vous interrompre; je ne prétends point vous empêcher de vous battre; mais il m'est impossible, en vous voyant remplir ainsi les devoirs rigoureux des hommes de cœur, de manquer à ce que ces mêmes devoirs semblent m'ordonner en ce moment. — Retirez-vous! lui répond l'un d'eux, d'un ton farouche et menaçant. — Qui êtes-vous? ajoute l'autre, pour nous aborder de la sorte? — Homme d'honneur avant tout : j'ose vous en répondre. Ma démarche est étrange sans doute;

mais daignez m'entendre un seul instant, et jugez-moi.... Je suis Demoustier, littérateur..... — Quoi! vous seriez l'auteur des *Lettres à Émilie?* — C'est moi-même : je dois lire demain au Théâtre-Français une comédie en cinq actes et en vers, dont je m'occupais sous ce feuillage à faire disparaître quelques taches : cette pièce sur laquelle j'ose fonder quelque réputation, a pour titre *le Conciliateur*. Son but moral est de prouver que de tous les plaisirs dont un galant homme soit avide, il n'en est point de comparable à celui de réunir deux amis que souvent une simple querelle a divisés. Le hasard vous conduit ici près de moi, dans l'instant même où je fais triompher mon héros. N'est-ce pas m'inviter à joindre l'exemple au précepte? et ne dois-je pas chercher tous les moyens de vous réconcilier? — Il n'en est point : l'un de nous deux doit périr. — Nous réconcilier! la chose est impossible. — Eh bien, vous vous battrez; et malgré vous, Messieurs,

vous aurez un témoin qui pourra recueillir les dernières volontés du mourant, et servir de guide au vainqueur qui, toujours en pareil cas, a grand besoin d'un ami.... Mais si vous daignez m'honorer de quelque estime, si vous sentez, ainsi que moi, tout ce que cette rencontre imprévue a d'extraordinaire et semble me recommander, vous ne pouvez me refuser, Messieurs, la grâce que je réclame. — Laquelle? expliquez-vous promptement. — C'est de me permettre que je vous fasse, avant le combat, la lecture de mon *Conciliateur.* S'il est vrai que le sujet de votre querelle soit de nature à ce que vous ne puissiez vous rapprocher, du moins j'aurai rempli le plus sacré des devoirs; mais si le motif qui vous divise n'était que cette effervescence de jeunesse, qui s'allume si facilement, qu'un malentendu de l'amour propre, qu'une fausse confidence d'un méchant ou d'un traître; ah! laissez-moi, je vous en supplie, tout tenter pour sauver vos jours,

et ne condamnez pas à des regrets éternels, celui de vous deux qui survivrait à l'autre! »

L'accent expressif de Demoustier et la noble inspiration répandue sur sa figure aimable, expressive, font éprouver aux deux adversaires une émotion dont ils ont beaucoup de peine à se défendre. Ils refusent d'abord, puis ils balancent, et finissent par céder à ses sollicitations. L'un s'assied à sa gauche, l'autre à sa droite; et le poète enhardi par ce premier triomphe, animé par l'espoir de faire de son talent le plus honorable emploi, se livre à toute la chaleur de son âme, à tout le charme de son élocution. Oh! comme il fait briller dans le rôle de son *Conciliateur* cet esprit des convenances, cette délicatesse qui commande l'estime, et cette noble attitude du vrai brave, qui, sans redouter les hasards d'une dispute, sait l'éviter avec adresse, ou la prévenir avec prudence! Comme il peint ces vieilles querelles héréditaires,

qui plus d'une fois ont causé la ruine et le désespoir des familles!.... Mais ce qui produit le plus d'effet sur ses auditeurs attentifs dont il s'aperçoit que les figures s'épanouissent par degrés, c'est lorsqu'il retrace une amitié d'enfance détruite en un instant, et faisant place à la haine, encore toute surprise de l'emporter sur les plus doux penchans; c'est lorsqu'il fait le tableau de deux jeunes amis, près de s'entr'égorger, et qu'il récite ces vers où la vérité le dispute au sentiment :

Le mal ne vient jamais que faute de s'entendre :
Une équivoque , un rien fait naître des débats ;
Et puis la vanité (quel homme n'en a pas ?)
Agit sur notre cœur , le pique , l'aiguillonne;
On s'aigrit, on s'emporte, enfin l'on s'abandonne
A toute la fureur de son ressentiment......
Qu'un éclair de raison brille dans ce moment;
Un mot avait fait naître, un mot calme l'orage :
Et l'on finit toujours pas s'aimer davantage.

« Assurément Dorsay ne saurait douter que je l'aimai sincèrement, dit l'un des

combattans avec un trouble qu'il ne peut dissimuler. — Dancourt sait combien je lui fus dévoué, répond l'autre d'une voix altérée, et n'osant pas lever les yeux de crainte de rencontrer ceux de son adversaire. — Mais, reprend celui-ci, me soupçonner d'une perfidie! Instruire mes parens d'une dette que j'ai faite au jeu! — Donner le nom de délateur à l'ami le plus vrai! Me faire un crime de l'arrêter sur les bords de l'abîme! — Prendre avec moi le ton d'un censeur et d'un maître! — Payer tant de dévouement par des menaces et l'ironie la plus amère! Ce n'est que dans le sang que peut se laver une telle injure. — Ce n'est que par la mort qu'on peut expier tant d'audace.... — Voilà donc, reprend à son tour Demoustier, le motif de vos débats! l'un compromet au jeu son repos, son honneur; l'autre veut le sauver de ce penchant funeste..... et c'est pour cela que vous voulez vous arracher la vie! Eh, qu'importe ce qui s'échappe de la bouche, quand le cœur

n'en est point le complice? Ah! loin d'ensanglanter ces mains qui furent tant de fois pressées l'une dans l'autre, laissez-moi les enlacer sur mon cœur ivre de joie! non, jamais mon *Conciliateur*, quel que soit son succès, ne pourra me procurer une jouissance égale à celle que j'éprouve en ce moment! »

A ces mots il les presse dans ses bras, et tous les deux vaincus par cette voix si pénétrante et si persuasive, par ce noble élan du vrai mérite, s'embrassent et se réconcilient. Ils instruisent alors Demoustier qu'ils sont l'un et l'autre l'unique espoir d'une famille honorable; et que sans lui peut-être ils allaient y jeter le deuil et la désolation. « Telles sont, en effet, s'écrie De-
» moustier, les suites funestes d'un duel,
» que les parens de celui qui tue, sont
» presque aussi malheureux que ceux de
» la victime. Cruelle vérité, effrayant ta-
» bleau qu'on ne saurait mettre trop sou-
» vent sous les yeux de la jeunesse, et qui,

» sans nuire à l'honneur, doit dompter les
» passions, être utile aux mœurs, et servir
» l'humanité. »

Le lendemain la lecture du *Conciliateur* eut lieu au Théâtre-Français. Sa réception unanime en accéléra la représentation qui réunit tous les suffrages d'un public nombreux, éclairé. On conçoit facilement que parmi les spectateurs qui s'y portèrent en foule, les deux amis réconciliés et leurs heureuses familles, qu'ils avaient instruites de tout, se signalèrent par leurs applaudissemens. Le moyen de ne pas se livrer à l'enthousiasme inspiré par la reconnaissance? Cet ouvrage eut un grand nombre de représentations, et chaque fois que *Dorval*, dans la bouche séduisante de Fleury, récitait les vers qui avaient désarmé les deux champions si furieux et si déterminés, Demoustier, par le plus heureux souvenir, se trouvait reporté dans les bois de Vincennes, et croyait se reposer encore

sous l'arbre où son *Conciliateur* avait obtenu son premier succès.



LES LILAS

DE

COLLIN-D'HARVILLE.

Les fleurs, dans tous les temps, chez tous les peuples, eurent un empire constant et remarquable; souvent même elles furent l'objet d'un culte particulier. Les anciens en couronnaient la coupe du festin; les martyrs s'en paraient en marchant au supplice; les vierges s'en décoraient pour entretenir le feu sacré de Vesta. Parmi le peuple des hameaux, elles désignent souvent la plus vertueuse; la jeune fiancée en forme sa couronne nuptiale; elles couvrent le cercueil de celles que n'enchaîna point l'hyménée; et la simple fleur des champs attachée au corset de la villageoise, attire

quelquefois plus de regards, que les nombreux diamans qui surchargent le sein de l'opulence et forment les attributs de la grandeur.

L'empire de Flore fut célébré par les poètes de toutes les nations. Qui ne connaît *les Roses* d'Ausone, *la Violette* d'Abraham-Cowley, *les OEillets* de Jacques-Moireau, *les Jardins* du père Rapin? Qui de nos jours n'a pas admiré les descriptions que font des fleurs nos poètes français? Je citerai surtout M. de Parny, M. de Fontanes; ce dernier chante si bien :

Leurs traits, leurs doux instincts, leurs sexes et leurs mœurs!

Je citerai les bouquets charmans de Mme d'Hautpoult, et la jolie corbeille de M. Constant-Dubos, qui semble avoir réuni dans ses idyles et les couleurs et les parfums de toutes les fleurs qu'il chante.

Un grand poète a dit que les bois sont la chevelure de la terre : ne pourrait-on pas ajouter que les fleurs en sont pour

ainsi dire le teint, la douce haleine? Leur culture charma souvent les momens de loisirs des plus grands hommes. On connaît la prédilection de Lamoignon de Malesherbes pour les roses; on sait quelle fut l'ivresse de J. J. Rousseau en revoyant une pervenche, qui lui rappelait et ses beaux jours et sa patrie: le vénérable chancelier de L'Hôpital trouvait un charme inexprimable à cultiver au Marais les plus belles jacinthes de tout Paris, le grand Condé donnait, à Chantilly, des soins assidus à la riche collection d'œillets qu'il y avait formée, et plus d'une fois on vit Henri IV arroser lui-même les beaux lis dont Gabrielle-d'Estrées aimait à parer la fenêtre où chaque jour elle attendait l'arrivée de ce monarque adoré. Je ne finirais pas si je voulais désigner ici tous les personnages célèbres qui, parmi nos contemporains mêmes, s'adonnent à la culture des fleurs. Faut-il donc s'étonner de l'amour que leur portait ce peintre fidèle des douces illu-

sions et des vertus sociales, ce poète dramatique si simple dans ses goûts, si pur en amitié, si indulgent pour ses rivaux, Collin-d'Harleville, en un mot, que Thalie regrette encore comme l'un de ses plus chers favoris.

Il possédait près de Maintenon, à quelques lieues de Chartres, sa patrie, une maison de campagne, une retraite solitaire, où, à l'exemple d'Horace, il aimait à fuir, le tumulte de la ville et le choc des passions, pour goûter ce repos si nécessaire à l'homme de bien, pour respirer cet air vivifiant de la nature, qui seul pouvait ranimer ses organes affaiblis et prolonger son existence.

C'était pour se délasser de ses travaux assidus qu'il se plaisait à cultiver les fleurs; ou plutôt il confondait si bien ensemble ces deux occupations chéries, que souvent on le voyait déposer Plaute et Molière au pied d'un faible arbuste qui réclamait ses soins.

Il affectionnait particulièrement un bosquet de lilas sous lequel il avait coutume de s'abandonner à ses douces rêveries : c'est là qu'avec ce calme heureux de l'âme et cette douce mélancolie qui le caractérisait, il récapitulait d'une part les jouissances inexprimables d'un succès mérité, de l'autre, les efforts de l'envie, qui parvient, sinon à désoler l'auteur qui triomphe, du moins à faire tomber, en les agitant, quelques feuilles de sa couronne.

De tous les parfums que le printemps exhale sur la terre, aucun n'avait autant d'attrait pour Collin-d'Harleville, que l'odeur suave et pénétrante du lilas. Elle portait dans ses sens une ivresse qui ranimait ses forces, excitait sa verve, et semblait, disait-il, le reporter aux plus beaux jours de sa vie. Aussi jamais il ne manqua d'assister à la floraison nouvelle : dès que les fleurs printanières commençaient à s'entr'ouvrir, il quittait la capitale, ses amis les plus intimes, les

aimables réunions dont il était un des plus chers initiés, et courait à Maintenon saluer le beau ciel du premier de mai; et rendre hommage à ses lilas. Heureux et vivement inspiré sous ce dôme de verdure, d'où s'échappaient milles touffes élégantes et parfumées, il se livrait à tout l'élan de son imagination. Ce fut dans ce nouvel Eden qu'il composa ses meilleurs ouvrages, qu'il écrivit *l'Optimiste* et les *Châteaux en Espagne*, où l'on retrouve la fraîcheur et la grâce que semblait offrir à ses regards le renouvellement de la nature : le *Vieux Célibataire*, où il retracte avec tant d'expression, les regrets de n'avoir pu s'unir aux destinées d'un sexe qu'il adorait; et les *Querelles des deux frères*, que sa modestie l'empêcha de mettre au jour; mais que la postérité classera peut-être parmi les plus aimables productions du dix-neuvième siècle.

La prédilection de Collin-d'Harleville pour son bosquet de lilas, était signalée

par les ornemens qu'il se plaisait à y réunir. Là se trouvaient les bustes de Plaute et de Térence ; ici l'on voyait la tête expressive de Molière auprès de celle du bon La Fontaine ; plus loin on remarquait le joyeux masque de Préville ; partout enfin l'on découvrait les images les plus chères, les emblèmes les plus ingénieux , et un grand nombre d'inscriptions qui retraçaient les goûts, les affections, les souvenirs de leur aimable auteur.

On présume aisément, d'après ce tableau fidèle, que de tout ce qui composait la charmante solitude de Collin-d'Harleville, ce petit temple de mémoire était l'objet qui de préférence attirait tous ses soins. Il ne cessait de le recommander particulièrement à son jardinier. « Marcelin, lui disait-il, » ne vous lassez point, je vous prie, de » donner à ce bosquet tout l'éclat dont il » est susceptible : négligez plutôt, s'il le » faut, les autres parties de mon jardin. » Vous voyez le bonheur que j'éprouve

» sous mes chers lilas; il semble que ma » vie soit attachée à leur conservation. » Celui-ci, ravi de servir un tel maître, ne cessait de prodiguer au bosquet chéri les soins les plus assidus. Collin-d'Harleville recueillait le fruit de tant de zèle : et bien souvent, dès que le printemps se renouvelait, il possédait déjà quelques fleurs, tandis que tous les jardins du voisinage n'offraient à peine que des boutons naissans. En un mot, le vigilant jardinier avait su former une collection de lilas si riche et si variée, que pendant près de deux mois de suite, le dôme qu'ils formaient conservait toute sa parure.

Un mariage eut lieu dans la famille de Collin-d'Harleville, et sa présence étant indispensable, il lui fallut quitter sa délicieuse retraite, pour se rendre à Chartres, au jour indiqué. C'était vers le milieu du mois de mai, époque où ses lilas étaient encore parés de toutes leurs richesses. Ce poète aimable les quitta donc

un matin, non sans quelque regret, se promettant bien de revenir le lendemain jouir des dernières faveurs du printemps. Le jour même de son départ, survint un ouragan si terrible, que d'épaisses murailles s'écoulèrent; des toitures entières furent enlevées, et les plus gros arbres déracinés. Il s'élevait des tourbillons affreux, qui dévastaient tout ce qui se trouvait à leur portée. La terre était jonchée de fleurs et de feuilles, qui n'avaient pu résister à la fureur des vents, à la violence de la grêle. Partout on en voyait la trace et les effets affligeans: il n'y avait pas une seule chaumière qui ne fût endommagée; les ruisseaux étaient débordés, emportant dans leur cours rapide des gerbes, des berceaux et des débris de toute espèce; on ne rencontrait dans les champs que des troupeaux égarés et des agneaux bêlans, des oiseaux écrasés ou noyés dans leurs nids; tout en un mot présentait l'image

de la terreur, du désespoir et de la destruction.

Le bosquet de Collin-d'Harleville ne fut pas garanti de cette horrible tempête. Tout ce que put faire le prudent et fidèle Marcelin, ce fut d'abriter les bustes qui le décoraient, ainsi qu'il avait coutume de le faire à l'approche de l'hiver; mais pendant qu'il se livrait à cette importante occupation, la majeure partie des lilas fut dévastée : ils ne formèrent plus qu'une masse informe de branchages, qui encombrait le bosquet, et ne laissait l'espoir d'y trouver un faible ombrage, qu'après l'avoir entièrement renouvelé.

La douleur de Marcelin fut inexprimable; des pleurs s'échappèrent de ses yeux en voyant le fruit de tant de soins et l'objet des plus tendres affections détruits en un instant. Cependant dès que l'orage fut dissipé, il se mit à ramasser à la hâte tous les ramaux auxquels restaient encore attachées quelques touffes de lilas; et crai-

gnant que leur vue n'augmentât le chagrin qu'éprouverait son maître à son retour, il résolut de les transporter derrière les murs qui formaient l'enceinte du village. Comme il traversait le grand chemin, chargé de cette épaisse ramée qu'il portait avec tristesse, il est abordé par la dame du lieu, petite-nièce de la digne amie de Louis XIV, et qui, à l'exemple de cette femme célèbre, avait coutume de parcourir les hameaux voisins, pour y goûter en secret les charmes de la bienfaisance. « Qu'avez-vous, brave homme? dit-elle à Marcelin; l'affreuse tempête que nous venons d'essuyer, vous a sans doute fait éprouver quelque malheur? — Le plus grand d' tous, madame la duchesse : elle a détruit d'fond en comble le bosquet d' Mr. Collin : i' prétendait qu' sa vie était attachée à la conservation d' ses chers lilas; et vous en voyez les restes.... Oh! mon Dieu, si c'était l' présage d' la fin d' mon bon maître je n' m'en consol'rais jamais. — Eh bien,

suivez-moi, répliqua la duchesse frappée d'une idée; peut-être n'est-il pas impossible de réparer ce malheur: secondez-moi bien, et surtout soyez discret..... »

A ces mots, elle conduit Marcelin dans l'immense parc de Maintenon, qu'elle parcourt à travers les débris nombreux dont l'orage a rempli les allées, et découvre, sous de grands marronniers, un massif de lilas de toute espèce, que la grêle n'avait atteints que faiblement. Presque tous avaient conservé leur parure sous les grands arbres qui les abritaient. « Voyez, dit-elle, ivre de joie, voyez si, parmi ces lilas, vous ne trouveriez pas de quoi renouveler le bosquet de votre maître, sans qu'il pût s'en apercevoir. — Ah! j' vous comprends, madame la duchesse; vraiment oui; j' trouvons à peu près c' qu'i' nous faut, si c' n'est queuqu' tiges d' lilas d'Perse qui formiont d' si belles guirlandes en d' dans du bosquet; mais à ça près...... — Il faut absolument que la restauration soit

complète, répond cette dame ; cherchons encore : j'ai l'espoir que, derrière les serres-chaudes, où l'ouragan semble avoir frappé avec moins de violence, nous pourrons trouver ce qui nous est nécessaire. » En effet, ils aperçurent de loin de longues touffes de lilas, que le poids des fleurs encore mouillées, faisait pencher vers la terre; elles commençaient néanmoins à reprendre leurs formes élégantes et leurs doux balancemens, aux premiers rayons du soleil, qui semblaient les ranimer. « On dirait, s'écria Marcelin, qu' ce sont les lilas d' not jardin, qu' les vents ont transplantés cheux vous. — Maintenant, brave homme, allez avertir les jardiniers du château de se rendre ici, et portez l'ordre à mes gens d'atteler tous mes chevaux aux chariots de l'orangerie. Il ne faut pas que l'illusion de votre maître ne soit que passagère ; ce ne serait l'obliger qu'à demi!..... mais le jour baisse : nous n'avons pas de

temps à perdre, allez : vous me rejoindrez tous ici. »

Marcelin s'empresse d'exécuter les ordres qui lui sont donnés, et revient bientôt auprès de la duchesse avec ses jardiniers. Ceux-ci, d'après le choix fait par le vieux serviteur de Collin-d'Harleville, enlèvent avec les plus grandes précautions, chaque pied de lilas, autour duquel ils laissent une masse de terre suffisante pour en couvrir toutes les racines : plusieurs chariots attelés s'avancent, et reçoivent ces blocs énormes soulevés à force de bras et de leviers. Pendant cette longue et difficile opération, Macelin, accompagné de plusieurs ouvriers du château, va déraciner entièrement le bosquet de son maître, et dispose, d'après ses mesures prises, des fosses profondes pour recevoir les nouveaux lilas. Enfin la nuit étant venue, et chaque habitant de Mentenon commençant à se livrer au sommeil, la duchesse fait transporter, à l'insçu de tout le village, le nouveau bos-

quet roulant; elle commande elle-même cette mystérieuse caravane, dirige tout avec tant de zèle, d'adresse et de bonté, que, le lendemain, l'aurore salue et dore de ses rayons le bosquet chéri de Collin-d'Harleville, tel absolument qu'il était avant l'orage. Chaque ouvrier, après avoir été bien payé de son travail, l'est encore pour le secret, que lui recommande la duchesse; et celle-ci, satisfaite d'avoir rendu cet hommage à l'un des littérateurs qu'elle estimait le plus, se retire dans son appartement pour y goûter un repos nécessaire, qui, sans doute, fut embelli des plus aimables songes.

Cependant le plaisir que goûtait Collin-d'Harleville au sein de sa famille, était troublé par le souvenir de la tempête dont il avait essuyé, la veille, une partie dans le voyage. Il avait remarqué que le fort de l'orage se dirigeait sur le beau vallon qu'il habitait, et sans cesse il songeait à ses lilas. Dès le lendemain il quitte Char-

tres, et s'empresse de rejoindre sa chère solitude; mais il ne trouve sur la route que des traces effrayantes de l'ouragan de la veille : plus il approche de Maintenon, plus elles se multiplient. Enfin il descend de voiture, frappe en tremblant à sa porte, et les premiers mots qu'il adresse à son jardinier, sont pour s'informer de son bosquet.

« Ah! sans doute, j'ai tout perdu : tout doit être anéanti.—Non, non, Monsieur, rassurez-vous. — Eh, comment aurais-je été plus épargné que mes voisins dont je viens d'apercevoir le désastre épouvantable? — Vous savez bien c' que c'est qu'un nuage qui crève : rien d' sauvé ou qu' ça donne; mais à deux pas d' là pas le moindre mal.... » Tout en causant ainsi, Collin-d'Harleville s'élance vers son bosquet, et ne peut en croire ses yeux. « Quoi, s'écrie-t-il avec ivresse, pas un lilas déraciné, pas une fleur endommagée, et tout auprès le potager détruit, les cloches brisées, les ar-

bres fracassés! — Ç' n'est pas pour dire, reprend vivement Marcelin, cherchant à l'affermir dans son illusion, mais j'avons fait preuve d'adresse et de courage. Quand j'ons vu que l'orage allait fondre ici, je m' suis hâté d' dresser mon échelle double en face du grand noyer; vous la voyez encore : et au moyen d' plusieurs gaules enlacées, et sur quoi j'avons entassé tous les paillassons du jardin, nos draps, nos couvertures, j'ons eu le bonheur de préserver ç' bosquet de la tempête. — Ce n'est point avec l'or, dit Collin-d'Harleville, que je parviendrais à payer un tel service : je n'oublierai jamais que je vous dois la conservation de mes chers lilas.... Enfin ils sont sauvés! » répétait-il sans cesse à tous ses voisins qu'il amenait pour les admirer, et qui ne pouvaient revenir de leur étonnement. Le vieux jardinier recevait à son tour les plus honorables félicitations, et jouissait du bonheur et de l'illusion de son maître qui ne quittait plus ce cher et délicieux bosquet,

où il ne tarda pas à commencer un ouvrage dont il enrichit la scène française. Jamais il n'avait été mieux inspiré.

La première fois qu'il fut au château de Maintenon, où toujours sa présence répandait un nouveau charme, il s'empressa de raconter son heureuse aventure. La duchesse, qui partageait en secret toute sa joie, ne fit rien paraître ; elle feignit même de pousser l'incrédulité jusqu'à vouloir visiter le bosquet protégé du ciel, et dont l'aspect lui causa néanmoins une émotion qu'elle eut beaucoup de peine à dissimuler. « Vrai-
» ment, dit-elle à Collin-d'Harleville, avec
» sa grâce ordinaire, on croirait que la
» providence a voulu réaliser pour vous
» les ingénieux mensonges de la mytholo-
» gie. Apollon sera descendu pendant l'o-
» rage, conjurer Éole de respecter vos
» lilas, d'en détourner l'horrible vent des
» tempêtes : il devait bien ce miracle à
» l'un de ses plus chers favoris. »

Pendant tout le reste du printemps et une

grande partie de l'été, Collin-d'Harleville ne cessa de croire que c'était uniquement au zèle et à la prévoyance de son jardinier qu'il devait la conservation de son bosquet chéri; mais quelque temps après, étant allé se promener dans le parc de Maintenon, et se reposant précisément sous le massif de lilas où l'on avait pris de quoi renouveler les siens, il entendit derrière une palissade qui séparait le potager des bosquets, jaser ensemble plusieurs ouvriers. Ceux-ci, ne le croyant pas si près d'eux, s'entretenaient du secret qu'on leur avait tant recommandé. « Est-il assez crédule? disait l'un : aller s'imaginer qu' ses lilas ont été préservés d' l'orage par le vieux Marcelin! — Faut avouer, dit un autre, qu'nous avons rud'ment travaillé c'te nuit-là : en moins d' six heures transporter, du fond du parc, chez monsieur Collin, plus d' trente pied d' lilas avec les masses de terre qui couvraient leux racines! aussi pas un n'a manqué. — Jarni! faut avouer, ajoute un troisième ouvrier, qu'c'est

un joli tour qu' madame la duchesse a joué à c' monsieu Collin; mais i' mérite ça : c'est un homme si bon, si simple! et pourtant c'est un savant. On dit qu'i fait courir tout Paris à ses ouvrages, et qu'c'est l'honneur du pays Chartain. »

Le poète, ému, surpris, écoute jusqu'au bout la conversation des garçons jardiniers, sort du parc du château, se rend à l'instant même à sa solitude, interroge Marcelin, qui lui confirme ce qu'il vient d'entendre, et lui fait le récit fidèle de tout ce qui s'était passé. Collin-d'Harleville recommande à son tour le plus grand secret à son vieux serviteur; il parvient non sans peine à cacher pendant tout l'hiver à Paris, le trouble délicieux qu'il éprouvait chaque fois qu'il y rencontrait la duchesse, à laquelle il était redevable d'un hommage aussi touchant, aussi flatteur. Dès le retour du printemps il s'empresse d'aller à Maintenon cueillir les premières fleurs du bosquet, revient aussitôt à Paris, et se présente à l'hôtel de cette

dame si justement citée pour son esprit et sa bonté, le jour même où la fête de cette dernière avait réuni chez elle beaucoup de monde. Il l'aborde, et lui dit avec émotion : « Voici les prémices du bienfait le plus » délicat, le plus ingénieux que je con- » naisse : Madame, ces lilas vous diront » beaucoup plus que tout ce que je pour- » rais exprimer.... » Ces mots furent pour la brillante assemblée une énigme dont la duchesse voulut faire encore un mystère ; mais Collin-d'Harville, cédant au pouvoir de la reconnaissance, se fit un devoir de divulguer cette intéressante anecdote ; et déclara que toutes les fois qu'il reverrait ces lilas, il les saluerait comme le gage d'une estime qui lui était chère, comme le souvenir le plus délicieux qui embellirait le reste de sa vie.



LA CHANSON DE LAUJON.

Tout Paris a connu cet aimable octogénaire, émule et contemporain de Piron, de Pannard, et de Collé : tout Paris a répété les joyeux refrains de ce doyen du Caveau moderne, si digne de l'ancien, où, chaque mois, Bacchus donne rendez-vous aux Muses que souvent y suivent les grâces : tout Paris a chéri, recherché, regretté ce bon Laujon, l'ami de tout le monde, qui pouvait compter le nombre de ses jours par celui de ses chansons, et que l'Académie française avait surnommé son *Anacréon*.

La nature se plut à former en lui le plus parfait assemblage de gaieté franche, de bonhomie et d'heureuse insouciance. Jamais, pendant quatre-vingts ans, Laujon ne put compter un ennemi; jamais il ne

cessa de chanter les dames, ses amis et le bon vin. Sa lyre complaisante et facile égayait et charmait toutes les classes de la société : il faisait résonner ses joyeux pipeaux sous le pampre de la guinguette, comme sous les lambris dorés. Il savait prendre tous les tons, saisir tous les à-propos ; et, depuis les accens naïfs de l'*Amoureux de quinze ans*, jusqu'aux refrains chevrotés du vieillard grivois et malin, il réussissait à tout exprimer, à tout peindre avec la plus piquante originalité.

Ni l'exil d'illustres amis, de puissans protecteurs, ni la perte de sa fortune, de ses emplois, ne purent un seul instant ralentir sa verve féconde. Il chantait sans cesse, et narguait le chagrin. Il voulut même défier la faux du temps ; la veille de sa mort, il composait encore des couplets qui semblaient retarder l'instant fatal où, comme l'a dit si ingénieusement un de ses plus dignes successeurs, il fit pleurer ses amis pour la première fois. Chanter était devenu pour Laujon

l'aliment de l'esprit et le besoin du cœur. Aux spectacles, dans les promenades à l'académie française, dans le salon des grands, dans l'humble réduit de l'amitié, partout, il allait fredonnant et composant des chansons dont il augmentait son vaste répertoire. Cette habitude, qu'il ne pouvait vaincre, donna lieu sur ses vieux jours, à la plaisante anecdote que je me fais un devoir de rapporter ici, et que je tiens du jeune disciple de Momus qui en fut un des principaux personnages.

Laujon était lié depuis long-temps avec la comtesse D***, chez laquelle se réunissait l'élite des gens de lettres et des artistes. Cette dame, d'une haute naissance et d'un commerce aimable, n'avait qu'un seul défaut, celui d'être exigeante en amitié. L'oubli du moindre égard la blessait sensiblement; et comme son occupation constante et son unique désir étaient de complaire à tous ceux qu'elle admettait dans sa société, elle était avide de leur attache-

ment et de leur déférence. Recherchée autrefois pour sa grâce et sa beauté, elle aspirait à l'être encore pour les qualités du cœur, les ressources de l'esprit et les avantages de l'opulence, dont elle faisait le plus digne emploi. C'était, en un mot, une moderne Geoffrin, protectrice zélée des nouvelles réputations, enthousiaste des anciennes; et sachant, en les honorant toutes, se faire un nom dans le monde, attirer chez elle les grands de la cour, les étrangers de distinction et se former un empire qu'elle n'eût pas échangé contre la puissance même.

Elle avait, par son crédit et sa liaison intime avec les littérateurs célèbres, entr'ouvert à Laujon les portes de l'académie. Celui-ci ne cessa d'en conserver le souvenir; il ne laissait pas échapper la moindre occasion de lui en prouver sa reconnaissance. C'était surtout à l'époque où l'on célébrait, chez cette femme distinguée, le jour qui l'avait vue naître, que le doyen

des chansonniers français faisait briller son talent, jeune encore, et s'abandonnait à la gaieté de son imagination, à tout l'épanchement de son cœur. Vainement les athlètes les plus redoutables voulaient entrer en lice avec lui : soit qu'ils fussent intimidés à l'aspect de ses cheveux blancs, soit, qu'à l'exemple d'Anacréon, dont il était l'image vivante, Laujon retrouvât, dans ses chants, la fraîcheur et l'inspiration du bel âge, il était toujours vainqueur dans cette lutte honorable, et la chanson qu'il ne manquait jamais de faire pour cette fête brillante, était attendue avec impatience, et répétée avec ivresse.

Il arriva, ce jour si cher à la comtesse; on était alors au milieu du mois de juin. Laujon, qui ne composait jamais mieux qu'en marchant, et qui, toujours, se fiait à sa prodigieuse facilité, sort, vers les deux heures, du fond du Marais qu'il habitait, et se rend au jardin des Tuileries, chantant à demi-voix, et achevant de rimer les idées

qui se présentaient à son imagination. Après avoir parcouru l'allée des orangers, où il fut abordé par un grand nombre de personnes, dont plusieurs se trouvaient invitées, ainsi que lui, chez la comtesse, il se retire sous les arbres, s'assied sur une chaise adossée à un gros marronnier, tire ses tablettes, et se met à terminer la chanson qu'il destinait à sa digne amie.

Un de ses jeunes confrères, chansonnier comme lui, déjà connu par d'agréables productions, l'aperçoit de loin qui se débat avec sa Muse, et paraît livré tout entier à la plus joyeuse inspiration. Invité, comme Laujon, à la nombreuse réunion que cet aimable vieillard se dispose à charmer par ses chants, il est curieux de les entendre d'avance ; et sachant que son vénérable maître fredonnait ordinairement les couplets qu'il composait, il va chercher une chaise, vient se placer derrière lui, caché par la grosseur de l'arbre, et prête une oreille attentive. Il entend bientôt le doyen

du Caveau chanter, répéter et corriger les couplets les plus gracieux. Il en suit la marche, en retient les vers les plus marquans, et ne peut s'empêcher d'admirer cette Muse octogénaire, encore fraîche et brillante, et pouvant servir de modèle par son goût parfait et son étonnante facilité.

Cependant Laujon, qui savait que l'assemblée serait nombreuse et choisie, et qui voulait se montrer digne de sa haute réputation, répète chaque couplet plusieurs fois de suite et avec la lenteur d'un critique austère. Cela fait naître à son confrère l'idée de s'amuser aux dépens du vieillard trop confiant, et de le prémunir contre les larcins qu'on pourrait aisément lui faire. Il tire un crayon de sa poche, écrit presque tous les couplets du célèbre chansonnier, à mesure qu'il les chante, et les arrange ensuite, en substituant quelques mots à ceux qui sont échappés à son attention. Muni du résultat de cet adroit larcin, il s'éloigne un instant, revient, passe devant

Laujon, qu'il feint d'apercevoir pour la première fois, et l'aborde en lui disant : « Cher doyen, ne dînons-nous pas ensemble aujourd'hui chez la comtesse? — Sans doute, on y fête le jour de sa naissance, et je n'ai garde d'y manquer. — Vous vous occupiez d'elle, peut-être, et je ne veux pas vous distraire. — J'ai fini, mon ami ; je terminais en effet quelques couplets : vous savez comme elle tient à tous ces petits hommages. — Qui ne serait envieux des vôtres? ils sont toujours si joyeux, si galans ! » Tous les deux parcoururent de nouveau les grandes allées des Tuileries, et l'horloge du château venant à sonner quatre heures, ils se rendirent chez la comtesse, où se trouvaient déjà réunies les personnes les plus distinguées, soit par le mérite, soit par la naissance ; et qui, voyant entrer Laujon, présumèrent aisément qu'il égaierait le dessert par ses jolis refrains. La dame de la maison ne douta pas de son côté qu'elle ne fût chantée par son vieil ami

comme elle méritait de l'être. Elle portait au bon Laujon un attachement particulier, et l'accueillait ordinairement avec tant d'égards et d'affection! Elle le reçut avec une cordialité plus apparente encore, et semblait le remercier d'avance de toutes les choses charmantes qu'il se proposait de lui adresser. Les femmes, à tout âge, sont avides d'encens; rien ne les enivre mieux dans leur jeunesse; rien n'est plus propre à les empêcher de vieillir.

La comtesse fait donc placer auprès d'elle, à table, le vénérable président du Caveau, qu'elle comble de soins et de prévenances. « C'est mon plus ancien chevalier, dit-elle en souriant, et l'un de mes meilleurs amis. — Comment pouvez-vous les distinguer dans un si grand nombre? » lui répond le vieillard en lui baisant la main avec un reste de chaleur, et cette aimable galanterie du bon vieux temps. Le repas est aussi gai que somptueux. Tous les convives qui, pour la plupart, ont un nom

connu dans les lettres, dans les arts, s'abandonnent à l'enjouement dont la comtesse donne elle-même un heureux signal. Que d'anecdotes variées! que de bons mots et de piquantes saillies! On eût dit le Caveau moderne transporté dans le salon d'un grand seigneur, ou dans le boudoir de la plus jolie femme de Paris.

Enfin arrive le dessert: chacun porte les yeux sur des littérateurs qu'on suppose devoir chanter la comtesse. L'un commence et lui adresse des vers qui, la comparant à cette bonne et bienfaisante Geoffrin, dont elle suit les traces, lui donnent l'assurance de vivre ainsi qu'elle, dans le souvenir de tous les amis des lettres; un autre, empruntant des couleurs plus antiques, et voulant chatouiller plus vivement encore la vanité de la comtesse, voit en elle cette Ninon, dont le temps ne pouvait faner les charmes, et qui réunissait autour d'elle tout ce qui formait la splendeur du siècle de Louis XIV. Enfin, le jeune disciple de

Laujon, tirant de son sein l'écrit qu'il avait tracé furtivement au jardin des Tuileries, et qu'il n'avait pu corriger qu'à la hâte, chante avec assurance, et comme étant son propre ouvrage, la chanson du vénérable doyen du Caveau, elle produit sur tous les auditeurs un effet inexprimable. « C'est charmant! c'est divin! » s'écrie-t-on de toutes parts : « on ne pouvait » peindre la comtesse avec plus de grâce » et de vérité; c'est un coup de maître, et » le bon Laujon lui-même ne désavouerait » pas ces couplets délicieux. »

Celui-ci, stupéfait d'étonnement, et néanmoins jouissant en secret de son triomphe, ne peut concevoir comment cette chanson, qu'il a écrite au crayon, en la composant sous les arbres des Tuileries, se trouve entre les mains de son jeune émule; ce qui surtout le confond, c'est d'entendre celui-ci recevoir les félicitations de tous les convives comme un auteur heureux et triomphant.

« Sans doute, se dit Laujon, le papier
» sur lequel j'ai tracé mes couplets, sera
» tombé de ma poche, et mon jeune homme
» s'en est emparé.... » Mais qu'on juge de sa surprise, lorsque se fouillant, il trouve ce même papier sur lequel est écrite en entier la chanson qui vient d'obtenir tant de suffrages! Il doute s'il rêve, et se perd en mille conjectures qui répandent sur ses traits un trouble, une rêverie, dont on s'aperçoit, et qu'on ne sait à quelle cause attribuer.

Enfin, chacun ayant payé sa dette à la comtesse, il se fait un grand silence pour écouter le *moderne Anacréon*. Elle-même, par un doux regard qu'elle laisse tomber sur lui, semble lui dire de compléter la couronne qu'on lui décerne, et d'y attacher la plus belle fleur; mais quel changement sur tous les visages, quelle surprise pour la comtesse, lorsque cet aimable Laujon, ordinairement si fécond et si galant, dit d'un ton sombre et avec embar-

ras..... Qu'il n'a rien à chanter ! On se regarde, on s'imagine que le vieux doyen est blessé du succès prodigieux que vient d'obtenir le jeune chansonnier. La comtesse rougit de dépit, et paraît au supplice d'être placée auprès de son vieil ami. Lui-même ne peut se dissimuler qu'il va donner lieu à de fâcheuses interprétations, et peut-être exciter la malveillance qui déjà l'accuse d'une ridicule jalousie; il sait à quel point il blesse la fierté d'une femme exigeante et susceptible dont il reçut tant de preuves d'amitié, dont le dévouement et le zèle ont influé si puissamment sur le bonheur de sa vie; mais cet excellent homme se détermine à passer pour ingrat, envieux, à sacrifier, s'il le faut, l'estime générale qu'on lui porte, plutôt que de perdre, en se déclarant l'auteur des couplets, un jeune littérateur qui commence sa carrière.

Celui-ci avait été forcé d'y faire quelques changemens : il avait fallu substituer plusieurs mots à ceux qu'il n'avait pu sai-

sir en copiant avec tant de rapidité ; ce qui fit que Laujon, dont la bonhomie égalait le talent, crut d'abord qu'il était possible que son jeune confrère eût eu la même idée que lui, et que, travaillant tous les deux sur un plan semblable, ils eussent employé souvent les mêmes expressions ; mais bientôt réfléchissant à l'impossibilité de se rencontrer sur tant de points à la fois, il demeura convaincu du larcin, et se réserva de faire secrètement au voleur les reproches qu'il méritait.

Cependant on ne peut se résigner au silence de Laujon : chacun le provoque des yeux, du geste et de la voix. Son élève lui-même ose l'inviter à se faire entendre; ce bon vieillard éprouve alors un tel embarras, qu'il n'ose plus lever les yeux sur ce jeune audacieux qui le réduit à une impuissance apparente, et que d'un seul mot il pourrait confondre. « Eh bien, lui crie-t-on de toutes parts, chantez-nous du moins quelques-uns de vos jolis à-propos de so-

ciété, qui si long-temps firent les délices de la cour et de la ville. — Non, non ; » ajoute la comtesse, d'un ton sec; et sans regarder Laujon : « le vrai talent a quelquefois des caprices.... il faut savoir les supporter. Je n'aurais jamais cru néanmoins qu'ils eussent été jusqu'à blesser la véritable amitié. — Lui! s'écrie le prétendu voleur, il en est au contraire le plus parfait modèle. J'ai voulu voir jusqu'où le meilleur des hommes pouvait porter la patience et la générosité. » Il raconte aussitôt leur entrevue aux Tuileries, et le moyen qu'il avait employé pour recueillir ce qui sortait de la bouche de son maître. « Ah! maudit espiègle, lui répond Laujon en poussant un long soupir, de quel poids vous me soulagez! je vous en demande bien pardon, mon bon ami, mais je vous ai pris pour le plus éhonté plagiaire.... — Et vous n'avez pas voulu me dévoiler! — Vous êtes encore si jeune! et les débuts dans le monde sont si importans!...... Allons, allons, c'est

une bonne leçon que vous me donnez-là : désormais je tâcherai de chanter plus bas en composant. Oh ! j'ai tout le temps de me corriger, mes amis, je n'ai que quatre-vingts ans. »

Tout le monde admire la touchante simplicité de cet aimable octogénaire : la comtesse, honteuse des reproches dont elle vient de l'accabler, se confond en excuses, en obtient le pardon. Le jeune chansonnier, après avoir adressé à cette dame les couplets qu'il avait faits pour elle, et qui annoncent un talent véritable, prie Laujon de répéter lui-même les siens, dont il n'avait pu faire sentir fidèlement tout le charme. Le vieillard se rend à ses instances, et se livrant sans contrainte à toute sa verve, chante sa digne amie, qui de son côté se promet d'être moins susceptible et plus indulgente. On applaudit le *nouvel Anacréon*, avec tous les transports de la plus vive allégresse ; la gaieté redouble, le dîner se prolonge au bruits des *toasts* portés à la

comtesse, ainsi qu'à son vénérable ami; et chacun, en sortant de table, répétait encore la chanson de Laujon.



LA PROMENADE

DE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Il faut étudier la nature, parcourir les différentes régions du globe, examiner et comparer les innombrables productions qui le couvrent, observer les mœurs, les usages des peuples qui l'habitent; et, pour ainsi dire, former dans sa pensée un abrégé de l'univers. C'est ce que fit pendant longtemps Bernardin de Saint-Pierre. Doué d'une âme ardente, habile observateur et véritable philanthrope, il traversa les mers, séjourna parmi les hordes sauvages, parcourut les îles, les montagnes, les déserts d'Afrique; et après avoir recueilli tout ce qu'on peut trouver dans ces climats de cu-

rieux et d'intéressant, il revint en France mettre en ordre son travail, et publia les *Études de la nature*, qui l'ont classé parmi les écrivains les plus distingués du dix-huitième siècle.

Qui de nous a pu lire sans une émotion vive et profonde, et ne relit souvent encore avec un nouvel intérêt, la vie et les malheurs de *Paul* et *Virginie?* Quel tableau délicieux de l'amitié, qui égalise tous les rangs et rapproche toutes les distances! Quelles ravissantes descriptions de l'amour le plus tendre senti dès le berceau, troublé par le désir, épuré par la décence, et conservé jusqu'à la mort! Quelle effrayante et salutaire peinture de l'ambition, qui l'emporte sur la tendresse maternelle, et détruit à la fois deux familles que le sort avait réunies pour s'entr'aider et se chérir! Oh! comment se défendre de blâmer Mme de La Tour, de s'intéresser à *Paul* et de pleurer *Virginie?*

Cette ingénieuse et touchante produc-

tion fit époque dans la république des lettres. Elle satisfit à la fois le poète et le naturaliste, effraya les parens ambitieux, resserra les liens sacrés de l'enfance, et vengea cette portion de l'humanité, qui, par sa couleur, fit trop souvent douter des sentimens dont elle est susceptible. Il ne fut aucun noir qui ne voulût imiter *Domingue*; il ne fut aucun blanc qui ne désirât un serviteur aussi fidèle.

Paul et *Virginie* intéressèrent tous les rangs, tous les sexes, tous les âges. Les arts s'en emparèrent et les reproduisirent dans leurs scènes les plus intéressantes. Les chefs de famille s'empressèrent de donner à leurs enfans ces noms qui leur offraient de si doux souvenirs; en un mot, ce roman fut traduit dans toutes les langues vivantes, et son auteur eut la jouissance de le voir transporté jusqu'aux rives lointaines où il en avait jeté les premiers fondemens.

Un succès conduit naturellement au désir d'en obtenir un autre; l'amour des let-

tres est insatiable. Barnardin de Saint-Pierre, après avoir dépeint toutes les richesses de la nature, conçut le projet d'y attacher ses lecteurs par le tableau d'une félicité durable, qui s'accroît dans la vie privée et dans l'obscurité; il commença la *Chaumière Indienne.* Livré à ce travail, auquel il portait une affection particulière, il sentit bientôt que c'était au milieu des champs qu'il pourrait lui donner cette couleur locale, cette attrayante vérité, qui caractérisait tout ce que produisait sa plume éloquente et facile. Il quitta donc Paris, et alla s'établir au village d'Étiole, situé entre la Seine et la forêt de Sénart. Il habitait le château, dont le propriétaire opulent et d'un rang élevé, mettait son bonheur à s'entourer de littérateurs distingués et d'artistes célèbres, dont il était à la fois l'admirateur et l'ami. Bernardin de Saint-Pierre était logé dans le même appartement qu'avait autrefois occupé Colardeau dans ce paisible séjour; plusieurs inscriptions de

la main de ce poète aimable annonçaient que c'était là qu'il avait commencé son épitre d'*Héloïse à Abeilard*. Cet appartement construit dans une aile du château, s'en trouvait en quelque sorte séparé, et formait une retraite délicieuse ; elle dominait d'un côté, la ville de Corbeil et ses jolis environs ; de l'autre elle offrait à sa vue une partie de l'immense forêt, dont l'aspect contraste si bien avec le plaine riche et variée où serpente la Seine, qui court offrir à la capitale les tributs des provinces les plus fertiles de la France.

Tantôt Bernardin de Saint-Pierre allait s'asseoir sur les bords du fleuve, et se laissait entraîner au charme secret d'une méditation profonde et d'une douce mélancolie ; tantôt il portait ses pas vers la forêt de Sénart, et s'abandonnait à tout l'élan de son imagination brillante, en parcourant les ravins et les sites sauvages qui s'offraient à ses regards. Cette promenade avait pour lui beaucoup plus d'attraits que toutes les

autres. Il croyait y retrouver ces mornes escarpés, ces déserts silencieux d'Afrique, où tant de fois il avait médité sur les secrets de la nature, et donné l'essor à ses goûts solitaires. Se promenait-il dans un riant vallon, traversé par un ruisseau limpide, il se retrouvait à l'Ile-de-France près de la rivière des Lataniers : gravissait-il une colline couverte de vieux arbres, à travers lesquels il apercevait la pointe d'un clocher de village, il s'imaginait parcourir les mornes du Port-Louis, et découvrir l'église des Pamplemousses : rencontrait-il enfin deux cabanes de pâtres, à peu de distance l'une de l'autre, il s'arrêtait, ému d'attendrissement, croyait revoir les cases de *Marguérite*, de Mme *de La Tour*; et les échos, frappés soudain par les cris des bûcherons ou des pasteurs, semblaient lui répéter les noms chéris de *Paul* et *Virginie.*

Un jour d'automne, où le lever du soleil annonçait un ciel serein et la plus belle

matinée, Bernardin de Saint-Pierre, attiré par le spectacle ravissant qu'il s'occupait à décrire, sort du village d'Étiole, et pénètre dans la forêt de Sénart, sans remarquer les différens sentiers qu'il prenait au hasard. Après avoir marché pendant quelques heures, il voulut revenir au château, pour se trouver au déjeuner qui réunissait ordinairement toutes les personnes qui l'habitaient; mais égaré dans sa route, par la rêverie où il était plongé, il suivit plusieurs détours qui le conduisirent insensiblement dans une espèce de labyrinthe dont il ne put trouver l'issue. Il s'aperçoit alors, aux rayons du soleil, qui dardent moins obliquement sur sa tête, que la matinée s'avance; il fait de nouveaux efforts, et parvient enfin à gagner une allée, ou plutôt une grande route, dont la longue prespective lui annonce qu'il avait à cheminer bien long-temps, avant d'arriver à la lisière de la forêt. La fatigue et la faim ralentirent en ce moment sa marche incertaine, et le

forcèrent à s'asseoir sous un chêne remarquable par sa grosseur, et qu'entourait un banc de gazon.

Après s'être reposé quelque temps, il résolut de se confier au hasard, et de suivre le grand chemin, qui lui semblait traverser en entier la forêt, quand tout à coup il entend résonner au loin le bruit du cor, et les cris nombreux d'une meute qui paraît se diriger de son côté. Il attend donc qu'il passe près de lui quelque chasseur qui puisse lui indiquer le chemin qu'il doit prendre, et peut-être apaiser le besoin qu'il éprouve de prendre quelque nourriture. Il ne fut point trompé dans cette attente : plusieurs piqueurs et gardes-chasses qui faisaient une battue, arrivèrent au grand sentier où il se reposait : il les aborde, et leur demande quelle est la route qui conduit au village d'Étiole. « Vous en êtes bien loin, répond l'un d'eux : vous touchez presque à la grande route de Melun; il y a deux lieues, au moins, d'ici à votre desti-

nation. — Deux lieues! reprend celui-ci; ah! je ne pourrai jamais les parcourir, si vous ne daignez réparer un peu mes forces épuisées par la fatigue, et surtout une soif dévorante. » A peine a-t-il prononcé ces mots, que tous les veneurs, parmi lesquels se trouvent plusieurs nègres, qu'il remarque avec intérêt, s'empressent de lui offrir ce qui peut le ranimer. Aucun d'eux ne connaît cet étranger : mais ses traits vénérables, ses longs cheveux blancs flottant sur ses épaules, et ce son de voix si pénétrant, qui semble commander, même en suppliant, tout leur impose et les intéresse. Ils l'instruisent que les principaux propriétaires des environs se sont réunis dans une grande chasse, pour délivrer le pays d'animaux sauvages qui le dévastent; et que la halte, selon l'usage, ne tardera pas d'avoir lieu sous le grand chêne où il se trouve assis.

Pendant cet entretien, arrivent en effet tous les chasseurs et leur suite, qui,

satisfaits de leurs exploits, se disposent à les bien célébrer dans un repas champêtre, dont la gaieté doit, s'il se peut, exciter encore l'appétit des heureux convives. Les uns saluent le vénérable étranger, et se demandent vainement quel est cet inconnu; les autres, sur le récit des piqueurs, l'abordent, le font asseoir parmi eux, et ne songent qu'à rendre à la vieillesse les hommages qui lui sont dus, lorsqu'un nouveau chasseur, riche banquier de Paris, accourant à toute bride, pour participer aux plaisirs de la halte, s'arrête tout à coup, et s'écrie en se découvrant: « Que vois-je!
» monsieur Bernardin de Saint-Pierre!....»
A ce nom, tous les compagnons de ce dernier entourent le célèbre solitaire, et se félicitent d'une aussi agréable rencontre; mais, de tous les assistans, aucun n'éprouve une prise plus forte, une émotion plus vive, que les nègres qui font partie de l'équipage de chasse, et qui, depuis longtemps établis en France, avaient lu tant de

fois *Paul* et *Virginie.* Ils contemplent d'abord, avec un saisissement respectueux, ce Bernardin de Saint-Pierre, l'ami des noirs, leur éloquent défenseur; puis, tout à coup, ils s'élancent vers lui, l'environnent, le pressent dans leurs bras. Ni le respect qu'il inspire, ni l'épuisement de ses forces ne peuvent les arrêter : ils baisent ses vêtemens, ses long cheveux; et le philanthrope égaré, qui, peu d'instans auparavant, se croyait seul et sans secours, est tout à coup entouré de nombreux amis qui le comblent d'hommages, et semble un souverain qui, d'un seul regard, fixe les destinées d'un peuple heureux qu'enivre sa présence.

Jamais halte ne fut plus délicieuse. La gaieté, la piquante saillie s'unissent au sentiment. Bernardin de Saint-Pierre, entraîné lui-même par le charme d'une si joyeuse réunion, s'abandonne à l'enjouement le plus aimable. Comne tout ce qu'il dit est brillant, expressif! comme on le re-

cueille, comme on le répète avec empressement! les nègres placés derrière lui, se disputent l'honneur de le servir. « M'appartenir, dit l'un d'eux, moi l'aîné d' tous z'aut', m'nommer Domingue. — Nom-là c'est nom d'honneur, ajoute un autre nègre : n'accorder droit d'porter li, qu'à bon noir, qui servir maître tant comme serviteur fidèle. — C'est à caus' ça, reprend Domingue, femme à moi s'appeler Marie, chien à moi s'nommer Fidèle........ » A ces mots il désigne un des plus beaux limiers de la meute ; et lui faisant signe d'approcher, il lui dit : « Toi vite caresser bon » vieillard-là, lécher mains à li ; si ben » vengé pauvres noirs cont' méchant qui » v'lé crâser nous. » Aussitôt le chien si bien nommé, s'avance avec crainte, et se couche aux pieds de l'auteur de *Paul* et *Virginie*, qui ne peut résister à son émotion, et témoigne toute sa surprise. « Il est » bien juste, s'écrie un des plus aimables » convives, que Bernardin de Saint-Pierre,

» égaré dans les bois, reçoive les caresses » de Fidèle. »

« Jamais, s'écrie à son tour l'heureux vieillard, en rendant au limier les caresses qu'il lui prodigue; jamais je n'éprouvai une ivresse aussi pure, aussi profondément sentie...... Mais tous ces hommages si touchans, ce bonheur inexprimable dont je suis entouré ne peuvent me faire oublier que je me trouve à deux lieues d'Étiole, et que l'on y doit être par mon absence, dans la plus grande inquiétude. Souffrez donc, mes bons amis, que je m'arrache d'auprès de vous, afin d'aller rassurer par ma présence les habitans du château que j'ai quittés ce matin. Cette halte, dont je me souviendrai long-temps, m'a rendu toutes mes forces; et je puis me remettre en route. Tout ce que je vous demande, c'est de me faire accompagner par quelqu'un qui connaisse assez bien la forêt, pour m'empêcher de m'égarer encore. — Je vous offre mon cheval, répond un des chasseurs, et me

charge de vous escorter moi-même.—Non, non, ajoute un autre, ma calèche est sur la grande route de Melun ; je vais la faire avancer, et vous accompagnerai jusqu'au château d'Étiole. — Pas b'soin d'chival, de calèche, s'écrie un des nègres : bras à nous bons pour porter digne ami : nous v'lé prouver à li dans z'aut' noirs être tout plein Domingues...... »

Au même instant ils abattent plusieurs branches d'arbre dont ils forment à la hâte un brancard qu'ils couvrent de mousse, et qu'ils ornent de feuillages. Ils y placent Bernardin de Saint-Pierre, chargent sur leurs épaules ce précieux fardeau, l'emportent en faisant retentir la forêt de leurs chants d'allégresse, et aux applaudissemens réitérés de tous les assistans qui retrouvent dans ce délicieux tableau celui qu'avait décrit avec tant de charmes l'auteur de *Paul* et *Virginie*.

Cependant, ainsi que l'avait prévu ce dernier, on était au château d'Étiole dans

une inquiétude qui allait jusqu'à la consternation. Non-seulement ce vieillard célèbre, si cher à tous ceux qui le connaissaient, n'avait point paru au déjeuner où jamais il ne manquait de se trouver; mais l'heure du dîner approchait, et l'on ne savait pas encore ce qu'il était devenu. Vainement les maîtres du château et toutes les personnes qui les entouraient, firent-ils des recherches dans les environs; tout ce qu'ils purent découvrir, c'est qu'on avait vu monsieur Bernardin de Saint-Pierre au lever de l'aurore, traverser le village et gagner la forêt. « Sans doute, disait l'un, il s'y sera égaré : le sentiers y sont tellement multipliés, si difficiles à reconnaître! — Peut-être, ajoutait un autre, est-il en ce moment exténué de fatigue et de besoin? — Pourvu, dit un troisième, qu'il n'ait pas rencontré quelque bête féroce, quelque sanglier blessé. — Vous me faites frémir, répond la dame du château : allons tous à sa rencontre, et promettons-nous de ne revenir

ici qu'après avoir trouvé notre cher fugitif. »

Aussitôt hommes, femmes, enfans, maîtres et valets vont à la découverte, se distribuant à chacun un canton de la forêt, et se proposant d'y faire une recherche générale, mais à peine ont-ils parcouru quelques sentiers, qu'ils aperçoivent de loin; dans la grande allée qui aboutit au village d'Étiole, la marche triomphale qui s'approchait. Elle cause au premier aspect une vive inquiétude : chacun, en voyant Bernardin de Saint-Pierre porté sur un brancard, le croit blessé, mourant, peut-être déjà privé de la vie; on n'avance qu'en tremblant, on craint de faire la moindre question; mais bientôt les cris de joie des nègres, et l'ivresse empreinte sur la figure de leur vénérable ami, font passer dans l'âme de tous ceux qui marchent à sa rencontre, un ravissement qu'il serait difficile d'exprimer. Lui-même, trop ému en ce moment pour proférer une parole, s'empresse

de les rassurer du geste de la main, leur désignant ces bons noirs couverts de sueur, qui n'avaient voulu céder à personne le bonheur de le porter ainsi pendant deux lieues entières, et qui vinrent enfin le déposer au château d'Étiole où se réunirent tous les habitans du village; qu'avait attirés ce délicieux spectacle.

Bernardin de Saint-Pierre, trouvant alors la force de s'exprimer, raconta ce qui lui était arrivé dans sa promenade, et obtint sans peine le pardon de l'inquiétude qu'il avait causée à ses amis. Après avoir fait reposer les nègres qu'aurait humiliés l'offre d'une récompense, il leur avoua que de toutes les jouissances qu'il devait à *Paul et Virginie*, il n'en était point de comparable à celle qu'ils venaient de lui faire éprouver. Il les pria de lui laisser le brancard comme le plus cher monument de sa gloire; et souvent le désignant aux jeunes littérateurs qui recherchaient sa présence, il leur disait: « Comment s'effrayer des épi-

» nes qui se trouvent à l'entrée du Par-
» nasse; comment craindre la longueur
» et la fatigue de la route, quand on a
» l'espoir de se reposer un jour sous un
» pareil feuillage? »



LE DINER DE DELILLE,

OU

LE CADRAN-BLEU.

Les souvenirs du bel âge ne s'effacent jamais : c'est principalement sur les imaginations vives et brillantes qu'ils exercent leur empire : aussi vit-on souvent Delille se plaire, dans ses vieux jours, à récapituler toutes les jouissances qui l'environnaient lorsqu'il faisait retentir dans Paris les sons harmonieux de sa lyre.

De toutes les réunions qui s'étaient formées dans la capitale pour entendre ce grand poète réciter ses vers, celle qui le plus souvent se présentait à son souvenir, était un déjeuner, donné en 1780, par une dame que ses talens littéraires et sa

haute naissance rendaient également célèbre. Cette réunion, composée de l'élite des beaux esprits du temps et des femmes les plus distinguées, avait eu lieu au Cadran-Bleu, sur le boulevard du Temple. Ce fut là que Delille fit entendre, pour la première fois, des fragmens de son poème sur l'*Imagination*; ce fut là qu'en récitant ce bel épisode où il dépeint un artiste égaré dans les catacombes de Rome, il produisit une impression profonde, un enthousiasme général. Chacun suivait par la pensée ce jeune infortuné dans le ténébreux labyrinthe où il s'était si imprudemment engagé : on répondait à ses cris déchirans; on cherchait avec lui, dans l'obscurité, ce fil précieux qui seul pouvait lui rendre la lumière et la vie.... O Delille! tu parus en ce moment aussi riche que Virgile, aussi terrible que le Dante; on ne savait ce qu'on devait admirer le plus en toi, ou le poète, l'honneur de sa patrie et de son siècle, ou le lecteur inimitable, dont le charme

et l'expression semblaient ajouter à l'éclat de son génie.

Cette réunion mémorable fit éprouver à Delille une jouissance qui lui inspira pour le Cadran-Bleu une prédilection dont il ne pouvait se défendre. Chaque fois que le printemps se renouvelait, il allait, avec ses amis les plus intimes, y faire ce qu'il appelait un dîner populaire. Il aimait à se confondre parmi les nombreux convives qu'il y rencontrait ; à suivre les différentes conversations qui parvenaient à son oreille attentive ; à esquisser les divers tableaux qui s'offraient à son regard scrutateur. C'était tout à la fois la joie des uns, l'impatience des autres, la politesse de ceux-ci, la brusquerie de ceux-là : en un mot, c'était partout un mouvement, une vie, une abondance, une bigarrure qui, frappant l'imagination par la variété la plus amusante, semblaient, disait Delille, ranimer la santé, remettre en verve, et disposer le cœur aux plus doux épanchemens.

Privé long-temps, par les troubles politiques de ces dîners qui toujours avaient pour lui tant de charmes, cet homme célèbre, exilé de sa patrie, voulut les renouveler à Londres ; mais il ne trouvait, dans les tavernes les plus fameuses, ni cette gaieté franche, ni cette attrayante urbanité, véritable patrimoine des Français. Oh! combien de fois il regretta le boulevard du Temple et son cher Cadran-Bleu!... Cependant l'horizon s'éclaircit, Delille revint à Paris, et s'empressa d'aller visiter ces lieux qui lui offraient tant d'aimables souvenirs; mais la publication de ses œuvres, dont il venait d'enrichir la France, avait augmenté sa renommée au point qu'il ne pouvait plus se montrer en public, sans être entouré d'une foule de curieux et d'admirateurs qui fatiguaient sa modestie. Le sort enfin, voulant nous offrir dans ce grand poète l'image vivante d'Homère, l'avait privé de la vue.

Le chantre des *Jardins* et du *Bonheur*

des Champs souffrait plus que tout autre, éloigné de la scène du monde, et retenu dans un appartement solitaire. « S'il ne » m'est plus permis, disait-il, de contem- » pler cette voûte azurée où j'ai trouvé » mon *Dithyrambe sur l'immortalité de* » *l'âme;* si je ne jouis plus de cet aspect » imposant de la nature, je puis du moins » entendre les accens de l'amitié; je puis » encore, me mêlant à des scènes plus » piquantes, entendre souvent les mots » heureux, les cris variés de ce bon peu- » ple, qui me réveillent, me réjouissent » et me font oublier les infirmités de » l'âge..... O mes amis, » ajoutait-il à ceux qui l'approchaient, « faites qu'avant de » m'endormir pour toujours, je puisse » aller dîner au Cadran-Bleu! »

Vainement osait-on lui représenter qu'il y serait reconnu, assailli, et qu'à son âge il était imprudent de s'exposer aux fatigues d'une semblable apparition dans le monde, ce grand peintre de la nature ne

répondait à toutes ces objections, qu'en répétant avec la voix suppliante d'un enfant qui réclame un moment de plaisir : « Faites que je puisse aller encore une fois dîner au Cadran-Bleu ! — Comment résister à de pareilles instances? disait à son tour la fidèle compagne de Delille, qu'il appelait son *Antigone* ; mais je ne puis songer à l'exécution de ce projet sans craindre pour la santé, peut-être même pour la vie d'un être aussi cher. — Eh bien ! dit à son tour un des amis de Delille, artiste aussi recommandable par ses talens que par les qualités de son cœur, il est un moyen de lui procurer la jouissance qu'il désire, sans l'exposer aux dangers de se montrer en public; et puisqu'il est privé de la vue, profitons-en pour le servir sans qu'il s'en doute. J'habite au faubourg Saint-Germain une maison spacieuse et commode, où se trouve une terrasse, donnant sur les Jardins, et couronnée de feuillages; c'est là que nous conduirons notre

vieil enfant; reposez-vous sur moi, je vous promets qu'il y trouvera tous les plaisirs qu'il se propose, et qu'il croira bien véritablement à son dîner populaire. »

Cette offre fut acceptée avec empressement, et le jour fut marqué pour la réaliser : c'était peu de temps après la scène mémorable de l'Académie, où le Virgile français, qui la présidait, fit en quelque sorte ses adieux à ses contemporains, en récitant, pour la dernière fois, des vers dans lesquels brillaient encore l'élégance et la vigueur du bel âge. Ce dîner tant désiré semblait occuper Delille comme une des épreuves les plus importantes de sa vie. Il vit arriver le jour convenu avec une joie inexprimable : paré dès le matin, comme pour un jour de fête, il se disposait à descendre avec orgueil dans la foule commune, et brûlait d'être confondu parmi les nombreux convives du boulevard du Temple.

Enfin la voiture se fait entendre : son

ami lui donne le bras, il y monte escorté de sa compagne chérie, et tous les trois gagnent rapidement la maison du faubourg Saint-Germain, où se trouvaient réunis d'avance plusieurs membres de l'Académie française, des gens de lettres, des artistes célèbres, des femmes aimables, et l'élite des premiers théâtres de la capitale, qui tous s'étaient distribué différens rôles, pour amuser l'honorable vieillard et lui faire accroire qu'il était parmi ce bon peuple dont il aimait la gaieté, dont il recherchait la présence.

En descendant de voiture, Delille entend la portière de la maison, qu'on avait mise dans le secret, lui demander avec la voix prononcée d'une écaillère : « Mosieu veut-i' des huîtres? C'est du tout frais, du vrai Cancale. — Oui, oui, répond le poète dans la plus joyeuse illusion; je ne veux rien me refuser aujourd'hui.... » Il monte et traverse un grand salon où plus de soixante personnes, réunies autour de

petites tables rondes, font tout à coup entendre un mélange de voix et de conversations particulières, qui font dire au célèbre aveugle : « Oh! le voilà bien ce bourdonnement populaire que j'aime à la folie! que de nuances à saisir! que d'esquisses à faire! Garçon! — Monsieur! répond en s'avançant un des premiers acteurs du Théâtre-Français, qu'y a-t-il pour votre service? — Mon bon ami, ne pourriez-vous pas me procurer une table à trois couverts, dans un endroit à part, mais d'où néanmoins je voudrais tout entendre? — Il reste justement ce qu'il faut à Monsieur, une place dans un coin, près de la cheminée. — C'est à merveille; comment vous nommez-vous? — Paul, chef de service, et entièrement à vos ordres. — Eh bien, mon cher Paul, servez-nous avec exactitude, et vous n'aurez point à vous en plaindre. Apportez-nous la carte, et d'abord une bouteille de Sauterne, du véritable surtout! Je vous préviens que je suis un vieux gourmet. —

Tant mieux, Monsieur, nous ne les craignons pas ici. »

On mange les huîtres, auxquelles succède le premier service, dont le digne ami de Delille nomme et lui fait choisir les différens mets sur une carte préparée. Pendant ce temps un groupe bruyant fait entendre à l'une des tables voisines les mots de *prime, d'usance, de livraisons à crédit*..... « Ce sont, dit le poète en sou-
» riant, des agens de change ou des cour-
» tiers de commerce : comme ils s'en don-
» nent ! il paraît qu'il y a eu ce matin
» de la hausse dans les effets publics!....»
D'une autre table s'élève par degrés le caquet de trois femmes dont les ris immodérés et quelques entorses données adroitement à la langue française, firent croire à Delille que c'étaient quelques riches marchandes de bois de l'île Louviers, qui, dans l'absence de leurs maris, venaient renouveler le dîner des *Trois commères*. « Quel feu de file! » s'écriait-il

en riant aux éclats. « Oh! si j'étais jeune
» et vaillant compère, que j'aurais de
» plaisir à les agacer, à lutter avec elles!
» Non, jamais je n'entendis rien de si
» original, de plus divertissant. »

On passe au second service, pendant lequel l'ami du vénérable aveugle prépare la scène la plus gaie, en lui disant d'une voix élevée, et avec intention : « Eh bien, mon cher Delille! comment vous trouvez-vous? — Ne me nommez donc pas si haut, vous me ferez reconnaître, et je serais forcé de m'en aller... » Comme il achevait ces mots, s'avance un membre de l'Académie française, connu par sa gaieté franche, et qui lui dit, avec le ton enroué d'un habitué du port Saint-Bernard : « D'après ce que je viens d'entendre, Monsieur, sans doute, est monsieur Delille, gros marchand d' vins, rue des Marmouzets, *à la Femme sans tête?* — Non, Monsieur, non; je ne suis point marchand de vins, et je n'ai point pour enseigne *la Femme sans tête*;.......

n'est-il pas vrai ma bonne amie? dit-il à madame Delille, avec le plus aimable sourire.—Ce n'est pas, ajouta gaiement l'ami, que monsieur Delille n'ait un riche magasin avec lequel il enivre chaque jour bien des gens. — Je ne me trompe donc point, reprit l'académicien, c'est mon homme. Je pars dans deux heures pour Auxère, par le coche : si monsieur Delille a quelques commandes à faire, il peut compter sur mon exactitude : je suis un des frères Bertrand, commissionnaires depuis deux cents ans, de père en fils, et connus dans tous les comptoirs de France.... — Je vous rends mille grâces répondit le poète ; je n'ai aucunement besoin de vos services. »

Cette plaisante conversation se trouve interrompue tout à coup, par une dispute qui s'élève à une autre table, entre plusieurs convives, sur celle des œuvres de Delille qui lui donnait le plus de droits à la célébrité. L'un prétend que c'est la traduction des *Géorgiques*, où il s'est mis

au niveau de son modèle, l'autre affirme qu'on ne peut rien comparer à cette masse prodigieuse de talent que renferme sa traduction de l'*Énéide*. Celui-ci préfère celle du *Paradis Perdu*, en ce qu'elle offrait plus de difficultés à vaincre; celui-là soutient que c'est le génie qu'on doit priser, avant tout, et qu'il met au-dessus des traductions de Delille, son poëme des *Jardins*, celui sur l'*Imagination*. Un autre enfin prétend que c'est le poëme de *la Pitié* qui doit être regardé comme le fondement de la renommée de son auteur. « Honneur, dit-il, à qui charme l'esprit! mais, reconnaissance éternelle à qui nous rend sensibles aux maux de nos semblables! — Eh bien! résumons-nous! s'écrie gaiement un sixième convive. Préférer tour à tour les nombreux ouvrages de Delille, ah! c'est en faire le plus digne éloge!.... Buvons à celui qui sait plaire à tous les goûts, à tous les âges!—Au Virgile français! prononcent en même temps un grand nombre de voix,

au bruit joyeux du cliquetis des verres : pussions-nous voir le laurier du Parnasse briller sur son front centenaire! — Le voir! reprend l'un d'eux, avec adresse : eh ! comment? on cherche vainement à jouir de sa présence. — Pourquoi nous priver, ajoute un autre, de contempler ses traits vénérables? cela fait tant de bien, l'aspect d'un homme célèbre ! il semble que sa voix nous inspire : on dirait que son geste nous indique le chemin de la gloire. — Ah! dit tout bas le vieillard, ému jusqu'aux larmes, si je ne me retenais, j'irais les aborder, me nommer moi-même, et tomber dans leurs bras. »

Arrive enfin le dessert, pendant lequel plusieurs autres scènes de différens genres confirment Delille dans la certitude où il est, de dîner sur le boulevard au Cadran-Bleu, et surtout de n'être connu de personne. Il demande la carte, et, se disposant à l'acquitter, il passe sa bourse à Mme Delille, en lui disant : « C'est moi

» qui régale sur mes petites économies : » oh! comment payer tout le plaisir que » j'ai ressenti!..... » Mais quelle est sa surprise, lorsqu'on lui dit, qu'à la place de l'énumération des mets qu'il avait ordonnés, la carte portait ces simples mots : « L'hon» neur de recevoir chez moi le plus grand » poëte de la France, est mon plus doux » et mon unique salaire..... HENNEVEU, » *restaurateur.*» — Comment! dit le vieillard, en se levant, je ne saurais accepter cette offre, et ne me connais aucun droit à la générosité du chef de cette maison.— Aucun droit!..... répond quelqu'un, faisant le rôle du restaurateur; ah! monsieur Delille! n'en avez-vous pas à l'admiration de tout ce qui porte un cœur français?— Quelque chose que nous ayons pu vous offrir, ajoute aussitôt l'épouse de son ami, se disant Mme Henneveu, l'honneur que nous fait l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, nous rend encore ses débiteurs. » En achevant ces mots, elle saisit involon-

tairement une des mains du vieillard, et y dépose le baiser le plus respectueux. «Mon ami, dit à son tour Mme Delille, vous ne pouvez humilier, par un refus, d'aussi honnêtes gens. — Ah! je n'en ai pas le courage, répond-il d'une voix altérée, mais c'est à condition que M. et Mme Henneveu me feront l'amitié de venir dîner chez moi, le jour qui leur sera le plus convenable : je ne leur offrirai pas des mets aussi délicats, aussi recherchés ; mais du moins, ils y trouveront la preuve de mon estime, et l'expression de ma reconnaissance...... » Après les débats et les complimens d'usage, après avoir remis au prétendu Paul, six francs pour la récompense de son service, Delille, se croyant reconnu, et désirant se soustraire aux hommages dont il craignait d'être accablé, propose à son Antigone d'aller prendre le café au *Jardin Turc*, pour se remettre de la vive émotion qu'il éprouvait, et respirer l'air dont il avait besoin.

On lui fait dont descendre l'escalier, traverser une cour, un jardin spacieux; et après lui avoir fait parcourir à peu près la distance qu'il y a du Cadran-Bleu au Jandin-Turc, on le conduisit sur une terrasse ornée de fleurs et de feuillages, où s'étaient réunis les nombreux acteurs du Grand-Salon, qui déjà se distribuaient de nouveaux rôles, pour faire croire à Delille qu'il était réellement dans l'un des bosquets de ce jardin public, qui donne sur le boulevard du Temple.

« Oh, qu'on respire bien ici ! dit-il en
» se découvrant : j'aime à retrouver la fraî-
» cheur de la verdure et le parfum des
» fleurs, j'aime à sentir les rayons du soleil
» sur ma tête septuagénaire. »

Il prend son café, qu'à son grand étonnement et en vieux connaisseur, il proclame du moka délicieux. « Oh! lui dit son ami, je viens ici très-souvent avec ma famille, et j'étais bien sûr qu'on nous servirait ce qu'il y a de mieux.— Ces messieurs veulent-

ils des glaces? dit un peintre célèbre, jouant le rôle d'un garçon limonadier. — Oh! point de glaces! dit madame Delille, cela pourrait vous incommoder. — Au contraire, reprit le vieillard, c'est un tonique excellent.... Garçon, qu'avez-vous à nous donner! — Monsieur peut choisir; nous avons ici tout ce qu'on peut désirer, glace à la vanille, glace à la fraise ou à la framboise, au citron, à la pistache; sorbet au rhum, au marasquin, crême à la Jacques-Delille.... — Comment! comment! reprend celui-ci avec un mouvement involontaire: qu'est-ce que c'est que la crême à la Jacques-Delille? — C'est un mélange des productions les plus rares, du goût le plus exquis; rien n'est plus en vogue, et le débit en est considérable. Les jeunes poètes surtout se l'arrachent. Ils prétendent que cela les reconforte, les inspire : si Monsieur veut que je lui en serve, j'ose me flatter qu'il en sera content. — Eh bien, soit! répond Delille, commençant à soupçonner qu'il

est reconnu. C'est singulier, ajoute-t-il, en s'adressant à son ami, j'étais loin de m'attendre à un pareil hommage. — Que voulez-vous? répond ce dernier : chacun pare sa marchandise le mieux possible; et votre nom fera peut-être la fortune des limonadiers, comme il a déjà fait celle des libraires.

On sert donc les glaces en question, qui n'étaient autre chose qu'une crème aux ananas; et le poète enchanté avoue que, soit prévention, soit effet d'un amour-propre irrésistible, il n'a de sa vie rien mangé de plus esquis. Pendant qu'il se livre à cette jouissance imprévue, il entend dans un bosquet voisin des voix qu'il affirme être celles de plusieurs académiciens, ses collègues, qui alors avaient en effet repris leur ton naturel. « Oui, lui dit l'ami, ils sont avec ceux de nos gais chansonniers qui nous rappellent le mieux Pannard et Collé. — Oh! reprit Delille, s'ils allaient me reconnaître!..... » A ces mots il remet son

chapeau qu'il rabat sur sa figure, et tourne le dos au bosquet où tout à coup se font entendre les couplets les plus ingénieux et dignes du grand poète qu'ils célébraient. L'un, entr'autres, finissait par ces mots remarquables :

« On a vu l'autre jour Homère
» Présider l'Institut »

« Homère! » répétait Delille avec la plus touchante modestie : « Ils n'ont vu que » mes yeux.......... » Un autre couplet vint à prédire que les ouvrages de ce nouvel Homère iraient bien loin dans la postérité. « Est-ce que par hasard, dit-il à son ami, » ces aimables chansonniers seraient aveu- » gles comme moi ?.... »

Enfin l'on entend résonner à quelque distance les sons harmonieux d'une harpe. « Ce sont, dit Madame Delille, ces deux » jeunes frères languedociens qui depuis » quelque temps parcourent les rues de » Paris, et rassemblent tous les passans

» autour d'eux : justement ils s'arrêtent » devant nous. » Au même instant deux jeunes personnes d'un talent remarquable et placées au bout de la terrasse, préludent sur des harpes; l'un des plus célèbres chanteurs de l'Europe, imitant un reste d'accent provençal, s'écrie : « Messieurs et dames, » nous allons avoir l'honneur de vous chanter le fameux cantique de *Saint-Jac-* » *ques.* Ce n'est pas *Jacques-l'Hermite,* » *Jacques-de-Compostelle*, ni *Jacques-le-* » *Mineur;* mais bien *Jacques-le-Majeur,* » autrement dit *Jacques-Delille*, patron » des poètes français et des vieillards aima- » bles..... » Aussitôt les harpes font entendre de nouveaux accords auxquels s'unit une voix ravissante qui chante la vie entière du poète, depuis son enfance dans la Limagne, jusqu'à son dernier retour à Paris. Cette heureuse époque surtout est célébrée par un chœur si mélodieux et si touchant, que Delille ne peut plus retenir les pleurs qui mouillent ses traits véné-ra-

bles ; et se croyant alors plus que jamais au Jardin-Turc, environné d'une foule immense, il dit à son Antigone, dont il saisit le bras avec empressement : Sortons d'ici! tâchez de me soustraire à ces hommages publics dont je crains les effets, et qui, je n'en puis plus douter maintenant, étaient préparés d'avance. — Il n'est que trop vrai, lui répond son ami, mais rassurez-vous, et ne craignez rien de tous ceux qui vous entourent. Vous n'êtes point sur le boulevard du Temple. — Comment! — Vous n'avez point dîné au Cadran-Bleu. — Que dites-vous? — Mais bien chez moi, mon cher Delille, au sein de ma famille et de mes nombreux amis, qui depuis cinq heures au moins représentent les différens personnages qui vous ont causé tant de douces émotions. — Non, non, reprit le poète, je ne puis croire qu'on produise à ce point l'illusion. On n'imite pas ainsi les divers accens, le mouvement, la gaieté franche du peuple. — Rien portant n'est

plus vrai, cher confrère, lui dit le joyeux académicien, qui avait rempli le rôle du commissionnaire de vins. C'est moi qui vous logeais rue des Marmouzets, *à la Femme sans tête.* — Vous devez reconnaître Paul dit le premier comique du Théâtre-Français, Paul, chef de service, à qui vous avez remis un écu de six francs, qu'il vous demande la permission de conserver toute sa vie. — Nous sommes les courtiers de change qui fêtaient si bien la hausse, disent plusieurs artistes célèbres. — Et nous, ajoutèrent leurs épouses, les trois commères de l'île Louviers. — C'est moi qui vous ai chanté le cantique de *Saint-Jacques*, dit celui qu'on surnomme en France le *moderne Orphée.* — Et c'est moi, continua l'un de nos premiers peintres, qui faisais le garçon limonadier, et qui vous ai proposé cette crême à la Jacques-Delille. — C'est nous qui disputions avec tant de chaleur sur vos ouvrages, s'écrient, en lui serrant les mains, plusieurs membres de l'Acadé-

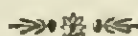
mie française. — Enfin c'est moi, dit la dame de la maison, qui représentais madame Henneveu; vous avouerez qu'il m'était impossible d'accepter le montant de la carte, et que j'avais bien raison de vous dire que l'honneur de vous recevoir chez moi, serait mon unique salaire. — Dieux! s'écrie Delille, se laissant aller dans leurs bras; comment exprimer ce que j'éprouve?...... Quoi, tant de monde pour amuser un pauvre vieillard!.......... Ce n'est qu'en France que l'on peut inventer une scène aussi délicieuse, ce n'est que dans sa patrie qu'on peut recevoir de si touchans hommages........ Mes amis........ mes frères, hommes aimables, artiste célèbres qui m'entourez........ et vous femmes charmantes que je sens près de moi, que je crois voir encore, puissiez-vous tous partager mon ivresse!...... Ah! quand je ne serai plus, vous aurez le droit de vous dire : « *Nous* » *avons prolongé la carrière du poète-*

» *aveugle ; ce fut parmi nous que De-*
» *lille passa le plus beau jour de sa vie.* »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.



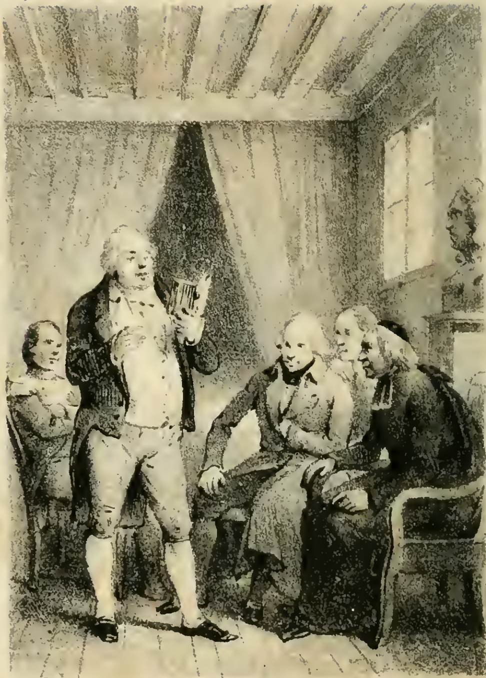


LES ENCOURAGEMENS

DE LA JEUNESSE.



TOME II.



LES
ENCOURAGEMENS
DE
LA JEUNESSE,

PAR J.-N. BOUILLY.

SEPTIEME ÉDITION.

TOME II.

LONDRES,
DULAU ET COMP^{e}, LIBRAIRES,
SOHO SQUARE.
1834.

LES ENCOURAGEMENS
DE LA JEUNESSE.

DUCIS
AU VILLAGE DE ROQUENCOURT.

Aucun homme de lettres ne fut plus heureusement doté par la nature, que celui dont j'entreprends d'offrir à mes jeunes lecteurs une image fidèle. Ceux d'entre eux qui connurent Ducis dans sa vieillesse, ont pu juger encore de son âme franche, expansive, de sa verve brillante; et comme Andrieux, admirer en lui : *l'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.* Sa figure, l'une des plus admirables qui jamais aient paru sur le Parnasse français, inspirait la confiance et provoquait l'atta-

chement ; sa taille majestueuse et sa force imposante pouvaient intimider au premier aspect : mais bientôt on était rassuré par la douceur de sa voix, par le charme irrésistible de son regard. On ne pouvait le voir sans être ému de respect ; l'entendre, sans éprouver une émotion profonde ; et lorsqu'il paraissait à l'Académie française, couronné de cheveux blanchis par quatre-vingts hivers, entouré de jeunes poètes dont il était l'ami, le guide et le modèle, on eût dit Nestor au milieu des héros grecs. Les paroles qu'il leur adressait étaient si suaves, si pénétrantes, qu'Homère eût pu dire aussi de lui, que le miel coulait de ses lèvres.

Quel poète fut jamais mieux inspiré que Ducis? qui plus que lui savoura les jouissances et sut conserver toute la dignité de sa noble profession ? « Un rouleau d'or, » disait-il, ne vaut pas un heureux hémis- » tiche. » Et lorsqu'il voulait exprimer à madame de La Grange, sa sœur chérie,

tout le bonheur qu'il ressentait en travaillant, il lui disait :

« Pour moi, pour moi les vers sont toujours quelque chose.
» Quand le cœur les conçoit, quand l'esprit les compose.
» Ah qu'un poète est enchanté !
» Il n'entend, il ne voit, il ne sent autre chose :
» Ce n'est pas du plaisir, c'est de la volupté.
» Ma sœur, conçois-tu bien ce qu'est la poésie ?
» C'est le nectar, c'est l'ambroisie ;
» C'est la saveur des fruits, le doux parfum des fleurs :
» C'est l'arc-en-ciel et ses couleurs,
» C'est une ivresse, un charme, en un mot c'est la vie. »

Personne ne sentit plus vivement l'amitié que Ducis. Jamais il ne perdit un ami ; et cependant son cœur confiant et sensible s'ouvrait facilement à tous ceux qui voulaient y prendre place. Thomas, Florian, Bitaubé, Bernardin de Saint-Pierre, Legouvé, Lemercier, Andrieux, Parseval et Campenon, y puisèrent tour à tour ce qui peut charmer l'esprit et payer amplement le dévouement le plus sincère. Tous l'appelaient *notre Ducis :* touchante expression qui donne une juste idée du

sentiment qu'il inspirait à chacun d'eux! C'était surtout lorsqu'un chagrin venait les troubler, lorsqu'un malheur venait les atteindre, qu'ils trouvaient dans cette âme généreuse et patriarcale toutes les ressources du vrai talent, toutes les consolations du dévouement le plus sincère. C'est alors que Ducis improvisait ces vers qu'on ne saurait trop répéter dans les discordes civiles.

« Amitié, qui, sans toi, porterait ses malheurs ?
» Hélas ! né pour souffrir, mêlons du moins nos pleurs !
» Malheureux ! quoi, faut-il sur ce globe où nous sommes,
» Quand on veut les aimer, craindre toujours les hommes,
» Se dire en gémissant, mais éclairés trop tard :
» Les voilà tous ensemble.... et les cœurs sont à part ? »

Ce qui caractérisait particulièrement Ducis et lui donnait tant de droits à l'estime générale, c'était un mépris de la fortune et des rangs; c'était le désir inaltérable d'une humble médiocrité. Plus d'une fois il refusa de brillantes décorations, des titres élevés, des pensions considérables; on le vit même braver le ressentiment

d'un conquérant fameux, d'un potentat redoutable, qui, dans sa colère, prit pour un orgueil insultant, ce qui n'était qu'un système de bonheur, qu'un pacte fait avec soi-même de conserver sa chère indépendance. Mais ni les éclats de la foudre qui grondait sur la tête du vénérable Ducis, ni les instances des ambitieux, qu'humiliait sa modestie, ne purent l'intimider et le corrompre. A toutes les menaces, à toutes les prières dont il était obsédé, il ne répondait que par cette admirable profession de foi qui durera plus long-temps que les grandeurs et les hochets dont on voulait l'affubler :

« Né sans ambition, avec peu de désirs,
» Mon luth fait mon destin, mon emploi, mes plaisirs,
» Il ne me donne pas un parc, des métairies;
» Mais le sommeil, la paix, les riantes féeries,
» Cet art charmant des vers par la grâce enfanté,
» Bien-fonds de La Fontaine et qu'il a tant chanté..
» Heureux au jour le jour, rêvant, me laissant faire,
» De moi pourtant toujours je fus propriétaire.
» O pauvreté tranquille! ô véritable bien!

» Heureux ! cent fois heureux le mortel qui n'est rien !
» Qui, dans son cœur en paix, seul trésor à défendre,
» Sans craindre et désirer, commander ni dépendre,
» Toujours libre et soumis dans un juste milieu,
» Abandonne ce monde et l'avenir à Dieu ! »

Je n'oublierai jamais la vive impression que produisit sur moi Ducis, la première fois que j'eus le plaisir de l'entendre. C'était dans le bel atelier de Vincent, peintre d'histoire, où l'auteur faisait la première lecture de sa tragédie d'*Abufar*. L'assemblée était nombreuse et composée de tout ce que Paris comptait alors de grands talens dans tous les genres, et de femmes distinguées. J'étais placé derrière le fauteuil de Grétry, qui venait de mettre en musique mon premier ouvrage, de l'embellir par ses divins accens. Caché sous les rayons de son auréole, admis, par son honorable entremise, dans cette imposante réunion, mes yeux étaient aussi charmés de la vénérable figure de Ducis, que mon âme fut émue des scènes admirables où ce

poète peint l'amour paternel avec force et ces couleurs qui n'appartiennent qu'à lui seul. Je jugeai sans peine qu'on ne pouvait écrire de la sorte, sans porter un cœur pur, aimant; et dès cet instant je vouai à l'auteur d'*Abufar* un attachement, une vénération, dont le hasard m'a procuré le bonheur de lui renouveler l'assurance, soit à Versailles où il faisait sa résidence habituelle, soit à Paris, chez nos amis communs, où je le rencontrai souvent. Ce fut chez l'un d'eux qu'il nous raconta la scène intéressante que je vais essayer de décrire, et qu'il regardait comme son plus beau succès, comme le prix le plus flatteur qu'il eût jamais recueilli de ses nombreux ouvrages.

Ducis ne redoutait rien autant que la gêne du grand monde et l'expiation que se trouve obligée d'y faire une réputation méritée; il ne passait ordinairement à Paris que le temps nécessaire pour visiter quelques amis et assister aux séances de

l'Académie française. La solitude était devenue un besoin pour son âme tendre et mélancolique. Il aimait à se promener seul, à récapituler sa longue et honorable carrière : elle ne lui offrait que de chers souvenirs : car il n'avait cessé de prendre pour devise ce qu'il répétait souvent à tous ses jeunes élèves :

« De bonnes actions sont de beaux vers de plus. »

Il aimait surtout à se livrer en secret aux élans de cette douce piété qu'il avait héritée de sa mère, et qui répandait sur sa vie un charme inexprimable. Mais pour adorer Dieu, pour satisfaire aux besoins de son cœur, Ducis préférait souvent à des temples fastueux un site romantique et l'aurore d'un deau jour. C'était dans les bois de Satauri, de Montreuil et de Virofley, qu'il aimait à méditer en silence et qu'il se disait dans son extase toute céleste :

« Oh! combien doit chérir son vallon fortuné
» Le mortel vers les champs, vers les arts entraîné,

» Qui voit sous l'œil du ciel, avec ordre et mesure,
» Ces prodiges sans nombre inonder la nature!....
» Je vois par le bonheur tout ce monde animé,
» Et par des cris d'amour son auteur proclamé.
» Ce sol, cet air, ce feu, ces eaux, tout est merveille.
» J'interroge un gravier, une plante, une abeille.
» A pas lents et pensif, La Fontaine à la main,
» Parmi les fleurs, les fruits, je poursuis mon chemin.
» J'entends dans la nature et dans ses harmonies
» Du céleste ouvrier les grandeurs infinies.
» Heureux qui pénétré, ravi de ses bienfaits,
» Sur un autel champêtre offre à ce Dieu de paix
» Le tribut des vergers, des guirlandes fleuries
» Et l'hymen des oiseaux et l'encens des prairies!
» Un esprit vaste et fait pour l'immortalité,
» Partout dans l'univers voit la Divinité. »

Le destin, qui trouvait à la fois dans Ducis le grand poète et l'homme de bien, voulut que la tendre amitié lui offrît dans ses promenades solitaires une heureuse distraction, un aliment nécessaire à son cœur. L'abbé Lemaire, son ami de collége, était depuis trente ans le premier vicaire de Bicêtre et le directeur des cabanons, repaire hideux et infect où ce digne ministre des autels avait exposé mille fois sa vie,

en assistant les nombreux prisonniers à leurs derniers momens. Lemaire, dont on bénit encore le nom dans ce séjour du malheur et du crime, Lemaire qu'on doit citer comme le plus rare modèle des pasteurs, venait d'obtenir pour prix de ses longs et pénibles services, non un canonicat honoraire, non un évêché, dont il eût été digne, mais la cure du petit village de Roquencourt, situé à une demilieue de Versailles, sur la grande route qui conduit à Marly. Quel plaisir éprouvèrent à se revoir ces deux vieux amis, long-temps séparés par la différente carrière qu'ils avaient parcourue! Ducis craignit d'abord que le pieux ministre ne vît en lui qu'un profane qui s'était voué tout entier au culte de Melpomène; mais dès leur première entrevue; il fut désabusé. Lemaire, en le pressant dans ses bras, ne voit que son ami d'enfance, le dépositaire de ses premiers secrets : il retrouvait un cœur trop à la mesure du sien, pour n'être

pas heureux d'y reprendre place. « Si j'ai consacré ma vie, disait-il, à ramener à Dieu ses enfans égarés, ne leur as-tu pas, ainsi que moi, donné de grandes leçons de morale et de véritable religion? Qui pourrait résister à cette touchante piété filiale dont *Helmonde, Antigone* offrent dans tes beaux vers un si parfait modèle? Quel père n'ouvrirait son âme à la clémence et n'envierait pas le bonheur de pardonner, en écoutant ce que, dans l'un de tes meilleurs ouvrages, *OEdipe* adresse au coupable *Polynice?*......Va, mon bon François, tes écrits valent bien mes sermons, puisqu'ils épurent les mœurs et font aimer la vertu. Crois-moi, Dieu juge toujours l'intention; il ne tient compte que du bien ou du mal qu'on veut faire. »

Cette admirable tolérance, qui donnait une si haute idée du curé de Roquencourt, semblait augmenter encore dans Ducis la piété qui charmait, soutenait sa vieillesse; et ne lui rendait que plus cher son respec-

table ami. Aussi ne se passait-il pas de jour, sans qu'on ne vît ces deux vieillards se rejoindre, soit chez l'un d'eux, soit sur le chemin qui séparait leurs modestes demeures. Souvent, l'auteur de *Macbecth* et *d'Othello*, après avoir servi la messe de son vieux camarade de collége, lui lisait les poésies diverses qu'il composait à cette époque; et le digne pasteur applaudissait les vers charmans que Ducis adressait à son *petit logis*, à son *petit bois* à son *ruisseau*, ceux même où il chantait sa *musette* et son *cabaret*. Souvent aussi Lemaire venait lire à son tour, au doyen des auteurs tragiques, le prône qu'il devait prononcer le dimanche suivant : il le consultait sur les moyens de ramener par la persuasion, de rendre harmonieuse la parole de Dieu, et de la faire pénétrer dans tous les cœurs...... Heureux échange de confiance et d'estime! mélange touchant du sacré, du profane! admirable et précieuse effusion de deux cœurs si dignes

l'un de l'autre, égaux en droits au bonheur éternel, et qu'on ne saurait trop citer pour exemple à ceux qui méconnaissent la tolérance et dédaignent les douceurs de la sainte amitié!

Le curé de Roquencourt avait remarqué parmi ses paroissiens un vieillard, privé de la vue, dont le ton et la démarche semblaient annoncer une personne de distinction, qui, retirée du monde, s'était réfugiée au village pour y dérober son existence à tous les regards. Cet inconnu paraissait être septuagénaire: il se promenait ordinairement dans les lieux les moins fréquentés des environs, et se faisait conduire par un ancien serviteur qui lui portait un grand attachement et le plus profond respect. Ils habitaient tous les deux une retraite isolée où jamais ne pénétrait aucun étranger. La simplicité de vêtemens de l'aveugle qui n'était connu dans tout le pays que sous le nom de monsieur Gervais, et l'obscurité dont il cherchait à s'envelopper sans cesse, l'avaient fait pren-

dre d'abord pour l'un de ces pauvres rentiers de l'État, ruinés par les secousses politiques, et qui viennent chercher aux champs une vie frugale, analogue à leurs faibles moyens; mais bientôt son penchant à la bienfaisance, seul bonheur que pût éprouver l'inconnu, le trahit et fit soupçonner que sous les dehors les plus simples, il cachait une grande aisance dont il employait la majeure partie à secourir les infortunés. Il ne faisait aucune promenade, sans que son guide fidèle ne distribuât un assez grand nombre d'aumônes. Un agriculteur éprouvait-il une perte imprévue; une pauvre veuve, un vieillard infirme étaient-ils abandonnés de leurs familles, le généreux monsieur Gervais s'empressait de venir à leur secours, et n'exigeait d'eux pour récompense, que de taire les dons qu'ils avaient reçus de lui. Le nombre des obligés augmentait chaque jour, et sans divulguer tout-à-fait le secret promis, chacun portait à son bienfaiteur une vénération qu'il était diffi-

cile de ne pas remarquer. Il ne se promenait plus, sans que sur son chemin chaque passant ne se découvrît avec respect et ne fît des vœux pour sa conservation : se rendait-il à l'église, on s'arrêtait sur son passage, on l'entourait avec empressement ; et comme son infirmité l'empêchait de voir tous les hommages qu'on lui rendait, et que son vieux serviteur se faisait un devoir de les lui laisser ignorer, cet excellent homme jouissait d'autant plus de tout le bien qu'il faisait, que rien ne lui semblait en révéler le mystère.

Cette modeste bienfaisance ne fut pas long-temps ignorée du curé de Roquencourt : ceux de ses pauvres qu'il assistait de son côté, ne purent lui cacher ce que faisait pour eux le bon monsieur Gervais. On juge aisément d'après cela, du vif désir qu'éprouva le pasteur de connaître celui qui l'aidait si bien à soigner son troupeau. Instruit par le guide fidèle de l'inconnu, que rien ne déplaisait plus à son maître, que

d'entendre parler des dons qu'il répandait, et qu'il avait déjà quitté plus d'un village où ses bienfaits divulgués lui avaient attiré des déférences qui contrariaient ses goûts, le pieux Lemaire feignit d'ignorer tout ce que ses habitans devaient au bienfaisant étranger; il se contentait de se trouver quelquefois sur le chemin que celui-ci parcourait dans ses promenades, de l'aborder avec ce simple intérêt du pasteur du lieu, de lier avec lui ces conversations d'usage qui insensiblement établissent plus de confiance et de familiarité. Monsieur Gervais, qui connaissait toute la vie du curé de Roquencourt, ne put se défendre de la vénération qu'il inspirait, et finit par l'admettre un jour dans son humble retraite. Lemaire remarqua, non sans étonnement, plusieurs indices d'une haute origine et d'une opulence cachée. Là se trouvait le portrait en pied d'un officier-général qui, par la ressemblance des traits, annonçait être celui du solitaire aveugle; ici l'on voyait les buste en marbre

de Turenne et du grand Condé; sur sa cheminée on avait laissé, par oubli sans doute, une magnifique boîte d'or avec un portrait entouré de diamans ; enfin sous une vieille redingote grise, que portait ordinairement l'inconnu, et sous un habit bleu tout râpé qu'il déboutonna par mégarde, le discret pasteur aperçut un grand cordon rouge qui ne lui permit plus de douter que le simple Gervais était un officier supérieur, ou tel autre grand personnage déguisé, qui, sous un nom emprunté, cachait son rang et sa naissance.

Comme il est impossible qu'on renonce entièrement à ses vieilles habitudes, monsieur Gervais, qui chaque jour trouvait dans le curé de Roquencourt le plus tolérant des ministres et le meilleur des hommes, lui demanda s'il connaissait le jeu d'échecs, seule distraction que pût lui permettre son infirmité.... « Hélas! lui répondit le saint pasteur, tout mon temps fut consacré sans réserve aux malheureux : je n'ai su de ma

vie que prier et consoler.... Mais si vous daignez me le permettre, je vous amènerai quelqu'un dont le plus grand plaisir est de s'exercer à ce beau jeu que vous aimez tant! c'est mon ami de collége, qui vient souvent me visiter de Versailles, et que peut-être vous connaissez de réputation. — Vous le nommez? — Ducis, de l'Académie française. — Je fais grand cas de ses ouvrages: ils donnent une haute idée de son mérite et de son caractère, et je serai charmé de le rencontrer chez vous.» Dès le lendemain eut lieu la première entrevue: le poète, habitué à étudier le cœur humain, n'eut pas de peine à reconnaître dans M. Gervais, le langage, les manières et l'aplomb d'un homme du monde, d'un personnage important qui cherchait à se voiler à tous les yeux. La conversation fut enjouée, brillante. Ducis, quoique d'un talent remarquable au jeu d'échecs, et dont le coup d'œil était vif et perçant, eut de la peine à lutter contre l'aveugle, qui, réduit à ce seul amusement, y avait acquis par le

toucher, une si grande habitude et une telle force, qu'on était tenté de croire que ses yeux se retrouvaient au bout de ses doigts. Malgré toutes les précautions que prenait l'humble monsieur Gervais, pour ne pas faire soupçonner ce qu'il pouvait être, il s'abandonnait insensiblement à lui-même, il parlait des batailles les plus mémorables, des grandes réputations du jour; il se livrait à ces récits anecdotiques qui prouvaient qu'il connaissait et la ville et la cour, et qui ne firent qu'augmenter la curiosité des deux amis devenus sa société habituelle. Vainement cherchèrent-ils à percer le mystère dont il s'enveloppait sans cesse; son guide fidèle était encore plus discret que son maître. Un jour cependant Ducis, que monsieur Gervais aimait à entendre lire ses ouvrages, récitait cette admirable scène du *Roi Léar*, la cinquième du quatrième acte, où l'auteur semble avoir épuisé tout ce qui peut peindre la douleur d'un père abandonné de ses enfans. L'inconnu, malgré tous ses efforts pour

se contraindre, ne peut résister à la vive émotion qu'il éprouve, et au moment où le poète prononce ces deux vers :

« Sans doute vous plaignez les pères malheureux ?....
» Hélas ! j'en connais un bien digne de mes larmes.. »

Le vieillard saisit la main de Ducis et s'écrie : « Assez, assez !.... Vous lisez trop « bien pour moi.... » Cette brusque interruption et l'altération répandue sur les traits de l'inconnu, prouvèrent à l'auteur du *Roi Léar* qu'il avait fait vibrer la corde sensible du cœur, et que l'aveugle avait un chagrin secret dont il cherchait à se distraire. Un événement imprévu ne tarda pas à confirmer Ducis et son ami dans leurs soupçons : le vieux Gervais fit une chute, et se blessa si grièvement, que bientôt ses jours furent en danger. Le curé de Roquencourt ne quittait pas le chevet du lit du malade ; non comme un ministre qui spécule sur les derniers momens d'un riche moribond ; mais comme un frère compa-

tissant, qui joignait aux secours de la religion ceux de l'attachement le plus sincère. « Cher pasteur! lui dit le vieillard dans un de ces intervalles où il reprenait l'usage de ses sens; cher pasteur.... j'ai là.... un poids affreux qui m'accable.... et qui ne peut être allégé que par vous. — Ah! parlez : que faut-il faire? — Je fus père....... et je crois l'être encore.... Un fils, l'unique objet de mon amour.... et devenu celui du plus juste ressentiment.... ce fils est frappé de ma malédiction.... Je voudrais la rétracter par votre sainte entremise.... Dieu, dont vous avez tant de fois invoqué la miséricorde.... ne sera pas inexorable à la prière que je vous supplie de joindre à la mienne. » Aussitôt le respectable curé se découvre, et soutenant dans ses bras le vieillard, il l'aide à révoquer l'anathème paternel qu'il avait prononcé, à ramener dans son âme le calme et la sécurité que produit toujours la clémence : elle opéra si efficacement sur l'état du malade, qu'il reprit insensible-

ment des forces, et fut bientôt hors de danger.

Lemaire ne crut pas devoir taire à son ancien ami cette scène touchante; et tous les deux brûlaient du désir de savoir la cause des peines secrètes du vieux Gervais. Les soins dont ils l'entouraient sans cesse, leur donnèrent tant de droits à sa confiance, que lorsqu'il fut convalescent, il n'eut plus le courage de leur taire quel était cet aveugle si simple auquel ils avaient témoigné tant d'attachement et tant d'égards. Il leur apprit donc qu'il se nommait le comte Dartanval, ancien lieutenant-général des armées du roi; que sa femme, issue d'une des plus illustres familles de Bretagne, était morte en couches de son premier enfant, auquel il avait prodigué tout ce que peut inspirer la tendresse paternelle. « C'est » pour lui » disait le comte, avec une véhémence dont il n'était plus maître; « c'est » pour lui que j'ai perdu la vue. Dans un » terrible incendie qui réduisit en cendre

» une partie du château Dartanval, je
» m'élance pour sauver mon Arthur, alors
» âgé de six ans : un écroulement de pou-
» tres embrasées rendait presqu'impossible
» tout accès à l'appartement où il reposait;
» mais quel obstacle peut arrêter l'élan
» d'un père? je parviens jusqu'à son lit,
» et je l'emporte à travers une épaisse obs-
» curité que j'espérais voir se dissiper en
» sortant du gouffre affreux où je m'étais
» précipité; mais je ne tardai pas à m'a-
» percevoir que les flammes dont j'avais
» bravé l'ardeur dévorante, m'avaient
» privé pour jamais de la lumière. Cet évé-
» nement cruel fut long-temps adouci par
» l'inexprimable tendresse d'Arthur, qui
» cherchait tous les moyens de me dédom-
» mager de ce que j'avais perdu pour lui....
» Qui m'eût dit alors qu'il serait indigne
» du sang qui l'a fait naître, et qu'on le
» citerait parmi les fils ingrats?.....» A ces
mots le vieillard s'interrompit, un instant
suffoqué par la colère, et reprit ensuite son

récit. Il apprit à ses deux confidens que ce fils, qui seul devait hériter de son nom et de sa grande fortune, qui seul devait adoucir le triste sort d'un père aveugle, l'avait abandonné à des soins mercenaires, pour courir les hasards des combats; qu'il avait bravé ses ordres réitérés, ses supplications les plus pressantes, pour aller se battre contre des proscrits de son sang, pour égorger de sa main ses parens les plus proches, les amis de sa famille, les anciens frères d'armes de son père. « Voilà dix ans qu'il m'a quitté, ajoute le comte; et depuis ce temps j'ai fait serment de renoncer au monde pour jamais : j'ai changé de nom, erré de village en village, afin de me soustraire aux recherches d'un rebelle que je ne recevrai plus que sur ma tombe. — Il est coupable sans doute, répondit Ducis avec un ton de douceur et de vérité qui le caractérisait, et telle est la fatalité de l'esprit de parti, qu'il sépare le fils du père, arme les frères les uns contre les autres.....

Mais vous avouerez, monsieur le comte, et comme Français et comme ancien militaire, qu'après la voix puissante d'un chef de famille, la plus irrésistible est celle de la patrie : on a vu les fils des plus anciennes maisons de France marcher dans les rangs de nos braves défenseurs.... Leur exemple aura sans doute entraîné celui qui devait être le guide, la consolation de votre vieillesse. — Si le ciel, dit à son tour le pieux Lemaire, veut que les enfans soient soumis, il veut aussi qu'un père soit clément et pardonne. Adam bénit en expirant le meurtrier de son cher Abel : Jacob ne put résister aux remords de Siméon, qui lui avait apporté la robe sanglante de Joseph; et l'enfant prodigue, après tant de fautes, de désobéissance, est accueilli avec ivresse sous le toit paternel. — Pour moi, reprend le comte Dartanval, je ne recevrai jamais sous le mien l'ingrat qui m'a trahi, qui m'a si indignement abandonné...... Sans doute il met tous ses soins à me découvrir; mais

je saurai si bien me cacher et me restreindre à l'existence la plus obscure.... Votre bienfaisance vous trahira, lui répond Ducis : la bonté de votre âme déborde malgré vous; et plus le cœur est malade, plus il cherche à s'alléger par le bonheur des autres. — Avouez, reprenait doucement le digne pasteur, avouez que la révocation du terrible anathème dont vous aviez frappé le malheureux Arthur, a porté dans vos sens un calme salutaire : ah! si vous lui devez la vie, n'est-ce pas un engagement pris avec Dieu, d'achever votre ouvrage, et d'ouvrir les bras à votre fils? — Jamais! non jamais! répétait avec force le vieux comte; plutôt cent fois la mort, que d'oublier ce qu'il a fait! — Dieu n'exige pas qu'on oublie; mais il veut qu'on pardonne. — Finissons, cher pasteur! je vous aime et vous révère trop, pour m'exposer à rompre avec vous; ne me parlez donc plus du coupable, si vous voulez conserver l'amitié que je vous ai vouée, en échange de la

vôtre qui m'est si chère.... » Ducis, qui connaissait mieux que Lemaire, tous les replis du cœur humain, lui fait signe en ce moment de ne pas pousser plus loin le zèle apostolique, et pour changer de conversation, il propose au comte une partie d'échecs, où pour ramener par degrés dans son âme ulcérée le calme dont elle a besoin, il laisse prendre à son adversaire un avantage qui le charme et le distrait entièrement de ses chagrins.

Plusieurs mois s'écoulèrent : la société du poète devenait chaque jour plus nécessaire au comte Dartanval : elle était une ressource si précieuse dans l'isolement auquel il s'était voué! quel bonheur il éprouvait, lorsque celui-ci, pour charmer leurs entretiens, lui récitait son *Vieillard heureux*, *ses Souvenirs*, *ses Pénates*, *le Saule du sage*, et surtout son épître *à l'Amitié!* si dans ses nombreuses tragédies qui composent une partie du répertoire français, on admire cette vérité de senti-

ment, cette élévation de pensées et cette mélancolie entraînante qui classent Ducis parmi nos grands maîtres, on le chérit peut-être encore plus dans ses poésies diverses, où sa bonhomie vous attache, sa sensibilité vous entraîne, et sa facilité vous séduit. Il n'est aucun de ses lecteurs qui n'envie un guide aussi sûr, un ami aussi vrai.... L'intimité qui s'établit entre le vénérable aveugle et le Nestor des auteurs tragiques, ne fit que s'accroître de jour en jour, et devint telle, qu'ils éprouvèrent l'un et l'autre un besoin qui ne cessa qu'avec leur vie. Le bon curé de Roquencourt était le seul tiers admis dans leur intimité, car le comte, inflexible, ne cessait de prendre toutes les précautions pour se dérober aux recherches de son fils; et Ducis, à l'exemple du pasteur, se promit de garder le secret du vieillard avec la plus scrupuleuse fidélité.

Les événemens politiques firent établir à Versailles un corps d'armée de réserve. Les comédiens français allaient de temps

en temps donner quelques représentations sur le théâtre de cette ville : ils y jouèrent *OEdipe chez Admète*, réduit en trois actes, et qui n'avait pas été mis sur le répertoire depuis plusieurs années. Ducis ne put résister au plaisir de revoir son ouvrage. Il va donc se placer modestement au fond d'une loge grillée, où se trouvaient plusieurs officiers d'un régiment de lanciers; il en remarque un dont les signes distinctifs annoncent un colonel : plusieurs cicatrices honorables ajoutaient à la noble expression de sa figure. Le premier acte dispose tous les spectateurs à l'intérêt : au second, l'arrivée du vieillard aveugle appuyé sur sa fille, son guide infatigable, fait éprouver une vive émotion ; mais au troisième, pendant l'admirable scène où *Polynice*, après l'expression des remords les plus déchirans, obtient enfin son pardon, par la touchante entremise d'*Antigone*, Ducis entend le colonel, placé devant lui, dire à l'un de ses camarades : « Ah ! que

» n'ai-je une sœur! elle m'aiderait de » même à retrouver, à fléchir un père in- » flexible..... » Ces paroles, prononcées avec une expression remarquable, produisent sur le poète la plus forte impression. La conversation s'engage : soudain Ducis est aperçu dans la loge, et reçoit les hommages du public, qui le désigne comme l'auteur de la pièce qu'on vient de jouer. « Quoi, monsieur, s'écrie le colonel de lanciers, c'est à l'auteur d'*OEdipe* que j'ai l'honneur de parler!... Vous voyez, à ce que j'éprouve, si vous savez trouver le chemin du cœur.... — Il est si facile, répond Ducis, d'arriver à celui des braves! — Tous n'ont pas ainsi que moi, le motif secret de s'intéresser à *Polynice*.—Monsieur, je le vois, a besoin de se retrouver dans les bras d'un père. — Vous le peignez si bien, ce besoin pressant, irrésistible!..... Mais depuis dix ans! — C'est le seul chagrin, dit un des officiers, que j'aie connu au colonel Dartanval. — Dartanval! répète Ducis, avec un

mouvement involontaire : ah ! monsieur le colonel, que je bénis le hasard qui m'a placé près de vous! — Aurais-je donc l'honneur d'être connu d'un homme aussi célèbre? — Je ne puis m'expliquer davantage, répond Ducis en lui serrant la main; mais veuillez vous rendre demain matin chez moi, rue de Sataury, n° 15.... Je serais bien trompé si cet heureuse entrevue ne laissait pas une longue trace dans notre souvenir. »

Le colonel ne manqua pas de répondre à l'invitation de Ducis. Le soir même, celui-ci se rend à Roquencourt, et raconte à monsieur Dartanval tout le plaisir qu'il avait eu à voir représenter sa tragédie. « Ce qui m'a charmé surtout, ajoute-t-il avec intention, c'est l'impression profonde qu'elle a produite sur plusieurs militaires qui se trouvaient dans ma loge : personne ne sent plus vivement et ne saisit mieux tout ce qui frappe, intéresse, que ces guerriers si terribles au champ d'honneur, si

faciles à dompter dans leurs foyers.—Dites plutôt, cher Ducis, que rien n'est plus pathétique et plus vrai que votre *OEdipe.* Je me rappelle parfaitement l'avoir vu représenter : il était alors en cinq actes, et depuis que vous l'avez réduit en trois, la marche doit être plus rapide et l'intérêt plus entraînant.... Parbleu ! vous devriez bien nous lire un jour ce bel ouvrage : le rôle du roi de Thèbes doit être dans votre bouche d'un effet admirable. — De tout mon cœur, » répond le poète avec un mouvement de joie dont ne peut s'apercevoir le vieillard aveugle, mais qui n'échappe point au pasteur. Ce dernier demande en sortant à son ami le motif de cette émotion subite qu'il avait éprouvée à la proposition du comte. Ducis lui avoue qu'elle comble ses vœux, et lui procure l'occasion favorable d'exécuter le projet qu'il a conçu. « Tu me seconderas, cher Lemaire, dans cette entreprise si digne de toi : j'attaquerai le comte avec toute la

chaleur dont je puis être capable, tu y joindras ces paroles angéliques qui coulent si déliciеusement de tes pieuses lèvres : la poésie et la religion ont un si grand empire sur les cœurs! monsieur Dartanval ne pourra résister ; et nous pourrons, mon vieil ami, compter encore un beau jour dans notre vie. »

Dès le lendemain matin, vers dix heures, Ducis arrive à Roquencourt, accompagné du colonel des lanciers, qui, pendant la route, avait fait en vain mille questions à son vénérable guide. Ils entrent chez le curé, dont ils étaient attendus avec impatience. Celui-ci les invite à se reposer quelques instans, pendant lesquels il ne cesse d'attacher sur l'étranger des regards avides et pleins d'intérêt. Enfin, ils le conduisent tous deux à la demeure du bon monsieur Gervais. Ils frappent à la porte, que vient leur ouvrir le vieux serviteur du comte; en voyant Arthur, il se jette dans ses bras, et ne peut proférer une parole, tant il est

ému de surprise et de joie. Arthur ne doute plus alors qu'il va paraître devant son père : le respect et la crainte le saisissent à un tel point qu'il pâlit, et s'appuie sur le bras du pasteur, qui lui dit à demi-voix : « Du courage, mon fils ! Dieu vous ramène » dans le sein paternel. » Ils entrent, ils sont introduits auprès du vénérable aveugle, à qui le vieux valet-de-chambre, averti par Ducis, n'annonce que les deux fidèles amis. Le comte les accueille avec son affabilité ordinaire ; les nomme ses anges tutélaires, les consolateurs, les uniques soutiens de sa vieillesse. « Vous oubliez, monsieur le comte, dit Lemaire en tremblant, que vous avez un fils. — Vous savez, cher pasteur, que nous sommes convenus de ne jamais parler de ce rebelle, de cet ingrat........ vous m'avez fait révoquer la malédiction dont je l'avais accablé : bornez-vous, de grâce, à ce pieux devoir, ou nous nous brouillerons. » A ces mots, Arthur respire comme désoppressé d'un poids af-

freux qui pesait sur son cœur; et saisissant une main du curé, il la presse avec l'expression de la reconnaissance. « Eh bien, dit Ducis, en faisant signe au colonel de s'observer, est-ce aujourd'hui que vous voulez entendre la lecture de mon *OEdipe?* — Sans doute, et je vous attendais avec impatience : nous dînerons ensemble, et nous ne nous quitterons qu'à la nuit. — Volontiers, monsieur le comte; j'ai dans l'idée que ma tragédie produira sur vous tout l'effet que j'en attends. » Il commence donc sa lecture. Le comte Dartanval est assis entre eux deux, prenant tour à tour la main de l'un et de l'autre. Son ancien serviteur se tient debout derrière son fauteuil, et Arthur, se tenant à l'écart, achève de compléter ce tableau.

Jamais Ducis ne lut avec autant d'expression, avec autant de vérité : ses regards se portent sur chacun des personnages qui l'entourent, et sur lesquels il produit différentes impressions. Proférait-il ces vers :

« Je ne sais ; mais je sens dans mon âme flétrie
» Un trouble, une douleur qui m'obsède en tous lieux :
» Hélas ! aucun vieillard ne se montre à mes yeux ,
» Qu'une voix ne me crie : « Ingrat , voilà ton père »
» Vois-tu ses cheveux blancs, ses vertus, sa misère.. »

Aussitôt Arthur s'approchait, dans la plus vive agitation, et voulait se précipiter aux genoux du comte; mais celui-ci s'écriait avec l'accent de la colère et de l'indignation : « Voilà ton supplice, ingrat,
» et voilà ma vengeance; non jamais un
» vieillard ne pourra s'offrir à ta vue sans
» te rappeler celui que tu ne craignis pas
» d'abandonner, de désespérer..... »

Ducis prononçait-il cet anathème si terrible dans la bouche d'*OEdipe* :

« . . . . . Retire-toi, malheureux Polynice!
» Viens-tu dans ces déserts, par un forfait nouveau ,
» Pour m'en fermer l'accès, t'asseoir sur mon tombeau ?
» Viens-tu me disputer un repos que j'implore
» Et forcer ma vengeance à te maudire encore ? »

le colonel reculait effrayé et n'osait plus lever les yeux sur l'auteur de ses jours;

mais le poète répétait-il ces mots si touchans, si analogues à la situation d'un fils qui retrouve son père aveugle :

« C'est donc lui que je vois !... c'est lui !... supplice affreux !
» C'est moi qui l'ai réduit à ce sort malheureux.... »

Arthur portait de nouveau sur le comte des regards attendris, et le souvenir de ce que ce digne père avait fait pour lui sauver la vie, mouillait ses yeux de larmes..... Enfin, dans la scène du troisième acte, où l'auteur exprime avec tant de force le combat des passions qui cèdent aux cris de la nature, le comte paraît ému malgré lui. Arthur lutte entre l'espoir et la crainte. Ducis redouble d'élan, d'expression ; et au moment où il prononce ce pardon d'*OEdipe :*

« Dieux ! vous que j'invoquais pour sa punition,
» Enchaînez, s'il se peut, ma malédiction :
» J'ai calmé mon courroux, calmez votre colère ?
» Viens dans mes bras, ingrat, retrouve enfin ton père... »

le comte Dartanval ne peut plus resister à

l'émotion qu'il éprouve ; son fils s'approche, conduit par le pasteur : il tremble, il hésite : mais dans l'instant même où Ducis prononce ce dernier vers si vrai, si pénétrant :

» Crois-tu qu'à pardonner un père ait tant de peine ?»

le comte saisit une main d'Arthur, qu'il croit être celle du poëte, et la pressant fortement sur son sein, il s'écrie : « Ah ! c'est là que vous avez trouvé cette pensée à la fois simple et sublime.... Ducis, que vous connaissez bien le chemin du cœur ! — Vous avouez donc que vous pardonneriez de même à votre fils ? — Qui, moi ! je le repousserais. — En ce cas, je n'ai fait qu'une peinture imparfaite de la clémence d'un père. — Quoi ! dit à son tour Lemaire, en voyant le colonel aux genoux du comte, si le ciel ramenait en ce moment le coupable à vos pieds, s'il arrosait votre main vénérable des pleurs du repentir.... — Dieux ! s'écrie d'une voix terrible, l'aveugle sen-

tant les moustaches d'Arthur sur sa main que celui-ci couvre de baisers...., Ducis!.... Lemaire!... m'auriez-vous donc trompé!....
— Cédez, répond le poète, cédez à l'émotion que j'ai fait naître dans votre âme, pardonnez! et je vous devrai mon plus beau triomphe. — Pardonnez! ajoute le pasteur, pardonnez! il bénira, il prolongera votre carrière! — Ah! monsieur, ah! mon maître, dit à son tour le vieux serviteur, fondant en larmes, accordez-moi le prix de quarante ans de service! — « O mon père !... » fait entendre Arthur d'une voix entre-coupée, et pressant avec force le sein du comte, « O mon père! laissez-moi rentrer dans ce
» cœur qui bat si vivement sous ma main....
» sous ma main que vous avez serrée vous-
» même! votre fils n'est pas indigne de
» cette faveur.... S'il eut le malheur de
» vous déplaire, s'il ne put résister à cette
» soif ardente de la gloire qu'il reçut de
» vous avec le jour, jamais il n'a combattu
» que les ennemis de la France.... mes ci-

» catrices n'ont rien que d'honorable :
» mon père touchez-les; et que le guerrier
» sans reproche, obtienne enfin la grâce
» du fils coupable! » Le comte veut parler; mais la surprise, le saisissement ne lui permettent pas de proférer un seul mot. On voit sur ses traits altérés le combat de la colère et de l'amour paternel. Enfin après quelques instans du plus morne silence et d'une effrayante immobilité qui fait douter de l'arrêt qu'il va prononcer, il pousse un long soupir, ouvre les bras, et son fils s'y précipite. « Reste, dit-il alors, ah! reste long-temps sur ce cœur flétri par le chagrin... sa blessure et si profonde! — Je ne vous quitte plus, répond Arthur, ivre de joie : j'ai acquis assez d'honneur pour être digne de vous.... Embellir vos jours, les prolonger par les plus tendre soins, voilà maintenant le seul devoir que j'aie à remplir, la seule gloire que j'ambitionne.... Et vous, dignes amis, dit-il à Ducis et au curé, qu'il embrasse et qu'il conduit dans les

bras du comte, venez jouir de votre ouvrage, venez partager l'ivresse d'une famille qui n'oubliera jamais tout ce qu'elle vous doit. — Non, non, jamais! répète le comte Dartanval, avec l'expression de la reconnaissance. — Eh bien, mon François, dit Lemaire à Ducis, en l'embrassant, n'ai-je pas raison de dire que tes sermons valent bien les miens? — Eh! lui répond son ami, je sens pour la première fois pénétrer dans mon âme une espèce d'orgueil dont je ne saurais me défendre. Qui pourrait d'après le succès que je viens d'obtenir, ne pas se glorifier d'être poète? Art sublime qui nous rapproche des dieux, et dont la céleste influence pénètre dans tous les cœurs, heureux qui te cultive sans ambition, sans envie! Heureux surtout qui sentant bien toute ta dignité, n'emprunte jamais ta force et ton prestige, que pour l'honneur de son siècle, la gloire de son pays et le bonheur de ses semblables! »

PARNY

CHEZ SON LIBRAIRE.

Jamais on ne sut mieux qu'Évariste Parny, cacher sous les dehors de la modestie et de la simplicité, un goût exquis, une érudition profonde et un talent de premier ordre. A cette heureuse insouciance qui n'ambitionne que le repos, il joignait cette douce tolérance qui ne fronde jamais, cette gaieté sans éclat, et par cela même intarissable, en un mot ce commerce enchanteur de l'amitié qui pénètre, attache et soumet tout à son empire.

Je compterai toujours parmi les momens les plus heureux de ma vie, ceux que j'ai passés près de Parny, à la Commission générale de l'instruction publique. C'était

pendant l'hiver de 1795. A cette époque la France, à peine échappée du règne de la terreur, essayait de rassembler les débris épars de ses richesses littéraires : quelques hommes célèbres avaient fait entendre leurs voix au milieu des vociférations de l'anarchie ; et le spectacle effrayant d'une jeunesse licencieuse, abandonnée à sa fougue, à son inexpérience, détermina les législateurs à poser enfin les nouveaux fondemens de l'instruction publique. Un comité composé d'hommes recommandables, échappés, comme par miracle à la foudre qui avait menacé tous les talens, toutes les réputations, organisa des bureaux où je fus appelé, en qualité de sous-chef. On me donna pour un de mes rédacteurs, le nommé Évariste, aussi simple que timide, mais dans lequel je ne tardai pas à reconnaître cet aimable chevalier de Parny, surnommé à si juste titre le *Tibulle français.*

L'attachement qu'il m'inspirait chaque

jour égala bientôt mon admiration pour son talent. Comme elles passaient rapidement ces heures délicieuses où tous les deux réunis dans un réduit solitaire, nous épanchions notre pensée et ce désir mutuel de voir la littérature française reprendre son ancienne splendeur ! combien de fois Parny essaya-t-il de remonter sa lyre!... Mais il craignait que ses sons mélodieux ne le fissent reconnaître, et peut-être, ne le privassent du modique traitement de son emploi devenu nécessaire à son existence. Nos fonctions exigeaient alors peu de travail : elles nous laissaient bien des momens que nous avions coutume d'employer à relire ensemble ceux de nos poètes qui ont le plus de droits à l'immortalité. C'était surtout lorsque Parny lisait et commentait d'abondance Racine et La Fontaine, qu'il donnait une juste idée de son mérite. Sa timidité vaincue par l'enthousiasme qu'il éprouvait, son imagination brillante échauffée par le génie de ces deux admi-

rables peintres de la nature, lui faisaient retrouver une force irrésistible, un charme d'expression dont il ne se doutait pas lui-même. Il montrait un goût si pur, un tact si fin, un savoir si profond, que souvent, en l'écoutant, on le confondait pour ainsi dire avec ces deux grands hommes.

Notre Tibulle ne put néanmoins résister au désir de sacrifier sur les autels du dieu qui l'inspirait si bien. Le vrai talent parvient à se déguiser quelque temps, à se confondre dans la foule commune; mais tôt ou tard il se décèle sans y songer. C'est un astre brillant qui, caché par des nuages passagers, reparaît avec plus d'éclat et répand les torrens de sa lumière. Parny, soit par excès de travail, soit par suite de peines du cœur, était d'une santé chancelante : la faiblesse de sa poitrine l'obligeait à suivre un régime assidu ; le lait était devenu sa principale nourriture. Il se le faisait apporter tous les matins à l'hôtel de l'Instruction publique, par la fille du con-

cierge, âgée d'environ quatorze ans, et qui se nommait Éléonore. Elle avait une figure charmante, un son de voix pénétrant et plein de douceur. Le nom qu'elle portait, offrait à Parny les plus touchans souvenirs : c'était celui de la femme qui l'avait si délicieusement inspiré, de cette Éléonore qu'il avait immortalisée dans ses vers. Il aimait beaucoup cette jeune fille, dont la naïveté nous amusait bien souvent, et dont la bonté du cœur nous intéressait toujours. Elle fut atteinte d'une fièvre maligne, qui mit en peu de temps ses jours dans le plus grand danger. On vit à son chevet le chevalier de Parny lui prodiguer tous les soins empressés, tous les secours qu'un père donne à son enfant. Il passa plusieurs nuits auprès de l'intéressante Éléonore; il portait lui-même aux lèvres brûlantes de la jeune malade le vase contenant le breuvage salutaire ordonné par le médecin; il soutenait sur son épaule cette tête égarée par un délire qui se renouvelait sans cesse. Il

essayait de réchauffer dans ses mains celles déjà glacées de la jeune agonisante ; et recueillit enfin son dernier soupir, qu'elle exhala dans ses bras, les yeux continuellement attachés sur lui, et la bouche entr'ouverte, essayant de lui exprimer sa reconnaissance, de lui balbutier un éternel adieu. Parny fut accablé de la perte prématurée de la jeune Éléonore; et sa mort lui inspira les vers suivans, qu'il composa devant moi. L'idée neuve qu'ils présentent, le charme entraînant du style et de la couleur, me font croire que mes jeunes lecteurs partageront le plaisir que j'éprouve encore en transcrivant ici ce petit chef-d'œuvre.

« Son âge échappait à l'enfance :
» Riante comme l'innocence ,
» Elle avait les traits de l'Amour.
» Quelques mois , quelques jours encore ,
» Dans ce cœur pur et sans détour
» Le sentiment allait éclore ;
» Mais le ciel avait au trépas
» Condamné ses jeunes appas :
» Au ciel elle a rendu sa vie ,

» Et doucement s'est endormie,
» Sans murmurer contre ses lois.
» Ainsi le sourire s'efface;
» Ainsi meurt, sans laisser de trace,
» Le chant d'un oiseau dans les bois. »

Rarement on pourra faire aussi bien : jamais on ne fera mieux. Cette petite élégie fut bientôt répandue dans toute l'administration de l'Instruction publique. Elle attira les plus honorables suffrages à son auteur. Vainement il voulut cacher encore un nom si cher aux amis des lettres : son talent l'avait trahi : chacun reconnut dans cet *Évariste* si modeste, et qui jusqu'alors n'avait porté que ce simple nom, le plus célèbre de nos poètes érotiques; on sut bientôt que le chevalier de Parny travaillait dans les bureaux de l'Instruction publique, et chacun s'en félicita.

Quelque temps après, Parny fut appelé à des fonctions plus importantes, qu'il n'avait aucunement sollicitées; et se trouvant alors avec un revenu qui lui devenait plus que suffisant, il entreprit de renouveler

peu à peu la bibliothèque qu'il avait été forcé de vendre, pour subvenir à ses besoins, et se soustraire aux dangers qu'avaient couru toutes les personnes d'un talent distingué. Avec quel plaisir il prélevait sur le paiement qu'on nous faisait chaque mois, de quoi se procurer les œuvres des auteurs qu'il chérissait le plus! L'écolier qui sur ses semaines économise de quoi se bien régaler au jour du congé, n'est pas plus heureux que l'était Parny, lorsqu'il venait d'acheter un Horace, un Tibulle, un Racine, un La Fontaine. « Je vous possède » enfin! s'écriait-il avec ivresse : ô mes di» vins modèles! ô mes meilleurs amis!......, » venez ranimer ma verve engourdie, m'en» flammer de ce feu créateur qui vous im» mortalise! venez embellir mes journées, » prolonger mes veilles, charmer tous les » instans de ma vie!...... oh! j'espère que » maintenant nous ne nous quitterons » plus. »

Parny avait coutume d'acheter ses livres

chez un libraire nommé Frocard, homme instruit et plein de probité, qui demeurait rue du Bac, et devant lequel il passait tous les jours, en se rendant à l'hôtel de l'Instruction publique, alors situé rue de Grenelle-St.-Germain. Frocard éprouvait une jouissance inexprimable à procurer au chevalier de Parny les meilleurs ouvrages qu'il achetait à bon compte dans les ventes, et sur lesquels il n'exigeait de lui que le simple droit de commission. La boutique de cet honnête libraire était petite et analogue à son commerce en quelque sorte interrompu par les effets de l'anarchie. Il avait été forcé d'établir en secret un magasin rue de Verneuil, où il déposait ses livres les plus rares, et ceux, en grand nombre, qui se trouvaient prohibés à cette époque.

Un jour Parny lui demande un ouvrage dont il avait un besoin pressant... « Je ne l'ai pas, lui dit Frocard; il est à mon magasin : si je n'étais pas seul en ce moment, j'irais vous le chercher. — Allez toujours :

je vais garder votre boutique. » A ces mots Parny s'assied au comptoir, et se met à écrire quelques vers d'un nouveau poème dont il s'occupait à cette époque. Comme il était dans tout le feu de la composition, entre un de ces prétendus beaux esprits qui, sous les dehors d'un jargon de salon, avec quelques phrases qu'ils ont retenues, préparées, et quelques citations dont ils ont pris l'habitude, cachent souvent une ignorance complète, qui ne peut échapper aux yeux pénétrans du vrai mérite. Le faux savant voyant au comptoir un homme sec et pâle, à moitié chauve et vêtu d'une vieille redingote grise, le prend pour le libraire, et lui demande avec cette assurance et ce ton sentencieux d'un littérateur à la mode, s'il ne pouvait pas lui procurer les *Poésies marotiques*. Parny, se trouvant obligé de représenter l'honnête Frocard, et ne voulant pas le priver de la vente d'un ouvrage, se lève, cherche dans la boutique les œuvres de Clément Marot, et les remet

à l'inconnu. Celui-ci ouvre au hasard le premier volume, et tombe sur la ballade des *Enfans sans souci* qui commence par ces vers :

« Qui sont ceux-là qui ont si grande envie
» Dedans leur cœur et triste marisson..... »

« Quel est ce grimoire-là ? s'écrie le faux bel-esprit. — Ne m'avez-vous pas demandé les poésies marotiques ? — Ce n'est pas cela, mon cher : ce n'est pas cela du tout. — Je ne crois pas qu'il en existe d'autres. — Les poésies marotiques que je désire, sont celles où il est question d'une certaine Éléonore.... — Je ne connais dans ce genre que les essais de Parny : répond ce poète avec embarras et déjà rougissant malgré lui. — Parny ! c'est cela même : ce sont ses poésies marotiques..... — Érotiques, voulez-vous dire. — Érotiques, marotiques : c'est bien à peu près la même chose. — Oui, à peu près ; réplique Parny, réprimant un sourire et devinant sans peine le personnage... Les

voici! ajoute-t-il aussitôt, en lui remettant deux volumes in-16, reliés en maroquin et dorés sur tranche. — Quel prix? — Ma foi, je ne saurais trop vous le dire. — Comment, vous ne savez pas le prix de vos livres? — Ces deux petits volumes sont d'une reliure plus précieuse que le texte; mais je crois qu'ils valent bien.... six francs. — Sur quoi, mon cher, vous me ferez la remise d'usage aux gens de lettres. — En conscience je ne puis vous en faire aucune : répond Parny l'observant. — Puisque c'est votre dernier mot.... » L'inconnu paie aussitôt et sort, en laissant tomber un regard protecteur sur celui qu'il ne s'imaginait pas être l'auteur du recueil charmant qu'il emportait, et dans lequel il se proposait de puiser les moyens de se montrer avec de nouveaux avantages, et de se faire passer pour un bel esprit.

Le libraire un instant après revint, tenant à la main le livre rare qu'avait désiré Parny. Celui-ci, riant encore de la scène

plaisante qui venait de se passer, la raconte, en avouant que rien ne l'amusait comme la suffisance et l'aplomb de ces charlatans littéraires si communs sur la scène du monde. « Et combien lui avez-vous vendu vos œuvres? — Six francs. — Y songez vous? ce n'est pas la moitié de leur valeur. — Comment? deux petits volumes in-16... — Papier vélin, figures avant la lettre, reliures de Courteval : douze francs, vous dis-je; l'édition est épuisée, et c'était mon dernier exemplaire. — Ma foi, je ne croyais pas que mes œuvres.... — Il n'y a que vous qui ne sachiez pas tout ce que vous valez. — Écoutez, Frocard; vous ne serez pas dupe de mon ignorance : l'acheteur m'a, je vous jure, assez bien diverti, pour que je vous indemnise de la perte que je vous fais essuyer. — Vous vous moquez, monsieur de Parny. — Non, non, je prétends vous tenir compte de ma mauvaise gestion : j'étais votre mandataire, et c'était à moi de mieux remplir mes fonctions. »

Comme ils discouraient de la sorte, une voiture s'arrête devant la boutique, et soudain en descend une dame aussi remarquable par sa beauté, que distinguée par sa démarche imposante et la grâce répandue sur toute sa personne. Le calme qui succédait à la tempête révolutionnaire, l'avait ramenée depuis peu de temps à Paris. Elle s'adresse au libraire, comme à quelqu'un qu'elle estimait : celui-ci l'accueille avec cette déférence respectueuse qui annonçait à Parny que la scène allait changer et que l'inconnue avait autant d'esprit et d'instruction, que le faux érudit avait montré de suffisance.

« Mon cher Frocard, dit la dame en entrant, il faut que vous m'aidiez à réparer au plutôt la perte énorme que j'ai faite dans mes voyages. Cette riche cassette que vous m'aviez fait établir avec tant de soin, et qui contenait cent volumes in-18 de nos meilleurs poètes, avait sans doute été mal attachée sur ma voiture, et en sera tombée

pendant la nuit. J'ai fait faire en vain toutes les perquisitions nécessaires : j'ai perdu mes meilleurs amis, mes chers compagnons de route, qui seuls pouvaient adoucir mon exil et me distraire de mes chagrins........ Empressez-vous, de grâce, de renouveler pour moi cette précieuse collection ; et en attendant, donnez-moi, ce qui n'en sera pas le moindre ornement, les œuvres du chevalier de Parny. — Je ne les ai point, madame ; on vient dans l'instant même d'emporter mon dernier exemplaire, que j'aimerais bien mieux entre vos mains, que dans celles de la personne qui s'en est emparée. — En ce cas il faut m'en trouver un autre ; c'est ma lecture favorite : je mets le chantre d'*Éléonore* au niveau de Tibulle et d'Ovide. — C'est le classer bien haut, dit Parny, avec un sourire que la belle inconnue croit être l'effet d'une ironie dédaigneuse. — Vous trouvez, monsieur ? » répond-elle en regardant l'incrédule, qu'elle prend pour un de ces auteurs dont la mé-

diocrité jalouse est toujours prête à dénigrer le vrai talent. « Il vous serait difficile, je pense, de me citer parmi nos poètes anciens et modernes, quelqu'un qui l'emportât sur Parny pour l'élégance et la pureté du style, pour cette mollesse pleine de grâce et ce délicieux abandon qui portent dans l'âme les plus vives impressions.—Oh! mesdames, le poète qui chante l'amour, a tant de droits sur vos cœurs! — Parny, sans doute, est cher aux femmes; mais il ne l'est pas moins à tous ceux qui savent apprécier le vrai talent. Quoi de plus parfait que ses poésies érotiques, de plus profondément senti que ses élégies? Comme Properce, il n'imite point servilement Callimaque : son modèle est dans son âme de feu, dans son imagination brillante. Comme Tibulle, il est le poète des amans : mais avec moins de monotonie, avec plus de richesse et de variété. Comme Catulle et Gallus, il est facile, ingénieux et parfois s'élève jusqu'au sublime. Ses *Déguisemens de Vénus* peuvent

le disputer à ces *Veillées* si ravissantes que Longus nous décrit avec un charme, une couleur, que Parny, le seul Parny a, de nos jours, le secret d'imiter. — Ah madame!........ répond ce dernier avec un trouble dont il n'est presque plus le maître, j'étais loin de m'attendre à rencontrer un si redoutable adversaire. Éléonore elle-même........ si elle vivait, ne défendrait pas mieux son ami. — Si j'ai pu vous convaincre, monsieur, de tout le mérite de celui qui chante si bien cette belle, je m'applaudirai de notre entrevue, mais si vous persistez à le méconnaître, nous nous querellerons, je vous en préviens, chaque fois que le hasard pourra nous réunir. — Cette réunion, madame, aurait trop de prix à mes yeux, pour que je voulusse en altérer le charme. — Vous prétendez en vain me désarmer par une aimable galanterie, et changer mon opinion sur Parny, que je n'ai jamais vu, et que je brûle de connaître, mais je persiste à soutenir qu'il est

chef d'école parmi nous, et qu'il honore notre siècle : je prétends qu'il n'a point en ce moment de rivaux qu'on puisse lui comparer........ et je plains ceux qui ne savent pas le sentir et l'apprécier. »

A ces mots, l'inconnue que Parny dévore des yeux, sort et remonte en voiture, en jetant sur lui un dernier regard qui semble le provoquer encore, et le confondre parmi ces détracteurs stipendiés, ces Zoïles proscrits du Parnasse, dont l'unique occupation est de nier le talent de leurs contemporains, et d'attaquer des réputations qui font leur supplice, par cela même que jamais ils ne pourront y atteindre.

« Quelle est donc cette femme charmante qui me défend avec tant de chaleur? demande Parny à son libraire, presqu'aussi flatté que lui de cette scène étrange. — C'est, lui répond-il, l'élève chérie de Duclos et de d'Alembert, une amie des lettres, une ardente potectrice des talens : c'est une nouvelle Geoffrin, qui met son bon-

heur et sa gloire à s'entourer de littérateurs et d'artistes, à les honorer quand ils sont célèbres, à les seconder quand ils aspirent à le devenir, en les aidant de son crédit, de sa fortune. En un mot, c'est la duchesse de R***. — J'en avais beaucoup entendu parler; mais l'idée que je m'en étais faite n'est rien, je l'avoue, en comparaison de la surprise et de l'admiration que je viens d'éprouver. Quelle brillante élocution! quel feu dans son regard! quelle grâce irrésistible dans toute sa personne!... Et surtout quelle parfaite connaissance des poètes élégiaques! — Ce sont justement toutes ces qualités réunies qui lui font défendre contre vous-même vos charmantes productions. Je vous le dis encore, M. de Parny, vous êtes le seul qui ne sachiez pas ce que vous valez.»

Notre poète sortit de chez son libraire, emportant au fond du cœur la trace ineffaçable de cette rencontre imprévue. Les traits, le son de voix et le maintien de la

duchesse, étaient présens à sa pensée; et quelqu'atteinte qu'eût portée à sa modestie un éloge aussi flatteur, Parny fut au moment de s'en croire digne.

Plusieurs mois après eut lieu la réorganisation des colléges, sous le titre *d'Écoles primaires.* Nous fûmes chargés, Évariste et moi, du travail de ces institutions tant désirées; et nous nous fîmes un devoir de nous y livrer avec tout le zèle que réclamait leur utilité. L'hôtel de l'Instruction publique ne désemplissait pas d'anciens professeurs et de gens de lettres qui briguaient des places dans ces nouveaux établissemens. Elles étaient sollicitées par les personnes les plus remarquables de toutes les classes de la société.

Un jour, parmi le grand nombre d'individus qui se présentaient, je remarque un homme dont le ton tranchant, la voix élevée et cet air d'assurance qui annoncent l'autorité me firent croire que j'avais l'honneur de recevoir un ministre ou tout au

moins un membre de l'institut. Il me remet une pétition portant la demande d'une place de professeur de belles-lettres dans les nouveaux établissemens qu'on allait fonder. Je lui répondis que le pétitionnaire étant tout-à-fait inconnu, il était indispensable qu'il se fît recommander par quelques fonctionnaires publics, qui attesteraient sa capacité. « Mais c'est moi-même qui suis ma caution, répond le pétitionnaire : j'ai pensé que le vrai mérite n'avait pas besoin de recommandation; et je suis très-étonné, parole d'honneur, que vous ne me connaissiez pas... Eh, parbleu : dit-il, en apercevant Parny qui entrait en ce moment, voilà justement mon libraire, qui vous dira si j'ai des droits ou non à la préférence que je réclame. — Comment, lui dis-je, monsieur est votre libraire? — Eh oui : réplique vivement Parny, le reconnaissant et me faisant signe; c'est moi qui eus, il y a quelque temps, l'honneur de vendre à monsieur les œuvres maroti-

ques de Parny. — Érotiques, voulez-vous dire, mauvais plaisant. — *Érotiques* ou *marotiques*, répond le Tibulle français, en éclatant de rire malgré lui, *c'est bien à peu près la même chose....* » A ces mots, que je ne pouvais comprendre, l'homme reprend sa pétition et disparaît sans oser proférer une parole. Parny m'apprend aussitôt que c'est le faux savant dont il s'était amusé chez Frocard ; et qui s'imaginait à l'aide de quelques *ana*, pouvoir rivaliser ces hommes respectables, qui consacrent toute leur vie à l'étude et à l'art si difficile d'instruire. Nous ne pûmes nous empêcher de rire souvent de cette étrange rencontre et de réfléchir en même temps sur tous les piéges que la sottise et l'imprudence peuvent tendre à la crédulité.

Peu de jours après cette scène plaisante, qui grava dans mon souvenir les traits du présomptueux personnage que j'ai plus d'une fois retrouvé dans le monde, entre dans mon bureau, d'un ton modeste, mais

plein de dignité, une jeune dame dont le noble maintien et la voix expressive inspiraient le plus vif intérêt. Elle venait solliciter une place de professeur à Paris, pour un vieillard respectable et très-connu. « Les écoles de la capitale, lui dis-je, ne sont point dans mes attributions; veuillez, madame, passer dans l'autre pièce; vous y trouverez M. de Parny, qui seul est chargé de cette partie. — Quoi! me dit-elle avec étonnement, il se pourrait que le chevalier de Parny fût dans les bureaux de l'Instruction publique? Cette honorable retraite est bien digne de lui... Que je rends grâce au hasard qui me procure enfin le bonheur de le connaître! »

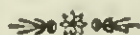
Comme elle achevait ces mots, Parny s'avance, reconduisant quelques solliciteurs. Que vois-je! s'écrie-t-il involontairement, madame la duchesse de R***.... — Qui vient, reprend-elle avec le plus charmant sourire, disputer encore avec vous sur le mérite et les ouvrages du che-

valier de Parny. — Ah! madame, où trouver des armes dignes de vous combattre? Connu de vous, je n'ai plus le même avantage que j'avais chez mon libraire, il est difficile de s'entendre louer par une bouche telle que la vôtre, sans que la modestie ne cède à la reconnaissance. »

Se tournant aussitôt vers moi, il m'explique l'énigme et me raconte la scène délicieuse qui s'était passée chez son libraire. L'aimable duchesse embellit encore tous ces détails par le charme et la narration la plus piquante, la plus enjouée; elle obtint sans peine pour son vénérable protégé la place qu'avait en vain sollicitée le sot ignorant, et voua pour jamais à Parny un attachement et une estime qui répandirent un grand charme sur sa vie, et ne contribuèrent pas peu, dans la suite, à lui faire obtenir le digne prix de ses talens, à lui ouvrir les portes de l'Académie française.

Tant il est vrai que les gens de lettres

n'ont pas d'appui plus sûr, de défenseur plus ardent, que ce sexe aimable qui les inspire ; et que le suffrage d'une seule femme suffit bien souvent pour venger un poète célèbre des atteintes de l'envie et des rigueurs du sort.



BOUFFLERS

ET LES PAPILLONS.

Celui que Delille nomma *l'honneur des chevaliers*, la *fleur des troubadours*, ce poète érotique, cet aimable conteur qui charma si long-temps les cercles de Paris, ce vrai sage qui préférait à l'éclat des grandeurs, à l'auréole d'un nom illustre, le commerce des Muses et cette heureuse indépendance, sans laquelle on n'obtient que difficilement leurs faveurs, Boufflers fut tour à tour abbé, colonel de hussards, peintre, académicien, législateur; et toujours le plus insouciant, le plus spirituel et le plus gai des chevaliers français.

C'est de lui que disait le bon Ducis, pour le signaler à la postérité :

« Prodigue de bons mots, ton esprit enjoué
» Sur les roses du Pinde en naissant s'est joué :
» Un sylphe de ton front caressé par ses ailes,
» Fit jaillir la saillie en vives étincelles. »

Jamais, en effet, on ne vit un talent plus piquant, plus varié que celui de Boufflers. Émule de Champcenetz, de Rivarol et de Chamfort, il connaissait l'art de lancer le trait; mais il ne l'enfonçait jamais au point de blesser mortellement. Sa narration était un diamant à mille facettes, d'où s'échappaient des feux éblouissans, qui tantôt provoquaient le rire, tantôt commandaient l'intérêt. On l'a vu, comptant soixante-dix hivers, attirer sur lui tous les regards, exciter un vif expressement. On aimait à retrouver cette aisance et cette urbanité française, dont la tradition se perd de jour en jour; on enviait ce droit de tout dire, à l'aide d'un mot heureux; d'un geste plein de grâce; on s'étonnait de cette verve féconde, de cette audace du bon ton qui donne tant d'avantages; et l'on avouait que tous les

hommes du jour étaient loin de réunir les brillantes qualités qui faisaient admirer encore l'aimable septuagénaire.

Ce n'était pas seulement par la charme entraînant de sa conversation, que Boufflers avait acquis de la célébrité; ses écrits, quoiqu'en petit nombre, sont des modèles dans leur genre. Ses contes ont une couleur locale, une fleur de galanterie, qui n'appartiennent qu'à lui seul : son éloge de Barthélemy est digne des plus grands siècles que décrit avec autant d'éloquence que de savoir, l'auteur d'*Anacharsis*; sa correspondance surtout, et le récit de ses voyages, offrent le plus malin, le plus grâcieux badinage. On le suit, malgré soi, dans les différentes cours étrangères, où sous un faux nom et le simple titre de peintre français, il adoucit l'éloignement de sa patrie par toutes les ressources du talent et d'une imagination féconde. Ses lettres à sa mère sont remplies d'un abandon si délicieux, d'une tendresse si vraie et d'un

respect mêlé d'une certaine licence si ravissante, qu'on ne peut s'arracher à ces aimables entretiens trop courts pour l'esprit et surtout pour le cœur.

Je connaissais depuis long-temps ce modèle des troubadours français. Je l'avais vu, en 1780, à la belle terre de Chanteloup, près Amboise, où le duc de Choiseul attirait, dans son exil, tout ce que Paris et la cour comptaient de personnages célèbres par leur mérite et leur naissance. C'était le rendez-vous des beaux esprits du temps et des femmes les plus distinguées. La duchesse de Choiseul, dont le souvenir est encore cher à ces belles rives de la Loire, avait pour le chevalier de Boufflers une prédilection dont il s'honorait; c'était lui qui toujours l'escortait à la promenade, aux chasses et le plus souvent dans les chaumières, où cette dame, d'un rare mérite et d'une éminente vertu, allait porter à l'indigence des secours et des consolations.

Madame de Choiseul, liée dans sa jeu-

nesse avec Buffon, avait pris auprès de cet homme célèbre un goût particulier pour tout ce qui peut intéresser dans ce vaste univers. Sa bibliothéque offrait la collection complète des naturalistes anciens et modernes. Elle aimait surtout à lire, à étudier Réaumur : s'il ne décrit pas, comme Buffon, les beautés de la nature, avec une inspiration riche et variée, avec tout le prestige de l'éloquence, il observe peut-être avec plus de patience et de sang-froid ; médite, remarque sans cesse, et vous conduit, avec une complaisance qui séduit, jusque dans les sentiers les plus inconnus, jusque dans les détours les plus mystérieux de l'histoire naturelle; et comme le dit si bien un de leurs dignes successeurs : « Tous deux se sont partagé » l'immense domaine de la nature : Buf- » fon sut immortaliser les grands êtres » vivans; Réaumnr fit aimer les petits. »

Cette délicieuse et inépuisable étude, avait in-p'ré à madame de Choiseul une

idée tout à la fois neuve et bizarre : elle avait fait construire dans le parc de Chanteloup, en face des croisées de son appartement, sous un hangar immense, un temple en gaze, de forme antique, où elle s'amusait à renfermer pendant l'été les plus beaux papillons de la contrée. Un ruisseau limpide traversait le sol de ce réduit enchanteur, jonché de fleurs de toute espèce; il y régnait une fraîcheur vivifiante : on y respirait un air embaumé de parfums délicieux. La duchesse avait seule la clef de ce temple des papillons qui chaque jour se trouvaient en quelque sorte renouvelés par les pastourelles des hameaux voisins. C'était à qui offrirait les plus beaux à madame de Choiseul, si chérie, si respectée; cela donnait le droit de l'aborder, de lui parler, et toujours on emportait de sa munificence, une preuve proportionnée aux offrandes qu'on lui faisait. Aussi ne voyait-on sur les rives du Cher et de la Loire, et le long des vastes prairies qui les environ-

nent, que de jeunes filles qui, le filet à la main, et confiant leurs troupeaux à la garde de leurs chiens fidèles, couraient çà et là, pour apporter à leur bienfaitrice tout ce qui pouvait compléter sa riche collection.

Boufflers partageait souvent avec la duchesse les soins assidus qu'elle donnait à son temple chéri. « Chevalier, lui disait-elle, » avec un sourire aimable, je ne risque » rien de vous introduire parmi mes papil- » lons; il vous prendront pour un d'entre » eux : vous ne les effaroucherez point. » Boufflers, en effet, semblait ne pas intimider beaucoup les nombreux et brillans prisonniers : on en voyaient qui venaient se poser un instant sur sa tête, sur ses épaules et jusque sur ses mains; ce qui excitait les plaisanteries de la duchesse auxquelles l'ingénieux chevalier répondait toujours par une heureuse saillie, ou par des vers pleins de grâce et de facilité.

La santé de madame de Choiseul devenait

chaque jour plus chancelante. Elle fut contrainte de rester quelques semaines dans son appartement; et confia la clef de son temple si renommé dans tous les pays, au chevalier de Boufflers. Il se trouvait payé de ses soins par le plaisir de recevoir les nombreuses pastourelles qui sans cesse apportaient de quoi renouveler la grande famille des papillons. Il les faisait jaser sur leurs jeux champêtres, sur leurs amours, sur tous les petits secrets du cœur; il se mettait en quelque sorte au courant de la chronique des villages; et plus d'une fois il y puisa des idées, des mots heureux, dont il orna ses écrits. La nature est un livre si fécond pour le poète observateur!... On remarquait néanmoins que Boufflers donnait presque toujours la préférence aux papillons des villageoises les plus jolies : son examen se portait plutôt sur leurs traits piquans et leurs grâces naïves, que sur les objets dont le choix était confié à son impartialité. Rarement un minois agaçant, une

taille élancée, un corsage bien modelé, éprouvaient un refus du galant chevalier; il se montrait peu sévère, dans l'espoir qu'on ne le serait pas envers lui. Le beau temple des papillons perdait peut-être un peu de son éclat; mais aucune jeune fille ne s'en retournait mécontente; et les bienfaits de la duchesse, doublant par la facile entremise du chevalier, se répandaient davantage et faisaient plus d'heureux.

Parmi les pastourelles qui venaient souvent offrir à Boufflers leur chasse de la journée, il en avait remarqué une d'environ quinze ans, dont les grands yeux bleus à fleur de tête, et les sourcils d'ébène, la bouche fraîche et riante, l'allure aisée et le son de voix pénétrant, semblaient offrir la réalité de ces nymphes des bois dont la fable se plaît à nous faire une séduisante description. Mais ce qui vint ajouter encore à tout ce qu'inspirait au premier coup d'œil cette jolie pastourelle, c'est qu'elle se dit être la fille d'un garde de la forêt d'Amboise, et se

nommer Aline... Ce joli nom était le titre du conte ingénieux que Boufflers venait de lancer dans le monde, et qui déjà fondait sa réputation littéraire : oh! quel tendre intérêt il voûa à cette jeune fille aussi pure que naïve! quel plaisir il éprouvait à lui remettre, au nom de la duchesse, le prix de ses papillons! Avec quel empressement il profitait de la beauté de ceux qu'elle apportait, pour doubler son salaire, que souvent il accompagnait d'une caresse protectrice, quelquefois même d'un baiser dont Aline était trop fière, pour oser en mumurer! Boufflers n'eut pas de peine à démêler tous les secrets de ce cœur ingénu, à savoir de la villageoise, qu'elle aimait Charles Verner, fils du concierge du château; mais que le père de ce dernier s'opposait à leur union, à cause de la différence de fortune. Boufflers, qui n'en connaissait point quand on aime, projeta de servir les amours de la nouvelle Aline : il se fit présenter Charles Verner, le trouva digne de

posséder une si charmante compagne, et mit dans leurs intérêts la duchesee de Choiseul. Celle-ci voulant, par un adroit prétexte, former un commencement de dot à la protégée du chevalier, fit annoncer dans tous les hameaux que le règne des papillons une fois passé, elle décernerait un prix de vingt-cinq louis à celle des jeunes filles qui lui aurait procuré les plus beaux et les plus rares. On peut juger de l'émulation que cette annonce excita parmi toutes les pastourelles : Aline la partagea ; et soit que placée plus avantageusement dans les frais bocages de la forêt d'Amboise, soit que plus adroite ou plus favorisée du sort, elle fût destinée à la récompense qu'enviaient toutes ses compagnes, elle offrait souvent à madame de Choiseul, par l'entremise de son aimable protecteur, les papillons qui tiennent le premier rang dans les différentes classes désignées par Réaumur. Un jour entre autres que le duc et la duchesse de Choiseul se promenaient dans le parc de

Chanteloup, attenant à la forêt, avec un grand nombre de seigneurs et de dames qui composaient leur société habituelle, Aline, portant une petite cage de gaze, accourt au devant d'eux haletante, ivre de joie; et s'adressant à Boufflers, avec cette familiarité ingénue à laquelle il l'avait accoutumée, elle lui dit : « T'nez, monsieur l'chevalier, » comment trouvez-vous mes papillons ? » vous qui vous y connaissez si bien ! » Cette apostrophe devenait une application si plaisante et si analogue au caractère connu de Boufflers, que chacun éclate de rire; et lui-même tout le premier. Il prend des mains de la jeune fille les papillons qu'elle présente, et déclare qu'ils sont en effet d'une espèce rare et très-recherchée; il en remarque un surtout dont les quatre ailes d'azur, d'une envergure immense, les antennes à boutons de velours noir, la cornée, couleur de feu, et la trompe d'ébène de huit tours de longueur, offraient précisément ce qui manquaient au temple de

la duchesse et complétait son immense collection. Il fut arrêté dès ce moment, que la pastourelle méritait le prix annoncé ; bientôt elle le reçut des mains de madame de Choiseul ; et Boufflers y joignit une croix d'or, qu'Aline lui promit de porter toute sa vie.

On était alors au milieu de l'automne : les plaisirs de Paris devenant chaque jour plus brillans, y rappelèrent le chevalier de Boufflers, qui ne quitta point sans regrets le beau séjour de Chanteloup. Il voulut voir avant son départ celle dont le nom, la figure expressive et l'heureux naturel, l'avaient si vivement intéressé; il obtint du concierge, père de l'amant d'Aline, la promesse de les unir, dès que cette dernière aurait une dot convenable; il la recommanda particulièrement aux bontés de la duchesse, et regagna la capitale. Il y fit briller de nouveau ses piquantes saillies, cette malice adoucie par la grâce, et cette enjouement intarissable qui lui assignaient le

premier rang dans tous les cercles. Mais chaque fois qu'il y faisait résonner sa lyre élégante et facile, chaque fois surtout qu'il y récitait son joli conte d'Aline, il pensait à la pastourelle de la forêt d'Amboise et à ses papillons.

Peu de temps après le duc de Choiseul quitta ce monde, où il avait exercé un si grand pouvoir et bravé les nombreux ennemis de sa haute destinée. Sa veuve inconsolable fut obligée de sacrifier presque toute sa fortune pour acquttier les dettes immenses qu'avait contractées son époux, le plus magnifique des seigneurs de la cour. Elle vendit la belle terre de Chanteloup au respectable duc de Penthièvre, et vint s'établir à Paris, au milieu de ses anciens amis. Aline, privée alors de sa digne protectrice, perdit l'espérance d'épouser Charles Verner : le père de celui-ci fut inflexible; et le jeune homme, au désespoir, s'engagea dans un régiment de dragons. Boufflers en fut instruit : le hasard voulut

qu'il fût l'ami, le proche parent du colonel de Charles; il lui recommanda ce jeune homme, qui, par sa conduite, parvint en peu de temps au grade de maréchal-des-logis. Dans le premier semestre qu'il vint passer à Chanteloup, il retrouva sa chère Aline, pourvue d'une dot suffisante, qu'elle tenait des bontés du chevalier de Boufflers; il obtint le consentement du vieux concierge, et les deux amans furent unis, en bénissant mille fois leur aimable bienfaiteur.

Vingt ans s'écoulèrent et virent la France en butte aux dissensions politiques, à tous les ravages de la révolution. Boufflers, quoique par caractère ami de tout ce qui propageait alors une sage liberté, fut contraint, après la déplorable journée du 10 août 1792, de quitter la France et de se réfugier à Berlin. Le prince Henri, et par suite le roi de Prusse, après l'avoir retenu quelque temps auprès d'eux, lui firent en Pologne des concessions, où, véritable

chevalier français, il fonda l'établissement d'une colonie, en faveur des nombreux émigrés que le régime de la terreur éloignait de leur malheureuse patrie. Boufflers cependant, malgré tous les avantages, toutes les consolations qu'il trouvait dans l'étranger, regrettait sans cesse le séjour de Paris, où la première moitié de sa vie s'était écoulée au sein des plaisirs et de cette urbanité qu'il ne retrouvait dans aucune capitale de l'Europe. Sa famille, ses amis, ses chères habitudes, tout le rappelait dans cette métropole des arts, des mœurs élégantes et de la véritable indépendance. Jamais on ne lui parlait de ses poésies, sans retracer à son souvenir les femmes charmantes qui lui en avaient inspiré la plus brillante partie; jamais surtout il n'entendait prononcer le nom d'Aline, sans se reporter au séjour de Chanteloup, sans honorer d'un soupir la mémoire de la duchesse de Choiseul, qui n'avait pu survivre que peu d'années à son

époux...., sans se rappeler enfin la jeune fille aux papillons.

La tourmente révolutionnaire s'étant apaisée, plusieurs familles proscrites obtinrent la permission de rentrer en France; Boufflers eut le même avantage, et revint de la Pologne, par la Bohême, la Bavière et la Suisse. Il était avide de revoir ces bords ravissans du lac de Genève, où trente ans auparavant il avait fait un séjour dont le souvenir semblait remonter sa lyre badine et lui faire retrouver tout le feu de sa jeunesse. Il s'arrêta donc à Lausanne, et craignant encore que son nom ne l'exposât à des recherches, à quelque surveillance, il s'était muni d'un passeport, sous le nom de Foubers, peintre français, et sous ce voile qu'il avait emprunté plus d'une fois, il se présenta dans les premières maisons de Lausanne. Il ne tarda pas à s'attirer tous les égards dus au vrai talent, qu'embellissent l'esprit et le grand usage du monde : c'était à qui recevrait

M. Foubers; c'était à qui lui ferait faire son portrait en miniature, genre dans lequel le célèbre inconnu réussissait complétement. Comme il cherchait à peindre les femmes les plus belles, on lui parla de la comtesse de Lauterbach, française d'origine, et veuve d'un général bavarois qui lui avait laissé en mourant des biens considérables, entr'autres une terre magnifique à quelques milles de Lausanne, sur les bords du lac. Cette dame était citée pour sa beauté, sa grâce et plus encore pour cette touchante affabilité qui soumet tous les cœurs. Que de motifs pour exciter la curiosité de Boufflers! elle ne tarda pas à être satisfaite.... Une fête donnée par un des principaux habitans de la ville, attira la belle comtesse de Lauterbach. Celle-ci, dès le premier aspect, séduisit d'autant plus le chevalier de Boufflers, qu'il retrouvait cette grâce et ces manières inimitables qui distinguent les dames de sa nation. Il se fait présenter à la comtesse, qui lui pa-

raît frappée du son de sa voix, et qui semble, à sa vue, éprouver une émotion qu'elle a beaucoup de peine à dissimuler. La conversation s'engage : Boufflers témoigne le désir le plus ardent de faire le portrait d'un aussi beau modèle : la comtesse accepte, après avoir réfléchi un instant; et comme frappée d'une secrète pensée, elle prend jour avec M. Foubers, et lui témoigne tout son empressement à se faire peindre par un artiste français. Dès le lendemain, une calèche élégante est à la porte de l'hôtel du peintre, et le conduit au château de Saint-Sulpice, situé sur les bords du lac de Genève, en face du superbe amphithéâtre que les Alpes dessinent dans l'horizon. Boufflers arrive, traverse une avant-cour spacieuse, descend au bas d'un riche péristyle et pénètre dans un vaste salon où tout annonce l'opulence et le goût le plus exquis. Il aperçoit le portrait en pied de la feue duchesse de Choiseul, assise auprès de son temple des pa-

pillons, et tenant à la main les *OEuvres de Boufflers*........... Celui-ci ne peut se défendre d'un trouble qui le fait tressaillir et mouille ses yeux de larmes. « Oh! quel souvenir! » s'écrie-t-il involontairement; « sans doute la comtesse de Lau-
» terbach appartient à la famille de Choi-
» seul; elle ne m'en sera que plus chère...»
Comme il se livrait à ses réflexions, un valet-de-chambre vient lui annoncer que sa maîtresse, encore occupée pour quelque temps, prie M. Foubers de vouloir bien l'excuser; et lui fait demander s'il lui plairait, en l'attendant, de visiter son bosquet à la française. « Avec grand plaisir, répond
» le chevalier : tout ce qui nous rap-
» pelle notre pays, a toujours tant de
» charme!...... » Il sort donc par une longue file d'appartemens d'une somptuosité variée, entre dans une allée de tilleuls, et au premier détour il aperçoit sous de grands arbres qui l'ombrageaient, un temple en gaze absolument pareil à celui qu'a-

vait fait construire à Chanteloup la duchesse de Choiseul. Il était rempli d'une innombrable quantité de papillons de toute espèce, et au-dessus de la porte était une inscription en vers, qu'autrefois Boufflers avait écrite à l'entrée du temple de Chanteloup, et tellement calquée sur l'écriture du chevalier, qu'il reste ému, stupéfait, et croit être sur les bords de la Loire.... Mais sa surprise redouble et son émotion est au comble, lorsqu'il voit accourir à lui sous les arbres, une jeune fille de quatorze à quinze ans, dans le costume villageois de la Touraine : ses traits, sa taille et sa démarche sont tellement conformes à ceux de la pastourelle dont il conservait le souvenir, qu'il croit la voir et l'entendre. « Vot'servante, M. d'Boufflers! » lui dit-elle en faisant une révérence pleine de grâce et lui remettant une petite cage de gaze : *Comment trouvez-vous mes papillons? vous qui vous y connaissez si bien.* — Eh! qui es-tu, ange, sylphe, enchan-

teresse? — Est-ce que vous ne r'mettez pas Aline, la fille du garde d'la forêt d'Amboise, qui vient souvent vous apporter des papillons? l'aut' soir encore; voire même qu'vous m'avez passé la main sous l'menton et gratifiée d'un baiser qui m'a tant fait rougir. Est-ce que je rêve? s'écrie Boufflers se frottant les yeux; et saisissant une main de la jeune fille, qu'il pose sur son cœur et qu'il porte à ses lèvres...... Aline! charmante Aline!...... ce ne peut être toi. — Comment ce n'est pas moi! Eh qui donc a remporté l' prix des papillons? Qui donc a r'çu d'la main d'madame la duchesse une bourse d' vingt-cinq louis, et d'la vôtre c'te croix d'or, que je vous ai promis de porter tout' ma vie, et que j'nai pas quittée un seul instant? — En effet, cette croix, je me la rappelle, je la reconnais...... Jamais illusion ne fut plus complète, jamais ivresse ne fut pareille à celle que j'éprouve.... céleste créature, ah! prends pitié du trouble où tu me jettes! ta grâce te

trahit, non, tu n'es pas une simple villageoise : apprends-moi qui peut me procurer la plus vive émotion que j'aie éprouvée de ma vie! Aline, séduisante Aline! d'où viens-tu? qui es-tu? — C'est ma fille! s'écrie la comtesse de Lauterbach, sortant tout à coup d'un bocage épais, et venant tomber dans les bras de Boufflers. Mon cher protecteur!...... aimable auteur de ma fortune, de mon élévation!.......... reconnaissez la véritable Aline! l'épouse, la veuve de Charles Verner, dont vous voyez la fille unique....... Ah! quelle que soit votre émotion, peut-elle être comparée à celle que je ressens! — Quoi, madame, vous seriez cette simple pastourelle?.... Oui, oui, voilà bien ces deux grands yeux bleus si pénétrans, cette bouche expressive et ce piquant sourire........ Je crois voir encore la trace du baiser reçu par l'innocence..... Bonne et jolie, vous aviez des droits sans doute à devenir ce que vous êtes; mais apprenez-moi par quels moyens la fortune a

cessé pour vous d'être aveugle ; veuillez satisfaire ma curiosité : répondez au vif intérêt que je portai toujours à ma chère Aline. — Écoutez, écoutez! lui répond la comtesse avec cet abandon de la confiance et de la joie.... Charles, pour lequel vous vous étiez intéressé si généreusement, s'étant signalé par des traits de valeur, était parvenu, peu de temps après notre mariage au grade d'officier. La guerre allumée par la révolution entre la France et l'Allemagne, le rappela bientôt sous ses drapeaux ; je le suivis. Parvenu par de nouveaux faits d'armes au grade de colonel de cavalerie, il sauva, dans une bataille, les jours du comte de Lauterbach, qui commandait une division des Bavarois ; mais en secourant ce général, il fut lui-même atteint d'un coup mortel, et crut devoir en expirant, recommander au comte sa femme et sa fille encore au bureau. Celui-ci ne trouva d'autre moyen de payer sa dette à son libérateur, que d'épouser sa veuve et

d'adopter son enfant ; mais après quelques années d'une heureuse union, le comte mourut de ses nombreuses blessures, me laissant une fortune considérable, un nom justement honoré, et le plus cher souvenir..... Je sus à cette époque, ajoute la comtesse, que, forcé de quitter la France, vous vous étiez réfugié en Prusse : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous y découvrir ; mais votre changement de nom, ce titre de peintre français que vous prenez sans cesse, ne m'ont pas permis de remplir le plus ardent de mes vœux...... Jugez du saisissement que j'éprouvai, lorsque je vous reconnus l'autre jour à Lausanne, lorsque vous me proposâtes de venir ici commencer mon portrait........ Dès ce moment je projetai de vous faire partager ma surprise, mon ivresse, et profitant de l'âge de ma fille, de son extrême ressemblance avec Aline qui, vous devant la main de Charles Verner, vous doit tout ce qu'elle est, j'ai emprunté vos propres couleurs, j'ai imité

la plus jolie scène de ce conte enchanteur que j'ai relu tant de fois ; en un mot, j'ai voulu vous charmer par vous-même. — Ah ! s'écrie Boufflers en pressant sur son cœur et la mère et la fille, jamais ce trait d'esprit et de délicatesse ne s'effacera de ma pensée! On a raison de dire que chez les femmes la mémoire du cœur est impérissable ; et je vois que le peu de bien qu'on peut faire, même à la plus simple pastourelle, est souvent un capital que la reconnaissance enregistre à de forts intérêts. »



MILLEVOYE,

OU

L'AMOUR MATERNEL.

Personne jamais ne peignit mieux que l'auteur du poëme de Charlemagne, ces jeunes et brillans paladins, compagnons de gloire de ce conquérant fameux, qui remplit l'univers de son nom, et fut, en France, le plus digne appréciateur et le premier protecteur des lettres. Personne aussi ne réunit à un plus haut degré, que ne le fit Millevoye, tout ce qui constituait autrefois le galant troubadour, le véritable preux. Une figure noble, expressive; des manières franches, distinguées; cette grâce élégante et cette fleur de chevalerie, qu'il se plaisait tant à décrire dans ses ouvrages; tels

étaient les dons précieux qu'il avait reçus de la nature. Mais ce qui le rendait encore plus cher à ses amis et aux dames dont il fut le plus constant chevalier, c'était un naturel affable, prévenant, une sûreté de caractère à toute épreuve et une mélancolie douce, communicative, dont l'empriente se retrouve dans ses élégies et jusque dans ses poésies diverses.

Tous ces avantages que réunissait Millevoye, semblaient augmenter encore par une qualité rare qui seule influe, bien plus qu'on ne peut l'exprimer, sur la destinée des jeunes poètes : je veux dire ce respect pour ses aînés, cette déférence pour les réputations établies. Jamais dans les cercles brillans où l'on s'empressait de l'accueillir, jamais dans les réunions de nouveaux disciples d'Apollon, où souvent on fronde sans pitié les anciens, on n'entendit Millevoye proférer un mot acerbe, lancer un trait vénimeux. Le ton parfait qu'il avait dans le monde, il le conservait dans la vie

privée : je n'ai point connu d'homme plus galant, plus affable; et j'ai rencontré peu de poètes-lauréats qui portassent en public, avec une plus gracieuse pudeur, les couronnes qu'ils avaient obtenues à l'Académie française.

Sa santé, presque toujours faible, se trouvait souvent altérée par les veilles qu'il consacrait au travail et par les fatigues du grand monde, où l'on s'empressait de l'accueillir. C'était un arbrisseau dont les fleurs trop précoces, ne brillent qu'aux dépens de la tige qui les soutient, et chez qui la séve se portant trop vivement aux branches qu'elle pare d'un brillant feuillage, dessèche les racines et produit une destruction prématurée. Millevoye le sentait lui-même. Je me souviens qu'un jour, dans mon cabinet de travail, où souvent il venait me lire ses nouvelles productions, il dit, en jetant les yeux sur ma pendule: «Comme le » temps fuit!.... *Il est vrai que les heures » ne sont pour moi que de vingt minutes.*»

C'est de lui qu'il parlait, en disant dans sont élégie du *Poète mourant*, qu'on peut citer comme un chef-d'œuvre dans ce genre :

« La fleur de ma vie est fanée ;
» Il fut rapide mon destin !
» De mon orageuse journée
» Le soir touche presqu'au matin. »

Aussi ne manquait-il jamais, depuis plusieurs années, d'aller pendant les beaux jours prendre le lait dans les environs de Paris. Les médecins qu'il avait consultés, et qui lui portaient tout l'intérêt qu'inspire le vrai talent, lui avaient conseillé de reposer la nuit dans une étable à vaches, pour y respirer les miasmes laiteux et salutaires qu'elle exhale : ils lui avaient recommandé surtout de parler le moins possible, et pour cela, de faire seul, dès le matin, de fréquentes promenades dans les bois, où la fraîcheur du sol et l'odeur du feuillage portent dans tous les sens un calme répara-

teur, une force insensible, qui finissent par opérer, sans nul autre remède, une entière guérison. Millevoye choisit donc sa retraite champêtre à Fontenay-sur-Bois, attenant au parc de Vincennes. Il était alors occupé d'une tragédie dont il m'avait communiqué le plan; et qui, selon moi devait compléter sa réputation littéraire. Eveillé dès l'aurore par les pâtres qui venaient soigner ses mères-nourrices, auprès desquelles il avait sommeillé, occupé sans relâche du grand œuvre qu'il méditait, on le voyait souvent entrer au lever du soleil dans le bois de Vincennes, y marcher plusieurs heures de suite, et ne rentrer que vers dix heures, époque où l'on a coutume de ramener à l'étable les animaux, dont le lait devenait pour le promeneur solitaire un aliment désiré, un remède bienfaisant.

Un jour qu'il parcourait la grande allée qui conduit de Fontenay à Nogent-sur-Marne, lorsqu'à peine l'aurore commençait

à dorer la cime des arbres, il aperçoit de loin une jeune dame dont la démarche et la pâleur annonçaient un être souffrant qui cherchait la solitude. La trace d'une douleur profonde, répandue sur ses traits, n'empêchait pas d'y découvrir une beauté d'autant plus remarquable, que l'art ne prêtait aucun ornement à la nature. L'inconnue était nu-tête et portait à sa ceinture un simple chapeau de paille. Ses longs cheveux blonds relevés en tresse et sans nulle précaution, un vêtement simple et une ceinture noire, composaient toute sa parure. Elle tenait d'une main des fleurs, et de l'autre un petit livre, richement relié, qu'elle lisait en marchant. Elle passa devant Millevoye sans le voir, et parut donner à sa lecture la plus grande attention. Il la suivit long-temps des yeux et la vit au bout de la longue allée du parc, prendre le détour qui conduit à Nogent.

Cette rencontre était de nature à piquer la curiosité du poète : une jeune femme,

belle et dont l'extérieur annonce une personne distinguée, traverse seule, de grand matin, l'immense bois de Vincennes, sans remarquer les passans, sans détourner ses yeux du livre qui la captive; d'où vient-elle? où peut-elle aller et qui peut-elle être?...... Tout en faisant ces réflexions, Millevoye parcourt plusieurs sentiers qui serpentent sous un ombrage délicieux, et se livre au travail de la tragédie dont il avait écrit déjà trois actes. Il s'éloigne sans y songer, et gagne par habitude un hameau qui se trouve au milieu du bois, et près duquel on salue avec respect un vieux chêne qui représente celui sous lequel saint Louis se plaisait, il y a huit cents ans, à rendre en personne la justice à ses sujets. Millevoye se sentait si bien inspiré sous ce feuillage religieux, historique! le sujet de sa tragédie offrait précisément une anecdote du treizième siècle; il croyait en prendre sous l'arbre révéré, la couleur, le langage et les mœurs. Enfin, ramené par l'heure où il

avait coutume de prendre le second lait de la journée, il revient sur ses pas, et de loin il aperçoit de nouveau l'inconnue, se reposant sur un des bancs de mousse qui garnissent la lisière du bois. Elle lisait encore le même livre et paraissait plongée dans la plus grande méditation, lorsque tout à coup, distraite par la marche de quelqu'un qui s'avance, elle se lève brusquement, s'imagine qu'elle dépose le petit volume dans le chapeau de paille attaché à sa ceinture, et regagne le village de Fontenay d'un pas assez précipité; mais soit que troublée par la subite apparition d'un importun, soit que tout entière à la lecture qui l'occupait, elle ne s'aperçût pas que le petit livre était glissé entre sa robe et son chapeau, Millevoye, en s'approchant, le trouve encore entr'ouvert sur le sentier qu'elle avait parcouru. Il veut d'abord appeler cette dame, qui n'est qu'à cent pas environ; mais un mouvement de curiosité le retient : il ramasse le charmant in-16, l'ouvre, et recon-

naît son poëme de l'*Amour maternel.* Le signet se trouvait à ces vers qui peignent si bien les touchans hommages que rendent certains peuples aux mânes de leurs enfans.

« Que des Canadiens j'aime l'antique usage !
» Sur les bords du torrent, près du rocher sauvage,
» Leur âme se nourrit du charme des douleurs :
» Ils cultivent la tombe et l'arrosent de pleurs.
» Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle,
» Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.
» Morne et silencieux, sur la terre étendu,
» Le père croit revoir le fils qu'il a perdu.
» Triste, les yeux fixés sur l'aride bruyère,
» La mère adresse au ciel sa muette prière,
» Et soupirant le nom de cet enfant chéri,
» Répand sur son tombeau le lait... qui l'eût nourrit. »

On remarquait facilement que la page qui contenait ce fragment du poëme, était plus fatiguée que les autres : ce qui annonçait que ces vers avaient été lus et répétés bien souvent. Millevoye éprouva cette émotion mêlée d'un secret orgueil dont un auteur, en pareil cas, a de la peine à se défendre. Il suit de loin l'inconnue, la voit

traverser le village de Fontenay, et gagner le château qui couronne la colline. Il se rend aussitôt chez les bons agriculteurs où il avait établi sa retraite, et s'informe d'eux quelle peut être la jeune dame qu'il a rencontrée dans le parc de Vincennes, et qui demeure tout au haut du village. Il apprend que c'est la baronne de***, veuve d'un général français, victime, comme tant d'autres, de sa valeur ; qu'elle habitait avec son père, très-riche banquier, Nogent-sur-Marne ; mais qu'ayant perdu dans ce village son fils unique, âgé de six ans, elle avait été amenée par un ami de sa famille au château de Fontenay, afin de l'éloigner d'un séjour qui lui rappelait sans cesse une perte irréparable, et de la distraire, autant qu'il serait possible, du chagrin profond qui la consumait.

Le premier soin de Millevoye fut de renvoyer à cette dame le livre qu'elle avait perdu dans le bois, et dont il devinait sans peine que le sujet offrait un aliment à sa

douleur. Il apprit bientôt, par un des garçons jardiniers du château, qui venait le dimanche à la ferme visiter un de ses frères, que le chagrin dévorant qu'éprouvait la baronne, par la mort de son cher Alfred, avait en quelque sorte aliéné sa raison. Il apprit qu'on la surprenait souvent au fond des jardins, seule, immobile, ne répandant jamais de larmes, et quelquefois laissant paraître un sourire convulsif sur ses traits décolorés. Il apprit enfin que depuis plus de six mois qu'elle avait perdu son enfant, elle était entièrement privée de sommeil; et qu'ayant fait graver sur la tombe de ce fils adoré cette simple épitaphe : « *A demain !...* » elle ne manquait jamais à se rendre au cimetière de Nogent, avant six heures du matin, heure fatale où elle avait cessé d'être mère. La, disait-on, elle déposait sur le monument qu'elle avait fait élever, des fleurs cueillies de sa main ; et s'étendant sur la tombe, la face appuyée sur la pierre sépulcrale, elle y restait des

heures entières, croyant sentir l'haleine de son enfant, l'entendre, lui parler et lui prodiguer ses caresses. Les gens de l'art qu'on avait consultés sur sa santé, qui dépérissait chaque jour, avaient bien recommandé qu'on ne s'opposât pas à ce pèlerinage de la douleur; ils craignaient qu'une pareille privation n'égarât tout-à-fait les esprits de cette infortunée, et ne la jetât dans une démence, dans une fureur qui forceraient à la séparer de tout ce qui s'intéressait à elle sur la terre. Aussi dès la pointe du jour, était-elle debout, préparant ses offrandes funéraires; et sitôt que l'Angelus sonnait, à cinq heures, au temple du village, elle descendait seule du château, exigeant que personne ne la suivît; et après une demi-heure de marche, elle était prosternée sur le mausolée où reposait son fils.

Tous ces détails inspirèrent à Millevoye le plus vif intérêt : ce que la baronne éprouvait par la mort de son enfant, le jeune poète le ressentait encore par la perte de

son père. La première de ses élégies, consacrée à la mémoire de l'auteur de ses jours, est empreinte d'une douleur si vraie! il y régne une affliction si pieuse, si profonde! et c'était dix ans après cette cruelle séparation, que Millevoye avait composé cet hymne filial ! Il serait donc difficile de peindre son empressement, son émotion, lorsqu'il voyait de loin cette jeune et malheureuse mère, parcourir le bois de Vincennes, y cueillir un bouquet de chèvrefeuille et d'églantine, sur lequel elle déposait mille baisers, et le porter ensuite sur le tombeau d'Alfred. Oh! quel bonheur pour lui, quel triomphe pour le bel art qu'il cultive, si par quelques moyens que pourra lui suggérer la commisération qu'il éprouve, si par quelques vers susceptibles de produire un effet salutaire, il pouvait secourir cette femme si belle, si digne du plus tendre intérêt, et jeter par degrés dans son âme oppressée toutes les consolations dont elle a si grand besoin!..... Cette idée allume son

imagination vive et brillante; ce projet ne sort plus de sa pensée. Il se rend d'abord au cimetière de Nogent, et reconnaît sans peine le monument qu'érigea l'amour maternel. Sous deux saules pleureurs, s'élève au bout d'une longue pierre, un piédestal portant une statue en marbre : c'est le temps impitoyable ; d'un coup de faux il abat un faible arbrisseau qui se trouve sur son passage...... Un gazon toujours vert entoure la tombe sur laquelle on lit : » *A demain!......* » « Quelle touchante expres-
» sion de la douleur! » se dit Millevoye,
» et quel engagement solennel! Ainsi donc
» il ne se passera pas un jour de sa vie,
» sans que cette infortunée ne vienne re-
» nouveler les fleurs qui couvrent les restes
» de son fils! Elle y viendra malgré les
» longues nuits et les frimas de l'hiver,
» malgré les orages de l'été. Son amour ne
» connaîtra point l'intempérie des saisons;
» elle y viendra tant que ses propres forces
» pourront l'y conduire seule, et s'y fera

» porter sans doute, lorsque ses infirmités
» l'empêcheront de suivre l'élan de son
» cœur. *A demain!...* Que de choses dans
» ces deux mots! jamais épitaphe n'offrit
» une plus admirable expression de la souf-
» france, un engagement plus effrayant et
» plus sublime.... *A demain!* »

Millevoye, occupé plus que jamais de son projet, essaya d'abord de mettre dans ses intérêts le sacristain de Nogent, il lui promet une récompense, s'il veut l'aider à rappeler tout-à-fait la raison, à sauver les jours de cette jeune mère si digne de pitié. « Ce
» que j'exige de vous, lui dit-il, est peu de
» chose; il s'agit de déposer sur la tombe
» de l'enfant plusieurs écrits que je vous
» remettrai; mais sans vous offrir aux re-
» gards de la baronne, et sous la promesse
» sacrée de ne jamais révéler cet important
» mystère. » La proposition fut acceptée; et dès le lendemain matin, lorsque la mère d'Alfred se rendit au cimetière, elle trouva sur le tombeau, parmi les roses dont elle

l'avait couvert la veille, un papier plié, sans aucun cachet. Surprise, émue, elle hésite quelques instans, prend l'écrit d'une main tremblante, et lit ces vers :

« Sous ce gazon, sous cette pierre,
» Où chaque jour tu viens t'asseoir,
» J'entends tes soupirs, ta prière ;
» Mais, hélas ! je ne puis te voir.....
» Ah ! si, bravant la douleur où te plonge
» La mort qui m'arracha de tes bras caressans,
» Tu goûtais du sommeil les charmes hienfaisans...
» Au même instant je t'apparais en songe. »

La baronne relit cet écrit avec un trouble inexprimable ; elle cherche en vain à reconnaître la main qui l'a tracé. Réfléchissant ensuite à l'importance de l'avis qu'on lui donne, et sentant bien que l'insomnie à laquelle elle se livre, use ses forces qui diminuent de jour en jour, elle se promet d'obéir à la voix irrésistible qu'on a si ingénieusement empruntée. Pendant son retour à Fontenay, elle relit plusieurs fois les vers qui se gravent dans

sa mémoire, au point qu'elle répète sans cesse, avec un mouvement de joie qui depuis long-temps n'avait paru sur sa figure céleste :

« Au même instant je t'apparais en songe. »

Ces mots, à force de revenir à sa pensée, produisirent tout l'effet qu'en attendait leur auteur. Cette tendre mère, bercée de l'heureuse idée de revoir son cher Alfred, se livra quelques instans à un sommeil, d'abord agité, pénible; mais qui bientôt devenant plus calme, plus prolongé, lui rendit la présence de son fils. Millevoye en fut instruit par le jeune jardinier, qui venait raconter à la ferme ce qui se passait au château; et qui tenait tous ces détails de la femme-de-chambre de la baronne. Celle-ci avait, à son grand étonnement vu sa maîtresse endormie pour la première fois depuis six mois, et portant sur ses traits ranimés toute l'expression de la joie et de la plus douce illu-

sion....... « Bon ! se dit Millevoye, on
» commence à prendre du repos : livrons-
» nous à l'espoir d'un succès, et achevons
» mon ouvrage. »

Les rêves de l'imagination sont une demi-réalité; la baronne croyait en effet retrouver son enfant chéri dès qu'elle se livrait au sommeil : elle s'entretenait avec lui; la mort l'avait en vain soustrait à sa tendresse, Morphée le lui rendait tout aussi charmant, tout aussi tendre qu'il l'était sur la terre. Elle éprouva donc, insensiblement un calme si doux, que cédant à son charme entraînant, un jour elle prolongea son repos jusqu'à plus de huit heures du matin : elle en avait si grand besoin, et la nature est si avide de réparer ce qu'elle a perdu! cette malheureuse mère ne fut éveillée que par l'imprudence de sa femme-de-chambre, qui, la croyant partie à son ordinaire pour Nogent, entra brusquement, en lui annonçant qu'il était près de neuf heures. La baronne jette un

cri de surprise et de regret : elle s'habille à la hâte, et se rend au cimetière, où elle arrive haletante et dans la plus terrible agitation. Elle ne put ce jour-là rester que peu d'instans sur la tombe d'Alfred. C'était un dimanche, et déjà plusieurs habitans du village se réunissaient à l'église. Elle exprime au sacristain le tourment qu'elle éprouve d'avoir manqué pour la première fois à l'engagement sacré qu'elle avait pris de renouveler chaque jour ses fleurs et sa prière : on la vit tout le reste de la journée plus rêveuse et plus triste que jamais. La nuit entière se passa sans que le sommeil vînt fermer sa paupière ; et dès l'aube du jour, elle parcourut les jardins du château, y cueillit les fleurs les plus belles, et se rendit au village de Nogent, vers cinq heures, voulant se dédommager, par une plus longue station, de la privation de la veille... Mais quelle est sa surprise de trouver sur la tombe un second billet ainsi conçu :

« Lorsque tu traças de ta main
» Ces mots si touchans : *A demain!....*
» Tu me promis, ma tendre mère,
» De venir ici chaque jour,
» De déposer sur cette pierre
» Un souvenir de ton amour....
» Mais tu ne promis point de devancer l'aurore,
» Et de te priver du repos
» Qui seul peut adoucir tes maux
» Et le chagrin qui te dévore.....
» Conserve tes jours pour ton fils!
» Ranime ton courage et reprends tes esprits!
» Si bientôt ta force succombe
» Au poids affreux de tes douleurs,
» Qui donc, après toi, sur ma tombe,
» Dis-moi, viendra jeter des fleurs? »

Ces deux derniers vers frappèrent l'imagination de la baronne. L'idée qu'après sa mort la tombe de son fils serait abandonnée, opéra dans tout son être un changement remarquable. A cet abattement de l'âme, à cette tristesse invincible répandue sur tous ses traits, succédèrent cette attitude imposante, cette vivacité de mouvemens, en un mot ce réveil général de la nature,

qui annonçait dans cette tête long-temps affaiblie, une résolution ferme, un nouveau système de courage et de résignation. Ses parens, ses amis, conçurent l'espoir qu'elle serait rendue à leurs vœux. Partout à chaque instant, elle répétait ces vers qui s'étaient si profondément gravés dans son souvenir :

« Qui donc, après toi, sur ma tombe,
» Dis-moi, viendra jeter des fleurs ? »

Ce cri d'Alfred avait retenti jusqu'au fond de son âme; et cette pensée si simple de style, mais si forte d'expression, lui fit sentir que ces mots : *A demain!* tracés par elle, sur le tombeau de son fils, lui accordaient en effet toute la journée pour remplir sa promesse : elle résolut donc de se rendre indistinctement le matin ou le soir à Nogent, et suivit ce plan avec exactitude...... « Très-bien ! » se dit encore Mil-

levoye, instruit de tout : « elle ne sera
» plus occupée à se lever tous les jours
» avant le soleil; la nuit, qu'elle passait
» à veiller, n'augmentera plus, par son
» silence, la sombre mélancolie qui la dé-
» vore... Le ciel semble favoriser mon pro-
» jet, et m'ordonne de redoubler d'efforts
» pour arriver au but que je me propose. »

Cependant, la pâleur de la baronne était toujours la même : sa poitrine, long-temps oppressée par mille soupirs étouffés, n'aspirait encore qu'une portion de l'air nécessaire à sa vie. Les médecins habiles qu'on avait consultés, déclarèrent que cette funeste altération, qui faisait craindre pour ses jours, ne pouvait être adoucie que par des larmes. On chercha, mais en vain, tous les moyens de provoquer sa sensibilité, sa douleur était muette; toutes ses facultés se bornaient à souffrir et se taire.

Quelques jours après, elle alla, vers le coucher du soleil, faire sa station accoutumée : elle aperçoit, parmi les roses dessé-

chées qui couvraient le mausolée d'Alfred, un troisième billet, qui contenait ce peu de mots :

« Ces fleurs, qui parent mon tombeau,
» Ont perdu, comme toi, leur fraîcheur et leurs charmes ;
» Veux-tu les voir reprendre un éclat tout nouveau ?
» Ah ! daigne quelquefois les mouiller de tes larmes ! »

« Dieu ! s'écrie la baronne, ne pouvant résister au sentiment qu'elle éprouve : il n'y avait que toi, ombre adorée, qui pût opérer ce prodige... » au même instant, elle tombe éperdue sur la pierre, et la couvre d'un torrent de pleurs. Vainement l'Angelus du soir vient à sonner ; elle n'entend rien ! ne voit plus rien, et n'est arrachée à cet épanchement si précieux, que par le gardien, qui l'avertit qu'il va fermer le cimetière, et qu'il est temps de se retirer. Elle s'éloigne donc, les yeux noyés de larmes, et regagne le village de Fontenay, d'une démarche déjà plus assurée, et comme allégée du poids affreux qui l'accablait.

Dès le lendemain, Millevoye qui, pour écarter tout soupçon, évitait avec soin de rencontrer dans le bois de Vincennes, cette jeune dame dont il avait entrepris la guérison, se rend par des sentiers détournés, au village de Nogent, où il apprend tout ce qui s'est passé la veille. « Elle a pleuré ! » se dit l'heureux interprète de la nature; « elle est sauvée...... Ah! que » je m'applaudis de mon idée, de ma per- » sévérance ! ce n'est, je le vois bien, » qu'avec un langage sans ornement et sans » prétention, qu'on pénètre dans un cœur » malade; et l'arme la plus forte pour com- » battre un grand chagrin, c'est la douce » communication de la confiance et de la » simplicité...... » Il remet à son discret émissaire une récompense digne, de ses soins, et reçoit de lui la nouvelle promesse de ne point nommer, ni désigner à la baronne, celui qui l'a rendue à sa famille, à ses amis, à la société.

En effet, depuis cette heureuse époque,

on la vit moins sombre et moins sauvage. Les jours commençaient à diminuer sensiblement, elle n'alla plus que le soir au village de Nogent, et répara, par un sommeil paisible, ses forces épuisées. Elle se montra plusieurs fois au salon du château ; fit un peu de musique, prit part à la conversation ; et bientôt enfin, laissa poindre un sourire sur ses lèvres décolorées. Elle parlait aux agriculteurs qu'elle rencontrait dans les champs, répondait d'un air gracieux au salut respectueux qu'elle en recevait. Elle s'habitua même à voir jouer ensemble les enfans du village ; elle croyait retrouver parmi eux, quelques traits, quelques mouvemens, qui lui rappelleraient son cher Alfred ; et ceux-là qui lui procuraient cette délicieuse illusion, recevaient d'elle une tendre caresse, une preuve de sa générosité. Enfin la réflexion, à qui tout cède, et le temps, qui tout à la fois détruit et répare, venant seconder les efforts de la nature, rendirent à cette femme charmante, un calme remar-

quable, sa raison, sa grâce, et presque toute sa beauté.

On conçoit aisément combien elle fut avide de connaître la main bienfaisante qui avait tracé les trois billets qu'elle portait continuellement sur son sein, comme le baume le plus spécifique qu'elle pût apposer sur sa blessure. Elle fit mille et mille questions au sacristain, lui offrit même une somme assez forte, s'il voulait lui nommer l'inconnu qui avait si efficacement emprunté la voix d'Alfred, pour la tirer de l'abattement affreux où elle était plongée; mais celui-ci l'assura d'abord qu'il se trouvait dans l'impossibilité de lui dire le nom de la personne, puisqu'elle lui était entièrement inconnue : il ajouta qu'ayant promis sur cette même tombe, objet de tant d'hommages, de ne jamais rien révéler, il se trouvait dans la nécessité de garder un serment aussi sacré.

Millevoye, de son côté, voulant suivre fidèlement les avis des gens de l'art qu'il

avait consultés sur sa santé, s'abstenait plus que jamais de la moindre relation avec les habitans du village, où il s'était présenté sous un faux nom, pour n'être point distrait de sa vie paisible et solitaire. Il fut donc impossible à la baronne de découvrir l'anonyme qui lui était si cher. Tous les soins qu'elle se donna pour le connaître, et l'ardente curiosité qu'elle éprouvait en songeant à lui, ne contribuèrent pas peu à la distraire de ses rêveries, à cicatriser la plaie de son âme. Vainement son avide imagination lui désignait tel ou tel individu de sa famille ou de sa société, comme l'auteur de sa guérison, elle reconnaissait bientôt son erreur, et finit par se résigner à l'ignorer et à le bénir chaque fois qu'elle allait prier sur la tombe de son fils.

L'automne venait de succéder à l'été : les jours diminuaient tout-à-fait; et la baronne s'était déjà trouvée au village de Nogent, avec le crépuscule du soir. Millevoye avait terminé sa tragédie, qu'il était

impatient de lire au théâtre français. D'un autre côté, le lait, devenu son unique aliment, perdait alors la plus grande partie de ses sucs nourriciers, il résolut donc de quitter ses hôtes qui, sans le connaître lui portaient cet intérêt qu'inspire le vrai mérite, lors même qu'il se dérobe à tous les regards. Il voulut, avant de s'éloigner du parc de Vincennes, aller saluer encore le chêne antique de saint Louis : il attendit que le soleil, déjà faible et lent dans son lever, eût séché l'abondante rosée du matin; et se rendit à l'endroit du bois où il désirait faire sa dernière station. Il prend un sentier de traverse, et se trouve bientôt au pied de l'arbre révéré, dont la cime majestueuse semble s'élever jusqu'au séjour du saint roi dont elle offre le souvenir. Millevoye s'assied sous ses rameaux encore chargés d'une riche verdure, et relit à demi-voix sa tragédie, dont il corrige au crayon quelques expressions hasardées, dont il examine et scrute avec austérité le plan et la distribution des

scènes. Il est tout à coup interrompu dans sa lecture par le bruit que font plusieurs personnes, en marchant sur les feuilles desséchées qui déjà couvrent la terre : il regarde à travers les rameaux qui l'entourent, aperçoit deux dames, escortées d'un cavalier qui paraissent venir admirer l'arbre sous lequel il est assis. Il se lève aussitôt, roule à la hâte son manuscrit, et se dispose à s'éloigner, lorsqu'il entend une voix qui lui crie : « Eh ! c'est vous, Millevoye ! — Millevoye !...... » répète une des deux dames, dont un voile épais couvre la figure. Celui-ci s'avance et reconnaît un jeune militaire de ses amis, qui lui fait mille questions sur sa santé, lui exprime tout l'intérêt qu'on y portait dans leurs sociétés habituelles, où depuis cinq mois on souffrait de son absence. « Monsieur, sans doute, dit l'autre dame, habite un village des environs ? — Fontenay, peut-être ?..... répond vivement la femme voilée. — C'est en effet le lieu de ma retraite. — C'est lui..... », s'écrie cette

dame avec une expression qui frappe les assistans : « Oui , c'est lui-même !... Il n'y a » que l'auteur de *l'Amour maternel* qui » soit capable d'une pareille idée, et puisse » porter dans une âme froissée par la dou» leur , d'aussi douces consolations. » A ces mots , elle relève son voile et fait voir à Millevoye la plus céleste figure , dont la fraîcheur éclatante le dispute à la régularité des traits. Il reconnaît aisément la jeune mère qu'il a sauvée , et cherche encore , par modestie, à se couvrir de l'ombre du mystère, en feignant de ne pouvoir comprendre ce qu'elle voulait dire; mais celle-ci, tirant aussitôt de son sein les trois billets , les lui présente , afin qu'il les reconnaisse. « Eh! qui vous dit, madame , que ce soit là mon écriture? — Il est facile de s'en convaincre, » lui répond son ami, saisissant le manuscrit qu'il tient à moitié roulé sous son bras : il l'ouvre avec empressement , le confronte avec les billets , et s'écrie à son tour : « C'est la même main ; plus de

doute...... madame la baronne, vous voyez votre libérateur. — Je le connais donc enfin! dit-elle en tombant éperdue dans les bras de Millevoye : je l'ai trouvé, ce digne interprète de mon cher Alfred, cet ange consolateur que je cherche en vain depuis si longs-temps! — Ah! monsieur, ajoute l'autre dame, lui prenant une main qu'elle presse sur son cœur, je vous dois une sœur, une amie : comment jamais pouvoir m'acquitter envers vous? — Oh, qu'il m'est doux, ajoute le militaire en l'embrassant, de trouver dans mon cher Millevoye, le sauveur de ma belle protectrice, de la digne épouse du général sous lequel j'ai fait mes premières armes!.... » Le poète, enlacé par ces trois personnes qui lui expriment à l'envi leur reconnaissance, ému par ce sentiment irrésistible d'une action louable, et cette satisfaction de soi-même, n'a plus la force ni les moyens de nier ce qu'il a fait; il avoue que les vers qu'il a tracés à la hâte sur le tombeau du jeune Alfred, lui devien-

nent chers, puisqu'ils lui font compter un beau jour de plus dans sa vie « Ah ! lui ré-
» pond la baronne, vous ne pouvez me
» refuser une grâce dernière; c'est de m'ac-
» compagner sur la tombe de mon fils:
» ses mânes, j'en suis sûre, palpiteront de
» plaisir, en recevant sur la pierre qui les
» couvre, celui qui sut si bien emprunter
» leur langage, et rendre à la vie une mère
» égarée..... » Ils traversent aussitôt le parc, et gagnent tous les quatre le cimetière, où Millevoye improvise les vers les plus touchans, et dépose lui-même une fleur sur le mausolée. « Réveille-toi, cher enfant, » dit alors la baronne, avec une pieuse inspiration; « unis ta voix à la
» mienne, pour remercier ce pientre de la
» nature, cet ami des cœurs souffrans, qui
» sait y verser avec tant de délicatesse, un
» baume salutaire! ô mon cher Alfred! placé
» parmi les anges qui entourent l'Éternel,
» prie-le de répandre ses bénédictions sur
» le bienfaiteur de ta mère: sans toi, mon

» fils, elle ne pourrait jamais s'acquitter » envers lui. » En achevant ces paroles, elle prend une des roses les plus fraîches qui se trouvent sur la tombe, la remet à Millevoye, et en sa présence elle trace au crayon, sur la pierre sépulcrale; ces mots qu'elle y fit graver ensuite, et qu'on lit encore dans le cimetière de Nogent-sur-Marne: *Ce fut ici que l'auteur de l'Amour maternel sauva les jours et rappela la raison d'une jeune mère au désespoir..... Honneur aux lettres! hommage à ceux qui en font un si digne usage!*



MARSOLLIER

EN VOYAGE.

Qu'il était aimable, et digne en tout d'être recherché, cet auteur fécond, dont les ouvrages ont enrichi le répertoire de notre scène lyrique! les nuances les plus délicates, les aperçus les plus fins étaient de son domaine. Aucun homme de lettres ne sut mieux que Marsollier, profiter des fautes de ses rivaux, retoucher une ébauche imparfaite, faire sentir l'importance de tous ces détails qu'on néglige, et dont il formait un ensemble séduisant. Le trait le plus simple, le sujet le plus ingrat, prenait sous sa plume élégante, expressive, un charme dont il était difficile de se défendre; et lorsqu'une scène intéressante s'of-

frait à son imagination, il parvenait à l'épuiser avec une persévérance qui lui conciliait tous les suffrages. Aussi, le vit-on tour à tour pathétique et terrible dans *Camille*, brillant et malin dans *Adolphe* et *Clara*, gai, populaire dans les *Petits Savoyards*, spirituel et du meilleur ton dans *Céphise*, touchant, audacieux, admirable dans *Nina*.

La nature en donnant à Marsollier tout ce qui constitue le vrai talent dramatique, l'avait en même temps doté de celui qui le fait tant valoir : on ne lisait pas avec plus d'âme et plus de vérité. Il prenait à tel point l'accent et le geste de tous ses personnages, qu'on croyait les voir sur la scène ; et cette illusion était, par lui, portée à un si haut degré, que les acteurs même les plus célèbres, n'avaient d'autre ambition que de l'imiter dans les différens rôles qu'il leur confiait. S'il dut aux grands talens de la plupart d'entre eux, des succès éclatans et soutenus, ils lui durent aussi cette dé-

clamation naturelle et qui part du cœur, cette grâce sans afféterie, cette gaieté maligne et cette adroite communication qui dispose les spectateurs à toutes les impressions qu'on veut leur faire éprouver.

Tel Marsollier se montrait dans ses ouvrages, tel il paraissait dans le monde où l'attirait souvent le désir d'observer. On échappait rarement à son coup d'œil scrutateur. Je n'ai jamais connu de causticité plus gracieuse, de malice plus séduisante. Le trait, lancé avec adresse, arrivait droit à son but; et ceux même qu'il atteignait, n'osaient pas en murmurer. Cet homme de lettres, qui ne cessa d'honorer sa profession, était indépendant par caractère et par une aisance que lui procuraient ses ouvrages et les débris d'une grande fortune. Misanthrope en apparence et recherchant la société des femmes dont il était le discret adorateur; sachant apprécier les hommes ce qu'ils valaient, et jaloux de se faire parmi eux des amis, on le vit à la fois ga-

lant avec timidité, bienfaisant avec mystère. Il avait toujours une bourse ouverte à ceux de ses confrères qui se trouvaient dans la gêne : il ne donnait jamais qu'une seule fois; mais il prêtait souvent. On pouvait prendre dans cette caisse de l'amitié, ce qu'on voulait, pourvu qu'on en laissât son reçu, et qu'on fixât invariablement l'époque de la restitution. Était-on fidèle à remplir sa promesse, on avait le droit de revenir puiser à la bourse commune; manquait-on à son engagement, elle se fermait pour toujours. « J'en suis bien fâché, di-
» sait alors Marsollier : si chacun en fai-
» sait autant, je serais bientôt privé du
» plaisir si doux d'être utile. L'abeille qui
» ne rapporte rien à la ruche commune et
» veut s'y approprier le miel de ses com-
» pagnes, en est chassée à l'instant même.»

C'était pour subvenir à ces prêts multipliés, sur lesquels cet excellent homme éprouvait souvent des pertes considérables, qu'on le voyait se restreindre au nécessaire,

s'imposer des privations qui le faisaient quelquefois soupçonner d'avarice. Tous ceux qui, comme moi, l'ont connu dans sa vie privée, s'accordent à rendre justice à ses rares qualités ; et ce bureau d'offrandes de l'amitié, qu'il avait établi, prouve à lui seul, que sous les dehors de la plus sévère économie, Marsollier cachait une générosité modeste, dont n'eussent peut-être pas été capables ceux qui, ne jugeant que sur les apparences, le croyaient égoïste et parcimonieux.

Lorsque les prêts nombreux qu'il faisait, rentraient dans la caisse avec exactitude, et qu'alors il avait quelques fonds disponibles, le plus grand plaisir qu'il se permettait, était de voyager, non comme tant d'autres, en parcourant en poste, et avec la rapidité de l'éclair, les lieux qui se trouvaient sur son passage; mais à petites journées, dans une voiture simple et commode, avec les mêmes chevaux que conduisait un serviteur fidèle. Ce fut ainsi qu'il parcou-

rut les divers départemens de la France, étudiant les mœurs, les usages de chaque ville, de chaque contrée, y puisant des scènes qu'il se plaisait à retracer dans ses écrits. Son plus grand plaisir était d'assister à la représentation de ses nombreux ouvrages : étranger, inconnu, il s'amusait souvent à les critiquer lui-même ; il les entendait défendre par ceux dont ils charmaient l'esprit, intéressaient le cœur ; et plus d'une fois il reçut des leçons utiles, des avis salutaires, de ces spectateurs de province qui s'abandonnent franchement aux impressions qu'ils éprouvent, et jugent toujours avec impartialité. J'ai souvent entendu Marsollier raconter à ce sujet des anecdotes qui prouvent que le bon goût et le bonheur de sentir, ne sont pas aussi rares dans les villes de province qu'on voudrait le croire, et que Paris accorde souvent une admiration (éphémère il est vrai) à ce qui n'a que du clinquant, de la tournure de mode et de l'esprit de parti.

Marsollier, après avoir visité les pays les plus remarquables à l'orient de la France, voulut connaître ceux qui se trouvent au midi. Il projeta donc de parcourir la Touraine, le Poitou, la Gascogne et le Roussillon; il désirait surtout de gravir les monts Pyrénées, si célèbres dans l'histoire, et de pouvoir les comparer aux Alpes, où il avait passé les plus belles années de sa vie, et composé la majeure partie de ses ouvrages. Il partit au commencement de septembre de l'année 1806, voyageant, selon son usage, avec ses chevaux; et prit, à cet effet, la route qui lui offrait, à des distances rapprochées, un gîte sûr et agréable. Il dirigea sa marche par le pays chartrain, et fit sa première pause à Rambouillet. Le lendemain, voulant se rendre à Châteaudun, il se mit en route de bonne heure, et fut dîner à Chartres. La chaleur était extrême; des nuages, qui s'élevaient sur l'horizon, semblaient annoncer une soirée orageuse. Notre voyageur se remit en marche vers

trois heures après midi : à sept heures il se trouva dans les environs de Bonneval. L'orage qui se préparait depuis long-temps, éclata tout à coup et devint si violent, que les chevaux de Marsollier se cabrèrent et rompirent un des traits qui les attelait à la voiture. La pluie tombait par torrens : le domestique, saisi de frayeur, propose à son maître de se réfugier chez le concierge d'un château dont la grille, en ce moment ouverte, se présente sur leur passage. Il tourne en effet dans une grande avenue de tilleuls, et au bout se trouve au milieu d'une cour très-spacieuse, en face de bâtimens immenses, dont la riche architecture annonce la demeure de quelque personnage important par son rang ou par son opulence. La voiture une fois à couvert sous des remises, Marsollier en descend, et gagne la demeure du concierge, auquel il demande la permission de se mettre à l'abri de l'orage violent qui redoublait en ce moment même. Ce dernier, ancien mili-

taire blessé, l'accueille avec cette affabilité que les domestiques imitent de leurs maîtres. Il apprend au voyageur qu'il était chez madame la maréchale de ***, aussi connue par la bonté de son cœur, que par le charme de son esprit. Il ajoute qu'on sortait de table, et qu'on allait répéter à la salle de spectacle, deux pièces, dont la représentation devait avoir lieu le lendemain, pour célébrer le retour du brave maréchal qui, disait le vieux concierge, venait de battre les Prussiens pour la troisième fois. « Ah! mille bombes! » s'écriait-il, « comme » je m'en serais donné, si je n'avais pas » perdu le bras gauche à ma dernière cam- » pagne! » Ces détails piquèrent la curiosité de Marsollier, qui voyait en effet un grand nombre de personnes traverser les appartemens que l'on commençait à éclairer. Pendant qu'il examinait avec attention ce mouvement intérieur du château, la maréchale avait vu par les croisées du salon, un étranger descendre de voiture et

se réfugier sous les remises : elle envoya son valet-de-chambre l'inviter à se présenter chez elle, jusqu'à ce que l'orage lui permît de se remettre en route. Marsollier, naturellement timide, et n'ayant qu'une toilette de voyage, fit offrir ses respectueux remercîmens, et demanda seulement la permission de faire raccommoder les traits que ses chevaux avaient brisés. Déjà l'orage commençait à se dissiper : les éclats de la foudre étaient amortis par la pluie qui tombait en abondance. Le valet-de-chambre va porter à sa maîtresse les remercîmens de l'étranger, pour lequel il obtient sans peine la permission qu'il réclame, et revient aussitôt l'inviter, pour la seconde fois, à procurer à madame la maréchale le plaisir de le recevoir.

L'auteur de *Céphise* et d'*Adolphe* et *Clara*, avait trop bien dépeint les convenances sociales, pour y manquer en paraille circonstance : il suit donc l'émissaire, passe devant les remises, où il trouve son domes-

tique qui déjà réparait sa voiture; et après lui avoir donné tous bas l'ordre de ne point le nommer, quelques questions que l'on pût lui faire, il gagne le vestibule du château, et se trouve introduit dans un salon, où il aperçoit plusieurs dames, auprès desquelles étaient cinq à six cavaliers, qui chacun, une brochure à la main, leur faisaient répéter les rôles dont elles étaient chargées pour la fête annoncée. Dans une autre partie du salon, se trouvait un groupe d'amateurs, qui exécutaient au piano un morceau d'ensemble des *Deux Petits Savoyards*. Marsollier fut accueilli par la maréchale avec cette honnêteté d'usage qu'on accorde à tout inconnu dont le premier aspect prévient en sa faveur. « Je prouve à madame la maréchale, dit-il en l'abordant, que je ne sais point résister aux ordres des dames. — Je m'aperçois, lui répond-elle en l'observant, que nous gagnons trop, monsieur, à ce qu'on daigne nous obéir, pour ne pas tenir à cette heureuse préro-

gative. — C'est un gain, madame qui se trouve au moins partagé, lorsqu'on a l'honneur de se présenter chez vous.... Mais, de grâce, que je ne suspende pas vos précieuses occupations ! on faisait de la musique, on récitait, on déclamait...... Les arts, je vous prie de le croire, n'ont pas d'ami plus fidèle, d'adorateur plus zélé que moi. — Nous nous occupions, en effet, à préparer une petite fête pour le retour du maréchal qui arrive demain de l'armée. — Il vous faut, en ce cas, faire une ample provision de lauriers. — Nous laissons à d'autres, dit une jeune dame dont la figure est pleine d'expression, nous laissons à d'autres le soin de célébrer sa gloire : nous ne voulons que lui exprimer notre amour; et pour cela nous nous disposons à jouer en sa présence deux ouvrages qu'il aime beaucoup, et dont l'un peut offrir aux habitans de ces cantons, qui le chérissent, l'occasion de lui présenter leurs hommages. — Oui, reprend la maréchale : mes deux nièces, qui s'amusent

depuis quelque temps à jouer la comédie, veulent causer à leur oncle une agréable surprise, en lui faisant entendre ceux des ouvrages de Dalayrac dont la musique est la plus vraie et la plus expressive : elles joueront demain *Nina* et les *Deux Petits Savoyards*. — C'est annoncer, répond l'auteur, cachant avec soin tout le palisir qu'il éprouve, que ces dames sont musiciennes. — Oh! ce n'est pas la musique qui nous occupe le plus, lui réplique celle qui doit remplir le rôle de *Nina :* Dalayrac est facile à saisir.... Mais ce sont les paroles, dont l'expression est si difficile à rendre. — Ce personnage de *Nina*, dit à son tour l'autre nièce, dont le coup d'œil est vif et le minois agaçant, ce personnage est, selon moi, le chef-d'œuvre de l'art. Il faut que Marsollier ait bien connu le cœur des femmes, pour peindre à ce point tous ces tourmens secrets, ce désespoir et ce touchant délire d'une jeune fille séparée de l'objet de son amour. — C'est ce que savait si bien expri-

mer la célèbre madame Dugazon, répond Marsollier, se sentant rougir malgré lui, et craignant déjà que l'émotion qu'il éprouve, ne le trahisse. Elle a laissé dans ce rôle un souvenir impérissable : elle est encore présente à ma pensée ; je crois la voir et l'entendre. — Eh bien! dit la maréchale! il faut que monsieur nous fasse l'honneur de passer la soirée avec nous, et d'assister à la répétition que nous allons faire, aussitôt que l'un de nos acteurs qui habite ces environs, sera venu. Il n'a pas coutume de se faire attendre et j'attribue ce retard à l'orage affreux qui vient d'avoir lieu. » Marsollier refuse d'abord, sous prétexte qu'il ne pourrait se rendre à Châteaudun dont il est encore à quelques lieues. « Mais il est bien entendu, reprend la maréchale, que monsieur reste à coucher au château; et si notre fête de demain peut lui plaire; si l'arrivée d'un guerrier au sein de sa famille peut l'intéresser, il doit être sûr que nous serons charmées de le voir par-

ticiper à nos plaisirs. — C'est un honneur, madame, auquel je n'osais prétendre; mais j'avoue qu'il est difficile de résister à de pareilles instances. » La conversation s'anime en attendant l'acteur en retard : Marsollier qui, sous le voile de l'anonyme, éprouvait une de ces jouissances auxquelles nulle autre ne peut être comparée, se livre insensiblement à toute la grâce de son esprit, à tout le piquant de sa narration. Ne voulant pas se nommer, il lui fallait du moins donner une idée favorable de sa personne, et la conviction qu'il était digne d'être admis dans une société aussi distinguée. Il se met donc à passer en revue les divers talens qui brillent sur nos théâtres, à les juger avec cette connaissance profonde de l'art, et cette sagacité qui n'appartiennent qu'à l'amateur instruit, et qui désignent en même temps l'homme du monde et le grand connaisseur..... Il fait un éloge pompeux et mérité de Talma, de mesdemoiselles Mars et Duchesnois, il retrace le

grand règne de cette belle et séduisante Contat, celui de la touchante et pudique madame Talma-Vanhove, ceux de la naïve Saint-Aubin, de la brûlante Scio, de la pure et naturelle Carline, de la franche et joyeuse Gontier : mais il avoue qu'au milieu de tous ces divers talens qui firent les délices de Paris et la gloire de notre scène il eut toujours de la prédilection pour cette inimitable Dugazon, qui réunissait à la fois le pathétique le plus entraînant et la verve la plus piquante; qui, tour à tour, bergère ingénue, soubrette alerte, amante passionnée, mère accomplie, duchesse et pauvre femme, savait prendre tous les tons, emprunter tous les accens, exciter le rire, faire couler les larmes, et toujours peindre la nature avec une audace admirable et la plus étonnante vérité.

Cet éloge d'un talent dont la France conservera long-temps le souvenir, joignait à l'exactitude des portraits cet élan de reconnaissance que montra toujours Mar-

sollier pour l'actrice accomplie qui donna tant de vogue à ses principaux ouvrages. Il ne pouvait parler d'elle sans un enthousiasme qui le désignait aussitôt comme l'un des plus zélés partisans de cette femme célèbre. Cela ne fit qu'intimider la jeune dame qui se disposait à remplir le rôle de *Nina*. Elle ne put dissimuler à l'étranger, qu'elle n'oserait jamais représenter devant lui ce personnage, dont il paraissait avoir si bien saisi toutes les nuances, et connu tous les effets qu'y développait l'inimitable Dugazon; mais Marsollier la rassura, lui faisant observer que personne peut-être ne savait mieux apprécier les efforts d'un simple amateur, et n'avait plus d'indulgence, que celui dont l'étude constante avait pour but l'art de bien dire, et qui seul en connaissait toutes les difficultés. « Au reste, » répliqua la maréchale, étudiant de nouveau l'inconnu, « si ma nièce tremble d'abord » un peu devant monsieur, elle en sera » dédommagée par les avis qu'il aura la

» bonté de lui donner ; et nous y gagne-
» rons tous. »

Comme elle achevait ces mots, entre un domestique chargé de lui remettre une lettre qu'elle ouvre : à peine en a-t-elle parcouru les premières lignes, qu'une vive altération se fait remarquer sur sa figure ; chacun l'examine, et ne sait à quoi attribuer la cause de l'émotion subite qu'elle éprouve : elle annonce que l'ami qu'ils attendaient, et qui devait jouer le père dans *Nina*, et le seigneur dans les *Petits Savoyards*, venant de perdre subitement un de ses plus proches parens, se trouvait dans l'impossibilité de paraître à la fête. « Ainsi donc, ajoute la maréchale, notre spectacle de demain, pour lequel nous avons fait tant d'études, n'aura pas lieu ! ainsi nous ne pourrons célébrer le retour de mon mari, lui rien offrir qui soit digne des nouveaux lauriers dont il revient couronné ! — Moi, dit l'une des jeunes dames, qui me faisais un si grand bonheur de l'intéresser,

de l'attendrir dans *Nina !* — Et moi, s'écrie l'autre, qui me disposais si bien à le faire rire de tout son cœur, dans mon rôle de petit savoyard! — Et ces charmantes décorations qui nous sont arrivées de Paris! — Et plus de trois cents personnes des environs qui se trouvent invitées! — Et tous les musiciens de Chartres et le Châtaudun qui doivent former notre orchestre, et qui déjà nous ont fait répéter plusieurs fois! — Jamais accident ne vint plus mal à propos. — Que faire, et quel parti prendre?.... — Si j'osais, dit à son tour Marsollier, proposer à ces dames de jouer les deux rôles? — Vous, monsieur! — Ils furent long-temps gravés dans ma mémoire; une étude de quelques heures suffirait peut-être pour les y remettre. Je serai sans doute encore plus ému, plus timide que vous, mesdames; mais du moins j'aurai la satisfaction de ne point laisser manquer une fête à laquelle tant de monde s'intéresse; et je pourrai me venger, bien

faiblement il est vrai, de la délicieuse hospitalité dont on daigne ici m'honorer. »

La proposition de l'inconnu fut acceptée avec transport; et dans l'agréable surprise où l'on était, il fut décidé qu'on répéterait au piano, le soir même. « J'aurai seu-
» lement une grâce à demander, » reprend le nouveau père noble, « c'est de passer le
» grand air du comte dans *Nina,* et celui
» du seigneur dans les *Deux Petits Sa-*
» *voyards :* il me serait impossible de les
» faire entendre, n'ayant point l'habitude
» de chanter. On pourra mettre en dialo-
» gue ce qui, dans ces deux airs, contri-
» bue à l'intelligence de la scène... Quant
» aux morceaux d'ensemble, aux duos
» même, et à tout ce qui compose les deux
» rôles, j'y serai prêt pour la grande ré-
» pétition de demain. »

Ces offres, faites avec la plus aimable cordialité, ranimèrent toute l'assemblée qui passa tout à coup de la stupeur et des regrets, à la joie la plus vive. C'était à qui

s'approcherait de l'étranger, à qui le remercierait de sa grâcieuse obligation. La maréchale surtout, qui portait à son époux un attachement payé du plus tendre retour, ne savait quelles expressions employer pour peindre au nouvel acteur, et son ravissement et sa reconnaissance.

On se met donc à répéter les deux charmans ouvrages dont personne en ce moment ne pouvait s'imaginer qu'on possédait l'auteur : celui-ci, qui conservait dans sa mémoire les chants si naturels de son collaborateur, avec lequel il avait partagé tant de couronnes, n'eut pas de peine à se rappeler la plupart des morceaux d'ensemble; et les chanta, quoiqu'à demi-voix, de manière à étonner toutes les personnes qui se trouvaient en scène avec lui. Quant au dialogue, il le répéta, la brochure à la main; mais comme la majeure partie se retraçait à son souvenir, il parut beaucoup plus familier avec les deux rôles, qu'on ne l'espérait; et fit tout naturellement

soupçonner qu'il les avait joués plus d'une fois. Ce qui vint confirmer cette idée, ce furent les avis nombreux qu'il donnait à chaque instant, et sans y songer, à tel ou tel acteur qui n'était pas assez dans la situation du personnage qu'il représentait. La jeune dame qui remplissait le rôle de *Nina,* profita bien plus que tous les autres, des leçons de ce grand maître; et le pria de lui lire à elle seule, ce rôle plein de nuances délicates, de mouvemens pathétiques. Elle éprouva à l'entendre, une émotion si vive, une admiration si profonde, que d'abord elle désespéra de pouvoir atteindre à la hauteur de ce personnage, mais rassurée par son guide aussi complaisant qu'habile dans l'art de s'exprimer, elle s'abandonna bientôt à toute son inspiration, à toute sa sensibilité : elle passa la majeure partie de la nuit à redire cent fois ce que lui avait indiqué l'étranger; et produisit à la répétition du lende-

main, un effet qui surprit, et lui mérita tous les suffrages.

La maréchale, chargée du rôle d'*Élise* dans *Nina*, et qui faisait l'exposition de la pièce, avait de son côté prié l'inconnu de lui lire plusieurs fois ce récit intéressant de la première scène; et retenant bien chaque expression, chaque pose indiquée, elle rendit de même ce morceau difficile, avec une perfection qu'on était loin d'attendre. Cette répétition générale fut un véritable triomphe pour ces deux dames : les nombreux amateurs qui composaient l'orchestre, avouèrent que jamais ils n'avaient rien entendu de plus vrai, de mieux senti.... Mais ce qui surtout les enthousiasma, ce qui les émut au point de ne pouvoir presque plus exécuter la musique de Dalayrac, ce fut la belle scène entre le comte et sa malheureuse fille. Marsollier y mit un accent si déchirant : son admirable physionomie peignait à un si haut degré la touchante pitié d'un père pour sa fille

adorée, dont il a causé le tourment, égaré la raison, qu'on ne pouvait s'empêcher de s'identifier avec lui, de partager ses remords et sa peine cruelle. « Je vous remer-
» cie beaucoup, monsieur, lui dit l'aimable
» *Nina*, de m'habituer par degrés à tant
» d'âme et de perfection : elles m'eussent
» éblouie au point que dans la représen-
» tation de ce soir, j'aurais été trop occu-
» pée à vous admirer, pour songer à ce
» qu'il m'eût fallu dire. — C'est à vous,
» madame, répond Marsollier, que je dois
» le peu de vérité que je montre dans mon
» rôle : vous en mettez tant dans le vôtre!...
» J'en fais ici l'aveu, depuis madame Du-
» gazon, je n'ai rencontré de ma vie une
» aussi parfaite *Nina*. » Ces derniers mots donnèrent tout-à-fait le change sur l'étranger : cette connaissance profonde de l'art, ce grand usage de la scène, qu'il montrait jusque dans les plus petits détails, tout concourut à le faire prendre pour un ancien comédien de province, ou pour un

directeur de troupe départementale, qui se rendait à sa destination. Dès-lors on le traita toujours avec beaucoup d'honnêteté, mais insensiblement il s'établit entre la maréchale et lui, cette ligne de démarcation d'usage : à ces soins empressés, à ces honorables déférences qu'on accorde aux gens comme il faut, succédèrent ce ton, ces manières qui font sentir avec adresse une certaine distance de rang, un droit d'étiquette. On n'appela plus Marsollier, que notre maître, notre *cher directeur*. Le besoin qu'on avait de lui, l'enthousiasme qu'il excitait, par sa grande connaissance du théâtre, lui attiraient bien des égards : on était enchanté de le posséder ; mais on n'en paraissait plus honoré.

Ce changement si commun sur la scène du monde, amusait beaucoup celui qui faisait une étude constante du cœur humain. Son domestique interrogé plusieurs fois sur le nom et les qualités de son maître, avait gardé fidèlement le secret qui lui

avait été recommandé. Marsollier, dont le naturel était caustique et malin, voulut profiter de la circonstance, pour se divertir et rire en secret des faiblesses de la vanité. Il ajouta donc aux apparences, en laissant échapper de ces expressions, de ces mots de coulisse, qu'il était habitué d'entendre; et leur donna une teinte d'usage et de propriété, qui ne firent qu'accroître les soupçons qu'on avait conçus. Ces soupçons devinrent en quelque sorte une certitude, par un hasard singulier dont profita, pour se mieux voiler encore, l'ingénieux auteur dramatique. Parmi les musiciens qui composaient l'orchestre, se trouvait un ancien premier violon du théâtre de Lyon, homme plein de talent, retiré près de Châteaudun, où l'avait appelé l'héritage d'un parent qui possédait dans ces environs une agréable retraite. Cet estimable artiste, d'un commerce sûr et d'un excellent ton, venait souvent faire de la musique au château; il apprenait à ces dames différens rôles

qu'elles jouaient. Une indisposition passagère ne lui avait permis d'arriver qu'au moment où l'on allait répéter *les Petits Savoyards :* en apercevant l'auteur, qu'il avait connu particulièrement à Lyon, il ne put se défendre d'un mouvement de surprise et de joie! « C'est vous!.... » s'écrie l'artiste, se jetant dans ses bras. « Ne me nommez pas, je vous en prie! lui dit tout bas Marsollier, en l'embrassant. — Ces messieurs se connaissent, à ce qu'il paraît : leur dit la maréchale. — Qui pourrait oublier, reprit vivement le nouvel acteur, l'artiste respectable qui fut pendant vingt ans le guide et le soutien du grand théâtre de Lyon? — Pas autant que vous, répond celui-ci; vous avez à vous seul enrichi plus d'une fois notre caisse; et lorsque votre nom se trouvait sur l'affiche, on était assuré d'une chambrée complète..... » Cette réponse acheva de convaincre la maréchale et toute sa société, que le *cher directeur* était ce qu'on avait soupçonné d'abord, un

acteur de premier ordre, qui s'était retiré du théâtre; et Marsollier de s'amuser de cette méprise, et d'étudier tout ce qu'elle pourrait produire de piquant aux yeux d'un moraliste observateur. Il remarqua d'abord que la maréchale qui, au souper de la veille, lui avait donné la place d'honneur, et l'avait fait asseoir à sa droite, ne le plaçait, au grand dîner, qu'à certaine distance, où le malin auteur se mit bientôt à raconter les anecdotes les plus plaisantes dont il avait été témoin, et qui prouvaient que personne n'était plus initié que lui dans tous les mystères de coulisse et de théâtre.

Enfin arrive un courrier, qui annonce que sous un quart d'heure le maréchal entre au château. Chacun s'empresse et se prépare à le fêter : les habitans du village sont sous les armes; le maire a préparé sa harangue; et un grand nombre de personnes qui habitent des terres dans les environs, s'avancent portant des fleurs et des

couronnes de laurier. Marsollier, sous prétexte de s'assurer de ses deux rôles, qu'il avait appris dans la nuit, et craignant d'être reconnu par quelqu'un des nombreux invités, s'était retiré dans l'endroit de la salle de spectacle destiné à la toilette des acteurs. Déjà il avait endossé le bel habit de velours marron, magnifiquement brodé, la perruque de comte de l'ancien régime; et se flattait que ce déguisement, si contraire à la simplicité de son costume ordinaire, l'empêcherait d'être découvert. Une décharge d'armes à feu et des cris de joie nombreux et prolongés, annoncent à cent pas de la grille, l'arrivée du maréchal, qu'entourent déjà tous les villageois qui le chérissent comme un père, et que pressent dans leurs bras sa femme et sa nombreuse famille. Il n'est pas sur sa figure martiale une honorable cicatrice qui ne soit couverte des baisers les plus tendres. Il entre au grand salon où tout est jonché de fleurs, et tandis qu'il y reçoit les hommages des heureux

qu'il a faits, la maréchale s'évade furtivement, va prendre à la hâte son costume de théâtre; et au moment où son mari la cherche des yeux dans la foule qui l'environne, un valet-de-chambre lui annonce que madame la maréchale l'attend à l'orangerie. Il s'y rend sous un berceau de fleurs et de feuillage : à son apparition, un orchestre nombrex exécute ce beau *Chant du Retour*, qu'inventa la lyre savante de Méhul. Il aperçoit un théâtre élevé : il se met à la place qui lui est destinée, au milieu de ses amis, des frères d'armes qui l'accompagnent; l'ouverture de *Nina* se fait entendre, et l'exécution en est parfaite : la toile se lève et la pièce commence. La maréchale, à qui Marsollier avait fait plusieurs fois répéter son rôle, surprend et montre dans l'exposition de l'ouvrage, un talent qui transporte les spectateurs et son mari lui-même, au point qu'il s'écrie à chaque instant : « Très-» bien!...... on ne peut mieux!.... admira-» ble!.... la bonne Gontier n'avait pas plus

» de vérité..... » Le vieux Georges était parfaitement représenté par l'ancien précepteur du maréchal, vieillard aimable et instruit. Bientôt paraît Marsollier dans le comte : personne ne le connaît que l'ancien premier violon des bords du Rhône: l'aisance et la noblesse de ses manières, l'expression de sa figure et sa diction si pure, si pénétrante, tout produit une admiration générale, un transport unanime. Ce qui surtout cause une surprise et une satisfaction difficile à peindre, c'est l'adresse avec laquelle dans son monologue de la scène troisième, il met en prose le bel air : *O ma Nina, fille chérie*....... Il le récite avec un accent qui vaut, en quelque sorte, la délicieuse musique de Dalayrac : jamais les regrets et la tendresse d'un père ne furent exprimés avec plus de force et de dignité : on ne pouvait se défendre d'une émotion qui provoquait les larmes. « Philippe n'était pas plus beau ; » s'écriait le maréchal, transporté : « Monvel n'eût pas été plus touchant.... »

Enfin, après mille applaudissemens long-temps prolongés, paraît dans *Nina* la nièce aînée du maréchal. Il frémit d'abord de la tâche effrayante qu'elle s'est imposée; et ne peut croire qu'elle puisse soutenir un personnage aussi difficile, surtout à côté d'un père qui paraît être un acteur de premier ordre; mais bientôt il est détrompé, et sa surprise égale la tendresse qu'il porte à la jeune actrice, en l'entendant réciter sa grande scène d'entrée, où seule, elle se livre à toute la souffrance de l'âme, à tout l'égarement de la raison. Sa démarche, son geste, le mouvement de ses yeux, tout annonce un cœur flétri par la douleur, une tête égarée. Elle met surtout dans la romance du *bien aimé*, des nuances si parfaites, une expression si vraie, que son oncle, égaré lui-même, croit entendre cette admirable Dugazon qu'il avait tant de fois applaudie, et dit à ceux qui l'entourent : « Tenez-moi bien, je vous en » prie; car, dans l'ivresse que j'éprouve,

» je suis capable d'escalader l'orchestre,
» et d'aller tomber au pieds de ma nièce. »

Tout le reste de la représentation de ce touchant ouvrage, offrit la même perfection. L'époux d'une des deux nièces, jeune homme qui joignait à la plus agréable figure, une voix ravissante, un grand usage de la scène, compléta dans le rôle de *Germeuil*, l'ensemble le plus parfait qu'on pût trouver dans un spectacle d'amateurs. Le maréchal ne pouvait revenir de son ravissement : il avouait que de toutes les fêtes brillantes dont il avait été le témoin, aucune ne pouvait être comparée à celle qui célébrait son retour. Aussi, dès que la maréchale, après avoir quitté le costume d'*Élise*, revint prendre place auprès de lui, pendant qu'on se préparait pour *les deux Petits Savoyards*, il lui témoigna tout haut sa surprise et son ravissement. «Mais apprenez-moi, de grâce, quel est ce monsieur qui vient de jouer le père dans *Nina!* — C'est un ancien acteur de Lyon qu'un heureux

hasard a conduit ici pendant l'orage. » Elle instruit aussitôt son mari de tout ce qui s'est passé et de la grâce que l'étranger a mise à les diriger, à les électriser par son talent. Déjà le maréchal aussi généreux que brave, projette de reconnaître tant de soins, et de récompenser un talent aussi rare : il fera remettre au père-noble, une riche tabatière en or, contenant un billet qui lui exprimera tout le bonheur qu'il vient de lui faire éprouver. Déjà, de son côté, la maréchale se dispose à mettre au doigt du *cher directeur*, un anneau précieux, pour lui rappeler le service éminent qu'il venait de rendre à toute une société qui, sans lui, n'aurait pu célébrer une aussi charmante fête, et lui donner autant d'éclat.

Cependant Marsollier avait pris le costume du seigneur des *Petits Savoyards*, et se trouvait entouré sur le théâtre, d'un grand nombre de curieux qui le félicitaient et le traitaient comme un acteur de profession : ce qui le ravissait et lui donnait

l'assurance de n'être connu que du vieil artiste, dont il ne pouvait craindre l'indiscrétion. Au moment néanmoins où commence l'ouverture de la seconde pièce, il entend dans la coulisse une voix qui prononce ces mots : « C'est lui!..... C'est lui-» même! » Il regarde et n'aperçoit rien qui puisse lui faire découvrir la personne qui venait de s'exprimer de la sorte. La toile se lève, et bientôt paraissent les deux nièces du maréchal, dans les rôles de *Michel* et de *Joset*. Autant l'une intéresse par la douceur de son regard et le charme de sa voix, autant l'autre amuse et ravit par son aimable espièglerie et son agaçante vivacité. Les anciens amateurs s'imaginent revoir mesdames Saint-Aubin et Rose-Regnault. Marsollier reparaît à son tour, et saisit, dans le rôle de monsieur de *Verseuil*, cette nuance de bonté naturelle, ces manières d'un excellent homme né sans fortune et devenu seigneur de village. Ce n'était plus ce noble maintien, ce ton de dignité, cette

aisance imposante qu'il avait montrés dans le père de *Nina :* c'était cette bonhomie franche, expansive, cette douce familiarité d'un savoyard devenu opulent. Jamais ce rôle, même à Paris, n'avait été rendu avec plus de simplesse et de vérité. Il crut cependant s'apercevoir, que plus il cherchait à descendre au niveau des deux petits savoyards, plus ceux-ci lui témoignaient d'attachement et de respect. La jeune dame surtout, qui remplissait le rôle de *Michel*, attachait sur lui des regards d'une expression très-remarquable, et semblait l'entourer de soins et de prévenances qui n'étaient point indiqués dans le personnage qu'elle représentait. Enfin, la pièce est jouée avec un ensemble étonnant ; et lorsqu'à la dernière scène, on annonce les habitans du village, on voit paraître tous ceux des environs du château ; ils viennent offrir au maréchal, des lauriers et des fleurs, et répéter le refrain de plusieurs couplets, que chante un de ses aides-de-camp, et

qui retracent tout ce qu'il a fait pour la gloire et le bonheur de son pays. Ce chœur général est répété par tous les acteurs, et par Marsollier lui-même, qui se croit plus que jamais confondu dans la foule et sous le voile du mystère; mais quel est son étonnement, son émotion, lorsque la jeune dame qui s'avance pour chanter le dernier couplet du vaudeville, le parodie de cette manière :

« L'auteur des deux charmans ouvrages
» Que nous venons de vous offrir,
» D'un voile épais veut se couvrir,
» Et se soustraire à nos hommages :
» Un nuage ainsi dans les cieux
» Cache un instant le dieu de la lumière ;
» Mais tout à coup reparaît à nos yeux
» L'astre brillant qui nous éclaire. »

En achevant ces mots, elle dépose une couronne de fleurs sur la tête de Marsollier, qu'elle nomme à tous les spectateurs. Il se trouve aussitôt entouré des acteurs et des musiciens, qui ne sont plus surpris de cette

admirable diction, de ce ton si noble et si vrai qu'il a mis dans ses deux rôles. Ceux-ci le pressent dans leurs bras, et s'enivrent de sa présence; ceux-là baisent ses mains avec respect, et semblent fiers de s'être associés à l'un des plus dignes soutiens de notre scène lyrique. La maréchale elle-même s'est élancée sur le théâtre, et, perçant la foule, vient embrasser le *cher directeur*. Quant au maréchal qui déjà préparait à l'étranger un cadeau digne de son talent, il se restreint aux égards qu'inspire un homme de lettres qui connaît toute sa dignité. Cette singulière découverte doubla l'éclat et les plaisirs de la fête. Marsollier crut d'abord qu'elle était l'effet d'une indiscrétion échappée au vieux chef d'orchestre; mais il fut détrompé par l'auteur des couplets, qui lui dit être un proche parent de son fidèle collaborateur, de son cher Dalayrac, chez lequel il devait se rappeler l'avoir vu souvent dans sa jeunesse : Marsollier se remit en effet leurs fréquentes entrevues, et lui

pardonna sans peine de l'avoir fait reconnaître. Au grand souper qui suivit le spectacle, l'auteur dramatique reprit son rang, et fut placé à la droite de la maréchale, qui, secondée par ses deux nièces et ses nombreux amis, le combla de tons les égards, de toutes les déférences qu'on doit à une réputation méritée. « Nous ressemblerons » désormais, » lui dit-elle, « à ces insulai- » res qui se réjouissent quand il survient » un orage; les éclats de la foudre ne seront » plus pour nous que l'annonce d'un évé- » nement heureux, et de l'apparition d'un » aimable Mentor. — Ah! madame, » répond Marsollier, en regardant les femmes charmantes dont elle est environnée, « mé- » nagez-moi de grâce! bien que j'aie les » cheveux blancs de Mentor, je sens qu'il » me faudrait encore son égide, pour oser » me présenter devant Calypso, et me trou- » ver au milieu de ses nymphes. »

⁂

LA BIBLIOTHÈQUE

DE LE BRUN.

Qui n'a pas remarqué ce vieillard sec et courbé qu'on rencontrait tous les jours au jardin du Palais-Royal ? la vive expression de ses traits, sa tête chauve et sa longue tunique, soutenue par une large ceinture de velours noir, sa démarche affaissée et ses yeux, en quelque sorte privés de la lumière, tout semblait offrir à la vue un nouvel Ossian : il ne manquait à Le Brun qu'une harpe, pour que l'illusion fût complète. Il se faisait ordinairement escorter d'une jeune orpheline qu'il avait élevée, et qui lui portait la tendresse qu'Antigone éprouvait pour OEdipe. Il l'avait habituée à connaître tous les gens de lettres, à les lui nommer, quand ils

se présentaient sur son passage. Ceux qui l'abordaient, en recevaient toujours un accueil gracieux, obligeant; mais ceux qui l'évitaient, soit par crainte ou par antipathie, provoquaient sa muse ingénieuse et maligne, qui jamais ne manquait à se venger, lorsqu'on négligeait d'offrir au nouveau Pindare, le salut qu'il attendait et l'hommage dont il se croyait digne. C'était ordinairement dans ces promenades si nécessaires à sa faible santé, qu'il aiguisait les nombreuses épigrammes où il fronde sans pitié les travers et les ridicules du jour. Ses meilleurs amis, les personnes même qu'il honorait le plus, n'étaient pas à l'abri des traits qu'il décochait sans cesse. Une bonne épigramme aidait chez lui la circulation du sang, et ranimait sa verve : aussi disait-il très-gaiement : « Je » ne me suis mis à mordre, qu'après avoir » perdu mes dents; il faut avoir des égards » pour cette pauvre humanité. »

Ce ne fut en effet qu'après avoir par-

couru la majeure partie de sa carrière, que Le Brun se livra sans réserve à ce genre fatal, qui n'alimente l'esprit qu'aux dépens du cœur, et fait perdre tant d'amis pour un bon mot. On ne peut se défendre, en parcourant les œuvres de ce grand poète, d'un étonnement mêlé de peine. C'est un assemblage de contrastes si frappans! comment en effet concevoir que l'auteur de nombreuses élégies, où le sentiment le plus tendre est exprimé souvent avec une grâce si ravissante, ait produit cet immense recueil d'épigrammes, dont tant de fois a souffert l'amitié? lorsqu'on parcourt ces trop célèbres productions du moderne Martial, le rire échappe et l'œil suit le trait qui part; mais bientôt on gémit, lorsqu'il atteint une femme aimable, un littérateur célèbre, un artiste renommé : on n'aime point à se voir désenchanté sur des réputations justement établies, sur des noms qu'on chérit et qu'on révère : on s'en veut d'applaudir au talent

qui les ridiculise ; et l'on ressent, en quelque sorte, la blessure qu'ils reçoivent.

Qu'un poète, lorsqu'on l'attaqua, réponde avec toute l'énergie dont il est capable ; qu'il fustige les méchans et les sots ; c'est un droit sacré, c'est le privilége du vrai mérite. Honneur et reconnaissance aux censeurs sévères, mais instruits, impartiaux ! ils sont les hauts-justiciers de la littérature ; mais on doit fuir et laisser crier ces Zoïles stipendiés, ces émissaires de coterie, ces critiques pointilleux, qui se crèvent les yeux pour découvrir un ciron, et dont l'unique métier est de nier le talent qui naît, de le troubler dans ses succès, et de répéter sans cesse qu'il se fourvoie, sans lui jamais indiquer la route qu'il faudrait suivre.

Ce n'est donc point dans ses épigrammes qu'on doit chercher les droits de Le Brun à la célébrité : on les trouverait encore moins dans ses épîtres, souvent infectées de cette teinte satirique, dont il

avait pris la funeste habitude. Il ne peut y proférer un mot de cœur, sans l'accompagner d'un sourire amer; et lorsque sa bouche se contraint à louer quelqu'un, un mouvement prouve aussitôt l'effort qu'il fait sur lui-même. Cette âpreté de caractère et cette acrimonie habituelle, étaient le fruit des chagrins profonds qu'avait éprouvés Le Brun, dans les circonstances les plus importantes de sa vie. Trahi par l'amitié, tourmenté par l'hymen le plus mal assorti, poursuivi par la discorde, atteint par la misère, il avait été contraint de renoncer à ses plus chères affections, à ses plus douces habitudes. Son âme fière, irascible, et son ardente imagination excitée par les rigueurs du sort, avaient insensiblement éprouvé le besoin de s'en venger. Il en voulait aux hommes, et ne cessait de rechercher leur société; il déchirait impitoyablement les femmes, et laissait à chaque instant paraître l'amour qu'il leur portait, il attaquait les grands

du jour, et ne pouvait résister à une action d'éclat à un service éminent rendu par eux à son pays. C'était en un mot un assemblage bizarre de force et de faiblesse, de malice et de bonté, de grâce et de brusquerie; mais sachant toujours conserver sa dignité, ne se laissant jamais abattre par le malheur, et nouvel Ajax, défiant les dieux d'arrêter sa marche et d'intimider son courage.

C'est dans ses odes qu'il faut étudier ce grand poète, et prendre la mesure de son génie, il s'est placé dans ce genre, au plus haut degré : depuis Jean-Baptiste Rousseau, le Parnasse français n'avait vu personne s'emparer de la lyre de Pindare, et la faire résonner avec autant d'éclat. Plus abondant que son modèle, Le Brun, presque toujours, est aussi correct, et souvent plus sublime. Son vol s'élève jusqu'aux cieux, et plane dans les airs avec une audace qui surprend, avec une persévérance qui impose. L'ode à Buffon, sur

les détracteurs, peut soutenir le parallèle avec celle où Rousseau signale à Malherbe les détracteurs des anciens. On y trouve moins de monotonie dans les idées, dans les images, moins de longueur dans les périphrases : on y trouve surtout ce style d'âme qui ajoute à la sublimité de la pensée. Quel homme célèbre ne serait consolé des atteintes de l'envie, en lisant cette strophe admirable ?

« Pensais-tu donc que le génie
» Qui te place au trône des arts,
» Long-temps d'une gloire impunie
» Blesserait de jaloux regards ?
» Non, non, tu dois payer la gloire ;
» Tu dois expier ta mémoire
» Par les orages de tes jours ;
» Mais ce torrent qui, dans ton onde,
» Vomit sa fange vagabonde,
» N'en saurait altérer le cours. »

On trouve encore dans la même ode, cette autre strophe, qu'on peut citer comme un chef-d'œuvre de style, de grâce et de

pensée. C'est celle où le poète compare ces hommes laborieux qui n'écrivent que pour la génération future qu'ils ne verront pas, au ver-à-soie, qui forme sa tombe de ses propres richesses.

« Ainsi l'active chrysalide ;
» Fuyant le jour et le plaisir,
» Va filer son trésor liquide
» Dans un mystérieux loisir.
» La nymphe s'enferme avec joie.
» Dans ce tombeau d'or et de soie,
» Qui la voile aux profanes yeux,
» Certaine que ses nobles veilles
» Enrichiront de leurs merveilles
» Les rois, les belles et les dieux. »

Les odes de Le Brun sur l'*Enthousiasme;* sur le vaisseau le *Vengeur*, et l'*Exegi monumentum*, où il donne une si grande et si riche extension à l'idée sublime d'Horace, ne cèdent pas aux plus beaux élans de Rousseau ; soit que ce dernier nous peigne les *divinités poétiques*, le *devoir* et le *sort des grands hommes*, soit qu'il

s'adresse à la *postérité*, et même à la *fortune*, divinité qui toujours lui refusa ses dons, pour avoir décrit avec tant de force et de vérité ses caprices, ses erreurs, son arrogance et sa bassesse.

Qui ne serait, comme Le Brun, enthousiaste des faveurs d'Apollon, et ne croirait parcourir avec lui l'immensité sur son char de lumière, en répétant ces vers dont la beauté fait excuser l'audacieuse illusion d'un poète qui croit voir sous ses pieds les pyramides d'Égypte.

« Qu'atteste leur masse insensée ?
» Rien qu'un néant ambitieux ;
» Mais l'ouvrage de la pensée
» Est immortel comme les dieux.
» Le temps a soufflé sur la cendre
» Des murs qu'aux rives du Scamandre
» Cherchait l'ami d'Ephestion ;
» Mais quand tout meurt, peuples, monarques,
» Homère triomphe des Parques
» Qui triomphèrent d'Ilion. »

De toutes les odes qui classèrent Le Brun

parmi nos auteurs pindariques, il n'en était point de plus chère à son cœur, et qu'il eût autant de plaisir à réciter, que celle adressée à Voltaire en faveur de la nièce du grand Corneille. Elle rappelait à son auteur, une des plus douces jouissances de sa vie : elle prouvait à elle seule, combien la poésie est utile au malheur, et peut servir l'humanité.

Le Brun, jeune encore, avait coutume d'aller promener ses rêveries poétiques, dans le jardin du Luxembourg, où semblent s'être donné rendez-vous le désœuvrement et l'ennui. Il va s'asseoir sur un banc de pierre auprès d'un vieillard qui paraissait infirme et qu'accompagnait une jeune fille, dont l'air triste et les pauvres vêtemens annonçaient qu'elle était dans une position voisine de l'indigence. Le Brun, dont le coup d'œil était observateur, crut apercevoir sur les traits de l'inconnu et dans ses manières une certaine dignité qui prévenait en sa faveur. La jeune personne

lui prodiguait tant de soins! on eût dit que la piété filiale était le seul bonheur dont le destin n'avait pu la priver. La conversation s'établit peu à peu : on donnait ce jour-là *Rodogune*, au Théâtre-Français, bâti nouvellement en face du palais du Luxembourg; ce qui attirait un grand concours de monde. Il était six heures, et le bruit des voitures se faisait entendre dans toutes les rues adjacentes. « Il y aura ce soir six mille francs de recette aux Français, dit Le Brun : on y joue un des chefs-d'œuvre de Corneille. — Et sa petite nièce n'a pas de pain! » reprend le vieillard avec une expression qui fit tressaillir le jeune poète. Il apprend de la bouche même de la jeune demoiselle, qu'elle est la fille d'un petit-neveu de Pierre Corneille, dont elle porte le nom; que réduite à la misère et au plus entier abandon, depuis la mort de son grand-oncle Fontenelle, qui lui faisait quelque bien, elle avait été recueillie par ce digne vieillard, son parent très-éloigné, dont

toute la fortune consistait dans une modique rente viagère de six cents livres, à laquelle elle ajoutait le faible produit du travail de ses mains. Le Brun, dans son premier mouvement, voulut offrir sa bourse à cette honorable infortunée; mais craignant d'ajouter l'humiliation à la souffrance, il voulut la venger d'une manière plus digne du beau nom qu'elle portait : il conçut le projet de la signaler à Voltaire, dans une ode où cette intéressante victime de l'indifférence publique invoquerait, aux portes mêmes du temple de Melpomène l'ombre de celui qui en fut le premier et le plus ferme soutien..... Mais en attendant l'effet de ce projet qui enflammait son imagination, Le Brun voulut procurer à la jeune Corneille des secours plus prompts; et connaissant particulièrement Lekain, qu'il avait rencontré souvent chez le prince de Conti, grand ami des arts et protecteur des talens, il obtint de cet acteur célèbre une représentation de *Rodogune*, au pro-

fit de la petite-nièce de son immortel auteur.

Bientôt parut son ode à Voltaire ; elle fit époque dans la république des lettres, et produisit tout l'effet qu'il pouvait en attendre. La strophe où il peint la descendante de Corneille réduite à se réfugier dans un hospice, pour éviter les dangers auxquels l'exposaient sa jeunesse et ses charmes, doit être citée comme un chef-d'œuvre; elle émut tous les cœurs et réunit tous les suffrages :

« Dans le réduit sacré du solitaire asile
» Où languit sa misère, où son destin l'exile,
» La fierté d'un grand nom rend ses maux plus pressans;
» Et de tristes cyprès cette rose ombragée,
» Par les vents outragée,
» Implore en vain des cieux les rayons caressans. »

Voltaire fut le premier à rendre un hommage public à cette ode qui déjà faisait présager la haute renommée de son auteur. Il se montra digne de l'idée qu'avait conçue le jeune poète de sa grandeur d'âme et

de son admiration pour Corneille : il adopta la petite nièce de cet homme célèbre, la fit venir au château de Ferney, où il s'occupa lui-même à orner son esprit, à former sa raison; et bientôt, la dotant généreusement, il l'unit à un jeune officier de dragons, qui réunissait tout ce qui peut embellir le sort d'une jeune femme. Les honorables félicitations que Voltaire adressa publiquement à Le Brun, sur ce mariage, firent éprouver à ce dernier une douce jouissance, et fondèrent sa réputation.

La nièce de Corneille ne fut pas la seule qui dut à Le Brun le bonheur de sa vie. Parmi les gens attachés au service du prince de Conti, dont il était alors secrétaire des commandemens, se trouvait un nommé Germont, père d'une fille qui fixait l'attention par son minois agaçant et les plus heureuses réparties. Admise dans l'intérieur des petits appartemens, Berthe Germont amusait beaucoup le vainqueur de

Côni, et plus d'une fois sut le distraire des injustices que lui faisaient éprouver les ministres du roi. Le Brun, de son côté, ne pouvait se défendre du vif intérêt qu'inspirait Berthe; et s'imaginant seconder les intentions bienfaisantes du prince, il se plaisait à diriger l'éducation de cette aimable enfant. Il lui enseigna les premiers élémens de la langue fraçaise; et trouvant dans cette jeune fille des dispositions rares et une grande aptitude au travail, il lui apprit en peu de temps, l'histoire, la géographie, et lui fit faire un excellent cours de rhétorique. Berthe parvint à sa quinzième année, époque où cette charmante pudeur qui succède à l'ingénuité de l'enfance, vient embellir encore les premiers dons de la nature. Privée de sa mère en naissant, Berthe n'avait pour surveillant que son père, qui crut devoir l'éloigner de l'hôtel de Conti, et la mit dans un couvent. Elle n'y resta que peu de temps : un jeune écuyer du prince, nommé Surville, n'avait

pu voir l'aimable élève de Le Brun, sans éprouver un sentiment profond; et malgré la distance de rang et de fortune, il obtint de son père, à Bordeaux, le consentement à son mariage avec Berthe Germont, qu'il emmena bientôt au sein de sa famile. Elle ne tarda pas à la charmer par son instruction, sa grâce naïve, et surtout par les qualités de son cœur. Elle écrivait souvent à Le Brun, qu'elle appelait toujours son maître; et se plaisait à lui peindre toute sa reconnaissance, avec l'expression d'une âme élevée, et d'un esprit orné. Bientôt mourut le prince de Conti. Le Brun, privé du poste honorable qu'il occupait auprès de lui, fut réduit à une pension de mille francs, dont il ne jouit que peu d'années. Les orages de la révolution éclatèrent; les biens de la maison de Conti furent confisqués, et le poète, ne touchant plus que le tiers de sa rente, se trouva dans la plus grande gêne. Malheureux dans l'intérieur de son ménage,

et dépouillé de presque tout ce qu'il possédait par sa femme, qu'égaraient de faux amis, Le Brun fut, en peu de temps, sans ressources, et presque sans asile. Il eût pu changer aisément cette cruelle existence, en invoquant la protection d'un grand nombre d'hommes puissans qu'il avait connus chez le prince; il eût pu s'attacher à quelque grand personnage, tant sa réputation littéraire était bien établie; mais il s'était promis, en perdant le protecteur qu'il chérissait, de ne plus enchaîner son indépendance : il sentait qu'il n'avait pas trop de tout son temps, pour exécuter les plans tracés dans son ardente imagination; et telle était la force de son noble caractère, que plus il était accablé par le sort, plus il se raidissait contre ses rigueurs, et se livrait à tout l'élan de sa verve pindarique. Ce fut à cette époque, très-remarquable, qu'il produisit ses meilleurs ouvrages : ce fut dans le plus obscur réduit, et ne vivant que d'un pain gros-

sier, qu'il composa sa belle ode sur l'*Enthousiasme*, et son poëme des *Veillées du Parnasse*. Jamais sa fierté ne fléchit devant l'aspect effrayant de l'indigence ; jamais il n'eut plus d'enchaînement dans les idées, plus d'élévation dans le style, plus de sublimité dans ses inspirations. Tant il est vrai que le mérite ne se courbe jamais, et laisse à la médiocrité rampante, le droit de ramasser des faveurs en se baissant.

Cependant, les besoins du nouveau Pindare augmentaient chaque jour, et les infirmités que produisent ordinairement les veilles et la mauvaise nourriture commençaient à l'atteindre. Après avoir vendu tout ce qui composait son mobilier, et s'être réduit aux objets de la plus indispensable nécessité, Le Brun fut contraint à faire le sacrifice de ce qu'il avait de plus cher, de ce qui pouvait le consoler, l'alimenter dans sa détresse ; il résolut de vendre sa bibliothéque. Sans être très-

nombreuse, elle était bien choisie, et composée d'éditions rares et recherchées. Il ne voulut point, par une sorte de pudeur, faire annoncer publiquement la vente de ses livres; il s'adressa donc, en secret, à l'un de ces courtiers de librairie, qui vont proposant les plus belles éditions aux amateurs connus. Le Brun, dont l'érudition était vaste et profonde, et qui s'occupait souvent à des remarques sur les plus importans des poètes anciens, mit d'abord en vente les *OEuvres d'Homère*, deux volumes in-folio, riche reliure et magnifique édition de Florence, dont les marges se trouvaient couvertes d'un grand nombre de notes au crayon, de la main du Pindare français. Il dit au courtier qu'il en voulait cinq cents francs au moins, droit de commission payé. Celui-ci connu pour un homme probe, intelligent, revint peu de jours après, et remit à Le Brun mille francs, lui disant qu'on avait évalué l'ouvrage à ce haut

prix, à cause des remarques savantes qu'il avait écrites sur un grand nombre de feuillets. Le Brun, satisfait dans son intérêt ainsi que dans son amour-propre, voulut récompenser l'honnête commissionnaire, mais celui-ci répondit qu'il avait été payé par l'acquéreur. « C'est, ajoute-t-il, un homme instruit et grand connaisseur ; mais qui ne veut pas être connu. — Il faut profiter de cette heureuse occasion, dit aussitôt Le Brun, pour placer tous mes livres de luxe : puisqu'on fait autant de cas de mes remarques, empressons-nous d'en tirer tout le parti possible. » Il remet donc au courtier, un *Horace*, grand et riche in-quarto, précieuse édition faite à Milan, vers le quinzième siècle, plus un *Juvenal* in-folio, du même genre et de la même époque, plus un *Pindare, cùm scholiis græcis*, édition de Rome, in-quarto, dont presque toutes les pages se trouvaient surchargées de notes écrites par lui, Le Brun, et

qui donnaient une juste idée du prince des poètes lyriques, et de la respectueuse admiration de son imitateur. On lisait dès la première page, au bas du nom de Pindare, ce passage de l'ode d'Horace consacrée à la mémoire de son maître : *Monte decurrens velut amnis, etc.*, et que Le Brun avait traduit de cette manière :

« Tel qu'un fleuve à grand bruit, roulant d'un roc sauvage,
» Fier et nourri des eaux tribut d'un long orage,
» Croit, s'élève, franchit ses bords accoutumés;
» Tel Pindare, échappant d'une source profonde,
» Bouillonne, écume, gronde,
» Roule, immense à nos yeux éperdus et charmés. »

La reliure de ce livre antique était couverte de velours orné de broderies, avec des fermoirs en vermeil. Il en avait refusé plusieurs fois cinquante louis. Il le recommande donc à l'honnête courtier, qui dès le surlendemain, apporte au vendeur trois mille francs, produit des différens ouvrages qu'il lui avait confiés. «Vous ne pouvez vous faire d'idée, lui dit cet excellent homme,

de la vogue qu'obtiennent vos livres, par les notes dont vous les enrichissez : elles en doublent la valeur ; et le débit en est aussi facile qu'avantageux. — Puisqu'il en est ainsi, répond Le Brun, je vais parcourir de nouveau les ouvrages les plus importans dont se compose ma bibliothéque ; et puisque, d'un côté, le sort m'a tout ravi, profitons de l'espèce d'indemnité qu'il m'accorde, écrivons les observations dont chaque poète est susceptible, et formons-nous un petit capital qui m'assure de quoi vivre, et me sauve surtout de ce que je redoute le plus au monde, de la nécessité de recevoir : le plus grand supplice de l'indigent, c'est d'avoir recours à l'opulence.

Voilà donc Le Brun qui relit de nouveau le Tasse, Virgile, Catulle, Ovide, et tous les autres poètes fameux, sur lesquels il s'empresse de faire des remarques où brillent l'érudition la plus vaste et constamment la plus sévère impartialité. Des poètes anciens, il passe à nos poètes modernes ; il

commente, avec le même talent et la même exactitude, Corneille, Boileau, Racine, La Fontaine, et Jean-Baptiste Rousseau. Il dissèque entr'autres le talent de ce dernier avec un soin très-remarquable : il fait sentir l'acrimonie révoltante de ses épigrammes, et les inégalités de style dans la plupart de ses odes. Il retrace toutes les difficultés qu'il faut vaincre, et toutes les qualités qu'il faut réunir, pour obtenir dans ce genre élevé, des succès mérités, pour cueillir des lauriers qu'on ne trouve qu'au sommet du Parnasse. En un mot, il ne livre plus un seul volume au fidèle commissionnaire, sans l'orner de notes savantes, ingénieuses, qui en augmentèrent le prix, au point que sa bibliothéque lui produisit environ vingt mille francs, qu'il s'empressa de placer, pour se mettre à l'abri des premiers besoins de la vie. A cette époque, on vit établir ce grand colosse de talens dans tous les genres, cette imposante réunion de toutes les gloires littéraires :

l'institut de France fut fondé; et Le Brun se trouva chargé par le gouvernement de composer la classe de la langue et de la littérature française, dont il fut élu membre : ce qui doubla le modique revenu que lui avait procuré la vente de sa bibliothéque. Bientôt il obtint un appartement au Louvre, avec une pension de six mille francs, et passa presque tout à coup de la gêne la plus pénible à une heureuse aisance.

Il ne tarda pas à regretter ses livres, comme ses amis les plus précieux : il avait vendu les derniers toujours avec un avantage proportionné aux notes qu'il avait eu le soin d'y insérer ; mais il ne pouvait s'habituer au vide affreux que lui faisait éprouver cette vente, quelque profitable qu'elle fût. C'étaient surtout les poëtes anciens qu'il avait tant étudiés et si soigneusement commentés, qui lui causaient une privation cruelle, insupportable. Déjà même il projetait d'économiser sur ses revenus, afin

de remplacer une partie de sa bibliothèque, dont il avait à cet effet conservé les armoires...... Qu'on juge de la surprise et de la joie qu'il éprouva, lorsqu'un soir, après un grand dîner chez un ministre, il aperçoit en rentrant, sa bibliothèque, entièrement renouvelée : il croit reconnaître ses belles reliures, ses rares éditions ; il ouvre un des grillages, en tremblant d'émotion, et reconnaît en effet les notes nombreuses qu'il avait tracées. Il croit rêver, appelle sa vieille gouvernante, et lui demande comment il se fait que tous ses livres se retrouvent à leur place. « C'est ce bon mon-
» sieur qui les avait vendus, lui dit-elle;
» il est arrivé suivi de plusieurs commis-
» sionnaires qui se sont empressés de
» monter ici de grandes mannes qu'ils
» portaient sur des brancards. L'honnête
» courtier, pour me tromper sans doute,
» m'a dit que c'était des ouvrages que vous
» l'aviez chargé d'acheter pour vous, et
» qu'il avait trouvés à bon compte; il m'as-

» surait, tout en rangeant lui-même votre
» bibliothéque avec empressement, qu'il
» avait voulu profiter du temps où vous
» étiez absent, pour vous causer une sur-
» prise agréable, et j'ai cru devoir le laisser
» faire. »

Tous ces détails piquèrent la curiosité de Le Brun : il ne douta plus que tous ses livres n'eussent été payés par la même personne, dans l'intention de les lui restituer : il cherchait dans sa pensée, qui pouvait être capable d'un trait aussi délicat; et dès le lendemain matin, il courut chez le courtier lui demander l'explication de ce mystère : il ne put obtenir le moindre renseignement. « On m'a fait promettre, lui dit cet honnête homme, de garder le secret; et j'estime trop la personne dont je fus l'heureux émissaire, pour manquer à ma promesse. — C'est me jeter, répondit Le Brun, dans une position plus cruelle que la gêne où je me trouvais : on ne doit se charger que par nécessité du poids de la reconnaissance; et

je puis, en obtenant du temps, remettre à l'inconnu les vingt mille francs que m'a procurés son ingénieux stratagème........ Je ne suis plus surpris, ajoute-t-il, de cet empressement que vous mettiez à me faire surcharger mes livres de notes : c'était un détour adroit pour me procurer une somme que, sans cela, je n'eusse jamais acceptée; mais cette dette pèse sur mon cœur : et si vous me portez quelque estime, vous me désignerez le généreux anonyme....—Vous me solliciteriez en vain, je suis enchaîné par ma parole d'honneur. Qu'il vous suffise de savoir que l'inconnu possède une fortune immense; et que le plaisir qu'il éprouve d'avoir honoré, secouru le vrai talent, lui paie avec usure les intérêts de la somme qu'il a su vous procurer. — Eh bien, dit Le Brun, puisqu'il m'est impossible de vous fléchir, ne me refusez pas la dernière grâce que je vous demande : c'est de remettre de ma part à mon discret bienfaiteur, ce riche exemplaire des odes d'Anacréon : il trou-

vera sur le premier feuillet, écrit de ma main, le parallèle que j'ai fait de ce poète et d'Alexandre ; puisse cette ode, que m'inspira le chantre des plaisirs et des grâces, rappeler à l'acquéreur de ma bibliothéque, qu'il a fait pour moi plus que Polycrate ne fit pour le poète de Théos ! » Le fidèle émissaire promit à Le Brun de remplir sa commission le jour même; et vint en effet dès le soir lui témoigner le plaisir qu'avait procuré son offrande à l'anonyme, qui s'était promis de la conserver toute sa vie, et de relire souvent l'ode vraiment anacréontique dont était orné le premier feuillet du livre.

Le Brun, convaincu que l'inconnu demeurait à Paris, le chercha, mais en vain, parmi les personnes titrées et les plus opulentes. Il ne cessait de divulguer cette étrange aventure, et trouvait en la racontant, une espèce d'allégement à sa reconnaissance. Plusieurs années s'écoulèrent sans que le poète pût avoir le moindre

indice. Le courtier de librairie, dont il espérait toujours obtenir quelques renseignemens, avait quitté la capitale et s'était retiré dans l'Orléanais, pour y jouir en paix du fruit de ses longs travaux. Il ne restait alors aucun espoir de découvrir ce mystère devenu plus que jamais impénétrable..... Mais souvent le hasard le plus simple nous sert mieux que nos combinaisons, que nos efforts réitérés. Le Brun avait renoncé tout-à-fait à connaître son bienfaiteur, et s'était déterminé, non sans regret, à rester débiteur de la seule dette qu'il eût contractée de sa vie. Un jour qu'il visitait l'un des grands personnages tenant alors les rênes de l'État, il se trouve entouré de gens instruits, et de bibliomanes qui parlent des plus belles éditions connues des poètes anciens; on cite entre autres celle d'Anacréon. Un étranger, ne s'imaginant pas être en présence du Pindare moderne, dit que la plus précieuse édition qu'il eût connue, était à Bordeaux, dans la bibliothéque d'une

dame, aussi distinguée par sa beauté, que par son érudition. « Elle possède, ajoute l'inconnu, la magnifique édition de Bodoni, in-quarto, papier de Hollande, ornée sur le premier feuillet, de l'ode charmante de Le Brun, écrite en entier de sa main, et dans laquelle il compare Alexandre avec Anacréon, et donne au poète la préférence sur le conquérant, avec une vérité frappante. — Et comment nommez-vous cette dame? demande Le Brun en cachant avec soin la vive émotion qu'il éprouve. — C'est l'épouse de l'armateur Surville, l'un des plus riches capitalistes de Bordeaux; elle doit arriver au premier jour à Paris, avec ses deux enfans, dont elle veut perfectionner l'éducation. Oh! c'est une femme d'un mérite distingué. — Oui, reprit Le Brun d'une voix altérée, je l'ai connue très-jeune à Paris : je prédis alors qu'elle ferait honneur à son sexe..... Et je vois avec plaisir, que je ne me suis pas trompé. »

Cette découverte imprévue fit éprouver

au poëte une joie inexprimable. Elle devenait un si grand allégement au poids de la reconnaissance ! combien il était doux pour lui de devoir un pareil bienfait à cette petite Berthe, qu'il avait soignée dans son enfance, et dont le bonheur était son ouvrage ! « Comment, se disait-
» il, étant à cent cinquante lieues de
» Paris, où elle n'est pas venue depuis
» douze ans, a-t-elle pu être instruite de
» la vente de ma bibliothéque, l'acheter
» tout entière, et profiter des notes qu'elle
» me faisait mettre sur mes livres, pour
» en doubler le prix?.... Il n'y a que les
» femmes qui soient capables de cette
» bonté délicate, de cette prévoyance mys-
» térieuse, avec lesquelles on écarte les
» maux qui nous menacent, on les adou-
» cit quand ils nous ont atteints. Oh, quel
» plaisir je vais éprouver en revoyant ma
» chère élève!... Combien je me propose de
» jouir de son silence, de son généreux em-
» barras! » Madame Surville ne tarda pas en

effet à venir visiter celui qu'elle chérissait, qu'elle honorait comme un père. Convaincue que rien n'avait pu révéler son secret, et que le Pindare français, dont elle était séparée depuis si long-temps et qui jamais ne l'avait instruite de ses malheurs, ne devait avoir le moindre soupçon, elle se rend à l'appartement qu'il occupait au Louvre, accompagnée de ses deux filles âgées de neuf à dix ans. Elle se précipite dans les bras de son maître, qu'elle désigne à ses enfans comme son premier ami, comme l'auteur de sa brillante destinée; et Le Brun se trouve aussitôt enlacé par ces deux charmantes créatures qui s'empressent de le remercier de tout ce qu'il a fait pour leur mère. Ce qui surtout intéresse et charme Le Brun, c'est que pendant ces tendres épanchemens, sa chère élève ne peut s'empêcher de porter quelques regards furtifs sur cette bibliothéque dont elle a su conserver la jouissance à son maître; sur cette bibliothéque si bien

choisie, si bien rangée et qui lui a procuré l'occasion d'acquitter la dette du cœur. « Vous regardez mes livres, chère Berthe, lui dit Le Brun, l'examinant avec la plus grande attention ; jamais homme de lettres n'en posséda d'aussi précieux. — Ils me paraissent, en effet, répond madame Surville, d'un choix parfait et de la plus belle reliure. — Oh, c'est moins l'éclat qu'ils offrent aux yeux, que ce qu'ils gravent dans la pensée, qui leur donne tant de prix. — Il est difficile sans doute d'avoir une plus riche réunion de tout ce qui peut orner l'esprit, intéresser le cœur, enflammer l'imagination. — Ce n'est pas encore tout cela qui les rend si remarquables..... » A ces mots, il raconte ce qui lui était arrivé, observant toujours son élève, et il ajoute : « Jugez de tout mon tourment ! le poids le plus affreux, c'est un bienfait qu'on ne peut acquitter. — Il était peut-être acquitté d'avance, » répond madame Surville baissant les yeux, et faisant

18.

tous ses efforts pour cacher le trouble qui l'agite. « J'ai fait en vain mille et mille recherches, reprend le poète, pour découvrir l'auteur d'un procédé si touchant et si rare.... Tout ce que j'ai pu savoir, c'est que l'anonyme est une femme. — Vous croyez ? — J'en suis sûr. — Oh, qu'elle doit être heureuse ! et que j'envie son sort ! — J'espère aussi que rien ne manque à son bonheur. — Ah ! si je n'eusse pas été aussi éloignée de Paris, si vous n'aviez pas eu la cruauté de me laisser ignorer la gêne pénible où le sort vous a réduit !.... — Vous eussiez, j'en suis sûr, disputé le droit de me secourir avec tant de délicatesse et de générosité : je vous connais assez, pour savoir que vous êtes capable d'un pareil trait. Oh ! si jamais je découvre ma bienfaitrice, comme je presserai sa main dans les miennes !..... (et il la pressait); comme j'attacherai sur elle des regards satisfaits, attendris !... (et il la dévorait des yeux) ; comme je lui ré-

pèterai sans cesse : Berthe !... charmante Berthe !... Je fus le guide, l'ami de ton enfance, et me voilà devenu ton débiteur. — Que dites-vous, mon cher maître ? — N'êtes-vous pas, madame, propriétaire de l'exemplaire, des odes d'Anacréon, où se trouve le parallèle que j'ai fait de ce poète et d'Alexandre ? — Oui, répondent les deux jeunes filles presqu'à la fois : elle a lu cent fois devant nous ce que vous avez écrit sur la première page. — Mais elle ne vous a pas dit, ajoute Le Brun, que ce livre est le gage d'une dette sacrée, mais elle vous a caché qu'elle était l'auteur de l'action la plus généreuse, la plus adroitement combinée, et qui donne une si juste idée de sa belle âme. — Quoi, notre mère serait !...... — Cet ange de bonté que j'ai cherché si long-temps, qu'il m'est si doux de trouver dans mon élève, et que je presse enfin sur mon cœur........ » A ces mots, il tombe éperdu dans le bras de la mère et des enfans : leurs caresses, leurs

cris de joie et leurs paroles se confondent : on eût dit un père, un aïeul, entouré de son heureuse famille. Madame Surville ne cherche plus à nier tout ce qu'elle a fait : elle avoue qu'instruite par l'épouse d'un banquier de Paris, intime ami de son mari, des pertes qu'avait éprouvées son respectable maître, elle avait d'abord voulu lui faire accepter des secours : mais qu'elle avait été retenue par cette noble fierté, par cette inébranlable dignité d'homme de lettres, dont il était le plus rigide observateur ; elle ajoute que saisissant avec empressement l'occasion favorable de la vente de sa bibliothéque, elle avait chargé cette dame de la seconder dans son projet, et que tout s'était exécuté par son obligeante entremise. Elle termine enfin par exprimer à Le Brun le tourment qu'elle éprouvait à Bordeaux de savoir dans la gêne celui à qui elle devait l'opulence, celui dont le mérite et la patience avaient orné son esprit, éclairé sa raison. « Eh !

lui dit-elle avec la plus touchante expression, Berthe pouvait-elle un seul instant laisser son maître dans la peine? et les vrais amis ne sont-ils pas solidaires du bonheur ou du malheur de leur vie! — Oh! maman, s'écrièrent les deux jeunes filles, que tu nous rends heureuses de t'appartenir! — Je vois bien qu'il faut céder, répond Le Brun : oui, Berthe est la seule femme au monde de qui je puisse accepter sans rougir......... Mais cette bibliothéque n'est plus pour moi qu'un dépôt sacré, et ce n'est qu'en présence de témoins que je dois m'en charger. Après demain vous venez dîner tous les trois avec moi : je suis impatient de montrer à mes amis, à ceux de mes confrères que je chéris et que j'estime, celle qui me rend à mon tour si fier d'avoir été son maître.»

La mère et les deux filles se rendirent avec empressement à l'invitation de Le Brun : elles trouvèrent réunis dans son salon, plusieurs membres de l'institut, et

des femmes connues dans les lettres, dans les arts. A leur aspect chacun se lève, et les entoure d'hommages, de félicitations. Le Pindare français, donnant aussitôt la main à son élève chérie, la conduit dans une autre pièce, où sont rangés les livres dont il avait reçu le prix. Sur la corniche de la principale armoire, on lisait en lettres dorées qu'il avait fait poser le matin : « *Bibliothéque de Berthe.* » Il lui remet alors un écrit qui atteste que madame Surville l'a payée vingt mille francs, et qu'il charge ses héritiers de la lui restituer après sa mort. Chacun applaudit à cette idée, qui honorait à la fois la bienfaitrice et l'obligé; les deux jeunes Surville déclarèrent que cette bibliothéque devenait un monument qui serait à jamais conservé dans la famille, et leur mère ajouta : « Puisse-t-il vous rappeler, mes » filles, que pour consoler un homme de » lettres, il faut savoir deviner son silence; » et que celui qui daigna nous instruire, » devient pour nous un second père. »

LA BÉQUILLE

DE LUCE DE LANCIVAL.

Si l'honorable profession d'instituteur exige une grande résignation, un travail constant et de nombreux sacrifices, elle produit aussi des jouissances dont il est difficile d'exprimer le charme et de mesurer l'étendue. Sénèque et Burrhus imposaient à Néron, et lui firent révoquer plus d'un arrêt de mort. Henri IV, adolescent, ne pouvait se séparer de son précepteur, atteint d'une maladie mortelle; il le soigna lui-même jusqu'à ses derniers momens : on fut obligé de l'arracher des bras de son cher La Gaucherie, qu'il pleura comme un second père. Lorsque le fanatisme et l'envie voulurent faire brûler par la main du

bourreau le manuscrit de *Télémaque*, le jeune duc de Bourgogne s'empara de l'écrit de son maître, et, tirant son épée, déclara qu'il faudrait le jeter dans le bûcher avec le chef-d'œuvre de Fénélon. Louis XIV lui-même se découvrait toujours avec respect devant l'austère Montausier........ Qui de nous n'a pas tressailli en retrouvant, au bout de longues années un de ses anciens professeurs, en récapitulant avec lui les espiègleries de notre jeunesse, en lui rappelant l'indulgente bonté, l'inépuisable patience avec lesquelles il dirigeait notre marche incertaine, il ouvrait nos yeux à la lumière ? Qui de nous, en passant devant la porte gothique du collége où nous fûmes élévés, ne la salue avec une secrète émotion, et ne se rappelle ses premiers amis et ses premiers rivaux, ses premiers triomphes et ses premières défaites ?...... Tableau précurseur de la vie humaine : péristyle de la grande scène du monde, où naît le génie, où s'annoncent les passions,

se forment les penchans, et dont le souvenir nous prouve qu'il est des ambitions et des hochets pour tous les âges!

On conçoit facilement qu'en décrivant les jouissances qu'éprouvent ceux qui se livrent à l'art d'instruire, j'écarte de ma pensée ces pédans inflexibles, tyrans de la jeunesse, tous ces savans en *us*, qui, gourmés de leur profond savoir, ne mesurent qu'avec un orgueil désespérant, la distance qui règne entre eux et leurs disciples. J'écarterai de même ces âmes vénales dont le zèle plâtré n'est jamais qu'en proportion de la fortune de l'élève, et qui ne calculent l'importance de leurs leçons, qu'avec le secours d'une montre. J'écarterai surtout ces esprits pointilleux et caustiques qui font consister le mérite à aiguiser une saillie, à lancer un trait malin, et dont le succès éphémère est le plus dangereux exemple qu'on puisse offrir à l'adolescence.

Je n'accorde le titre honorable d'instituteur qu'à celui dont le vrai talent se laisse

deviner, et dont le goût n'est que le sentiment du beau; qu'à celui qui, mettant son bonheur dans les plaisirs de l'âme, obtient tout par la confiance et jamais rien par la contrainte; qui sait instruire en amusant, rapproche le but que l'élève désespère d'atteindre, en semant de fleurs le sentier qui l'y conduit; et prend sans cesse pour devise cet adage d'un ancien poète, si cher à tous les âges:

« L'étude coule dans les mœurs
» Comme un ruisseau dans la prairie. »

Tel fut Luce de Lancival, dont le nom retentit souvent dans nos lycées, et qui devint l'ami de ses nombreux disciples. Il ne pouvait faire un pas, soit dans Paris, soit dans la France, sans rencontrer des officiers de différentes armes, des légistes, des magistrats, de diplomates, des artistes, qui lui témoignaient tout ce que peuvent inspirer l'estime et la reconnaissance. C'était surtout dans les promenades publiques et

dans les grandes réunions, qu'il éprouvait à quel point on prisait son talent, on chérissait sa personne. Sans cesse entouré d'une jeunesse brillante qui retrouvait en lui son guide chéri, son premier confident, il ne savait plus sur quels regards attendris il devait arrêter les siens. On eût dit qu'il commandait à tous les jeunes gens de la capitale; et qu'il les dirigeait encore dans le monde, ainsi qu'il avait fait sur les bancs de l'école.

Jamais aussi l'on ne joignit à l'érudition la plus étendue, à la plus admirable connaissance des poètes latins, cette élégance du style, cette grâce et cette facilité d'élocution, cette affabilité, cette franchise de caractère qu'on remarquait dans l'auteur d'*Hector* et d'*Achille à Scyros*. J'ai déjà d'écrit dans *le Sommeil de la Harpe*, le grand talent de Luce de Lancival : ce talent doublait, pour ainsi dire, quand il lisait les vers de ses amis ou de ses rivaux. C'était à qui s'empresserait d'emprunter sa voix

flexible et sonore, son geste expressif et toujours vrai, pour faire entendre en public une nouvelle production. On était sûr d'avance qu'elle produirait tout l'effet dont elle était susceptible : la séduction qu'opérait ce lecteur habile, était si puissante, qu'elle devenait redoutable pour ceux qui voulaient juger impartialement; et souvent, lorsqu'il avait lu telle ou telle pièce à l'administration d'un théâtre, tous les juges de bonne fois s'avouaient entraînés, éblouis, et lui demandaient ce qu'il pensait lui-même de l'ouvrage offert à leur décision.

On peut juger d'après cela de l'enthousiasme que produisit Lancival lorsqu'il fit au Théâtre-Français le lecture de sa tragédie d'*Hector,* si remarquable par la couleur et la manière des anciens. Il obtint sans peine un tour de faveur; et le jour fixé pour la première représentation de sa pièce, il éprouva cette jouissance qui n'appartient qu'à celui dont toute la vie fut consacrée à l'instruction ne la jeunesse. La

veille de l'apparition d'*Hector* sur la scène française, entrent chez lui, le matin, plusieurs de ses élèves, députés par leurs nombreux camarades. « Cher maître, » lui dit l'orateur de cette brillante jeunesse, « nous
» savons qu'il est d'usage aujourd'hui que
» l'auteur d'une pièce nouvelle donne un
» certain nombre de billets à ses amis ou
» soi-disant tels, pour soutenir sa pièce et
» la défendre contre les atteintes de l'en-
» vie : nous avons pris entre nous tous une
» résolution que nous venons vous com-
» muniquer, et dont nous osons vous ga-
» rantir le succès. Nous nous formerons en
» différens groupes, représentant chaque
» cours de rhétorique fait sous vos auspi-
» ces : dès quatre heures nous nous empa-
» rons de toutes les issues du parterre ; et
» nous y formons un bataillon serré,
» aussi redoutable, au moins, que celui
» qui s'immortalisa dans les champs de
» Fontenoy..... mais nous ne voulons aucun
» billet d'entrée. Nous prétendons en vrais

» chevaliers français, ne combattre qu'a-
» vec nos propres armes; et nous espérons
» que vous voudrez bien vous fier à nous
» et vous présenter au combat, sans au-
» tre appui que votre mérite et notre re-
» connaissance. »

Luce de Lancival, touché de ce pacte vraiment filial, promit de s'en reposer entièrement sur le zèle de ses jeunes amis : il n'eut pas lieu de s'en repentir. Jamais première représentation ne fut plus brillante et mieux accueillie. Toutes les beautés réelles de l'ouvrage furent applaudies avec transport, et les parties faibles écoutées avec calme. Malheur à qui eût osé troubler cette séance mémorable et si glorieuse pour l'auteur! Talma s'y surpassa lui-même. Je l'entends encore, après l'admirable scène des adieux d'Andromaque, dire en rentrant dans la coulisse : « Comme on pénètre aisé-
» ment dans ces âmes neuves et prêtes à
» saisir toutes les impressions!.... ces jeunes
» gens me font trouver des moyens que

» j'ignorais...... Je ne voudrais pas jouer » souvent devant eux.... ils me feraient » expirer sur le théâtre. » Mais ce fut surtout au moment où la toile tomba, qu'il fallut entendre les *bravo* prolongés et les cris unanimes qui demandaient l'auteur. Trop ému, trop modeste pour paraître, Luce de Lancival se vit bientôt entouré de ses jeunes disciples, qui lui prodiguaient leurs caresses, leurs félicitations : les uns le soutenaient dans leurs bras, pour que les autres pussent l'embrasser tout à leur aise. C'était un délire général, une véritable fête de famille. Momens délicieux! ivresse inexprimable, qui seule paie au centuple les veilles et les craintes; et qu'il faut avoir éprouvée, pour savoir tout ce qu'on doit aux lettres, pour en connaître le brillant prestige, en sentir toute la dignité.

Luce de Lancival avait une jambe de bois; parmi les poésies diverses qu'il a jetées dans le monde, rien n'est à la fois plus spirituel et plus gai que les chansons qu'il adressait

tous les ans à Lebreton, habile chirurgien, qui l'avait opéré. Jamais on ne badina sur une jambe amputée avec plus de grâce et d'aimable folie. Tantôt il prétendait que, devînt-il propriétaire des plus riches hôtels de Paris, on ne pourrait jamais l'imposer que comme n'ayant *qu'un pied-à-terre;* tantôt il s'apitoyait sur le sort de son bottier, de son fabricant de bas et de son chirurgien-pédicure, qu'il apprauvissait de cent pour cent : tantôt il se flattait d'être plus pur dans ses écrits, plus correct dans son style, ne pouvant jamais sauter *à pieds joints* sur la difficulté.......... Il semblait, en un mot, que ce grave accident, qui eût attristé tout autre et diminué l'élan de son imagination, n'avait fait qu'augmenter la séduisante hiralité de Lancival, qu'exciter sa verve et qu'ajouter à la piquante originalité qui le caractérisait. On le rencontrait partout, aux théâtres, aux lycées, aux promenades, dans les grandes assemblées : il recherchait surtout la foule, parce

qu'il prétendait que, ne s'y montrant qu'en buste, il paraissait être sur un aussi *bon pied* que tout le monde. Il était cependant obligé, pour conserver son équilibre, de se servir d'une petite béquille qu'il avait la coquetterie de dissimuler avec une adresse admirable. Elle était à la hauteur de sa main, il la portait toujours parallèlement avec sa jambe de bois, et savait si bien appuyer toutes les deux ensemble, qu'on n'entendait jamais qu'un seul bruit à chaque pas qu'il faisait. Tant il est vrai que la nature ne perd jamais ses droits; et que le plus insouciant en apparence, cherche toujours à cacher autant qu'il le peut, l'infirmité dont il se trouve atteint.

Cette béquille était devenue chère à Luce de Lancival: outre qu'elle assurait sa marche chancelante, elle lui servait souvent au milieu de ses élèves à rétablir l'ordre et le silence : elle était devenue un signal dont le pouvoir était aussi prompt, aussi puissant que celui du tambour-major qui, d'un

seul geste, fait battre ou cesser le pas de charge. Se livrait-on, sans y songer, à des distractions qui empêchaient de porter au maître toute l'attention qu'il réclamait, un premier coup de béquille se faisait entendre : continuait-on, soit par étourderie, soit par cette fougue de la jeunesse, qui souvent l'entraîne malgré elle, deux grands coups de béquille proclamaient que le maître était fâché........ mais il était rarement réduit à cette extrémité. L'ascendant qu'il prenait sur ses élèves, par l'intérêt qu'il savait répandre dans ses leçons, les attirait sans cesse vers lui. C'était un essaim de jeunes abeilles voltigeant autour d'un arbre fleuri, dont chacune cherchait à composer son miel........Ce qui coûtait tant de patience aux autres professeurs, Lancival l'obtenait par l'attachement qu'il inspirait, et par la seule crainte de lui déplaire. Aussi voyait-on presque toujours les élèves du lycée fameux où il professait, remporter les prix d'honneur, se signaler dans les différens cours,

par une hardiesse de pensées et une correction de style qu'ils imitaient de leur instituteur, que tous surnommaient leur ami.

Autant Luce de Lancival se montrait en classe digne et sévère, autant il devenait indulgent et familier dans les récréations. Son plus grand plaisir était de se rendre en voiture, les jours de congé, dans les environs de Paris, où il savait qu'on devait conduire ses élèves à la promenade; et là, se mêlant à leurs jeux, les excitant lui-même à la plus aimable folie, il redevenait écolier et se plaisait à répéter tous ses tours de jeunesse, à faire assaut d'espiègleries. C'était lui qui jugeait le prix de la course, dont sa béquille était le but...... C'était toujours lui qui marquait les distances du *cheval-fondu*, et qui décidait si chaque sauteur avait ou non touché la tête du camarade qu'il venait de franchir. Le vent devenait-il favorable pour lancer le cerf-volant, Lanci-

val contribuait amplement à l'achat de la ficelle double : ce qui procurait le bonheur de le voir s'élever à perte de vue......... Un jour entr'autres qu'on avait essayé, sur la belle terrasse du château de Meudon, un nouveau cerf aérien d'une plus grande dimension que les autres, il s'éleva à une hauteur si prodigieuse, que le petit bâton qu'on attache ordinairement au bout de la ficelle, et que tenaient avec effort deux rhétoriciens, fut rompu par un coup de vent. Lancival qui partageait la joie et l'enthousiasme de ses jeunes camarades, s'empresse d'y substituer sa béquille, se proposant de suivre la marche triomphale du cerf-volant, en s'appuyant sur le bras d'un de ses élèves ; mais la violence du vent devint si forte, que les deux guides de la machine aérienne se sentaient soulevés de terre, ce qui força quatre de leurs camarades à leur prêter main-forte. Ils éprouvaient une jouissance inexprimable à maintenir en équilibre cette béquille de

leur cher professeur ; ils trouvaient un charme réel à la voir servir à leurs plaisirs, comme elle servait en classe à les rappeler à l'ordre : ils marchaient donc avec fierté, se flattaient déjà que leur *Icare* de papier s'élèverait jusqu'au trône de Jupiter ; mais, ô vicissitude des humaines destinées ! la corde trop tendue par le poids qu'elle soutenait, rompt tout à coup, et les six nouveaux Titans qui s'imaginaient escalader le ciel et détrôner le maître des dieux, sont étendus sur la terre, aux ris inextinguibles de tous les assistans. La secousse qu'ils avaient éprouvée avait été si violente et si subite, que la béquille révérée, qui n'était que de bois de hêtre verni, s'était cassée en deux parties presqu'égales, ce qui privait la jambe de bois de l'appui qui lui était indispensable. Son cabriolet était bien dans le village, au bas de la terrasse ; mais impossible de le faire avancer, sans regagner presque jusqu'à Sèvres : plus impossible

encore au pauvre homme de descendre, même avec le secours d'un bras, cette montagne escarpée au haut de laquelle il s'était hissé avec tant de peine. Il fut donc à l'instant résolu qu'au moyen de plusieurs mouchoirs noués ensemble, on formerait à la hâte, avec les deux morceaux de la béquille, une espèce de fauteuil portatif : ce qui fut exécuté promptement. C'était à qui de ces heureux jeunes gens fournirait son mouchoir pour former le dossier, son habit pour servir de coussin, et surtout à qui aurait l'avantage de porter leur cher professeur. Ils lui proposèrent d'abord de choisir entre eux tous ; mais ses regards émus se promenaient à la fois sur tous ses élèves : il lui fut impossible de faire un choix. On voulut tirer au sort ; mais il pouvait favoriser les plus faibles : et la course était assez longue. On décida donc que cet honneur appartenait à ceux des rhétoriciens qui dans la dernière composition avaient obtenu les quatre pre-

mières places; et les voilà qui se chargent aussitôt du fardeau précieux, et le transportent jusqu'à sa voiture, au milieu de tous les cris de joie et des ris les plus francs. Lancival, riant à son tour, malgré la vive émotion qu'il éprouvait, n'eût pas changé son modeste fauteuil contre le premier trône de l'univers, et se disait que le plus grand empire, est celui que procure le bonheur d'être aimé.

Il fut bientôt placé dans son cabriolet par ses jeunes amis, qui l'escortèrent une partie du chemin et le suivaient encore des yeux, lorsque parvenu au village d'Issy, il prit un sentier de traverse qui conduit à l'École militaire, et disparut à leurs regards. On tint alors conseil, sous la présidence du maître de quartier, et l'on convint de remplacer la béquille cassée, par une nouvelle, qui serait à la fois plus solide et plus digne de la main qui s'y appuierait. On se cotisa sur-le-champ : en passant devant une boutique de la rue du

Bac, on fit l'emplette convenue ; et le lendemain Lancival, arrivant au lycée pour faire sa classe, trouva dans sa chaire une béquille composée d'un jonc de la plus belle espèce, surmonté d'une traverse en bois d'ébène, avec son chiffre en or. Aussi flatté que surpris, il promit de s'appuyer toute sa vie sur ce précieux gage de l'attachement de ses élèves ; et le souvenir aimable que cette béquille offrait à sa pensée, ne tarda pas à être suivi d'un autre qui lui fut plus cher encore.

Luce de Lancival s'était aperçu que le grand succès de sa tragédie d'*Hector* avait monté la tête de ses écoliers : il les avait surpris récitant entre eux des tirades en vers de leur composition, parlant de plan drametique, de coups de théâtre et de dénoûment. Il ne douta pas que plusieurs d'entre eux n'eussent le dessein de devenir ses émules, et ne se proposassent de sacrifier sur les autels de Thalie et de Melpomène. Ne voulant pas les arrêter dans leur élan

poétique, mais désirant les sauver des faux pas d'une jeunesse présomptueuse, inexpérimentée, il leur fit sentir avec adresse, dans les entretiens familiers qui succédaient ordinairement à l'austérité de la leçon scolastique, toute l'importance de la première apparition dans le monde littéraire ; il leur représentait tel ou tel grand talent qui en avait été humilié, éconduit et presqu'éteint par un début imprudent et précoce. «Quels que soient, disait-il, les avantages qu'on ait reçus de la nature et qu'on ait perfectionnés par l'étude, on doit ne les montrer qu'avec prudence, il faut toujours qu'une réputation ait son aurore. — L'aurore se confond avec le lever du soleil : lui répondit un de ses élèves plein d'imagination ; Voltaire fit *OEdipe* à quinze ans. — Mais il ne le fit paraître qu'à vingt-quatre, répliqua Lancival : et cela après l'avoir corrigé, médité dans le silence des murs de la Bastille. Essayez vos forces, travaillez en secret, et commu-

niquez ce que vous avez fait à des amis sûrs, à des guides fidèles : rien de mieux! je serai le premier à vous encourager; mais si vous avez quelque confiance en moi, si vous êtes convaincus que vos succès me seront aussi chers que les miens, promettez-moi de ne point vous exposer au jugement du public, avant l'âge où Voltaire lui-même fit représenter sa première tragédie..... » Tous lui en firent le serment, et tous y furent fidèles, à l'exception de celui qui prétendait que rien ne pouvait retarder le lever de l'astre de la lumière. C'était un jeune homme de dix-sept ans, qui se nommait Armand de Songis, fils d'un conseiller d'état. Il remportait chaque année les premiers prix des classes qu'il parcourait; et Lancival avait remarqué dans ses différentes compositions, une audace, une richesse d'imagination, et surtout un choix d'expressions qui annonçaient qu'il était né poète, et qu'il se signalerait dans la carrière des lettres. Déjà même plusieurs

pièces de vers par lui composées, soit pour la fête du proviseur, soit pour célébrer différentes époques remarquables, lui méritèrent d'honorables suffrages qui ne firent qu'attiser le feu créateur qu'il avait reçu de la nature. Il ne tarda pas à se repentir de la promesse solennelle faite à son professeur de rhétorique, de ne rien faire paraître avant l'âge de vingt-quatre ans. Il venait d'achever une tragédie en cinq actes, et n'avait confié son secret qu'à son intime ami Jules Darmont, comme lui enthousiaste de la poésie; mais se livrant à un genre tout différent, celui-ci prenait La Fontaine pour patron, et chaque jour il augmentait un recueil de fables qu'il se proposait de publier. Armand était aussi le seul dépositaire de ce grand secret; et tous les deux s'étaient promis de paraître à la fois sur le Parnasse français, et d'y faire époque, chacun dans son genre.

Cependant l'auteur tragique dont le grand œuvre était terminé, devint plus

empressé de se montrer que son ami, le fabuliste. Celui-ci, cherchant à imiter la simplicité de son modèle, était loin d'avoir cette fougue et ce désir brûlant de paraître, qui tourmentait le nouveau successeur de Corneille. Armand d'ailleurs avait ouï dire qu'il fallait attendre plusieurs années au Théâtre-Français, pour obtenir son tour de représentation : il crut donc pouvoir, sans manquer à la promesse faite à son maître, accélérer, le plus qu'il lui serait possible, son droit de réception ; et pour y parvenir, il ne trouva pas de meilleur moyen, que de s'adresser directement à l'actrice célèbre, connue par la bonté de son cœur, non moins que par son grand talent. Comment ne pas s'intéresser au premier ouvrage d'un jeune auteur qui la choisissait pour son guide? Il résolut donc de lui écrire le billet suivant :

« Mademoiselle,

» La fière et sublime Champmêlé fut la

» patrone de Racine, et fit valoir ses premiers ouvrages; la tendre et touchante » Gaussin jeta sur ceux de Voltaire un » charme qui en assura le succès; vous qui » réunissez les talens de ces deux grands » modèles, daignerez-vous protéger un » jeune élève de l'auteur d'*Hector?* Je » n'ai pas dix-huit ans, et j'ai fait une » tragédie en cinq actes, dont le principal » rôle vous est destiné. Je désirerais avoir » l'honneur de vous communiquer mon » premier ouvrage : vos avis et vos bontés » en feraient disparaître bien des imperfections....... Mais, comme je tremblerai » beaucoup, je vous demande la permission » de me faire accompagner d'un de mes » amis, très-bon lecteur, afin qu'il puisse » me remplacer, dans le cas où l'émotion » que j'éprouverai en votre présence, » m'ôterait la force de m'exprimer.

» Veuillez faire remettre au porteur » votre réponse, qu'attend avec la plus

» vive impatience votre très-respectueux
» admirateur,

» Armand de Songis,
» Élève du lycée de Louis-le-Grand. »

L'actrice dont le jeune poète avait si bien jugé le cœur, ne put lire sans un vif intérêt ce billet plein de candeur et de modestie : elle assigna le rendez-vous pour le lendemain à deux heures. C'était précisément un jeudi, jour de congé. Les deux amis obtinrent sans peine la permission de s'absenter toute la soirée, et d'allez dîner chez leurs parens. Ce même jour, Luce de Lancival, se trouvant libre de sa matinée, crut devoir l'employer à faire quelques visites aux acteurs qui soutenaient avec tant de zèle le succès d'*Hector*, déjà à sa quinzième représentation. Il arrive donc chez celle qui en était le plus ferme soutien : elle lui communique aussitôt le billet de son élève, qu'elle se dispose à recevoir. « Je me doutais, dit-il, que ce jeune rhétoricien se

livrait à quelque secrète production; mais j'étais loin de penser que ce fût une tragédie en cinq actes. C'est de tous mes écoliers celui qui donne le plus d'espérance; et je suis curieux, je l'avoue, de connaître son premier ouvrage. — Mais, mon cher de Lancival, je ne puis vous permettre d'assister à cette lecture; votre présence intimiderait trop le jeune auteur qui ne s'est confié qu'à moi seule. — Vous avez raison : on sait d'ailleurs qu'Aspasie s'intéressait encore plus au jeune Alcibiade, quand Socrate était absent. — Allez, allez, vous ne ressemblez pas plus à Socrate, que je ne ressemble à la Ninon d'Athènes..... Mais il est un moyen de tout concilier : passez dans cette autre pièce, dont j'aurai soin que la porte reste ouverte. En vous mettant auprès, vous pourrez tout entendre sans effrayer mes deux jeunes poètes, que je brûle de connaître. — Je me fais de même un grand plaisir d'assister à leur lecture sans qu'ils s'en doutent..... » Comme ils parlaient

ainsi, la porte du salon s'ouvre et un laquais annonce MM. de Songis et Darmont. Lanci-val n'a que le temps de se sauver dans la pièce voisine, sans pouvoir prendre sa béquille, posée dans un coin de l'appartement. Les deux amis entrent, saluent la nouvelle Champmêlé, avec un trouble qui ajoutait encore à tout ce que leur personne offrait d'intéressant : on eût dit Oreste et Pylade qui se présentaient en tremblant devant la grande prêtresse. Celle-ci les rassure par cette affabilité qui la caractérise : on avance un guéridon où se trouve le verre d'eau sucrée; et après le préambule d'usage, pendant lequel on s'étudie de part et d'autre, Armand, avec une timidité à travers laquelle percent le feu de son regard, et le son de voix le plus expressif, commence la lecture de sa tragédie. Le premier acte offre une exposition claire, annonce un plan fortement conçu. Le second et le troisième augmentent l'intérêt par des moyens adroitement ménagés. Le quatrième est fort de

situations et laisse le spectateur dans la plus grande incertitude ; et au cinquième arrive une péripétie qui produit le dénoûment le plus heureux. L'actrice témoigne au jeune auteur son étonnement et son admiration. Elle ne peut croire que ce quelle vient d'entendre, soit sorti d'une tête de dix-sept ans. « Sans doute, monsieur, vous avez communiqué cette tragédie à votre professeur? — Oh ! non, madame : s'il savait que j'ai eu la témérité de vous la présenter à son insu il serait blessé, j'en suis sûr, et se fâcherait contre moi pour la première fois de sa vie. — Croyez que votre talent le désarmerait : il porte trop d'intérêt à ses élèves, pour n'être pas heureux de leurs succès. — A qui le dites-vous, madame ! répond à son tour l'acolyte du jeune de Songis : depuis qu'il professe la rhétorique à notre lycée, c'est à qui suivra son cours; le nombre de nos pensionnaires est doublé : le titre de Luce de Lancival est un avantage incalculable. — Il n'est aucun de nous, reprend

Armand, qui ne lui doive le développement de ses facultés intellectuelles, les premiers élans de l'âme qu'il sait si bien diriger et porter jusqu'à l'enthousiasme, en un mot ce feu sacré dont la nature le dota si généreusement, et qu'il distribue sur nous tous, comme le soleil dore de ses rayons les jeunes plants qui viennent d'éclore. — Il paraît, lui dit l'actrice, que ses rayons les plus féconds se sont réunis sur vous, monsieur : j'étais loin, je l'avouerai, de m'attendre à tout le mérite de votre tragédie, pour laquelle je me charge de vous obtenir une prompte lecture au Théâtre-Français. Je n'ai point le talent de Gaussin ; mais croyez qu'elle n'eut jamais pour Voltaire un dévouement plus sincère et plus vivement senti que celui dont je suis impatiente de vous donner des preuves. » A ces mots elle salue avec une dignité pleine de grâce les deux nourrissons du Pinde, et rentre dans la pièce adjacente, où elle trouve Lancival, à la fois ému, extasié de tout ce qu'il venait

d'entendre. Armand surpassait, et bien au-delà, l'espoir qu'il en avait conçu. « Il y a sans doute dans cette tragédie, disait-il avec feu, quelques négligences, quelques tournures scolastiques: eh! qui peut se flatter, même dans l'âge mûr, d'écrire cinq actes avec la même perfection? mais à dix-sept ans concevoir et produire un pareil ouvrage, ce n'est plus se montrer écolier, c'est devenir maître à son tour, et me donner une bien douce récompense de mes soins. — Ce qui ne m'a pas le moins intéressée, reprend l'actrice partageant l'émotion de Lancival, c'est cet amour filial que vous portent tous vos élèves. Nous en avons eu la preuve à la première représentation d'*Hector :* jamais *Andromaque* ne fut mieux reçue, même sous les auspices de Racine. — Je le crois bien, ils avaient rempli le parterre et toutes les galeries....... Mais vous ne savez pas ce qu'ils me ménagent encore? Dimanche prochain je suis invité par le proviseur du Lycée, à faire un petit dîner de littérateurs à

Passy; et j'ai découvert que tous mes élèves, au nombre de plus de trois cents, doivent se réunir ce jour-là dans la grande salle du Renelagh, pour célébrer mon succès d'*Hector,* et se féliciter avec moi de la pension dont m'a gratifié le Gouvernement..... » A ces mots il rentre dans le salon et cherche sa béquille, qu'à son grand étonnement il ne retrouve plus. On appelle, on interroge tous les domestiques : impossible de savoir ce qu'est devenu le bâton d'appui du professeur. « Je serais d'autant plus fâché, » dit-il, de l'avoir perdu, que c'est un » cadeau de mes jeunes amis, qui m'est » très-utile, et me rappelle une de mes » plus délicieuses journées....... En attendant qu'il se retrouve, permettez qu'un » de vos gens me donne le bras jusqu'à » mon fiacre ; et s'il vous parvient quelques renseignemens sur ma chère béquille, veuillez aussitôt m'en instruire. » Il sort à ces mots; et le lendemain il se rend au lycée, appuyé sur une mauvaise

petite canne. Le dimanche suivant il fut obligé de se rendre de même à la grande fête qui lui était préparée. Il arrive à Passy; feignant de croire qu'il va faire un simple dîner d'amis : il entre dans le bois de Boulogne, tourne à droite et se trouve à l'entrée du Renelagh. La porte était fermée : le plus grand silence régnait de toutes parts ; on eût dit que la salle était déserte. Lancival descend de voiture, s'avance appuyé sur le bras du proviseur : les deux battans s'ouvrent tout à coup; un orchestre nombreux fait entendre des airs connus et chéris. L'auteur d'Hector est salué par de longs applaudissemens mêlés de mille cris de joie : il est conduit à la place qui lui était préparée au pied d'une grande statue de Melpomène tenant une couronne qui se trouve au-dessus de son aimable favori. Tout ce que la gaieté française et l'épanchement du cœur peuvent inspirer, éclate et brille dans cette grande réunion. Luce de Lancival pouvait compter les différens cours qu'il avait faits, en voyant

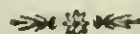
les nombreux élèves qui l'entouraient et lui exprimaient à l'envi le bonheur d'être encore réunis sous ses auspices. Les toasts les les plus ingénieux, les plus flatteurs, sont portés au chantre d'*Hector*, à ses succès présens et futurs, à sa longue et honorable carrière : tous les yeux sont mouillés, tous les cœurs sont épanouis......... Enfin arrive le dessert : le surtout présente un Mont-Parnasse très-élevé : à travers des buissons de mousse et de fleurs de toute espèce, on distingue les sentiers escarpés qu'ont parcourus les hommes célèbres dont les bustes sont placés suivant les rangs qu'ils tiennent dans la chronologie littéraire. Au sommet, une belle statue d'Apollon semble exciter les jeunes poëtes à redoubler d'efforts pour arriver au temple de Mémoire. Sur des rubans en forme de devises, sont inscrits les ouvrages qui honorent le plus la scène française. Un peu au-dessous de l'*Andromaque* de Racine, on lit ces mot : « *Hector, par Luce dè Lancival.* » Cette ingénieuse idée

est couverte d'applaudissemens. Celui-ci prétend qu'on n'a pas mis assez de distance : il demande la permission de se placer au rang qui lui convient : mais à l'instant où il porte la main vers l'inscription qui le désigne, une montagne de feuillage qui se trouve au-dessous de la statue du Dieu des arts, s'écroule et découvre un appui-main de bois d'ébène, orné d'un chiffre en or, au bas on lit cette inscription :

« *Béquille pour monter au Parnasse.* »

Luce la reconnaît : mais il n'ose plus dire qu'elle est à lui. Le jeune de Songis lui avoue alors que ne sachant comment se la procurer, pour exécuter leur projet, il avait profité du singulier hasard qui la lui avait fait découvrir chez l'actrice célèbre où il avait été reçu. Lancival lui apprend à son tour qu'il avait entendu la lecture entière de sa tragédie, qu'il se proposait de lire lui-même au Théâtre-

Français. Il déclare qu'elle doit obtenir un succès de vogue : aussitôt les nombreux élèves se promettent de soutenir l'ouvrage de leur camarade avec le même zèle que leur avait inspiré leur professeur. « Prouvons, s'écriaient-ils, que tous les élèves de Luce de Lancival ne forment qu'une famille et sont les enfans du plus aimable et du meilleur des pères ! — Ah ! répond celui-ci avec un attendrissement dont il n'est plus maître, qui ne sacrifierait son temps, ses moyens, et ne donnerait toutes ses affections à cette bonne et brillante jeunesse ? Qui ne serait heureux et fier de l'instruire et de s'en faire aimer ? »



SUARD,

OU LES ARTICLES DU JOURNAL.

Qu'on aime à les rencontrer dans le monde, ces restes précieux de l'ancienne urbanité française, ces hommes qui, fidèles observateurs des convenances sociales, moins ambitieux de paraître que d'être chéris, n'ont jamais connu l'envie, et sont parvenus à la célébrité, sans la faire payer d'un regret à leurs rivaux, du moindre sacrifice à l'amitié! Un bel esprit n'est pas toujours un bon esprit. Le premier bien souvent tourmente et divise ceux qu'il soumet à son empire; l'autre les éblouit moins sans doute; mais sa lumière égale, constante, éclaire tous les sentiers de la vie, et conduit à cette heureuse réciprocité

d'égards, de déférence, qui rapproche et réunit tous les êtres qui savent aimer et sentir.

Tel fut ce littérateur aimable qui se plaisait à cacher une vaste érudition sous les dehors d'une grâce parfaite et d'une inaltérable urbanité. La première fois qu'on rencontrait Suard dans un cercle, on croyait voir un de ces anciens chevaliers qui charmaient la ville et la cour par un langage séduisant et l'élégance des manières; mais bientôt on découvrait sous cette écorce brillante un arbre d'espèce franche dont les racines étaient profondes, les fruits savoureux; et sous l'ombrage duquel on aimait à s'arrêter. Les jeunes disciples d'Apollon y trouvèrent toujours un accès facile; et ceux d'entre eux qui concoururent au prix de l'Académie française, ne cessèrent d'obtenir de son digne secrétaire un accueil encourageant : ce ne fut jamais sans une vive émotion, que Suard posa sur la tête d'un lauréat la couronne qu'il

avait méritée. Il se croyait reporté, dans ce doux moment, à l'époque de ses premiers succès, qui lui valurent l'estime et l'attachement particulier de Montesquieu, de Raynal, et des écrivains étrangers les plus célèbres dont il traduisit les ouvrages. L'auteur de l'Histoire de Charles-Quint, chef-d'œuvre de politique, où sont indiquées, avec une vérité frappante, les causes de toutes les révolutions qui ont agité l'Europe, Williams-Robertson, ce fameux directeur de l'université d'Édimbourg, prétendait que Suard avait en quelque sorte donné plus de ressort, plus de couleur à son ouvrage ; il n'avait, disait-il, jamais connu de français qui parlât mieux la langue anglaise, et qui sût en faire connaître plus fidèlement toutes les beautés.

Suard n'acquit pas moins de célébrité dans les écrits qu'il composa. Ses *Mélanges de littérature* lui assignent un rang distingué parmi les écrivains du dernier siècle. On y remarque une vie du Tasse qu'on retrouve

en tête de l'estimable traduction de Le Brun, et qui donne une juste idée du chantre immortel de la *Jérusalem délivrée.* On y lit avec avidité les *Conseils à un jeune homme*, chef-d'œuvre de goût et de morale littéraire, dont le but est de prouver que l'âme n'a point de secrets que la conduite ne révèle. On suit enfin dans ses mélanges, avec un charme inexprimable, le *Solitaire des Pyrénées*, où l'on trouve des aperçus ingénieux, des examens approfondis du grand système du monde. Mais ce qui, selon moi, donne à Suard le plus de droit à une haute considération, c'est son *Éloge de La Bruyère.* Aucun homme de lettres n'a mieux connu, mieux apprécié cet habile scrutateur du cœur humain. C'est un assemblage parfait d'idées neuves et de portraits variés, dignes du grand peintre qui semble à son tour avoir posé modèle, on y remarque surtout une pureté de style qu'on rencontre rare-

ment, même chez nos classiques les plus renommés.

Suard se montra constamment l'ami de la jeunesse : il est plus d'un littérateur assis aujourd'hui parmi nos académiciens, dont il guida les premiers pas, et qui lui doit son existence littéraire. Pendant plus de quinze ans qu'il fut censeur dramatique, aucun auteur n'eut à se plaindre du pouvoir dont il était revêtu : souvent même on recevait de lui des avis utiles, des documens précieux, toujours donnés avec une modestie qui semblait en déguiser l'importance.

Il ne fut jamais d'ami plus sûr et plus dévoué que cet homme de lettres. Lié dans sa jeunesse avec les Crillon, les Montmorenci, l'attachement qu'il leur portait, ne fut point ralenti, même dans les troubles de la révolution, qui brisèrent tant de liens. Aussi chaque héritier de ces noms illustres ne prononça le nom de Suard qu'avec une espèce de vénération; et leurs

regrets entourent chaque jour son tombeau. C'était surtout dans l'estime et l'amitié des femmes, que cet aimable littérateur plaçait le bonheur de sa vie. Jamais il ne porta la moindre atteinte à la décence, il ne blessa l'oreille la plus chaste. Il prétendait qu'un vieillard cynique dont la bouche impure fait rougir la pudeur, produisait sur lui l'effet d'un vieux bouc qui de son pied fangeux flétrit la fleur de la prairie. Aussi le vif intérêt qu'il portait aux jeunes personnes, était-il payé du plus tendre retour. Toutes l'honoraient, le chérissaient comme un père. Celles-ci le consultaient sur les lectures qu'elles devaient choisir; celles-là sur les liaisons qu'elles désiraient former. La confiance qu'il inspirait, l'avait établi, pour ainsi dire, le régulateur de toutes les familles qu'il connaissait, le guide chérie de toute la jeunesse dont il aimait à se voir entouré.

Ce fut cette confiance qui donna lieu à l'aventure que je vais essayer de décrire,

et qui prouvera que les lettres peuvent devenir une ressource précieuse, même pour les femmes dont on négligea si longtemps l'éducation, et que de sots préjugés condamnèrent à ne vivre, dans les revers de la fortune, que du travail de leurs mains : comme si l'élévation d'âme et le droit de s'instruire, n'étaient pas de tous les sexes, de toutes les conditions.

. Suard avait travaillé de tous temps aux journaux les plus accrédités. Jeune encore, il rédigea de nombreux articles dans le *Mercure*; il devint ensuite directeur de la *Gazette de France*; et en 1815, lorsqu'il comptait déjà soixante-dix hivers, il dirigeait la rédaction du *Publiciste*, où les principes les plus sages se trouvaient réunis à une érudition dégagée de tout esprit de parti, de toute manœuvre littéraire. Ce journal, qui comptait parmi ses rédacteurs des hommes d'un mérite recommandable, avait acquis une vogue méritée et un assez grand nombre d'abonnés. Un matin que

Suard relisait une épreuve, et cherchait scrupuleusement à faire disparaître tout ce qui pouvait exciter la discorde et dépasser les bornes d'une critique mesurée, entre dans son cabinet une jeune personne d'environ vingt ans. Ses humbles vêtemens et sa démarche timide annonçaient au premier aspect une infortunée qui venait réclamer quelques secours. Sa figure, d'une expression remarquable, paraissait altérée par le travail ou le chagrin. Sa pâleur excessive indiquait un être souffrant. « Ne soyez point surpris, dit-elle en abordant Suard, si je me présente seule devant vous : votre nom, monsieur, rassure et donne du courage ; toute jeune fille a le droit de vous aborder comme un père. — Que puis-je pour votre service, mademoiselle ? répond le vieillard surpris de ce début, et présentant un siége à l'inconnue. — Vous voyez en moi l'unique rejeton d'une famalle illustre dont je vous demande la permission de vous taire le nom, pour quel-

que temps encore. Privée de l'auteur de mes jours, qui n'a pu supporter le malheur d'être exilé de sa patrie, il ne me reste qu'une mère avec laquelle j'existais du travail de mes mains. Je ne rougis point de vous l'avouer, monsieur, nous sommes privées de toute espèce de fortune; mais il est des circonstances où l'on doit savoir accepter l'adversité. Nous la bravions avec courage ma digne mère et moi, lorsque le destin, voulant achever de nous accabler, a frappé d'une paralysie presque totale, celle dont le travail était nécessaire au mien, pour subvenir ensemble aux premiers besoins de la vie; et le temps que j'emploie à la soigner, m'oblige de négliger ma broderie, notre unique ressource. Comme l'excès du malheur donne à l'âme une énergie dont elle ne se croyait pas capable, il m'est venu dans l'idée de m'adresser à vous, monsieur, pour exécuter un projet peut-être au-dessus de mes forces; mais que l'amour filial m'ordonne de ten-

ter. — Parlez, mademoiselle, et si je puis vous être utile..... — J'ai reçu de mes parens ce que ne peuvent ravir les coups du sort, une éducation soignée, j'ai, par un travail assidu tâché d'acquérir quelque érudition. — Je l'avais déjà deviné, mademoiselle. — Habituée à faire des extraits de tous les ouvrages qu'on me donnait à lire, j'ai pris insensiblement l'habitude de l'analyse..... — Moyen sûr et puissant de former son jugement, d'orner sa mémoire et d'apprécier tout à sa juste valeur. — Pourquoi, me suis-je dit, ne pas profiter du seul bien qui me reste? pourquoi ne pas utiliser tout ce que m'a fait acquérir une étude constante?..... mon sexe et ma jeunesse me défendent, je le sais, de paraître au grand jour : on prendrait pour une prétention ridicule ce qui n'est qu'un devoir filial; mais je puis choisir pour Mentor un de ces hommes dont le nom, le caractère et le mérite écartent tout soupçon, imposent à la médisance même... et c'est

vous, monsieur, que j'ai choisi. — Je vous remercie beaucoup de cette honorable préférence : que faut-il faire pour m'en montrer digne ? — Me confier la rédaction de quelques articles dans le journal soumis à votre autorité. J'y pourrais faire un extrait fidèle des nouveaux ouvrages dont plusieurs femmes célèbres augmentent chaque jour nos richesses littéraires. Je pourrais parcourir le dédale immense des romans du jour ; écarter tout ce qui n'offre qu'une fastidieuse inutilité ; réunir et présenter ce qui serait susceptible de piquer la curiosité, d'épurer les mœurs... Mes premiers pas seront chancelans, incertains ; mais rassurée, guidée par vous, monsieur, j'ose croire que mes efforts ne seraient pas vains, et que je deviendrais utile au journal dont la rédaction vous est confiée. Un seul article par semaine, me produirait le double de mes broderies ; j'offrirais à ma mère quelques-unes des douceurs auxquelles elle fut si long-temps

habituée, et je ne devrais ce bonheur inexprimable qu'à mon travail et à vos bontés. »

Suard, ému de ce noble élan de piété filiale, s'empressa d'accepter les propositions de l'inconnue; il fut convenu qu'elle serait attachée au Publiciste, sans jamais y paraître, et qu'elle fournirait d'abord quelques articles, dont lui seul connaîtrait l'auteur, et se chargerait de lui en remettre le prix, qui serait fixé par l'administration. Le hasard voulut qu'à cette époque, parût dans le monde littéraire cette femme dont les écrits se faisaient remarquer par une sensibilité dévorante, un style entraînant, une imagination féconde; madame Cottin, déjà connue par *Claire-d'Albe*, essai d'un talent du premier ordre, fit paraître *Malvina*, production beaucoup plus étendue et bien plus importante, où l'on trouve des caractères tracés à grands traits, des descriptions riches, abondantes, et des situations dramatiques d'un effet prodigieux. Cet ouvrage faisait beaucoup de

bruit dans Paris; Suard crut devoir profiter de cette occasion, pour essayer les forces de sa protégée, qui ne lui était connue que sous le nom d'Alphonsine. Il la chargea de faire l'article sur le nouveau roman de madame Cottin; et peu de jours après il le reçut des mains de la jeune anonyme qui, cédant sans doute à la vive impression que produisait la lecture de ce bel ouvrage, s'était beaucoup trop étendue dans ses éloges, dans ses réflexions; mais on y remarquait un goût parfait, une grande pureté de principes, un style correct et ces aperçus fins et délicats, qui n'appartiennent qu'aux femmes. Au moyen de quelques coupures, cet article fut jugé digne de l'écrit remarquable dont il offrait l'analyse, et remplit avantageusement deux grandes colonnes du Publiciste. Tous les intéressés à ce journal témoignèrent au rédacteur en chef, leurs regrets de ne pouvoir connaître l'auteur qui tout à la fois avait su faire sentir les beautés, et indiquer les défauts du

nouveau roman de madame Cottin. Suard s'empressa d'annoncer ce premier succès à l'heureuse Alphonsine, et lui dit qu'elle était autorisée à fournir quatre articles par mois. Bientôt sa vénérable mère ne fut plus exposée à manquer du nécessaire : et c'était à son travail, à l'éducation qu'elle avait reçue, et dont elle faisait un si noble usage, qu'elle devait cette jouissance, la plus vive qu'elle eût prouvée de sa vie.

On vit bientôt paraître, à peu de distance l'une de l'autre, les nouvelles productions des femmes qui tentaient les premiers rangs dans la littérature moderne. Mesdames Cottin, de Genlis et de Flahaut dans le genre romantique, mesdames d'Hautpoult, d'Entremont et Dufresnoy dans les poésies légères, élégiaques ; et enfin madame de Staël, dans un genre qui n'appartient qu'à elle seule, et qui la signale à la postérité : toutes semblèrent concourir à l'envi, et se disputer les palmes littéraires. Quel bonheur pour Alphonsine qui, formée

chaque jour par les conseils et la longue expérience du respectable Suard, était parvenue à rédiger ses articles à la satisfaction des nombreux abandonnés du Publiciste! Comme elle rendit à chacune de ces femmes célèbres, les hommages qu'elles méritaient! avec quelle précision, qu'elle chaleur et quelle impartialité on la vit analyser tour à tour *Mathilde*, *Delphine*, *Corinne*, *Adèle de Sénange*, *Elisabeth* et *Madame de la Vallière!* on voulait absolument connaître l'anonyme qui savait donner à la critique ces couleurs et ces formes qui la rendent plus utile et plus chère; mais fidèle à garder le secret qu'il avait promis à l'intéressante Alphonsine, Suard la maintint constamment sous le voile du mystère, et sentit croître chaque jour l'attachement et l'espèce de vénération qu'il lui portait.

Les articles signés de la lettre X, qui, même dans l'algèbre, n'avait jamais mieux représenté l'*inconnu*, devinrent ceux du

journal qu'on lisait avec le plus d'intérêt, et qui produisaient le plus d'abonnés. Suard, toujours empressé de procurer au vrai mérite sa récompense, et qui savait le noble usage que faisait Alphonsine du produit de son travail, lui annonça que ses articles seraient portés au *maximum*, ce qui lui assurait un revenu d'environ trois mille francs, et lui donna les moyens d'offrir à sa mère tous les secours qu'exigeaient ses infirmités. Elle mit auprès d'elle une garde attentive, qui prévenait ses désirs, et trouvait les moyens de la distraire par des lectures amusantes et des récits attachans. Bientôt sa fille lui fit quitter l'humble mansarde qu'elles occupaient dans une rue étroite, isolée, pour habiter un second étage, donnant sur des jardins, où la pauvre paralytique respirait un air qui répandait dans tous ses organes une force salutaire. Au bout de quelques mois, la malade recouvra l'usage de ses mains: ses jambes reprirent un peu de mouve-

ment; elle put faire quelques pas; enfin des gratifications accordées à tous les rédacteurs du Publiciste, procurèrent à la courageuse Alphonsine, le bonheur de conduire sa mère aux eaux de Bourbonne, d'où elle la ramena marchant à l'aide d'une canne, et presque entièrement rétablie. Oh! combien cette heureuse fille s'applaudit de s'être confiée au vénérable Suard! elle ne crut pas devoir lui cacher plus longtemps son nom et sa naissance : elle lui apprit qu'elle était l'unique rejeton d'une famille honorable; que son père, nommé Dartolle, ancien président du parlement de Rennes, obligé de quitter la France pour sauver ses jours, était mort au moment où il venait d'obtenir la promission de rentrer dans sa patrie, que tous leurs biens provenant de ce père proscrit, ayant été confisqués et vendus, elle s'était trouvée ainsi que sa mère, exposée à tous les tourmens de l'indigence; mais que trop fières l'une et l'autre pour implorer le secours de pa-

rens éloignés ou d'amis indifférens, elles s'étaient résignées à supporter les plus dures privations, et à n'exister que du faible produit des broderies qu'elles pouvaient faire. « Jugez, ajoutait Alphonsine, en pressant les mains de Suard dans les siennes; jugez de tous les droits que vous avez à ma reconnaissance..... Il ne reste plus à ma mère qu'un vœu bien doux à remplir : c'est de vous connaître, vous, à qui nous devons notre nouvelle existence. — Vous ne la devez qu'à votre mérite et à vos travaux assidus; croyez mademoiselle....... — Cette expression m'afflige dans votre bouche : daignez m'appeler votre Alphonsine! — Eh bien! ma chère Alphonsine, croyez que je m'empresserai de connaître celle qui vous donna le jour, et de la féliciter d'avoir une fille telle que vous. La première fois que vous m'apporterez un de vos articles si appréciés dans notre journal, j'aurai l'honneur de vous reconduire à votre de-

meure, et de présenter à madame votre mère mon respectueux hommage. »

Dans l'entrevue qui eut lieu peu de jours après, Suard éprouva tout ce que peut offrir de jouissances, un service bien placé. Il trouva dans la présidente Dartolle, une de ces femmes de la vieille roche, dont le mérite était sans prétention, la dignité sans orgueil, et la franchise du cœur sans calcul. Elle avait conservé cette fraîcheur d'imagination, et cette gaieté naturelle qui survivent aux chagrins et bravent jusqu'à la souffrance. La conversation fut animée, attachante. Suard, qui retrouvait dans madame Dartolle, cette ancienne urbanité dont il était un des plus fidèles observateurs, éprouvait auprès d'elle un charme dont il ne pouvait se défendre.... Mais le plaisir qu'il ressentait, fut accompagné de la plus vive admiration par une confidence importante que lui firent la mère et la fille qui, toutes les deux, réclamèrent ses avis. Alphonsine lui apprit,

sous la foi du secret, qu'une ancienne amie de sa mère lui avait déposé, peu de jours avant sa mort, une riche cassette qu'elle la priait de remettre à un officier d'artillerie appartenant alors à l'armée française qui combattait en Allemagne. « S'il échappe aux hasards des combats, » avait dit cette dame expirante, vous » lui restituerez ce dépôt que je vous con- » fie, sur un écrit de ma main qu'il vous » représentera ; mais si pendant les six » années, à partir du jour de ma mort, il » ne vient pas réclamer cette cassette, » vous la regarderez comme vous apparte- » nant.... » Voilà bientôt neuf ans d'écoulés, ajoute madame Dartolle, et nous nous trouvons, ma fille et moi, dans le plus grand embarras. — Je n'en vois plus, répond Suard, puisque d'après les volontés de la mourante, la cassette vous appartient. — Oh! reprend vivement Alphonsine, nous ne voulons nous l'approprier qu'après dix années révolues. Un militaire ne peut-il pas

être retenu long-temps hors de sa patrie? il est fait prisonnier et souvent est conduit dans de lointains climats, il reçoit une blessure dangereuse qui l'oblige à faire un long séjour sur une terre étrangère; et tandis que le brave dont nous ignorons le nom, va repousser nos ennemis, exposer mille fois sa vie et verser son sang pour nous défendre, nous le dépouillerions, nous ne paierions son dévouement et sa valeur que par une avide ingratitude! — Non, non, reprit à son tour madame Dartolle, il faut attendre encore, et déposer la cassette chez un notaire. — Je demande à ma mère la permission de ne point partager cette idée : ce serait faire croire que nous avons craint de céder à la tentation; ce dépôt ne doit sortir de nos mains, que pour se trouver dans celles de l'inconnu que nous attendons..... Je m'en rapporte, au reste, à notre guide, à notre aimable protecteur. — Je partage votre opinion, mademoiselle; mais j'avoue que je

ne puis résister à vous exprimer ici la profonde émotion que vous me faites éprouver. Quoi, c'est auprès de ce trésor que vous avez supporté les plus cruelles privations! ni vos ressources évanouies, ni vos forces épuisées, ni l'aspect déchirant d'une mère infirme dont les besoins augmentaient sans cesse, n'ont pu vous empêcher de respecter ce dépôt devenu votre bien! — Oh! répond Alphonsine avec la plus admirable simplicité, jamais, je vous le jure, dans la gêne la plus pressante, le moindre désir d'ouvrir cette cassette ne s'est offert à ma pensée. Je vous avouerai même, que j'éprouvais une sorte d'orgueil, à travailler auprès, à poser sur le meuble qui la renferme, la lampe dont la faible lumière m'éclairait dans mes veilles. « Là, me disais-je, est sans doute l'opulence : ici, gémit l'honorable misère, qui n'a de ressource que son courage et sa résignation...» Ce contraste frappant me charmait, m'excitait au travail et me faisait réfléchir sur

les vicissitudes du sort. — Non, non, ce trait de vertu si rare, s'écrie Suard, ne peut rester ignoré ; tout votre sexe le réclame : il ne m'étonne point de votre part ; et vous avez raison de conserver ce précieux dépôt ; il ne peut être en de plus sûres mains. Je vous aimais déjà beaucoup, chère Alphonsine, mais à présent il faut vous admirer. »

Ce ne fut jamais, en effet, sans une respectueuse déférence qu'il reçut mademoiselle Dartolle : chaque fois qu'il trouvait l'occasion d'augmenter le nombre des articles qu'elle fournissait au Publiciste, il la saisissait avec empressement. Une année entière s'écoula, pendant laquelle Alphonsine, toujours guidée par son respectable ami, parvint à un talent de rédaction qui contribuait à la prospérité du journal. Elle fut sollicitée d'y insérer deux fois par semaine des articles littéraires, ce qui doubla son revenu. Chaque jour l'aisance augmentait ; un honnête mobilier rempla-

çait déjà ce que la gêne avait forcé de vendre. Madame Dartolle reprenait insensiblement les douces habitudes qui charmaient autrefois son existence : Alphonsine s'était formé une bibliothéque choisie, où se trouvaient les livres dont elle avait besoin; et, tel qu'un soleil bienfaisant vient réchauffer, aux premiers jours du printemps, la terre engourdie par les rigueurs de l'hiver, telle on voyait naître une douce sécurité sur la figure de la mère et de la fille, et régner dans leur honnête retraite un bien-être dont la source est aussi pure qu'honorable.

Cependant Suard éprouva dans la direction du journal qui lui était confiée, une de ces secousses violentes que produisent les événemens politiques, et qu'il sut braver avec autant de courage que de loyauté. Un grand coup d'État parut nécessaire à ceux qui tenaient les rênes du Gouvernement ; il fallait, pour en assurer le succès, le faire préconiser dans les journaux; mais

Suard n'était pas un de ces automates qui cèdent passivement au ressort qui les fait agir, une de ces trompettes vénales qui, sonnant à volonté, propagent tout ce qu'on veut offrir à l'aveugle crédulité du peuple. Il déclara donc qu'il ne se prêterait point à une demarche contraire à ses principes : *Jamais*, dit-il, *je n'ai fait le sacrifice de mon sentiment et de ma pensée ; mon caractère ne s'est pas plus assoupli avec l'âge que mes membres ; je voudrais achever le cours de ma carrière comme je l'ai déjà parcourue.* Cette noble attitude imposa tout-à-fait à céux qui voulaient le faire courber sous le joug où l'on retenait la plupart des écrivains ; on n'osa sévir contre une aussi honorable résistance. La direction du Publiciste lui fut conservée ; mais ce journal, malgré toute la prudence et l'impartialité qui le distinguaient de tant d'autres, fut suspendu à différentes reprises ; les agens du pouvoir et ses vils flatteurs ne cessèrent de porter

atteinte à la vogue qu'il avait acquise, et qu'enviaient tous ses rivaux. Suard ne put se dissimuler que c'était lui seul qui attirait cet orage; et, trop juste, trop généreux pour nuire à une entreprise importante, devenue la ressource de plusieurs littérateurs estimables et de pères de famille, il se démit de sa direction du Publiciste, donnant pour prétexte son grand âge et la faiblesse de sa santé. Il se réserva seulement le droit d'y insérer quelques articles purement littéraires, et se garda bien de faire part à mademoiselle Dartolle de cette retraite, qui l'eût effrayée sur son sort. Il s'écoula plusieurs mois sans que l'heureuse Alphonsine, qui ne paraissait jamais au bureau du journal, fût instruite qu'il n'était plus sous la direction du secrétaire perpétuel de l'Académie française. Celui-ci, qui désirait, sur la fin de sa carrière, de revoir le lieu de sa naissance, et en même temps de prendre les eaux minérales qui se trouvent dans le environs,

annonça son départ pour Besançon vers la fin du mois de juin ; et s'entendit avec sa chère protégée sur les moyens de ne donner à ses travaux aucune interruption. Il fut convenu qu'il mettrait dans la confidence un des principaux rédacteurs du Publiciste, nommé Delmare, homme bien né, d'une érudition remarquable, et que de nombreuses blessures avaient forcé, quoique jeune encore, de se retirer du service. Il irait lui-même prendre, chez madame Dartolle, les articles que sa fille fournissait chaque semaine, et lui en remettrait le montant, selon l'usage. Par là, rien ne serait changé dans l'existence de ces dames, et le voile dont aimait à se couvrir la modeste Alphonsine, lui serait conservé. Suard partit donc, après avoir remis à son ami Delmare un billet pour mademoiselle Dartolle, chez laquelle il se présenta dès le lendemain. Elle reçut le discret émissaire avec la grâce et l'urbanité que méritait son obligeance; mais elle crut remarquer

dans tout son être une espèce d'altération. Ses yeux s'attachaient sur la mère et sur la fille avec un intérêt tout particulier : on eût dit qu'il éprouvait à la fois de la joie et de la souffrance ; sa bouche semblait résister aux mouvemens de son cœur. Ses entrevues avec cette honnête famille devinrent fréquentes ; il goûtait auprès d'Alphonsine un charme que jusqu'alors il n'avait point connu. Leurs relations amenèrent insensiblement cette douce intimité que produit le commerce des lettres, cet échange d'avis et de services ; en un mot, se forma le lien sacré des âmes délicates. Mais Alphonsine crut s'apercevoir que M. Delmare éprouvait un grand étonnement de voir qu'elle existait de son travail, et d'entendre madame Dartolle répéter que c'était leur unique ressource. Un jour qu'il faisait une chaleur extrême, et que le ciel se couvrait de nuages, Delmare portait souvent la main à sa poitrine, et ne pouvait dissimuler la difficulté qu'il avait à

respirer. « Vous trouveriez-vous incommodé ? lui demande madame Dartolle avec tout l'intérêt qu'il inspire. — Oh ! ce n'est rien, madame ; un coup de lance que j'ai reçu dans le poitrine il y a huit ans environ, me cause quelquefois, à l'approche de l'orage, un spasme qui gêne la respiration. — Un coup de lance ! dit Alphonsine : vous avez donc servi ? — Sept ans, mademoiselle ; et sans une blessure grave qui m'a retenu long-temps en Saxe, je serais maintenant colonel d'artillerie. Ce n'est que depuis trois ans que je suis de retour à Paris, où le bon, le généreux M. Suard, trouvant que ma pension de retraite ne pouvait suffire à mon existence accoutumée, m'a fait obtenir une des rédactions du Publiciste........ c'est à lui que je dois le bonheur de ma vie. » En proférant ces mots, il rougit et baissa les yeux, ce qui fit tressaillir Alphonsine, et ne permit plus à madame Dartolle d'ignorer les sentimens secrets que sa fille inspirait

à Delmare. Elle feignit de ne point s'apercevoir de leur trouble mutuel, et sentit se former dans le fond de son âme le désir d'une aussi parfaite union. Alphonsine, de son côté, ne put être insensible au tendre intérêt qu'on lui portait, et s'abandonna, pour la première fois, au bonheur d'aimer et d'être aimée.

Suard revint de son voyage, où il semblait avoir repris de nouvelles forces et rétabli pour long-temps sa santé; il retrouva Delmare enthousiaste du rare talent et des admirables qualités d'Alphonsine. Celle-ci lui parut plus rêveuse; elle ne pouvait lui parler de son ami, sans un trouble qu'elle cherchait à déguiser, mais qui n'échappait point à l'œil observateur. Les articles du journal qu'elle rédigeait, devenaient chaque jour plus importans, et tous les actionnaires sollicitaient sans cesse Delmare de leur faire connaître le modeste anonyme; mais il était trop heureux de se trouver dépositaire d'un pareil secret pour jamais

le révéler : il lui semblait déjà que ménager la réputation d'Alphonsine, c'était travailler à la sienne.

Cependant celle-ci, tourmentée du désir ardent de découvrir le véritable propriétaire de la cassette, récapitulait dans son ardente imagination tous les rapprochemens qui se trouvaient entre Delmare et cet inconnu. Sept ans de service, une blessure qui l'avait retenu long-temps en pays étranger, le mystère qu'il faisait constamment de sa famille, de sa fortune ; enfin, cet embarras, cette surprise qu'il laissait paraître chaque fois que madame Dartolle parlait de la gêne affreuse où elles avaient gémi : tout se présentait à l'idée d'Alphonsine, et souvent y faisait naître des soupçons qu'aussitôt la raison semblait détruire. Elle résolut néanmoins de tenter une dernière épreuve. Après avoir consulté Suard, qui ne trouvait pas que cette identité fût impossible, elle profita d'un moment où les deux amis se réunirent chez sa mère pour divulguer

le secret qui faisait son tourment, elle instruisit Delmare de tout ce qui s'était passé. Ce dernier, stupéfait d'admiration, prétend que la cassette est devenue la propriété de ces dames; et que celui à qui elle était d'abord destinée, ne pourrait l'accepter sans s'avilir. « Mais, dit Alphonsine en l'observant, s'il s'est trouvé dans l'impossibilité de rentrer en France avant les six années expirées, pouvons-nous, sans rougir, nous approprier ce qui lui appartient? — Jamais!...... ajoute madame Dartolle : c'est pourquoi je persiste à déposer la cassette chez un notaire, jusqu'à ce que le propriétaire se fasse connaître. — Il ne le fera pas, répond vivement Delmare, s'il est homme d'honneur. — Ainsi donc, dit Suard, l'observant à son tour, ce que renferme ce dépôt, qui paraît important, sera perdu pour tout le monde.... ainsi donc les intentions de l'excellente femme qui voulut faire du bien, ne seront pas remplies, et ses mânes seront troublés par ceux-là mêmes de qui

elle avait le droit d'attendre un si doux souvenir..... Delmare, ajoute-t-il en lui prenant la main, vous m'oublierez ainsi... — Moi, mon respectable ami! vous ne pouvez le croire. — Pourquoi donc oubliez-vous les dernières volontés de votre bienfaitrice? — Que voulez-vous dire? — Ce trouble, cet embarras, tout vous trahit. — Oui, s'écrient presqu'à la fois madame Dartolle et sa fille, vous êtes celui que nous attendons, que nous cherchons depuis si longtemps. — Il semble, ajoute Alphonsine, que la providence ait voulu nous dédommager de notre longue attente, puisqu'elle nous fait trouver en vous cet inconnu tant désiré. — Cédez à l'évidence, reprit Suard, et donnez à ces dames le prix de leur infatigable patience, de leur admirable délicatesse! » Delmare voulut en vain chercher encore à se couvrir du voile du mystère; il ne put résister aux pressantes instances, aux regards attendris qui pénétraient jusqu'au fond de son cœur. Il avoue donc, non sans

efforts, que la cassette, qu'Alphonsine s'empresse déjà de tirer du coffre qui la renferme, contient soixante-douze mille francs en or, que feu madame Darmaincourt, sa parente, voulut lui remettre, à l'insu de sa famille, comme le fruit d'une spoliation qui avait ruiné le père de lui Delmare, et dont elle attestait que l'honneur et la justice lui ordonnaient la restitution. Il présente aussitôt la lettre de sa parente, qui lui apprend que c'est à madame Dartolle, dont elle indique la demeure, qu'elle a déposé les soixante-douze mille francs, qu'elle ne doit remettre qu'à lui seul. « Cette lettre, ajoute-t-il, ne m'est parvenue que bien long-temps après sa date, au fond de la Saxe, où j'étais mourant. Comme elle m'accusait en même temps que la somme appartenait au dépositaire au bout de six ans, et que je n'ai pu me rendre à Paris avant le terme prescrit, j'ai dû ne faire aucunes recherches, et me résigner aux volontés de celle dont je ne cesserai d'honorer la mémoire. — C'est pour l'ho-

norer de même et remplir ses intentions, lui répond Alphonsine, que nous vous remettons la clef de cette cassette........ » Delmare l'ouvre aussitôt : elle renferme en effet trois mille pièces d'or; dont il fait deux portions égales. S'adressant ensuite à la mère d'Alphonsine, il déclare que l'honneur et la justice lui ordonnent à son tour de ne prendre que la moitié du dépôt; et que l'autre appartient à celle qui, dépositaire pendant plus de six ans, avait acquis le droit d'en conserver la totalité. Madame Dartolle répond que jamais elle ne profitera de la blessure d'un militaire, pour le priver de la moitié de sa légitime. Il s'élève de part et d'autre des débats de générosité, lorsque Suard, prenant une main d'Alphonsine et de son ami, et s'adressant à madame Dartolle pour obtenir son aveu, propose le seul moyen de tout concilier, en ne faisant qu'une seule fortune de ce que renferme la cassette. « Ah ! s'écrie Delmare en tombant aux pieds d'Alphonsine, ce serait ajou-

ter à la restitution le trésor le plus précieux que je puisse trouver sur la terre. — Il m'est doux, monsieur, répond madame Dartolle, de contribuer, avec celle qui fut ma meilleure amie au bonheur que vous méritez. — Oh ! ma mère, ajoute Alphonsine, vous ne faites pas moins pour le mien. » Suard, qui dans ce moment exerçait, en quelque sorte, l'autorité d'un père, les unit et reçoit de ces nouveaux fiancés tout ce qu'inspirent la reconnaissance et la vénération. Alphonsine ne pouvait se rassasier de le nommer son père, de lui prodiguer les douces caresses de la fille la plus tendre. « Vous ne savez pas encore tout ce que vous lui devez. — Delmare, que faites-vous » dit Suard, en essayant de lui fermer la bouche. « Vous m'avez dévoilé, généreux et respectable vieillard, je dois avoir mon tour..... Écoutez, chère Alphonsine, écoutez !..... La première année où vos articles ont paru dans le Publiciste, ils ne furent évalués par l'administration que vingt-cinq francs :

ce digne ami ne cessa de vous les payer quarante..... bientôt votre rare talent les fit porter à ce dernier prix : alors il vous fit croire qu'ils avaient atteint le *maximum*, et vous les paya soixante.... enfin, depuis près d'un an qu'il a cessé de diriger notre journal, il avait le droit d'y insérer quatre articles par mois : il leur a substitué les vôtres, afin d'en augmenter le nombre, et de contribuer à votre aisance par tous les moyens qui se trouvaient en son pouvoir. — Eh quoi! dit Alphonsine à son protecteur, qu'elle presse dans ses bras, ce n'était donc pas assez de me guider par vos avis, de m'appuyer de votre crédit, vous nous avez prodigué les soins les plus tendres, vous nous avez comblées de vos dons !...... — Le moyen, répond Suard de ne pas secourir la jeunesse, le talent, la vertu ? Peut-on voir souffrir ce qu'on est forcé d'admirer ?..... Souvenez-vous, mes bons amis, ajoute-t-il, en les tenant enlacés sur son cœur, souvenez-vous qu'un septuagénaire

n'a pas trop de temps pour faire quelque bien, et qu'*au dernier jour il ne reste que ce qu'on a donné.* »



MADAME DE STAEL,

OU LES EXILÉS.

Je m'étais proposé, dans le cours de cet ouvrage, de ne rappeler au souvenir de mes jeunes lecteurs, que les hommes de lettres que je présumais avoir le plus de droits à leur considération : mais j'ai pensé que je ne leur déplairais pas, en terminant ces *Encouragemens* par une anecdote qui leur prouvera l'heureuse influence que peuvent avoir, dans la société, les écrits d'une femme célèbre. Celle que je leur présente fut douée d'une imagination riche, ardente; d'une sensibilité profonde, d'une abondance de pensées, d'une justesse de touche et d'une vigueur de coloris qu'ont souvent enviées ceux-là mêmes qui furent ses plus austères censeurs. On ne voit point, au mi-

lieu des ténèbres, luire une clarté brillante, qu'aussitôt mille insectes ne bourdonnent autour d'elle, et ne fassent de vains efforts pour atteindre à l'éclat qu'elle répand.

Madame de Staël fut presque toujours en butte à l'injustice des partis dont elle fronda les excès, à la jalousie d'un sexe au-dessus duquel elle s'élevait trop superbement, et au ressentiment de l'autre qu'elle rivalisa. C'était un météore qui planait au milieu des orages, et répandait des torrens de lumières; on eût dit, en effet, que le dévouement et l'énergie de cette femme extraordinaire augmentaient en proportion des obstacles qu'il lui fallait vaincre. Ni la crainte de déplaire à la puissance ombrageuse, ni la certitude d'ameuter contre elle la sottise et l'envie, le pédantisme et les préjugés gothiques, ne purent la faire dévier du sentier périlleux qu'elle avait entrepris de parcourir. *Mon plus grand plaisir*, disait-elle souvent, *c'est de don-*

ner un coup de poing moral aux méchans.

Personne cependant ne montra plus de respect que madame de Staël, pour toutes les convenances reçues; personne jamais ne connut mieux les limites posées par la décence, et ne se restreignit avec plus de résignation aux seuls droits qu'on accorde à son sexe. *Un homme*, disait-elle, *doit savoir braver l'opinion*; *une femme doit s'y soumettre.* Dans son ouvrage sur la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales, le chapitre sur les femmes qui cultivent les lettres, est un chef-d'œuvre d'esprit et de raison : c'est le portait de l'auteur fait par elle-même, et d'une ressemblance parfaite. Comment ne pas estimer et chérir celle qui s'exprime ainsi? *L'aspect de la malveillance fait trembler les femmes, quelque distinguées qu'elles soient; courageuses dans le malheur, elles sont timides contre l'inimitié.*

« Madame de Staël avait une grande for- » tune de cœur, » a dit une femme très-distinguée. Cette expression neuve suffit pour donner une juste idée des rares qualités de l'auteur de *Corinne.* Jamais, en effet, le ciel ne forma d'âme plus généreuse; plus élevée, et qui sût en même temps descendre avec autant de modestie, au niveau de tout ce qui ne pouvait l'atteindre. Elle détestait les gens affectés, et prétendait qu'il n'y avait rien à prendre parmi eux. L'être le plus simple avait tout accès auprès d'elle, pourvu qu'il eût un accent vrai, un regard expressif. Elle était à la fois vive et mélancolique; c'était un mélange inconcevable de simplesse et de dignité, de douceur et d'énergie. Toujours étonnée de l'empire qu'elle exerçait dans un cercle, elle rougissait, comme un enfant, du silence qu'on faisait pour l'entendre. Être aimée était pour elle un besoin aussi nécessaire que l'air qu'on respire; le nom d'amie, pour elle, n'avait point de

synonyme. L'amitié fut sa passion dominante ; elle balança même dans son âme jusqu'à l'amour filial. *Jamais*, répétait-elle sans cesse, *jamais je ne fus aimée comme j'aime ; et personne n'a plus besoin que moi de tendresse, de bonheur et d'appui.*

Elle avait pour principe qu'on doit graver sur le marbre tout le bien, et sur le sable tout le mal qu'on nous fait. La vengeance ne pouvait arriver jusqu'à son cœur : il fallait qu'elle montât si haut pour l'atteindre, qu'elle se dissipait en chemin. Jamais elle n'éprouva le moindre ressentiment contre ceux qui la frondèrent, même avec aigreur. Elle regardait un nouvel ouvrage lancé dans le public, comme un esquif jeté sur les flots d'une mer orageuse ; et qui, s'il n'était submergé promptement, ne pouvait arriver au port qu'après avoir été battu par la tempête. Aussi personne n'eut autant d'indulgence et ne fut d'un conseil plus sûr et plus sincère que celle

qui, par son grand talent, faisait tant d'envieux, et rendait une si éclatante justice au mérite de ses rivales. *Elle m'a attaquée*, disait-elle en parlant d'une des plus redoutables, *je l'ai louée : nous sommes quittes.*

L'adulation était son plus grand supplice ; des éloges outrés lui faisaient éprouver une espèce de convulsion qu'elle ne pouvait vaincre. Elle comparait les prôneurs mielleux aux syrènes, qui ne charmaient les passans que pour les égarer. *Les échos m'ennuient*, disait-elle en parlant des flatteurs qui l'obsédaient ; *j'ai assez de moi en moi : je veux qu'on me renvoie autre chose.*

La France fut de tout temps sa patrie adoptive : elle ne pouvait, sans un chagrin profond, quitter Paris, même pour aller habiter les bords enchanteurs du lac de Genève. Elle prétendait que ses eaux si calmes, si limpides qui réfléchissent l'azur des cieux, ne pouvaient lui faire oublier le

ruisseau fangeux de la rue du Bac. *Je me réduirais*, s'écriait-elle, *à m'y loger au quatrième, avec cent louis de revenu*....... Qu'on juge de la peine qu'elle éprouva, lorsqu'après une proscription de dix années, revenue dans cette capitale, centre des lettres et des arts, où s'était formée sa jeunesse, où elle avait essayé les premiers pas de sa brillante carrière, elle se vit l'objet de délations insidieuses, d'injustes préventions, et bientôt exilée, pour la seconde fois, à quarante lieues de la métropole où elle laissait tant d'affections, d'où elle emportait tant de regrets!... elle choisit pour sa retraite l'antique château de Chaumont, situé sur les bords de la Loire, entre Blois et Amboise, au sommet d'une montagne escarpée qui domine sur le beau jardin de la France, et n'est séparée que par le fleuve, de cette plaine riante et fertile où se trouve le château d'Onzain. A peine eut-elle établi son séjour sur ces rivages délicieux, qu'elle

éprouva tout à la fois ce que peut une haute renommée, et ce que produit la crainte de déplaire à un maître redoutable.

Dès que l'arrivée de Madame de Staël fut annoncée dans les environs, chacun voulut connaître cette femme dont la célébrité, devenue européenne, se rattachait à cet intérêt irrésistible qu'inspire toujours un exilé. Les cours du château romantique où elle avait établi sa demeure, ne désemplissaient pas de curieux qu'on voyait arriver de toutes parts : les uns voulaient contempler l'auteur de ces productions admirables qui donnaient une si haute idée de son talent et de son caractère : les autres désiraient saluer la fille chérie de ce ministre fameux dont les généreux efforts et les nombreux travaux n'eurent jamais pour but que de bonheur de la France : le nom du vertueux Necker était répété de bouche en bouche avec un respectueux recueillement ; et de tous les hommages dont madame de Staël était environ-

née, celui-là seul arrivait à son cœur.

Cependant elle s'aperçut que parmi les habitans de la contrée qui chaque jour venaient la visiter dans sa retraite, aucun fonctionnaire public n'avait osé paraître : on redoutait le chef de l'État, qui, d'un mot, d'un seul regard pouvait lancer la foudre ; on savait tout le ressentiment que lui inspirait madame de Staël, qui jamais n'avait voulu fléchir le genou devant sa toute-puissance ; on luttait entre la crainte de se compromettre et le désir pressant de connaître la célèbre exilée. Chaque maire de village n'osait aller à Chaumont à l'insu du sous-préfet : celui-ci redoutait de son préfet l'active surveillance ; et ce dernier celle du commandant divisionnaire..... Madame de Staël s'amusait de tous ces ricochets de la faiblesse humaine ; et fut pendant plus d'un mois privée de la visite du moindre fonctionnaire.

Cependant le préfet de Blois, homme aimable et d'une grande érudition, ne put

résister long-temps au besoin qu'il éprouvait de rendre hommage à l'une des femmes de lettres les plus marquantes, qui s'était réfugiée dans la contrée soumise à son autorité. Il parut donc au château de Chaumont, se résignant d'avance à tous les dangers auxquels l'exposait la démarche qu'il osait faire. Elle fut bientôt imitée par tous ses subordonnés; aucun d'eux ne se crut coupable, en suivant l'exemple donné par son supérieur. C'est ainsi que dans les circonstances critiques, le sage dirige seul sa marche, les autres se laissent entraîner.

Madame de Staël se vit bientôt assiégée par tous les premiers fonctionnaires des villes circonvoisines: on arrivait en foule de Blois, d'Amboise, de Vendôme et de tous les châteaux des environs. On eût dit une souveraine qui recevait au milieu de ses États, les hommages d'un peuple enivré de sa présence. Elle ne tarda pas à distinguer parmi les hommes qui remplissaient les salons du château qu'elle habitait, le comte

de Rançay, maire d'Onzain, et propriétaire de la belle terre qui se trouve en face de Chaumont. C'était un homme d'environ trente-deux ans, d'une figure expressive, et dont les manières et le langage annonçaient un esprit cultivé, le grand usage du monde et le plus noble caractère. Il ne fallut qu'un coup d'œil à madame de Staël, pour découvrir que c'était l'un des premiers habitans de la contrée. Elle crut remarquer en même temps qu'une teinte de tristesse était répandue sur ses traits, et que son âme était occupée secrètement de quelque objet qui influait sur ses destinées. Elle croyait retrouver l'image vivante de cet Oswald, de ce lord Nelvil, que son imagination brillante avait créé dans son admirable ouvrage sur l'Italie. On peut juger de tout l'intérêt qu'elle portait au comte de Rançay. Les visites qu'il faisait au château de Chaumont, n'étaient jamais assez fréquentes pour l'auteur de *Corinne*. Elle apprit qu'il habitait la moitié de l'année sa

terre d'Onzain, et qu'il employait l'autre à voyager; elle sut que jamais il n'avait accepté, ni désiré d'autre titre que celui de maire de son village, dont il était le bienfaiteur révéré; elle apprit enfin qu'au moment de s'unir à une jeune étrangère aussi remarquable par sa beauté que par ses talens et son rare mérite, il avait craint de ne pas trouver dans cet hymen tout le bonheur qu'il ambitionnait; et qu'effrayé de l'éclat que répandait autour d'elle cette personne si séduisante, il avait rompu des nœuds que l'amour avait déjà formés. Tous ces renseignemens ne firent qu'augmenter la prédilection qu'inspirait le comte à madame de Staël. Non-seulement son âge, sa figure et sa touchante mélancolie lui rappelaient le bien-aimé de *Corinne;* mais sa position morale devenait absolument la même. Bientôt le bruit se répandit que monsieur de Rançay, cédant aux vœux de sa famille, et aux dernières volontés d'un père dont il chérissait la mémoire, se pro-

posait d'épouser la fille unique de la baronne de Monteaux, femme adroite, impérieuse, dont la terre joignait celle d'Onzain, ce qui devait rendre le comte propriétaire de vastes domaines et lui procurer le moyen de faire encore plus d'heureux. Madame de Staël retrouvait pour ainsi dire tous les personnages créés par elle dans le chef-d'œuvre de ses productions : cette baronne de Monteaux était l'ambitieuse, l'austère *lady Edgermond;* sa fille, qu'on disait être âgée de seize ans, et posséder la plus céleste figure, était cette pure et confiante *Lucile*, dont le tendre amour et les vertus aimables, ne purent jamais remplir le cœur d'un époux adoré. Il ne manquait plus à madame de Staël, pour compléter ses chères illusions, que de connaître celle que le comte de Rançay sacrifiait à des convenances de fortune, à des craintes chimériques. Le hasard lui présenta cette nouvelle *Corinne* dans une de ses promenades sur les bords de la Loire, qu'elle disait être *la décoration*

de l'exil. Un jour qu'elle avait remonté le cours de ce fleuve, jusqu'au village de Candé, elle entendit de loin les sons d'une harpe, sortir du donjon d'un vieux château dont les murailles crénelées et l'antique pont-levis annonçaient une de ces forteresses fameuses dans les guerres de la féodalité. En s'approchant de plus près, madame de Staël fut frappée des sons ravissans d'une voix qui s'unissait aux mélodieux accords de l'instrument, et récitait plusieurs fragmens des pensées et des improvisations de *Corinne.* Elle jugea facilement que la personne qui chantait ces fragmens, en improvisait au hasard l'accompagnement sur la harpe, et répétait ce qui se présentait à sa mémoire, sans l'asservir au rhythme poétique. Plus d'une fois même, elle entendit proférer sans aucun chant, quelques phrases de suite, que semblait annoncer une musique expressive, ainsi que l'a fait J. J. Rousseau dans l'admirable scène de Pygmalion. D'a-

bord un prélude mélancolique se fit entendre et précéda ces paroles :

« Pourquoi me dire que j'étais charmante, si je ne devais plus être aimée?... » pourquoi m'inspirer si douce confiance, » si je devais être trompée?.... Comment » se peut-il que deux cœurs qui se sont » unis, enlacés par tout ce qu'il y a d'honneur, d'amour et de bonne foi sur la » terre, deviennent tout à coup étrangers » l'un à l'autre? »

Bientôt une harmonie plus sombre accompagna cette plainte si légitime d'une jeune beauté que le chagrin dévore.

« Ces nobles traits dont j'étais si fière, » cette fraîcheur dont j'étais si vaine, tout » cela se flétrit chaque jour...... Mes yeux » éteints ne peindront plus mon âme, ils » n'ajouteront plus à l'expression de ma » voix.... Charmes de la jeunesse, émotions » du cœur, élans de la pensée, gaieté, grâce, » imagination, droits si précieux d'intéresser et de plaire : tout s'est anéanti. »

Tout à coup une musique vive, animée se faisait entendre et préparait ce dernier élan d'une âme fière qui s'échappe un instant des serres de la fatalité :

« Je voudrais, ne fût-ce que pour un
» moment, goûter encore l'espérance : te
» voir à mes pieds, abattu par le remords;
» t'entendre me dire : *Il n'est de félicité*
» *réelle que dans la durée de l'enthou-*
» *siasme, que dans la constance de l'a-*
» *mour. Ce n'est qu'avec toi seule que je*
» *trouve un lien légitime, assorti : par-*
» *tout ailleurs je n'ai rencontré que des*
» *fers.* »

Enfin, une longue ritournelle, qui semblait exprimer l'abattement gradué d'un être qui perd la force et l'existence, était suivie de ces mots entrecoupés, de cette espèce d'agonie d'un cœur brisé par la douleur :

« Une autre vie!...... une autre vie !.....
» voilà mon seul espoir....... notre âme est
» immortelle...... oui, je le sens....... mais,

» ô mon dieu! daignerez-vous recevoir la
» mienne qu'un mortel a dédaignée?........
» que de pleurs ont arrosé la poussière qui
» m'attend!....... qu'il me tarde de pouvoir
» dire en quittant ce monde où j'ai tant
» souffert :

» *Fermossi al fin il cor che balzo tanto!*
» Il s'est enfin arrêté ce cœur qui battait
» si vite! »

Ces derniers mots furent prononcés avec une expression si touchante, qu'ils mouillèrent les yeux de madame de Staël. Elle voulut absolument connaître l'infortunée qui s'identifiait à *Corinne*, et savait si bien s'en approprier les paroles...... Elle apprit que cette jeune personne, qu'on nommait Caliste, était la fille unique du général Saint-Lambert, officier du génie, exilé pour avoir bravé le pouvoir despotique et servi l'humanité. Elle sut que cette belle solitaire ne sortait jamais que vers le soir, et se rendait, avec son père, dans une île formant une oseraie fort épaisse qui se trouvait au

milieu de la Loire, à peu de distance du village de Chaumont; et que là, Caliste dessinait le paysage, tandis que le général faisait des lectures intéressantes qui les portaient à réfléchir ensemble sur les vicissitudes du sort.

On ne parlait dans tous les environs que du général Saint-Lambert et de la nouvelle Antigone. Un homme célèbre, long-temps utile à la France, disgracié pour n'avoir pas fléchi sous le joug de la tyrannie; une fille fière d'un tel père, et dont elle savait adoucir l'exil par ses talens et la ressource féconde de son imagination; que de rapports entre Caliste et l'auteur de *Corinne!* Comment ne pas chercher tous les moyens de se rapprocher d'un être aussi remarquable et d'autant plus intéressant, qu'il était en proie aux peines secrètes du cœur? Madame de Staël s'informa donc de l'heure précise où le général et sa fille se rendraient à leur île favorite; elle s'y fit conduire, escortée seulement d'une amie, qui ne l'avait pas

quittée depuis son exil ; et, s'approchant doucement à travers les osiers épais, elle aperçut mademoiselle de Saint-Lambert occupée à dessiner un des points de vue si ravissans qu'offrent les bords de la Loire. Elle disait à son père, qui portait la plus grande attention à son ouvrage : « Je n'aurai peint de ma vie un paysage avec plus d'intérêt, avec autant d'inspiration ; ce château de Chaumont donne à mon dernier plan une teinte tout-à-fait romantique. Sur le premier, madame de Staël, qui nous surprend lisant *Corinne*, doit être mon principal personnage, et celui sur lequel porte tout l'intérêt, mais ce qui me donnera le plus de peine dans mon tableau des exilés, c'est la figure de cette femme célèbre. Je voudrais rendre avec quelque fidélité son regard scrutateur et plein de flamme, qui pénètre et semble démêler jusqu'aux plus secrètes pensées : j'espère y parvenir. Chaque fois que le hasard m'a fait rencontrer, dans Paris, madame de

Staël, mon avide admiration esquissait chacun de ses traits et les gravait dans ma mémoire. — Si nous n'eussions pas craint d'y trouver le perfide comte de Rançay, nous aurions pu, ma fille, nous présenter, comme tant d'autres, au château qu'elle habite; mais il est écrit au livre du destin, que cet homme nous sera fatal jusque dans les circonstances les plus imprévues... — Que j'aurais été ravie, reprend Caliste en rougissant, de m'approcher de l'auteur de *Corinne!* elle eût peut-être laissé tomber sur moi quelque étincelle de ce feu créateur qui l'anime; et j'aurais pu copier dans mon tableau cette figure expressive que réclame la postérité. — Eh bien elle vous offre d'aller poser modèle chez vous, dit madame de Staël en l'abordant; et, par un mouvement dont elle n'est plus maîtresse, elle prend une main de Caliste qu'elle appuie sur son sein. — Quoi! madame, dit le général; nous aurions l'honneur de saluer.... — Oui, je suis cette exilée, qui ne se plain-

dra plus du sort, s'il lui procure l'avantage de connaître mademoiselle, et d'obtenir une place dans son cœur. C'est un trésor, je le sais, dont il est permis d'être avare; c'est l'asile le plus sûr que puisse trouver l'amitié. Général, vous me permettrez de m'y réfugier quelquefois : les exilés entre eux se doivent l'hospitalité. »

Il serait trop long de peindre tout ce qui se passa dans cette première entrevue; l'étonnement et le vif intérêt de madame de Staël augmentaient à chaque mot que proférait Caliste : elle trouvait dans cette adorable créature tant de ressemblance avec le modèle parfait qu'elle avait imaginé! beauté, grâces, talens, brillante élocution, âme ardente, noble fierté dans le malheur, tout réalisait aux yeux de madame de Staël, les rêves de son imagination; et s'il est vrai comme on peut le croire, qu'elle ait voulu se peindre elle-même, en composant *Corinne*, elle retrouvait dans Caliste sa plus parfaite image. Aussi ne se passait-il aucun

jour sans que cette femme célèbre ne parcourût avec empressement la distance du château du Chaumont à celui de Candé. Elle faisait ordinairement cette course le matin; et voulant déjà suivre le plan qu'elle s'était proposé d'exécuter, elle donnait des ordres, prenait toutes les précautions pour cacher les fréquentes visites qu'elle faisait chez le général Saint-Lambert.

Elle posa plusieurs fois modèle pour le tableau des exilés, sa ressemblance était frappante; elle était représentée apercevant le général et sa fille qui lisaient *Corinne.* « C'est votre plus beau titre à la célébrité,» lui répétait Caliste en travaillant; « on y
» trouve à la fois un poëme, un roman; la
» description que vous y faites de l'Italie,
» est une géographie historique tracée par
» la main des Grâces. Il n'existe point de
» plus beau mélange de l'enthousiasme et
» de la douleur : jamais leçon ne fut plus
» frappante et plus utile, que cette ambi-
» tion de s'élever au-dessus de ses sembla-

» bles, qui ne fait qu'effrayer ce qu'on » aime, et ne produit souvent que la dé- » fiance et le plus cruel abandon....... » En achevant ces mots, Caliste pousse un profond soupir : son pinceau est au moment de s'échapper de ses mains; et la vive altération de ses traits, annonce clairement que le comte de Rançay, malgré son manque de foi, règne encore sur cette âme si fidèle et si tendre. Madame de Staël, à qui rien n'échappait, s'empressait alors de donner à la conversation, une couleur différente; elle employait toutes les ressources de sa brillante imagination, pour distraire cette intéressante victime, et calmer la fièvre du cœur qui la consumait.

Le comte, ne pouvant concevoir le moindre soupçon des fréquentes entrevues qui avaient lieu entre Caliste et madame de Staël, se livra sans réserve au charme irrésistible que cette dernière répandait autour d'elle. C'est à la campagne, bien plus qu'à la ville, et surtout dans une retraite

isolée, que le vrai talent paraît dans toute sa force et brille sans nulle autre ressource, que ce qu'il trouve en lui-même. Madame de Staël n'était jamais plus riche de pensées, jamais plus créatrice, plus entraînante, que dans ces causeries du soir, où l'imagination excitée par le travail de la journée, semble récapituler toutes les impressions qu'elle a reçus, et donner l'essor à cette fougue qui séduit, attache, et transforme le plus sombre asile en un lieu de délices. Telle était la métamorphose que madame de Staël faisait éprouver au vieux château de Chaumont. Les réunions y devenaient chaque jour plus attrayantes, plus recherchées; mais ce n'était qu'après trois heures sonnées, qu'on pouvait s'y présenter. Toute la matinée était consacrée par cette femme extraordinaire au travail, à l'étude et souvent à la prière. Elle prétendait que *la religion est la vie de l'âme*, et que *nous sommes réduits en poussière par l'incrédulité*. Son plus grand bonheur était

de passer seule des heures entières dans la chapelle du château : là, son âme de feu, dégagée pour ainsi dire de toute enveloppe mortelle, s'élevait jusqu'au séjour qu'habitait son père ; et dans cette extase à la fois chrétienne et filiale, elle improvisait des cantiques pieux qui, s'ils eussent été recueillis, formeraient aujourd'hui la plus éloquente, la plus admirable communication de la terre avec le ciel, et des enfans avec les mânes des auteurs de leurs jours.

Cependant les projets de mariage du comte de Rançay avec Anaïs de Monteaux, semblaient se confirmer de plus en plus. Madame de Staël fut curieuse de voir celle que l'on préférait à sa chère Caliste ; et dans un grand bal qu'elle donna pour connaître et réunir toute la jeunesse des environs, elle reçut la baronne et sa fille. Le comte les accompagna, ce qui ne fit qu'accréditer les bruits qui couraient sur cette alliance. Madame de Staël fut d'abord éblouie de la céleste figure d'Anaïs : elle craignit que la pauvre Caliste,

quelque belle qu'elle fût encore, ne pût rivaliser tant de charmes, mais bientôt elle fut rassurée, en ne trouvant sous ces traits d'un ange, et dans ces grands yeux bleus à cils noirs, aucune flamme, aucun mouvement du cœur. Soit pudeur, soit timidité, la jeune Anaïs ne répondait qu'à peine aux questions qu'on lui adressait. En vain madame de Staël voulut pénétrer dans cette âme neuve et timide, y découvrir ce qui pouvait annoncer un sentiment, un goût passager, une simple volonté : elle ne trouva qu'un vide total; qu'une existence passive, entièrement subordonnée au pouvoir impérieux de la baronne. C'était la charmante statue de Galatée, avant que Vénus n'eût exaucé la prière de Pygmalion.

Rassurée, enhardie par cette heureuse découverte, madame de Staël suivit son plan avec tout le zèle de la vigilante amitié. D'abord elle voulut scruter les opinions du comte de Rançay, sur la chaîne de l'hymen, et démêler, s'il était possible, l'état de son

cœur. Elle fit, dans leurs diverses entrevues, tomber la conversation sur les femmes qui offraient le plus ou le moins de garantie en mariage, et qui pouvaient donner la plus grande assurance de bonheur. Elle établit pour première base, cet heureux instinct de la nature qui fait aimer et sentir. « L'être insensible, disait-elle, n'existe pas, il meurt le jour de sa naissance....... — Je pense comme vous, lui répondait le comte, mais il faut, pour que des nœuds soient assortis, que la femme sache maîtriser, retenir cette sensibilité qui souvent l'égare. J'ai remarqué que votre sexe confond quelquefois les passions avec les goûts de l'âme. — J'exige ensuite, continuait madame de Staël, de l'instruction, un esprit cultivé, ressource inappréciable à toutes les époques de la vie, qui resserre le lien conjugal et préserve à jamais de ce redoutable ennui, calamité des heureux de la terre. — Je suis encore de votre avis; mais je ne veux point qu'on échange le sentiment contre l'esprit : plus

on donne l'essor à son imagination, plus on hasarde l'estime dont on jouit. Quelque penchant que j'eusse pour une femme dont les qualités égaleraient la beauté, je sens que je me détacherais d'elle tout-à-fait, si le désir de briller dans le monde lui faisait perdre les avantages bien plus précieux d'une femme naturelle: celle-là seule peut embellir les destinées de l'homme délicat qui lui consacre son indépendance et toutes ses affections........ » Ces derniers mots, prononcés par le comte, avec l'accent de la persuasion, ne permirent pas à madame de Staël de continuer cet entretien, et de soutenir un système qui n'eût fait que séparer à jamais deux cœurs qu'elle projetait de rapprocher. Elle vit clairement que monsieur de Rançay ne s'était éloigné de Caliste, que par l'éclat éblouissant qu'elle répandait sans cesse; et que tous ses efforts pour se montrer digne de l'homme distingué dont elle ambitionnait l'hommage, n'avaient fait qu'effrayer, que blesser son orgueil.

Madame de Staël chercha donc d'autres moyens de prouver au comte, que cette Caliste qu'il avait connue si brillante, si ambitieuse de plaire, était devenue la femme la plus simple, la plus timide ; et que reléguée dans une austère solitude, elle n'employait en secret ses nombreux talens qu'à charmer l'exil de son père. Elle désirait en même temps faire entrevoir au comte les chagrins que lui préparaient ses projets de mariage avec la jeune Anaïs ; l'avertir que malgré la figure enchanteresse de mademoiselle de Monteaux, et cette pudeur virginale qui en doublait les charmes, que malgré l'immense fortune dont elle était l'héritière, et ce premier amour que peut-être elle éprouvait pour lui, jamais elle ne pourrait occuper son époux et remplir une âme telle que la sienne..... Mais par quel moyen parvenir à ce but important? comment, sans faire soupçonner au comte qu'elle s'intéressait à Caliste, lui parler de cette infortunée ? Elle crut trouver la possibilité d'exécuter

son plan, dans la découverte qu'elle fit du talent très-remarquable qu'avait monsieur de Rançay, comme lecteur. On ne faisait pas mieux sentir toutes les nuances, toutes les beautés d'un ouvrage. Son organe sonore, expressif, portait au fond du cœur chaque mot qui sortait de sa bouche, et son regard pénétrant semblait d'avance en préparer l'effet. Dans les réunions qui se formaient chaque soir à Chaumont, on l'invitait presque toujours à faire la lecture : madame de Staël avouait que depuis l'abbé Delille, elle n'avait jamais rencontré de lecteur plus parfait. Le comte, qui trouvait un grand plaisir à produire sur un cercle nombreux, des impressions variées, avait acquis dans ce genre une réputation méritée. Madame de Staël, après lui avoir fait parcourir les touchantes productions de madame Cottin, et les jolis romans de madame de Flahault, lui témoigna le désir de l'entendre lire *Corinne.* « Je ressemblerai, lui disait-elle, à ces compositeurs qui écoutent leur mu-

sique exécutée par les artistes les plus fameux. — Et moi, je sens d'avance que je n'aurai jamais fait de lecture avec plus de zèle, plus d'émotion. Je me rappelle avoir dévoré ce bel ouvrage à son apparition ; mais je suis sûr qu'en présence de celle qui le créa, j'en saisirai mieux tous les détails, j'en sentirai plus vivement toutes les expressions..... » On convint du jour où cette importante lecture aurait lieu, et le matin même Caliste reçut la visite de son illustre amie. Elle remarqua sur sa figure l'expression d'une joie secrète dont elle ne pouvait deviner le motif ; elle ne savait à quoi attribuer ses regards satisfaits, attendris, et plusieurs serremens de main qui semblaient être le présage d'un heureux événement. Après une assez courte entrevue, dans laquelle madame de Staël parut très-préoccupée, elle regagna sa voiture ; et la surprise de mademoiselle Saint-Lambert fut au comble, lorsqu'elle entendit cette digne amie lui dire, en la pressant dans ses bras : « Ca-

» liste, du courage!.... N'oubliez pas que
» les soupirs d'une âme noblement inspirée,
» sont une prière qui monte jusqu'au ciel,
» et qu'il exauce tôt ou tard! »

Caliste cherchait en vain à trouver le sens de ses paroles mystérieuses. Elle avait atteint depuis long-temps le comble du malheur, la privation de l'espérance; et tout-à-coup elle crut en voir un rayon luire à ses yeux : les derniers mots de son amie avaient été prononcés d'un ton si persuasif!... mais réfléchissant aussitôt à la conduite du comte de Rançay, à tous les avantages qu'il trouvait en s'unissant à mademoiselle de Monteaux, elle ne put s'imaginer qu'il essayât jamais de réparer ses torts, et surtout d'apaiser le juste ressentiment du général Saint-Lambert.

Cependant la réunion projetée pour entendre la lecture de *Corinne*, s'était formée au château de Chaumont. On commença de bonne heure, afin de parcourir les sept livres qui composent le premier volume.

L'apparition de cette femme célèbre au Capitole, son triomphe et son éloquente improvisation transportent tous les auditeurs : le tableau de Rome et de ses nombreux monumens, celui de l'Italie, des mœurs, du caractère de ses habitans et de sa littérature, annoncent un savoir profond et l'esprit le plus observateur. Chacun porte ses regards sur madame de Staël qui, les yeux constamment attachés sur le lecteur, remarque d'abord qu'il n'a pu lire le récit de la première entrevue de *Corinne* et du lord *Nelvil*, sans éprouver un trouble qui indiquait clairement que le moment où il avait vu Caliste pour la première fois, n'était point effacé de son souvenir........ Le lendemain il lut avec le même talent et la même expression le second volume de ce chef-d'œuvre. On se croyait à Rome, en écoutant l'imposante description des cérémonies de la semaine sainte ; on respirait l'encens dans la basilique de Saint-Pierre, on était tenté de se prosterner, pour rece-

voir la bénédiction du saint vieillard élu chef de l'église romaine. Bientôt on suivait à Naples *Corinne* et son bien-aimé: on s'imaginait voir l'enfer du Dante dans la riche peinture que fait madame de Staël de ce fleuve de feu qui s'échappe du sommet du Vésuve, et roule ses laves brûlantes jusque sur les bords de la mer. Tout à coup la scène changeait et représentait les sites riants de Portici, la grotte de Pausilype et le tombeau de Virgile orné du beau laurier qu'y planta Pétrarque...... Le comte, en lisant toutes ces riches descriptions, éprouvait une émotion qui n'échappait point à madame de Staël: on s'imaginait parcourir encore avec Caliste les bords de la Loire, visiter avec elle cette antique et curieux château d'Amboise, celui de Blois, qui présente tant de traces historiques, et ce village de La Vallière-Montfort, où naquit cette humble violette de la cour de Louis XIV, ce modèle des cœurs tendres et délicats, dont Caliste paraissait alors au

comte être une image fidèle...... Le surlendemain, monsieur de Rançay fit entendre les six derniers livres de l'ouvrage. L'épisode admirable par l'effroi même qu'il inspire, où *Corinne*, volant au secours de Nelvil, s'égare dans les environs de Naples, la tête nue, les pieds meurtris sur des cailloux, et se trouvant au moment de succomber à l'ardeur du soleil dévorant; cet épisode produisit une vive impression sur tous les auditeurs; mais ce qui jeta dans l'âme du comte le plus grand trouble, ce fut la peinture si frappante des remords et du chagrin rongeur qu'éprouve Nelvil, lorsqu'après avoir abandonné *Corinne*, il unit ses destinées à celles d'une jeune et belle personne, dont le cœur simple et naïf ne pouvait atteindre jusqu'à lui. Rançay ne peut s'empêcher de frémir du sort qui l'attend, s'il épouse Anaïs de Monteaux. Comme Nelvil, il fera donc à la fois deux infortunées; comme Nelvil, il gémira dans l'indifférence, l'isolement et l'ennui !........

Arrive enfin la conclusion du roman, où *Corinne*, après avoir épuisé toutes les ressources d'une imagination brillante, toutes les forces d'une âme élevée, généreuse, expire sous le poids de la douleur et de la fatalité. Ses adieux au monde, à sa patrie, à tout ce qui lui fut cher, sont d'un effet irrésistible; chacun est attendri; tous les yeux sont remplis de larmes. Le comte seul ne partage point l'émotion générale; il prétend que c'est la seule partie de ce bel ouvrage qui ne soit point conforme à la nature. « Une femme dit-il, habituée à briller dans le monde et douée de tout ce qui peut éblouir les yeux, intéresser le cœur, ne meurt point de chagrin : d'un seul mot, d'un seul regard, elle se forme une cour nouvelle, et l'esclave qui lui échappe, est bientôt remplacé par un autre. — Le cœur d'une femme, répond madame de Staël, ne se détache pas de ce qu'il aime, aussi facilement qu'on se l'imagine : on n'accuse souvent notre sexe de légèreté, qu'afin de

couvrir adroitement l'inconstance de l'autre. Il est de ces âmes brûlantes, expansives, qui ne peuvent s'attacher qu'une fois, qui souffrent en silence un outrage, un abandon cruel, et dont la première plainte ne s'exhale qu'avec le dernier soupir. Je croyais, en offrant dans *Corinne* le modèle d'une noble résignation, d'une inaltérable fidélité, n'avoir peint qu'un être imaginaire; mais depuis mon exil, j'en ai trouvé la réalité...... » Ces derniers mots firent pâlir le comte : il ne douta plus que madame de Staël ne s'intéressât à Caliste; et le regard scrutateur qu'elle portait en ce moment sur lui, faisait assez connaître qu'elle désignait sa victime. Il fut distrait tout le reste de la soirée : on remarquait les vains efforts qu'il faisait pour cacher son trouble, son agitation; on eût dit qu'il cherchait à fuir une ombre plaintive qui s'attachait à ses pas. L'auteur de *Corinne*, habituée à suivre tous les replis du cœur humain, fut ravie de l'effet qu'elle avait

produit sur le comte de Rançay, et se livra plus que jamais à l'heureuse idée de recueillir le plus doux fruit de ses travaux. Elle ne fut point trompée dans son espoir : dès le lendemain matin elle reçut le billet suivant :

« La lecture de votre bel ouvrage a jeté
» dans tout mon être un trouble dont je
» vous dois l'aveu. Il n'appartient qu'à
» celle qui peint si bien le combat des
» passions, de pénétrer jusqu'au fond de
» mon âme, d'en saisir les mouvemens
» secrets, et d'y faire luire la vérité......
» J'ai besoin de conseil, j'ai besoin de force
» et d'appui; permettez-moi d'aller me
» mettre à vos pieds, avant l'heure où vous
» abordent ceux qui recherchent votre
» présence.

« Le comte de Rançay. »

Madame de Staël s'empresse de lui accorder l'entrevue qu'il réclame : elle indique

midi précis ; et dès neuf heures elle se rend au château de Candé, où Caliste attendait une dernière séance pour terminer son tableau des exilés. Tout, dans ce charmant ouvrage, était d'une harmonie parfaite et d'une exacte fidélité. Le général Saint-Lambert faisait la lecture de *Corinne* à sa fille, qui cherchait, en l'écoutant, à se rappeler les traits expressifs de l'auteur de ce chef-d'œuvre. Celle-ci, posée derrière eux, attachait ses regards sur la fille de l'exilé, et semblait lui vouer le tendre intérêt qu'elle méritait. Chaque figure était d'une expression remarquable et d'une ressemblance frappante.

Caliste ayant épuisé tout son talent pour donner à ce tableau la perfection dont il était susceptible, en fait hommage à madame de Staël, qui l'accepte avec reconnaissance ; mais sous la condition que mademoiselle Saint-Lambert viendrait avec son père le poser elle-même dans le cabinet de travail de son amie. « Vous savez, » ajoute-t-elle, que personne ne se pré-

» sente avant trois heures au château :
» procurez-moi le bonheur de vous rece-
» voir au moins une fois dans ma retraite ;
» elle ne m'en sera que plus chère ; je m'y
» sentirai mieux inspirée, et peut-être me
» ferez-vous trouver dans un ouvrage im-
» portant qui n'est encore qu'une ébau-
» che, ces épisodes heureux, ces expres-
» sions neuves, pénétrantes, qui donnent
» tant de couleur à la pensée et la gravent
» si bien dans la mémoire....... » Caliste voulut en vain résister aux vives instances de madame de Staël; le général, malgré toute son austérité, l'invita lui-même à céder : ils montent donc tous les trois en calèche, et en moins d'une heure ils sont arrivés à Chaumont. Le premier regard de Caliste se porte sur le château d'Onzain, et le soupir qui lui échappe, annonce tout ce que ce beau séjour offre à son souvenir. Elle suit son amie dans une tour gothique où cette dernière avait établi le lieu de ses méditations. Le tableau des exilés est placé

sous un beau portrait de monsieur Necker, ouvrage d'un de nos plus grands maîtres, Tout dans cette mystérieuse retraite semble être empreint du génie créateur qui l'habite : on lit au-dessus de la cheminée ces mots qui toujours furent la devise chérie de madame de Staël : *Dieu, mon père et la liberté.....* Sur un des pilastres qui encadrent la glace, on remarque cette inscription, tracée au crayon, par une main célèbre : *Point d'exil pour qui chérit l'étude.....* Sur l'autre pilastre on lit encore : *Point d'étroite prison pour qui sait y promener sa pensée.....* Caliste ne peut résister à l'enthousiasme que lui inspire cette imposante solitude; elle sent qu'elle élève l'âme, enflamme l'imagination : elle voudrait y passer le reste de sa vie entre l'étude et l'amitié; madame de Staël fait le même vœu. L'esprit qui compose a besoin de s'épancher, il lui faut un autre lui-même qui le comprenne, l'anime quand il s'élance, le retienne quand il s'é-

gare; et jamais elle n'a rencontré de cœur qui fût à la mesure du sien, comme celui de mademoiselle Saint-Lambert. Celle-ci avoue en rougissant, qu'elle serait trop fière de la comparaison, si jamais elle osait y croire, et le général, touché de l'honorable épanchement de madame de Staël, empressé de procurer à sa chère Caliste les distractions dont elle a besoin, promet de se relâcher de ses goûts solitaires, et d'amener souvent, le matin, sa fille au château de Chaumont. On forme alors mille projets de travail et de réunion; la véritable amitié, ce besoin de tout être aimant, cette unique passion du sage va réunir deux femmes dignes de s'apprécier : ce pacte est scellé par de mutuelles protestations d'un entier dévouement et par l'enlacement le plus tendre...... lorsqu'un valet-de-chambre entre et remet à madame de Staël un billet. A peine l'a-t-elle ouvert, qu'elle invite le général et sa fille à passer dans un oratoire dont la porte se trouve auprès de

sa bibliothéque. « Il s'agit, dit-elle, du re-
» pos et du bonheur d'une personne qui
» m'intéresse : il suffira, j'espère, de quel-
» ques instans pour y parvenir. Entrez, de
» grâce ! et je ne tarderai pas à me retrou-
» ver avec vous.... » Caliste et son père se
» hâtent de répondre à cette invitation, et
dès qu'ils sont disparus, le valet-de-chambre, fidèle exécuteur des ordres qu'il a reçus, annonce et introduit le comte de Rançay. Celui-ci porte en entrant ses regards sur le tableau des exilés : il reste immobile, stupéfait, et ne peut articuler une seule parole. Il avance vers la peinture fidèle, qu'il reconnaît être l'ouvrage de Caliste : son trouble augmente, sa surprise est inexprimable. « Vous voyez, lui dit madame de Staël, la copie exacte de ma première entrevue avec mademoiselle Saint-Lambert. — Eh quoi madame, vous la connaissez? — Depuis trois mois, et je suis fière de me dire son amie. — Oh ! combien je dois vous paraître coupable ! et que de

justes plaintes elle a dû vous faire de moi! — Elle se plaindre!... vous ne la connûtes jamais vous qui prétendez que toute femme distinguée se forme bientôt une cour nouvelle, vous voyez celle dont s'entoure ma chère Caliste : son père, les arts et la solitude. — Ah! j'ai trop écouté la crainte de la voir briller dans le monde et d'être éclipsé par elle; mais vous m'avez rendu à moi-même; oui, je dois à la lecture de *Corinne*, dont Caliste est la plus parfaite image, le changement inespéré sans lequel j'allais consumer ma vie dans l'indifférence et les regrets. Aidez-moi, je vous en supplie, à retrouver ce que j'ai perdu! que votre imagination si brillante et si féconde vienne désoppresser ce cœur flétri par les remords! On peut se consoler d'avoir été trompé, mais non jamais d'avoir trompé ce qui nous fut cher. — S'il ne s'agissait que de ramener à vous ma jeune amie, j'oserais l'entreprendre, et je trouverais des armes jusque dans son ressentiment : comment

se fâcher contre d'autres que ceux qu'on aime ?... mais puis-je espérer de fléchir le général Saint-Lambert, qui d'après votre demande et vos promesses réitérées, avait annoncé partout votre mariage avec sa fille ? — Eh bien, qu'il prescrive la réparation nécessaire! faut-il mon sang, ma vie? je suis prêt à tout sacrifier.... mais que du moins il m'entende et qu'il sache toutes les séductions, toutes les erreurs dont je fus environné! S'il n'est exilé que pour avoir sauvé du pillage une ville étrangère, ce héros de l'humanité sera-t-il pour un Français moins généreux et moins compatissant que pour les ennemis de sa patrie? — Non, non, s'écrie le général; sortant tout à coup de l'oratoire, venez dans mes bras, et que tout soit oublié!....... » Le comte s'y précipite et ne s'en arrache que pour tomber aux pieds de Caliste, soutenue par sa digne amie, et dont les regards attendris et la vive émotion confirment le pardon prononcé par son père. L'auteur de

Corinne laisse éclater toute sa joie : Caliste lui promet un second tableau qui représentera la scène délicieuse qu'a produite la lecture de ce chef-d'œuvre ; et madame de Staël, comblée des bénédictions du comte, des protestations de reconnaissance et d'éternelle amitié que lui font le général et sa fille, avoue que jamais elle ne fut plus satisfaite de ses écrits, et ne cesse de répéter qu'il n'est plus d'exil pour qui fait des heureux.

FIN.

Tome II

